CONFÉRENCES

DONNÉES

A NOTRE-DAME DE PARIS,

PAR

M. L'ABBÉ PLANTIER,

VICAIRE GÉNÉRAL HONORAIRE DE TROYES ET DE SAINT-FLOUR,
CHANOINE HONORAIRE DE PARIS ET DE BELLEY,
PROFESSEUR A LA FACULTÉ DE THÉOLOGIE DE LYON,
MEMBRE LIBRE DE L'ACADÉMIE IMPÉRIALE DES SCIENCES, BELLES-LETTRES
ET ARTS DE CETTE DERNIÈRE VILLE.

AVENT DE 1848.

DE L'ÉGLISE COMME SOCIÉTÉ DIVINE.

« Videte ne quis vos decipiat per philo-
« sophiam et inanem fallaciam. »
COLOS., C. II, V. 8.

PARIS,

JACQUES LECOFFRE ET Cie, LIBRAIRES,

RUE DU VIEUX-COLOMBIER, 29.

1854.

CONFÉRENCES

DONNÉES A

NOTRE-DAME DE PARIS.



Paris. — Typographie de Firmin Didot frères, rue Jacob, 56

C'est en vain que, pendant cinq ans, j'ai poursuivi le temps et la liberté nécessaires pour publier ce second volume, annoncé depuis 1849; d'inexorables impossibilités ont constamment déconcerté mes projets. Plus heureux aujourd'hui, je me hâte d'en finir avec les ajournements. A vrai dire, je n'ai pas la simplicité de croire que le monde attendît mon travail et s'inquiétât de ne pas le voir paraître. Dieu, je l'avoue sans effort, ne m'a pas mis au nombre de ces génies dont chaque promesse devient une ardente préoccupation pour leur époque. L'écrivain n'est chez moi que l'écho perdu d'un obscur orateur. Mais, enfin, l'engagement même le moins remarqué reste toujours un devoir. D'autres feraient imprimer pour apaiser une impatience de l'opinion; j'aspire au mérite plus modeste d'acquitter ma parole.

Si je le pouvais sans présomption, j'ajouterais que je cède à l'humble espérance

d'opérer quelque bien. Malgré leur publication tardive, il me semble que ces conférences sur l'Église et les discussions qu'elles contiennent n'ont pas perdu tout leur à-propos. Sans doute, entre le moment où elles furent prononcées pour la première fois et le point où nous sommes, un immense chaos s'est affermi. Les commotions sociales dont nous avons subi les secousses ont fait tomber bien des illusions; à travers les nuages déchirés par la foudre, d'heureux coups de soleil ont éclairé les ténèbres de l'esprit général, sur plusieurs questions où elles couvraient des abîmes. Mais on ne peut se le dissimuler, il reste encore des profondeurs où n'a point pénétré la lumière. Certaines erreurs, même fondamentales, subsistent après comme avant les rudes leçons du malheur: ou bien elles étaient trop invétérées et trop épaisses, ou bien elles ne touchaient pas d'assez près aux intérêts compromis ou menacés, pour que leur obscurité se dissipât aux sinistres lueurs de nos tempêtes. L'expérience n'a pas moins échoué contre elles que la controverse, et la réfutation que l'apologiste essaya d'en faire au milieu de nos ébranlements peut se repro-

duire sans anachronisme, à présent que nous avons retrouvé le calme, si ce n'est pas le repos. On dirait même qu'aujourd'hui son succès doive être plus facile. Moins de fièvre dans la situation permet plus de recueillement aux intelligences, et l'on conçoit que la vérité parle avec plus d'empire, quand sa voix n'est plus couverte par le bruit des orages publics et le cri de la patrie en détresse.

La conférence ne se borne pas à discuter des erreurs enracinées et permanentes; elle saisit encore et réfute au passage des objections de circonstances, des paradoxes et des blasphèmes transitoires comme certaines crises qui les font éclater. C'est ce que j'ai dû faire en 1848. Alors quelques-uns, enivrés de la transformation qui venait de s'accomplir, prétendaient que le catholicisme était incompatible avec l'esprit et les institutions des temps nouveaux; il fallait leur démontrer que, suivant le point de vue où l'on se plaçait, cette parole exprimait un reproche injuste ou une vérité glorieuse pour l'Église. D'autres voulaient appuyer, et pour ainsi dire greffer sur la doctrine de Jésus-Christ, les rêves les plus monstrueux

du socialisme et les inspirations les plus sanguinaires de la démagogie; il fallait protester, au nom de l'Église et de l'Évangile dont elle est dépositaire, contre cette solidarité sacrilége. Telle est la tâche que j'ai remplie. Ces problèmes, brûlants alors, sont depuis quelque temps assoupis; mais ils ne sont pas éteints. S'ils devaient se réveiller, il serait bon de les avoir étudiés par avance. On les résout mieux quand ils sommeillent, qu'on ne les trancherait dans l'effervescence des passions et la mêlée des partis.

En même temps qu'il débat des points de doctrine et d'histoire, ce livre signale des contrastes providentiels dont notre époque nous a rendus témoins. Le grand fait de février 1848 présente cela de singulier, qu'on y voit une émeute dérisoire enfanter une révolution formidable. Un groupe d'hommes audacieux s'empare, comme sans le vouloir, d'une agitation provoquée imprudemment par des réformateurs pacifiques. Dès qu'il s'est fixé sur son but un instant indécis, il y marche sans obstacle. Ses premiers cris portent le trouble dans les conseils suprêmes; devant lui les législateurs éperdus se dispersent; paralysée par l'absence de

commandement, une immense armée lui livre passage, et bientôt sous le choc de cet atome s'affaisse le colosse d'un gouvernement qui croyait avoir raison de s'en moquer la veille. Un trône, entouré de mille appuis, tombe sans qu'aucun dévouement sérieux soit là pour le disputer aux vents qui le déracinent. Une dynastie qu'on eût dit impérissable s'en va rejoindre aux rivages de l'exil les traces qu'y marquèrent avant elle les douleurs et les tombeaux de ses aînés. Aux bords du gouffre laissé béant par sa fuite, l'ivresse du triomphe organise à la hâte des pouvoirs nouveaux, que les réflexions et les mécomptes de certaines convoitises brutales apprennent à maudire, et poussent à renverser le lendemain. Et voilà que ces pouvoirs eux-mêmes n'étant ni assez purs ni assez compactes pour résister avec unité et vigueur aux efforts de l'anarchie, la plus brillante des civilisations eût peut-être péri dans un déluge de sang, ou dans l'essai désastreux de rêves impossibles, si des miracles n'avaient donné tantôt à la parole du génie, tantôt à la force du glaive, des prestiges et des succès inouïs, pour désarmer les prétentions et dompter les fureurs des masses frémissantes.

L'Europe entière est ébranlée par le contre-coup de ces désastres. A Naples, à Rome, à Turin, à Milan, à Pesth, à Vienne, à Dresde, à Berlin, les peuples se remuent à l'exemple de la France; on appelle la chute des vieilles institutions : les royautés insultées, attaquées, chancelantes, sont obligées de se jeter dans des moyens extrêmes pour échapper au naufrage. On voit les unes se précipiter dans le mouvement avec le faux espoir de le diriger et de le contenir ; les autres s'éloigner un instant, puis revenir à la tête de leurs armées restées fidèles ou d'armées étrangères, pour réduire leurs sujets et ressaisir leur pouvoir ; quelques-unes enfin s'enfuir proscrites, et attendre, sur une terre hospitalière, qu'une pieuse ligue les reconduise au sein de leurs États repentants et pardonnés. Partout des ténèbres, des déchirements, des collisions, des massacres, des ruines d'autant plus effroyables, que nul n'entrevoit le dénoûment de ce drame terrible. Les sages ont su perdre l'Europe; ils ne savent comment la sauver. Si leur orgueil s'est enivré de ses lumières, ils en reçoivent aujourd'hui le plus solennel des châtiments. Jamais leur expérience et leur pénétration ne furent plus

déconcertées ni plus impuissantes, et dans cette nuit sans issue comme sans espoir, on se demande, avec une morne terreur, si les lois de l'ordre moral ne sont pas décidément anéanties, et si un chaos irrémédiable ne va point s'abattre sur le monde.

Non, tout n'est pas perdu sans retour. A travers ces événements désordonnés en apparence, Dieu poursuit une fin sublime, dont on aura bientôt la pleine révélation sous un ciel pacifié. Ces formidables convulsions des peuples ne sont qu'un mystérieux travail au profit de l'Église. Sous le coup des dangers ou des maux publics, l'auguste épouse de Jésus-Christ voit tomber, en grande partie, les préventions, les défiances, les servitudes dont elle était depuis longues années, en Europe, l'objet et la victime. On rend hommage à la sagesse conservatrice de ses doctrines tant de fois blasphémées. On reconnaît, on bénit, on voudrait centupler l'influence éminemment tutélaire de son action. Le vote national lui rouvre, pour qu'elle y porte d'utiles lumières, le sanctuaire longtemps fermé des assemblées législatives. Ses ordres religieux trouvent des apologistes dans des hommes qui les avaient autrefois

fait frapper d'ostracisme. Elle conquiert, partiellement au moins, cette liberté d'enseignement jusqu'alors inutilement promise par la loi, et réclamée en vain par des autorités augustes et d'éloquents auxiliaires. Certains empires qui lui refusaient la faculté de correspondre avec Rome, lui permettent de renouer ces rapports, qu'on ne prend plus pour un péril social. Enfin, la voilà qui de nouveau peut se réunir dans ces conciles qu'on lui défendait auparavant de tenir même par écrit, et dans ces assemblées où règnent la lumière et la sérénité du ciel, son premier acte est de foudroyer d'un bras sûr les erreurs et les passions qui bouleversent le monde.

Il est vrai que l'Église n'a fait ces conquêtes ni d'un seul coup ni sans périls; mais il le fallait pour que le doigt de la Providence éclatât avec plus de splendeur. Il est vrai encore qu'elle a payé ces biens d'une haute rançon : ce sont les douleurs de l'auguste exilé de Gaëte et la mort d'un archevêque martyr; mais ces deux holocaustes ont fait, en ces jours orageux, les gloires les plus pures de l'Église, et lui ont valu ses plus beaux triomphes. Il n'est pas douteux

non plus qu'ils ne lui aient mérité des grâces insignes. Et qui sait si elle ne leur doit pas le retour et l'affermissement de la paix, le maintien de la confiance reconquise, la persistance des libertés obtenues, et même ces honneurs temporels dont l'a dotée, au sein de quelques empires, l'initiative d'un pouvoir religieux et protecteur?

Voilà le spectacle instructif et solennel auquel nous avons assisté : d'une part, les pouvoirs humains abaissés, l'anarchie momentanément triomphante, les sociétés européennes ébranlées et menaçant de se dissoudre; d'autre part, l'Église se dégageant de ces ruines, plus libre, plus honorée, souriant au monde qu'elle illumine de sa sérénité comme de ses espérances. Combien durera pour l'Église l'état de choses éclos de ce contraste? Dieu seul en a le secret. Mais enfin ce contraste a son importance et ses enseignements, quel que doive être l'avenir. Au moment où il se formait, il était consolant de le suivre et utile de le faire remarquer. On ne le reverra pas non plus maintenant sans fruit. Au fort des événements qui le dessinaient, il était nécessairement un peu voilé par la poussière et la fumée de

nos décombres, et l'on craignait, malgré soi, que des catastrophes soudaines ne vinssent l'arrêter ou le démentir. Mais aujourd'hui c'est un fait immuablement acquis à l'histoire; il y règne au sein d'une lumière tranquille et pure. L'heure est propice pour recueillir les leçons qu'il donne au bon sens comme à la foi.

A ces divers ordres de questions, traitées à Notre-Dame de Paris, j'ai ajouté quelques questions discutées dans d'autres chaires. Celles-ci complètent le cadre des premières, et en égalent l'importance. J'ai présumé qu'à ce double titre, on leur pardonnerait de s'être glissées entre les conférences prononcées à la capitale.

Les thèses que j'aborde ont reçu, dans le discours, moins de développement qu'elles n'en ont dans cet ouvrage. Tout ce que j'ai dit est là, mais c'est plus que je n'ai dit. Ma parole resserrait ordinairement ce que mes réflexions préparatoires avaient étendu; mon principe était alors comme aujourd'hui de creuser beaucoup, afin d'esquisser mieux; et si j'ai pris la détermination peut-être imprudente d'imprimer ces notes tout entières, un fait d'expérience me l'a suggérée : c'est

qu'on exige de l'orateur qu'il ébauche et résume, tandis qu'on permet à l'écrivain de fouiller et d'approfondir. On se lasse moins vite de lire qu'on ne se lasse d'écouter, et tel homme aurait facilement dans son cabinet la générosité de suivre une question pendant deux heures, qui ne lui consacrerait pas une attention de vingt minutes, au pied d'une tribune ou d'une chaire.

Je le confesse après cela, sans fausse humilité : la gravité des sujets n'aura pas fait disparaître la faiblesse de l'auteur, et le fruit ne peut que ressembler à l'arbre qui l'a formé de sa substance. Malgré cela, je laisse partir mon travail, et j'espère en Dieu, pour qui seul je le publie. Ou bien, si l'espérance doit être une témérité, j'y renonce pour me renfermer dans la prière. Je ne demande pas pour ce livre un éclatant apostolat ; ce serait tenter le ciel, en invoquant un miracle auquel je n'ai pas de titres. Mes vœux sont modestes comme le trésor que je suis chargé de faire valoir. On dit que des feux allumés par les pâtres, sur des côtes orageuses, ont parfois rendu la vie et signalé, sans le savoir, des ports de refuge à quelque navire également dépourvu d'étoiles et de boussole. C'est là que se bornent mes dé-

sirs. Que, dans ce grand mouvement du siècle où tant d'hommes roulent au hasard et dans une nuit profonde, ces quelques pages s'en aillent frapper les yeux d'une intelligence aveuglée; qu'elles soient pour elle comme un premier éclair de vérité, comme un rayon de salut, comme un feu qui lui fasse entrevoir l'Église, ce port béni, préparé par la miséricorde suprême aux esprits égarés et souffrants, voilà tout ce que j'implore du bon Maître. S'il veut que ce bienfait me reste inconnu, j'y consens avec amour. Pourvu qu'une âme le retrouve et se sauve, cela me suffit. Qu'il jouisse seul des consolations de ce retour! J'attendrai volontiers, pour l'apprendre, cette dernière heure de la journée où le père de famille donnera le denier promis à ses ouvriers même les plus obscurs, non-seulement pour les gerbes tombées sous leur faucille, mais encore pour l'épi solitaire qu'aura fait germer, à leur insu, la semence emportée loin d'eux par le tourbillon des choses humaines et le souffle de la grâce.

Lyon, le 15 janvier 1854.

OBJECTIONS

TIRÉES

DE L'ÉTAT PRÉSENT DE L'ÉGLISE.

PREMIÈRE OBJECTION.

APPARENTE DÉCRÉPITUDE DE L'ÉGLISE.

CONFÉRENCE DONNÉE A NOTRE-DAME DE PARIS,

LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT, 3 DÉCEMBRE 1848.

MONSEIGNEUR[1],

MESSIEURS,

Nous avons établi, dans notre dernière station, que l'Église est une autorité doctrinale aussi certaine dans ses jugements qu'irréprochable dans l'exercice de ses droits. Maintenant que l'objet et l'usage de sa puissance nous sont connus, il s'agit d'en définir la grandeur. C'est ce que nous ferons cette année, en prouvant qu'elle est une société divine, et non pas simplement une agrégation formée

[1] Mgr Sibour, archevêque de Paris, successeur de Mgr Affre.

par un sectaire, ou une école fondée par un sage.

Pour arriver à notre but, deux méthodes se présentent : l'une consiste à développer successivement les faits dont le rayonnement nous montre l'Église en possession d'une force et d'une majesté surnaturelles ; l'autre s'applique à dissiper les sophismes par où l'on essaye de détruire l'éclat et la portée de ces phénomènes : celle-là, positive dans ses opérations, constate et vérifie des titres ; celle-ci, négative dans ses procédés, résout les vaines chicanes de l'esprit d'injustice ou d'erreur.

De ces deux genres de démonstrations, nous laisserons le premier, parce que nos illustres prédécesseurs en ont déjà victorieusement invoqué les moyens et comme épuisé les ressources. C'est au dernier que nous nous attacherons, parce que, moins souvent employé d'une part, de l'autre il touchera plus directement aux idées vives de notre époque.

Il existe à Rome des colonnes antiques, dont le piédestal fut longtemps enseveli sous des ruines amoncelées par les barbares et les siècles; mais un jour vint où un pouvoir intelligent fit déblayer les décombres, et alors la base de ces monuments apparut au regard, qui put les mesurer dans toutes leurs proportions. Voilà ce que nous ferons pour l'Église. Une foule d'objections et de décevantes théories dérobent aux yeux de notre temps le fondement sur lequel repose cette immor-

telle *colonne de la vérité*, suivant le mot de saint Paul [1] : nous dégagerons sa racine de cette morte et trompeuse poussière qui la recouvre, et nous verrons qu'en définitive elle s'appuie sur la main de Celui qui, après les avoir créés, porte encore tous les mondes.

Sa permanence inébranlable, sa vie encore inaltérée, après dix-huit siècles d'existence et de tempêtes, voilà sans contredit un des caractères où sa divinité reluit avec le plus de splendeur. C'est aussi l'un des plus attaqués aujourd'hui. On s'efforce d'en ébranler le fait général par des arguments partiels. C'est un vice de logique; mais, enfin, la difficulté est posée dans ces termes. Dans ces termes aussi nous la réfuterons, en résolvant la question suivante : L'Église est-elle encore une institution vivace et sérieusement enracinée dans le sol européen ?

Au début de ces conférences nouvelles, en abordant une fois de plus cette chaire, demeurée debout à travers les orages qui ont brisé les trônes, comment ne décernerais-je pas un souvenir au prélat maintenant immortel qui le premier, il y a trois ans, daigna m'en ouvrir l'accès? Je lui devrais cet hommage par reconnaissance, quand il ne me serait pas commandé par la sublimité de son trépas, et la présence de sa dépouille vénérée sous les

[1] Ecclesia Dei..., columna et firmamentum veritatis. I Timoth. c. III. 15.

dalles de cette basilique. Mais Dieu soit aussi béni dans les substitutions de sa Providence ! Celui qui nous fut ravi par une mort si belle nous est rendu tout entier sous les traits d'une vertu plus douce, et chaque jour nous nous consolons, en voyant revivre dans son successeur cette supériorité d'intelligence qui en fit un grand évêque, et cet héroïsme de charité qui en a fait un martyr.

On dit donc, Messieurs, qu'en analysant l'état des esprits à notre époque, il n'en est presque point qui acceptent les enseignements de l'Église avec conviction, et se soumettent à son autorité par conscience. La fleur de la société surtout, les représentants les plus illustres de la politique, de la science et des lettres, l'armée, la magistrature, les grandes administrations, tout cela n'est point animé de la séve catholique. Assurément on vénère l'Évangile, mais on en prend ce qu'on veut ; on ne touche pas au sacerdoce, on va même jusqu'à le soutenir : mais c'est plutôt comme institution tutélaire que comme puissance dogmatique ; on tient à ses bienfaits, on se passe de sa foi. Voilà pour les hautes intelligences. Le catholicisme est peut-être encore plus éteint dans les régions moyennes de la société qu'il ne l'est au sommet. Il n'est pas jusqu'au peuple lui-même qui ne l'ait presque totalement déserté dans les villes, c'est-à-dire partout où il a pu participer au développement des lumiè-

res publiques. On peut s'assurer de cette défection générale par le spectacle que présentent les temples catholiques, dans les grands centres de population. Qu'y voyez-vous? Des philosophes? Ils sont dans leurs chaires. Des savants? Ils sont dans leurs observatoires ou dans les académies. Des artistes ou des négociants? Ils sont dans leurs ateliers ou leurs comptoirs. Y voyez-vous même tout simplement des hommes? Presque point. Tout au plus quelques jeunes gens qui n'ont pas encore analysé leurs croyances; un certain nombre de vieillards qui, après avoir usé de tout dans le monde d'ici-bas, s'en vont essayer du catholicisme pour entrer dans le monde à venir. Le reste, ce sont des femmes à qui on laisse la foi, non pas comme objet de vérité, mais comme moyen, comme garantie de vertu. On y joindra, si l'on veut, une autre classe sociale qui n'est certes pas moins honorable, mais qui en retour n'est pas plus éclairée : ce sont les habitants des campagnes. Ainsi l'Église vit parmi les peuples, mais elle n'y règne plus; elle enveloppe encore la société d'un immense réseau; mais les mailles de ce filet ont été rongées par les siècles ou brisées par la raison en progrès; la majorité des nations en est sortie, et le peu qu'il en retient suffit tout juste pour démontrer qu'il ne fut pas tressé d'un fil impérissable et par une main divine.

Voilà ce que l'on dit.

Et moi je réponds d'abord que le ton de ce lan-

gage est indigne. Ceux qui le tiennent avouent que nous devons notre civilisation tout entière à l'Église; ils conviennent que le monde moderne, et surtout la France, est sorti de ses entrailles. Tant de bienfaits mériteraient évidemment qu'ils ne parlassent de l'agonie vraie ou fausse de cette institution salutaire qu'avec l'accent d'un regret filial et d'une solennelle douleur; ils devraient l'ensevelir dans l'histoire, comme un enfant bien né dépose dans la tombe le cercueil de sa mère. Mais non. Voici bientôt quarante ans qu'ils prophétisent sa chute et dressent son acte mortuaire, et cela tout simplement avec un calme stoïque ou un respect dédaigneux. D'une main froide et superbe, ils jettent quelques phrases de justice ou d'éloges sur les services que nous rendit son passé. Mais ils n'ont pas une larme à verser sur ce tombeau qu'ils lui prédisent pour le lendemain. Pas un cri de cœur ne leur échappe, et à travers le voile d'une apparente équité, on voit percer en eux une odieuse ingratitude. Quelle conduite humiliante !

Ils n'ont pas plus de patriotisme qu'ils ne montrent de reconnaissance. Ils prétendent aimer leur pays, et ils souriraient volontiers à l'extinction de l'Église ! Comme si ce n'était pas là une contradiction ! comme si les destinées du pays n'étaient pas étroitement liées aux destinées de l'Église ! comme si la décadence de l'Église et sa ruine ne devaient pas entraîner parmi nous l'ébranlement, si

ce n'ést pas l'anéantissement de l'ordre social ! comme si, enfin, dans le cas où le catholicisme nous abandonnerait, ainsi qu'il l'a fait pour la Grèce, l'Asie Mineure et l'Afrique, nous ne devrions pas nous asseoir sur une pierre de douleur, prendre notre front à deux mains et pleurer sur nous-mêmes, comme Jésus-Christ pleura sur Jérusalem, parce qu'après avoir méconnu le jour de la visite et foulé aux pieds le don de Dieu, il ne nous resterait plus à attendre que d'irrémédiables calamités [1] !

Autant ceux qui, depuis tant d'années, annoncent la fin de l'Église manquent de délicatesse et de cœur, autant ils manquent de logique. Et pourquoi ? Il n'en est pas ici de l'ordre moral et religieux comme il en est de l'ordre physique. Quand un bloc aimanté cesse d'attirer le métal, peut-être la science a-t-elle le droit d'en inférer que la force magnétique est éteinte. Mais dans l'ordre des doctrines, un fait analogue ne mènerait pas rigoureusement à la même conclusion. Voici, par exemple, que de nos jours on attaque la propriété. Les sophismes qui la réprouvent, et les qualifications infamantes qui la flétrissent, trouvent d'innombrables échos dans les masses populaires. En conclurons-nous, je le demande, contre la propriété elle-même? Et quand cette erreur monterait des classes qu'elle

[1] Matth. XXIII. 37. Luc. XIII. 34.

a envahies aux classes supérieures, quand le vertige dont elle est éclose passerait du cerveau des inventeurs aux intelligences les plus éminentes du pays, la propriété cesserait-elle pour cela d'être un besoin de la nature, une nécessité de l'esprit de famille, un des remparts de la liberté et de la dignité humaine, un des fondements de la société et l'un des thermomètres de la civilisation?

C'est pour vous dire, Messieurs, que l'abandon d'une doctrine ou d'une institution par un peuple ne dit rien par soi-même, ni contre la doctrine qu'on abjure, ni contre l'institution qu'on délaisse. Il y a dans les sociétés, surtout quand elles se prennent à vieillir, des époques d'aveuglement et de folie. Dans ces temps de ténèbres, les principes et les croyances les plus salutaires, elles les abdiquent et s'en moquent; les institutions les plus précieuses, elles les renversent; les pouvoirs les plus tutélaires, les citoyens les plus honorables et les plus dévoués, les sages les plus prévoyants, les conseillers les plus judicieux, elles les abandonnent, les bannissent ou les tuent. C'est alors que Jérusalem égorge les prophètes, parce qu'ils lui ont reproché ses débordements et prédit ses malheurs. C'est alors qu'Athènes exile Aristide, parce qu'il est juste, et fait boire la ciguë à Socrate, pour avoir noblement discouru de la divinité et de l'immortalité de l'âme. C'est alors que Rome laisse, en silence, proscrire par la jalousie et assassiner par la

vengeance ce Cicéron qu'elle a si justement proclamé le *père de la patrie.* Tous les peuples, après un certain âge, passent plus ou moins par de semblables vertiges. Et chose évidente! ces négations, ces ruines, ces proscriptions et ces massacres n'annoncent pas que l'objet sur lequel ils portent ne soit plus fait pour la nation qui le répudie; ils annoncent seulement que cette nation même est malade. C'est un fiévreux en fureur qui frappe ses médecins et repousse tous les remèdes, non pas, certes, qu'il n'en ait pas besoin, mais parce que, dans son délire, il ne sait plus en apprécier le bienfait.

Eh bien! cet état ne serait-il pas le nôtre, dans le cas où nous serions, comme on le dit, sur la pente d'une apostasie? Si nous abandonnons réellement l'Église, est-il démontré que c'est parce qu'elle n'est plus digne de nous, et non pas parce que nous ne sommes plus dignes d'elle? Est-ce bien parce qu'elle n'est plus qu'un astre épuisé de rayons? Ne serait-ce pas plutôt parce que nous ne sommes plus que des aveugles, incapables de supporter sa lumière? Est-ce bien, en un mot, parce qu'elle est finie, et non pas simplement parce que nous sommes égarés? Qu'on examine cette question, et l'on verra qu'elle n'est pas si facile à résoudre.

On dira que la présomption est contre nous, parce que ce sont les plus hautes intelligences qui échappent à l'Église. Mais quand la chose serait aussi vraie qu'elle est fausse, que signifierait-elle? —

Hautes intelligences! Mais ces intelligences sont-elles donc infaillibles? N'avons-nous pas encore aujourd'hui des Pythagores qui rêvent de la métempsycose? N'avons-nous pas des Platons, aux proportions réduites, qui penchent vers le panthéisme? N'avons-nous pas de petits Descartes qui s'égarent dans des tourbillons, misérable poussière d'idées creuses ou funestes? — Hautes intelligences! Mais ont-elles étudié seulement un quart d'heure ces doctrines, qu'elles dédaignent comme surannées, et cette Église dont elles supposent que le sceptre chancelle? Et si elles ne les ont pas étudiées, quel sérieux pouvons-nous attacher à leurs jugements et à leurs prophéties? — Hautes intelligences! Mais ne peut-on pas expliquer la déviation qui les emporte en dehors de l'orbite catholique autrement que par les réflexions d'un esprit grave et judicieux, autrement que par les intuitions et les conseils d'un esprit supérieur, autrement que par l'impuissance où serait aujourd'hui l'Évangile de fournir un jour assez abondant, une lumière assez vive à la ferme avidité de leur regard aussi fier que celui de l'aigle? L'unique force de projection qui les a entraînées primitivement et les retient encore loin de nous, ne serait-ce pas une faiblesse de passions, l'ascendant d'un exemple, un rêve et une ténacité d'orgueil? — Hautes intelligences! Mais après tout quand il s'agit d'apprécier une défection religieuse et la valeur de ses conséquen-

ces, on doit moins peser la puissance des esprits que la puissance des raisons, et nous défions d'en signaler une seule qui ait le poids d'un atome, en faveur de cette grande apostasie dont on voudrait se prévaloir contre nous. — Hautes intelligences ! Comme si nous ne savions pas que ce sont toujours quelques-unes de ces intelligences qu'on appelle sublimes qui, justement comparées par l'Écriture à des astres vagabonds, à de sinistres météores, ont précipité les peuples dans ces aberrations meurtrières, dans ces ténèbres orageuses où se sont jamais englouties leur sagesse et leur grandeur. *Sidera errantia quibus procella tenebrarum servata est in æternum* [1].

Il n'y a donc rien à conclure, contre l'à-propos des doctrines catholiques et de l'Église, de la désertion générale dont on les suppose frappées. On n'en peut pas conclure davantage contre l'immutabilité, disons mieux, contre la perpétuité qu'elles s'attribuent pour l'avenir. Il n'a point été promis à l'Église qu'elle serait immortelle en France, impérissable en Europe; elle ne s'en est jamais non plus flattée elle-même. Il lui a été seulement dit qu'elle subsisterait dans l'univers jusqu'à la consommation des siècles; c'est là aussi tout ce qu'elle prétend de son côté, et nous-mêmes nous ne lui revendiquons pas d'autre destinée. Eh bien ! je ne

[1] Jud. 13.

sache pas qu'on fût admis à la démentir, et nous avec elle, quand tout ce qu'on dit serait vrai, quand elle serait à la veille de s'éteindre sur les continents européens. L'Europe est-elle tout le globe? Et lors même que le soleil catholique se coucherait à notre horizon, ne trouverait-il pas en Amérique, en Australie, en Chine, au Japon, assez d'espace et de cieux nouveaux pour briller encore et vérifier la parole qui lui a confié, pour jusqu'à la fin des temps, la glorieuse mission d'illuminer le monde?

Ainsi, même en supposant que l'Église et la foi ne tiennent plus à notre sol que par les liens insignifiants qu'on leur prête, ce fait d'abandon et d'apparente caducité ne prouve rien, ni contre la force actuelle, ni contre la durée future, ni par conséquent contre la divinité du catholicisme. Il ne prouve rien, parce qu'un phénomène partiel, fût-il d'ailleurs certain, ne peut détruire une affirmation générale. Il ne prouve rien, parce que les hommes même les plus éminents et les plus judicieux peuvent combattre ou déserter à tort des croyances pures, ou des autorités encore vivantes et légitimes. Il ne prouve rien, parce que de leur côté les peuples, comme leurs sages et leurs génies, sont, à divers moments, saisis de vertige, et brisent alors, sans motifs comme sans pitié, les doctrines les plus saintes et les institutions les plus respectables et les plus salutaires.

Mais que parlons-nous de catholicisme éteint et d'Église éclipsée? Je prends d'abord leur situation en France et du côté de ceux qui croient.

Voici au premier rang, parmi nous, plus de quarante mille prêtres pour qui l'Évangile est encore autre chose qu'une doctrine oubliée, et l'Église autre chose qu'une puissance méconnue. Voici après eux des congrégations religieuses dont la population et la foi, pour le moins, égalent celles du sacerdoce. Voici, autour de ce double centre, des groupes de fidèles qui s'échelonnent sur toutes les branches de la hiérarchie sociale. Sans doute, la France n'est pas au même degré que jadis le royaume très-chrétien. Sans doute, il est certaines classes et certaines provinces où le nombre des vrais croyants est infiniment réduit; on y voit le vide et le silence régner autour de l'arche sainte. Mais il n'est point de carrières ni de contrées où ce vide soit entier et ce silence absolu. Quelques régions surtout existent au sein desquelles ces débris échappés à la défection générale, ces épis demeurés debout sous la trombe dont le passage a dévasté le champ du père de famille, se pressent plus nombreux. Seigneurs et paysans, artisans et hommes de lettres, ils se font gloire, pour la plupart, de tenir par des liens impérissables à la religion des ancêtres; vous les voyez, avec un ensemble admirable de dévouement et d'unanimité, en observer les lois, en pratiquer les vertus, en faire

fleurir les plus touchantes comme les plus austères institutions : ou bien, si leur foi sommeille, il suffit d'un faible choc pour la ranimer, comme il suffit du bourdonnement d'un insecte pour réveiller le lion dans les antres de la solitude.

Voilà ce que c'est que le catholicisme en France. Il n'est personne ici qui ne connaisse, j'en suis sûr, ou dans les camps, ou dans les hautes administrations, ou dans le barreau, ou dans les diverses ramifications de la science, du commerce et de l'industrie, un certain nombre de ces hommes restés fidèles au drapeau du Christ et de son Église. Vous en connaissez à Paris, à Marseille, à Toulouse, dans le Nord, en Alsace, en Bretagne; vous en connaissez partout; et s'il est vrai qu'en détail ces chrétiens purs et primitifs disparaissent à travers une population de trente-cinq millions d'hommes, il est également vrai qu'ils forment encore quelques centaines de mille, quand on les embrasse d'un seul regard et rassemblés en un même faisceau.

Eh bien! Messieurs, quand une religion en est encore là, on ne peut dire qu'elle soit nulle. N'y eût-il que deux cent mille catholiques vrais et complets en France; je dis plus, au lieu de deux cent mille n'y en eût-il que cinquante mille, ce serait encore un fait immense, un immense point d'appui. Cinquante mille! Mais quelle est donc la doctrine religieuse qui, en Europe, règne sur cin-

quante mille convictions sérieuses? Quelle est actuellement la puissance dogmatique qui compte cinquante mille adeptes respectueux et soumis? Trouvez-moi donc, par exemple, dans cette philosophie rationaliste qui se flatte de détrôner le catholicisme et de mener son deuil, trouvez-moi une théorie, un symbole, qui domine seulement sur dix consciences, et un maître qui puisse se vanter d'avoir un seul disciple sincère et dévoué! Cherchez donc, parmi les sectes qui s'agitent autour de l'Église, en Hollande, en Danemark, en Suède, deux pasteurs qui s'entendent bien sur un principe commun de foi! Cherchez pareillement deux fidèles dont les croyances soient uniformes, et qui s'estiment obligés d'obéir ou de s'en rapporter à leurs ministres! En dehors de nous, il n'est rien de lié, rien de collectif, rien qui fasse centre et rayon. Je ne vois que des enseignements dédaignés, des esprits divergents, des convictions solitaires, si même on peut dire qu'il existe des convictions. C'est partout le morcellement, c'est-à-dire la mort. Point de cet ensemble d'adhésion qui fait seul la vie d'un dogme; point de cet ensemble de subordination qui fait seul la vie d'une autorité religieuse. Le catholicisme seul en retient la gloire; et lors même que, par une supposition chimérique, cette gloire se réduirait à la modeste possession de quelques milliers de prosélytes, puisqu'il peut défier et tous les chefs d'écoles et tous les chefs de sectes d'en montrer

autant, il faudrait dire encore que c'est la plus vigoureuse et la plus enracinée de toutes les institutions doctrinales.

Étendez maintenant, généralisez ce glorieux phénomène! Voyez-le se reproduire avec des proportions inégales, mais toujours imposantes, dans chacun des pays catholiques qui nous entourent! Voyez la Belgique, cet État si profondément chrétien, malgré les efforts tentés par un faux libéralisme pour éteindre sa foi! Voyez l'Autriche et la Bavière, où le clergé, si longtemps assoupi et abaissé sous le joug d'une législation presque schismatique, commence à reprendre possession de sa grandeur et de son indépendance! Voyez le Piémont et l'Italie, royaumes qui ne laissent pas d'être souverainement religieux, malgré cette écume d'impiété que font flotter à leur surface les triomphes momentanés de quelques frénétiques, ou les persécutions de certains hommes d'État égarés! Voyez l'Espagne qui, pervertie peut-être dans une portion de son aristocratie et du monde officiel, demeure invariablement catholique dans la masse de sa population! Voyez tous ces empires, comptant pour le moins, toute proportion gardée, autant de véritables croyants que nous, et rattachant leurs convictions à des racines aussi profondes! Voyez cet état de l'Église, et dites-moi si elle ne fait pas un solennel contraste avec tout ce qui l'environne! Partout vous apercevez des écoles de philosophes qui

meurent dans le vide, des légions d'utopistes qui se débandent, des factions politiques qui s'entre-dévorent, des sectes religieuses qui se dissolvent. Partout ce sont des constitutions qui se déchirent, des organisations sociales qui se brisent, des pouvoirs nouveaux qui tâtonnent ou succombent, des dynasties qui s'évanouissent ou qui tremblent. Partout un sol mouvant, où rien d'humain ne se rencontre qui ne s'écroule ou ne chancelle, et dans cette mobilité générale il n'est qu'un seul point qui présente quelque consistance : c'est l'Église catholique. En suivant les oscillations du mouvement universel, elle n'en est pas emportée; vaisseau puissant, on sent qu'elle reste avec sécurité sur ses ancres, et dans les fluctuations qu'elle subit, elle se borne à se balancer avec majesté sur elle-même.

Ainsi, à ne le prendre qu'au point de vue le plus modeste, le point de vue numérique, le catholicisme n'est point aussi déserté ni aussi désespéré qu'on le suppose.

Vous me dites qu'en tout cela vous ne voyez que des femmes ou des esprits vulgaires. Et quand même! cette base n'est-elle pas aussi solide qu'une autre? N'est-ce pas la base naturelle et primitive du catholicisme? N'est-ce pas en s'appuyant sur elle qu'il a conquis l'univers et les siècles? Et puisqu'elle lui a suffi pour dominer le passé, pourquoi ne lui suffirait-elle pas pour dominer l'avenir? Des femmes! Mais enfin c'est toujours au moins cela, tandis que

les autres doctrines n'ont rien, ne peuvent poser le pied sur aucune conscience, et planent éternellement sur un vide absolu, comme ces éperviers qui tournoient sur un abîme sans y trouver de proie. Et puis d'ailleurs, qui m'oserait dire que, par un instinct mystérieux, ces femmes ne discernent pas dans le catholicisme une religion créée de Dieu pour leur nature intime, et digne, à ce titre, de régner éternellement sur le monde? Des esprits vulgaires! Mais les paysans de la Judée n'eurent-ils pas autrefois, en matière de croyance, des idées plus saines que les sages de la Grèce? Et qui m'apprendra s'il n'en est pas encore de même, et si tels pâtres de nos montagnes n'en savent pas plus que nos philosophes sur les grandes questions de la conscience et de la destinée humaine? Quelle est, au reste, l'Église d'Europe qu'on prétendrait réduire à des esprits vulgaires? Celle d'Allemagne? Mais n'a-t-elle pas eu Gœrres et Schlegel? Celle d'Italie? Mais Maïo à Rome, Pellico à Turin, ne seraient-ils par hasard que des astres sans éclat? Celle d'Espagne? Mais la Catalogne ne pleure-t-elle pas encore, dans le chanoine Balmès, tout récemment enlevé, un controversiste magnifique, un philosophe profond, un publiciste supérieur? Celle d'Angleterre? Mais qui n'a entendu parler de Wiseman, de Newman et de Manning? Celle de France? Mais fut-il à notre époque de nom plus radieux que celui de Chateaubriand? Ce nom malheureu-

sement ne fut pas sans tache; mais enfin sa gloire n'a-t-elle pas retenti plus puissamment dans le monde que le bruit pourtant si solennel des vagues qui s'en vont à toute heure saluer son tombeau et, pour ainsi dire, chanter sa mémoire? Et ce nom ne fut-il pas porté par un homme qui se fit toujours honneur d'être catholique? A ce reflet qui lui vient de la mort, l'Église ne voit-elle se joindre parmi nous d'autres illustrations, et des illustrations encore vivantes? Épiscopat, sacerdoce, parlement, journalisme, Institut, partout n'a-t-elle pas des plumes brillantes, des logiciens redoutés, des orateurs éloquents, des savants estimés et des génies à part? Non, Messieurs, pour être catholique, on n'est pas plus aujourd'hui qu'autrefois nécessairement déshérité d'intelligence; l'alliance qui se fit entre le talent et la foi, dans l'esprit et sous la plume des Cyprien, des Lactance, des Fénelon, des la Luzerne, n'est point encore rompue; Dieu n'a pas permis au souffle de notre siècle d'éteindre tous les flambeaux au sanctuaire de son Église, et quand on suppose que les adversaires du Christ font à eux seuls le monopole de la science et des lumières, je ne dirai pas qu'on fait de l'iniquité, je dirai plutôt qu'on fait de la plaisanterie.

Première protestation contre la décrépitude de l'Église: puissance du nombre, de la conviction et du mérite dans les âmes qui lui sont demeurées fidèles. Une seconde protestation, c'est la vigueur de la hiérarchie dans l'Église.

Que faut-il à une hiérarchie pour être fortement organisée ? Cinq choses : nombre et choix dans les recrues qui en alimentent le mouvement et en renouvellent les rouages ; force et activité dans la discipline qui la surveille et la régularise ; obéissance consciencieuse et absolue dans les membres subordonnés qu'elle embrasse ; sagesse et intégrité dans les hauts pouvoirs qui la couronnent ; considération générale pour l'ensemble des éléments qui la composent : voilà les conditions dont la réunion la dotera d'une constitution vigoureuse. Le nombre et le choix des recrues l'empêcheront de s'user au frottement des jours qui se succèdent ; par la force et l'activité de la discipline, elle se défendra contre ces affaiblissements qui ne manquent jamais d'envahir les administrations trop livrées à elles-mêmes ; de la plénitude et de la générosité de l'obéissance elle tirera cette facilité d'évolutions et ce concert, cette précision de fonctionnement, sans lesquels nulle machine vivante ne peut atteindre sa destinée ; la sagesse et l'intégrité des hauts pouvoirs lui garantiront la rectitude et l'à-propos de l'impulsion suprême et générale ; enfin, dans la considération publique, elle trouvera ce fonds de bienveillance universelle qui seule mène au succès, et ce siége moral, dont toutes les institutions ont besoin pour s'asseoir et prendre cet aplomb de stabilité qui résiste au temps et aux révolutions.

S'il est un fait palpable au monde, c'est bien

que l'Église d'Europe réunit tous ces principes de vigueur, tous ces éléments de cohésion, tous ces gages de durée, dans sa hiérarchie. Nous n'en sommes plus, il est vrai, à ces époques où les familles de certains ordres, comme autant de coupes trop pleines, versaient, bon gré, mal gré, dans le sacerdoce leurs enfants de surabondance, au risque, avec eux, de jeter de l'écume sur le pavé du temple. On entre dans nos rangs à flots moins pressés; mais les sources du recrutement ecclésiastique ne sont point taries pour cela, malgré certaines entraves légales, qui tomberont, je l'espère. Ces générations qui se présentent pour succéder à celles qui passent, sont assez nombreuses pour permettre à l'Église une ample liberté de discernement et de séparation; et jamais peut-être, en effet, elle ne déploya plus de rigueur dans l'élection des matériaux qu'elle appelle à réparer des brèches ou à former de nouvelles assises aux murs de son sanctuaire. Autant elle est sévère à les juger avant de les admettre, autant elle l'est à les surveiller quand ils sont une fois sous sa main. La discipline ailleurs peut être plus rude, nous défions de la trouver plus ferme. Nulle part également elle n'est plus efficace; et lorsque partout on se plaint des abus introduits par l'esprit d'indépendance et de relâchement, le clergé se demande si jamais il se soumit au frein d'une régularité plus austère. On reconnaît tout ce que le sentiment du devoir exerce

sur lui d'empire à la générosité de son obéissance. Que le vicaire de Jésus-Christ parle, et d'un pôle à l'autre, de Rome à Calcutta, de Varsovie à Macao, pas un genou sacerdotal qui ne fléchisse, pas une bouche de pontife ou de clerc qui ne répète avec religion : « Jésus-Christ nous a commandé par l'organe de Pierre! accomplissons ses ordres. » Il en est de même dans chaque diocèse. L'évêque ordonne, et le prêtre marche avec autant de promptitude et plus d'amour que le soldat à la voix de son chef. En détail aussi bien que pour l'ensemble, on peut toujours appliquer à l'Église ce mot qu'en a dit un homme illustre de notre temps : « C'est une grande école de respect. » C'est aussi qu'au faîte d'elle-même, elle nous offre une grande école de sagesse et de vertu. Dites-moi, Messieurs, s'il est une conscience impartiale et honnête qui osât faire monter jusqu'aux grands dépositaires de l'autorité catholique ce flot d'accusations qui poursuit et submerge tant d'autres pouvoirs? Dites-moi s'il est une couronne dans le monde, brillant, au même degré que la leur, du triple éclat de la modération, de la prudence et de l'incorruptibilité? Non, Messieurs, et de là vient une gloire qui complète et couronne toutes les autres : c'est l'estime jointe à la confiance des peuples. Il est incontestable que nulle autre puissance ne jouit, dans la même mesure, de la vénération générale; et c'est ainsi que s'expliquent les immenses contre-coups d'en-

thousiasme et d'acclamations provoqués par les réformes émanées de Pie IX, ce pontife naguère si béni, maintenant si affligé, et toujours si magnanime. S'il n'avait été que roi de Rome, à peine eût-on parlé de lui dans les gazettes d'Italie. On n'a applaudi par delà l'Europe et tous les océans aux bienfaits dont il a doté l'ingratitude de ses États, que parce qu'il porte sur son front une royauté morale respectée par toutes les nations, par celles même qui ne veulent point relever de son sceptre dogmatique.

Que je suis simple, du reste, d'insister sur tout cela ! Ceux qui en veulent à l'Église ne la plaignent pas de ce qu'elle est trop faible; ils se plaignent plutôt de ce qu'elle est trop forte ; la fermeté de sa hiérarchie les désole. Mais ce qui fait leur désespoir doit faire notre espérance. Ah ! si nous en étions où en était l'Orient lorsque le souffle d'Arius faisait chanceler ou tomber les principaux appuis du sanctuaire ; si, comme nos pères, il y a soixante ans, nous en étions à pleurer sur la tribu sainte mutilée par la hache ou décimée par la proscription, je concevrais des alarmes. Mais non : les cadres de la milice sacrée sont forts et complets ; et, sachons-le bien, la hiérarchie ecclésiatique est pour chaque chrétienté ce que les colonnes sont au temple, ce que les os sont au corps humain : tant que les colonnes sont solides, le temple est assuré de lui-même ; tant que les os sont sains et forte-

ment emboîtés, le corps a des chances de vie. Ainsi en est-il des Églises particulières ; le tissu de leur sacerdoce, quand il est puissant et compacte, est pour elles une éclatante garantie d'avenir et d'immutabilité. Seconde protestation : la hiérarchie.

Enfin, Messieurs, il y a une troisième manière de mesurer ce qu'une religion conserve de vie : c'est celle qui consiste à l'apprécier par la fécondité de son action. Quand vous la voyez faire éclore avec abondance parmi les peuples ses fruits les plus sublimes, quand, même après des siècles et des siècles d'incessante création, sa séve, aussi puissante qu'au premier jour, enfante alors, et avec la même opulence, des vertus magnifiques, des générosités éclatantes, des œuvres salutaires, on ne peut dire qu'elle ait fait son temps. Qu'importe qu'à cette tige antique quelques rameaux aient été arrachés ; on ne juge pas d'un arbre et de sa destinée par le nombre des branches, mais par leur richesse : l'avenir est à lui tant que la racine est féconde.

Je n'ai pas besoin de vous faire observer que c'est là encore la gloire de l'Église. Personne n'ignore qu'elle n'a pas cessé de produire, au milieu de nous, des consciences honnêtes, d'irréprochables probités, des mœurs dignes des âges primitifs à force d'être sans tache. Personne n'ignore qu'indépendamment de ces merveilles solitaires de sainteté, elle suscite, avec autant de fertilité qu'autrefois, les merveilles collectives du dévouement et du sacrifice. Personne

n'ignore quels innombrables essaims de novices elle emprunte à tous les rangs de la société, pour les pousser, ou chez les frères des Écoles chrétiennes, ou chez les sœurs de Charité, ou dans d'autres congrégations hospitalières et charitables, institutions superbes, les plus riches diamants du catholicisme, les plus brillantes fleurs de l'humanité. Personne, enfin, n'ignore qu'elle ne se contente pas d'alimenter ainsi des œuvres créées avant notre époque : ce serait déjà sans doute assez pour attester que les siècles ne l'ont pas appauvrie ; il ne faut pas moins de vigueur pour perpétuer l'existence, que pour la donner une première fois. Mais l'Église ne se borne pas là : chaque jour elle fait jaillir de son intarissable cœur des inventions d'amour et de bienfaisance proportionnées au besoin de notre âge de fer. Qui ne connaît l'association de Saint-Vincent de Paul, elle qui, frappant une sorte de conscription sainte sur cette jeunesse des écoles, autrefois presque tout entière dévouée au plaisir, en tire maintenant une armée au service de l'infortune? Qui ne connaît ces réunions de Saint-François-Xavier, assemblées touchantes où l'on voit, sous l'œil de Dieu, l'évêque, le savant et le poëte chrétien se mêler fraternellement aux artisans les plus ignorés, et consacrer à les moraliser cette puissance de la parole et ce prestige du talent que tant d'autres consacrent à les pervertir ? Il serait impossible d'énumérer toutes les inspirations de l'Église à

notre époque. Autour d'elle tout est stérile. Où sont les vertus et les bienfaits du rationalisme? Où sont ceux dont la philanthropie nous a dotés et dont le catholicisme n'ait eu l'initiative? Où sont ceux de l'hérésie, comparés à ce qui s'opère au sein de l'unité romaine? Tout cela n'imagine rien; tout cela ne fonde rien; tout cela n'étonne par rien, si ce n'est par une apathie incurable ou une incurable impuissance, tandis que l'Église, par une magie inépuisable, féconde les sols les plus ingrats, et fait naître, à tout instant et à chaque pas, non-seulement dans nos villes, mais jusque dans les hameaux les plus incultes, jusque dans nos régions les plus arriérées, une foule d'œuvres inconnues, fleurs célestes des vallées ou de la montagne, dont la nouveauté vous surprend et dont le parfum vous enchante. Je ne sache pas, Messieurs, que cette vertu génératrice soit un symptôme de décrépitude.

Après la puissance de fécondité vient la vertu d'expansion. Il y a une double expansion : expansion de retour, expansion de conquête. Expansion de retour, qui consiste à ressaisir des royaumes dont on avait été proscrit, comme la vague remonte sur des grèves qu'elle avait abandonnées; expansion de conquête, qui consiste à envahir des territoires où l'on n'a pas encore dressé sa tente et planté son drapeau. Expansion de retour, expansion de conquête qui, réunies, attestent dans la

puissance qui les déploie un trésor plus ou moins abondant d'activité et de jeunesse. On ne cherche à se répandre que parce qu'on entend gronder en soi-même des torrents de vie qui demandent à déborder.

Eh bien! l'Église fait éclater du sein de nos continents, et par tout l'univers, cette double force d'expansion : elle la jette comme une double main sur le monde. Expansion de retour. Au fond de l'Orient, à peine le canon des Anglais a-t-il eu fait crouler les vieilles et jalouses murailles de la Chine, que des prêtres européens se sont hâtés de franchir la brèche avec le vainqueur, et d'aller réjouir du bruit de leurs pas la cendre des martyrs et des missionnaires ensevelis dans l'Empire du Milieu. L'Inde surprise a renoué mieux que jamais, par les mains de nos frères, ces traditions de Thomas et de Barthélemy, dont elle a conservé dans ses légendes et sa liturgie des vestiges si frappants, quoique défigurés. En Afrique, le prêtre français a détrôné le marabout musulman; et vers les ruines d'Hippone où, pendant quatorze siècles, elle n'avait entendu passer que le cheval du désert et s'agenouiller que l'Arabe fanatique, l'ombre consolée d'Augustin a vu accourir, sur les ailes de nos vaisseaux, des pontifes appelés à relever son trône et à continuer sa mission. Plus près de nous, regardez l'Angleterre! La foi et l'unité semblent y rentrer à pleines voiles avec ces milliers de navires qui cinglent vers

ses ports! Londres, à lui seul, compte près de trois cent mille catholiques; ils vivent sous le gouvernement d'un prélat qui déjà, peut-être, se nomme officiellement, si ce n'est pas prophétiquement, archevêque de Westminster. Leur culte s'exerce sans entraves dans une multitude de chapelles, et surtout dans un sanctuaire authentiquement décoré du titre de cathédrale. Chaque jour amène, pour ainsi dire, de nouveaux flots à la foule qui court inonder ces pieuses enceintes. On ne saurait croire avec quelle rapidité les conversions se multiplient, non-seulement dans le peuple, mais dans la double aristocratie de la fortune et de la science. Tous les matins, la vieille université d'Oxford est obligée de prendre un nouveau deuil pour quelqu'un de ses docteurs passé à la grande famille romaine; et si le mouvement qui s'est manifesté dans son sein se poursuit, bientôt elle s'étonnera de trouver ses murs ou complétement déserts, ou peuplés seulement de savants catholiques. L'Allemagne elle-même ne reste pas étrangère à ce branle sublime. On dirait, en un mot, que toutes les régions, autrefois transformées en tombeaux pour l'Évangile, soient maintenant travaillées par un immense esprit de vie : partout il se révèle un tressaillement, pareil à celui d'un mort qui tenterait de soulever sa pierre sépulcrale; Dieu paraît nous avoir réservés pour un spectacle jusqu'à ce moment inouï dans l'histoire, la résurrection de plusieurs grandes chrétientés, et c'est

l'Église d'Europe qui sera le thaumaturge et parfois le théâtre de ce prodige sans exemple.

Expansion de conquête. L'Église a toujours eu pour principe et pour gloire de faire reculer les limites de son empire avec celles du monde connu; c'est un hommage que lui rendent les annales de tous les siècles, sans en excepter le nôtre. Prenez une carte géographique; examinez jusqu'aux points les plus imperceptibles, semés par la nature sur la double immensité des continents et des mers! L'Église, avec des contingents pris en Europe, a jeté des armées d'invasion partout! Elle poursuit et atteint le Tartare dans les déserts de la Mongolie; ses missionnaires battent les forêts et les montagnes du Laos et du Camboge. Ces mille groupes de l'Océanie, depuis Gambier jusqu'à l'île Ysabel, sont-ils autre chose qu'une longue chaîne dont elle a successivement rattaché les anneaux à ses antiques possessions? Au sein de la Nouvelle-Hollande, ne fait-elle pas marcher ses progrès parallèlement à ceux de la découverte et de la civilisation, sur cette terre qui cache encore son cœur et la source de ses fleuves dans des profondeurs inexplorées? Sur tous ces théâtres, elle verse ses sueurs, plus d'une fois son sang, et ce n'est jamais sans fruit. Partout elle triomphe, et chacun de ses triomphes est une transformation magnifique. Elle ne trouve en arrivant que des enfants ou des anthropophages; le lendemain de son débarquement, ils deviennent des

hommes, et quelques jours après, ils seront des martyrs.

Que signifie tout cela? Est-ce un symptôme de décadence ou un signe de permanente jeunesse? Ah! quand un homme vieillit, vous le voyez s'envelopper d'une involontaire apathie. Au lieu de s'épancher, il se concentre en lui-même, soit pour jouir plus intégralement des restes de son existence, soit parce qu'il lui semble qu'en ne jetant au dehors aucune parcelle de ses forces, et en les condensant dans ses mains, il pourra soutenir ainsi plus longtemps la caducité de sa vie qui chancelle. Se répandre, regagner ou conquérir, c'est le propre d'une fraîche et ardente virilité. C'était à trente ans qu'Alexandre subjuguait les Perses et pénétrait jusqu'à l'Indus. Bonaparte n'avait que vingt-sept ans à Rivoli, à Castiglione; vingt-neuf, en Égypte et dans ces combats que quarante siècles contemplèrent du haut des Pyramides. Il en est des institutions et des sociétés comme des individus. Si l'Église penchait au déclin parmi nous, comme jadis à Smyrne, à Antioche, à Éphèse, ses instincts et sa vertu d'expansion seraient taris; elle emploierait les derniers débris de sa vigueur à étayer, tant bien que mal, l'édifice de sa gloire, croulant sous le poids du passé. Et puisqu'elle fait mieux, puisque, au lieu de replier toute sa chaleur en elle-même, son âme, foyer généreux, lance des flots d'étincelles à tous les vents des cieux et de l'es-

pace; puisqu'elle n'éprouve pas le besoin de s'emprisonner dans ses terres, comme le vieillard qui doit mourir et ne cherche plus qu'un tombeau; puisqu'au contraire, tourmentée par la sainte passion de la conquête, elle en suit les élans et en recueille les triomphes, c'est preuve qu'elle est aujourd'hui ce qu'elle était hier, et qu'elle peut dire, dans le sentiment d'une inépuisable énergie : Je suis reine et maîtresse des siècles futurs: *Heri, hodie et in secula.*

Nombre imposant encore, malgré les défections accomplies; vigueur toute-puissante dans sa constitution hiérarchique; force merveilleuse dans sa vertu de création et d'expansion; voilà trois genres de phénomènes que nous venons d'admirer dans l'Église, et, grâce à ce triple avantage, on peut dire que, malgré son âge plusieurs fois séculaire, elle retient parmi nous quelque chose de la fermeté du granit. Assurément tout cela peut se briser dans un orage; mais enfin tout cela existe; l'Église n'est pas seulement un fait, elle est un fait vivace, incrusté dans toutes les jointures de l'organisation sociale, comme le lierre dans les fentes de la muraille dont il forme le manteau.

Et ce qu'il y a d'étrange, c'est que ceux-là même qui prétendent ce fait usé en subissent à leur insu l'empire dominateur, et prouvent qu'il est encore debout et plein de séve! Oui, Messieurs, et c'est par là que je termine; oui, les catholiques qui parlent

le plus de l'affaiblissement où plutôt de l'extinction morale de l'Église, ceux qui se croient le plus hautement en possession d'échapper à son influence sont encore retenus, rattachés au trône de Jésus-Christ par six chaînes mystérieuses, et lui prêtent sans le savoir, pour le supporter et l'emmener triomphalement vers l'avenir, la force de leurs bras et le témoignage d'une foi involontaire. Et d'abord, impuissance de nier. Le paganisme ne peut soutenir le regard, il suffit d'un coup d'œil pour en dévisager la folie; et du moment où il le considère, le dernier écolier de philosophie se dit, avec sa raison de quinze ans : C'est niais, c'est faux! Mais pour la doctrine de l'Église et pour l'Église elle-même la négation n'est pas si prompte ni si facile; vous ne trouverez jamais un homme qui, résolûment et avec un accent de conviction tranchée, ose en dire, comme de la mythologie : C'est absurde! On va tout au plus au doute, et c'est là pour le catholicisme un témoignage de vie. Une institution n'est pas finie tant qu'elle n'est pas jugée, et qu'au lieu d'un mépris audacieux et spontané on a pour elle au moins le respect de l'incertitude et de l'hésitation. A l'impossibilité de nier s'ajoute un attachement universel et profond pour la dénomination de catholique. Combien s'affranchissent des croyances et des devoirs que ce titre suppose; mais ils retiennent ce titre lui-même, comme s'il contenait une attestation de noblesse.

Ils en sont fiers ; ils rougiraient de l'échanger contre un autre. Preuve évidente qu'on ne regarde pas l'Église comme morte : on ne chercherait pas avec cet empressement à se faire baptiser par une ombre, laissez-moi dire le mot, par une momie ; on n'en porterait pas le stigmate avec une fierté si jalouse ! Enchaîné au Christ par une estime pour ainsi dire fatale, par une affection comme indélébile pour son nom, le septicisme de notre époque y est encore ramené comme inévitablement par les nécessités du succès d'une part, de l'autre par les découvertes et les conclusions de la science. Oui, par les nécessités du succès : pas une théorie ne peut réussir qu'en se donnant pour un commentaire de l'Évangile et en s'abritant sous son patronage. Oui, par les découvertes et les conclusions de la science. Histoire, terre, océan, cieux, on a tout sondé dans des intentions hostiles ; des nuages qui planent sur tous ces mondes on a tenté de faire sortir des tonnerres, destinés à pulvériser l'Église, et au lieu de foudres on n'a tiré que des rayons qui sont allés se concentrer dans ses doctrines comme dans leur foyer naturel, et mettre en lumière quelque face plus ou moins voilée de ses dogmes augustes : on s'est ainsi trouvé l'auxiliaire de celle dont on voulait être le meurtrier. Les inspirations de l'agonie ne sont pas moins glorieuses au Christ que les investigations du savoir. Beaucoup lui disent pendant la vie : Je

ne te connais pas! qui s'en rapprochent à l'heure suprême. Il leur semblait dur d'en porter le joug; mais ils estiment prudent de mourir dans ses bras, attestant par ce retour final qu'il est encore à leurs yeux la voie par laquelle on peut atteindre le plus sûrement au terme de sa destinée!

Les catastrophes publiques produisent le même effet sur l'esprit général que le trépas sur l'esprit individuel. Ainsi nos derniers orages ne semblent-ils pas nous avoir rapprochés de l'Église? Nous l'avons appelée beaucoup plus après qu'avant ces tempêtes à consacrer nos fêtes civiques, à sanctifier nos lois et nos constitutions, à bénir nos fondations coloniales, à cicatriser nos plaies, à prier pour les victimes de nos discordes. Ses martyrs, nous les avons admirablement glorifiés; son chef suprême proscrit, nous nous apprêtons à le recevoir avec autant d'unanimité que d'enthousiasme : témoignage d'un peuple encore fondamentalement catholique, en dépit du septicisme dont on tâche de l'imprégner depuis plus de soixante ans! La foi est en nous comme un feu souterrain. Quand la terre est calme, ce feu reste invisible; quand la terre se déchire, il s'élance en tourbillons, et les cieux, qui ne le soupçonnaient pas, rougissent au loin de ses lueurs.

Confiance donc, Messieurs! Confiance, parce que nous croyons, et que notre conscience seule déjà présente à l'Église un sol qui n'est pas sans consis-

tance! Confiance aussi, parce qu'elle trouve un point d'appui dans l'âme même de ceux qui prétendent lui être rebelles! Confiance, parce que d'ailleurs, quelle que soit sa destinée parmi nous, elle ne laissera pas d'être immuable dans le monde! Dieu en a ainsi disposé; tout est lié à son Christ et à l'Église, qui en est comme la représentation vivante; ils sont le soutien de tout, *Omnia in ipso constant;* mais en même temps tout leur sert de soutien. Il y a action du centre sur tous les points de la circonférence; il y a aussi répercussion de chaque point de la circonférence sur le centre, pour l'affermir et le rendre toujours plus inébranlable! Avec cela que pouvons-nous craindre? Laissons parler tranquillement tous les prophètes de ruine! Laissons sans effroi gronder le flot des temps et des révolutions humaines! L'Église est une pyramide dont les fondements se prolongent et se cachent aussi profonds et aussi loin que l'axe même de l'univers moral. Elle s'appuie sur ce pivot mystérieux autour duquel tout s'agite sans que jamais il remue pour sa part; et quand les années s'accumulent au sommet de cette pyramide sacrée, quand les ruines s'amoncellent sur l'écartement de sa base, nous devons en être heureux pour elle. Tout ce poids n'aboutit qu'à la mieux fixer sur elle-même, et à la doter contre toutes les secousses futures d'un plus immuable équilibre.

Le fond de cette conférence a été successivement développé dans diverses cathédrales de France. Ainsi, elle a été entendue à Nantes, à Toulouse, à Metz, et chaque fois avec des modifications plus ou moins profondes, empruntées à la situation où se trouvaient alors l'Église et le pays.

Voici un passage donné à Metz le 7 mars 1852, deuxième dimanche de carême.

« A cet esprit de discipline et de subordination qui fait la vie des corps publics se joint dans le clergé l'attachement à ses fonctions et un zèle aussi ardent qu'infatigable pour les remplir. Rien ne l'en détourne, et rien ne l'y rebute. Il s'y concentre et s'y dévoue plus que jamais ; on a été forcé de le reconnaître ; et Dieu, dans ces derniers temps, nous a fait trouver dans le pays des témoignages de justice et des gages de considération d'autant plus consolants qu'ils nous sont arrivés contre toute espérance et en dépit d'une conspiration formidable, organisée même par les gens de bien. Il y a peu d'années encore, ces hommes, soi-disant honnêtes, n'ont-ils pas fait ce qu'ils ont pu pour déconsidérer le prêtre dans l'opinion publique ? On a vu des journaux qui, certes, ne se faisaient pas faute d'être corrupteurs affecter pourtant envers nous un faux puritanisme, et, le croirait-on ? accuser d'immoralité notre enseignement théologique. Il est vrai que ceux dont la chaste plume et la conscience effarouchée rédigeaient ces arti-

cles, dépouillaient à ce moment-là même nos grandes bibliothèques de leurs manuscrits les plus précieux, et qu'ils ont dû chercher dans la fuite un abri contre la prison, sans pouvoir échapper à la honte dont les tribunaux ont justement flétri leur mémoire. Mais enfin l'on n'y regardait pas alors de si près, et l'on applaudissait de confiance, dans un certain monde, aux calomnieuses indignations de leur austérité. En même temps qu'on faisait ce feu de tirailleurs contre les initiations suspectes du séminaire, on lançait des pamphlets *ex professo*, sorte de bombe incendiaire, sur la confession. On essayait d'armer contre elle la jalousie de l'époux, la prudence de la mère, les vertueuses alarmes de la jeune fille, et personne n'a oublié quelle effroyable explosion firent ces libelles, et combien d'efforts conjurés se déchaînèrent pour en étendre les ravages. On était si fort, on se sentait si bien maître de la popularité qu'on affronta toutes les hardiesses. Dans certains romans, le prêtre fut mis tout bonnement en regard avec des forçats ; il va sans dire que ce fut aux forçats que des écrivains adorés alors décernèrent les honneurs de l'intelligence et même de la probité. La dépréciation ne pouvait être plus profonde ; il fallait quelle devînt générale. Alors on nous hacha par petits quartiers, si j'ose ainsi dire ; on mit chaque jour un lambeau de notre caricature dans des feuilletons ; on nous expédiait ensuite aux abonnés, passez-moi cette fi-

gure triviale, comme on envoie des huîtres dans leur bourriche, et c'était à peine s'il y avait dans le pays un comptoir, un café, un salon, je dirais même un boudoir où, pour dissiper les dernières pesanteurs du matin, on ne crût devoir dévorer ce mets appétissant connu sous le nom de *jésuite*. Si l'on ne savait pas lire, on pouvait se contenter encore en regardant au coin des rues le placard des annonces ; on y voyait invariablement figurer un personnage ecclésiastique, à la physionomie étrange, au costume grotesque, chargé d'offrir le résumé et pour ainsi dire la moralité du poëme à ceux qui ne pouvaient pas en parcourir le texte.

Ainsi s'adressait-on, par toutes les voix, à tous les sentiments pour nous abaisser, ou plutôt nous ruiner dans l'estime générale. On voulait à toute force nous faire périr sous le ridicule ou l'indignation; nous n'étions plus, en définitive, à traiter que comme des niais ou des monstres! Et qu'est-il arrivé le lendemain du jour où l'on a fait ces ignobles tentatives? A Dieu ne plaise que je le dise par un sentiment d'orgueil ou de méchante joie! j'aimerais mieux voir ma langue se dessécher que d'obéir à de semblables inspirations. J'avouerai même qu'en le rappelant je parle en insensé, suivant le mot de l'apôtre saint Paul : *Insipiens dico.* Mais enfin le fait est là, palpable, éclatant comme un miracle de providence! Un orage effroyable

s'est abattu sur le monde social ; tous les pouvoirs humains ont disparu dans l'abîme. A ce moment terrible et solennel, le clergé seul est resté debout, et depuis lors il a vu les journalistes et les romanciers, qui l'avaient dénigré, succomber à leur tour sous le coup d'un mépris inexorable ou de triomphes plus humiliants que le mépris même. Leurs lecteurs imprudents, après nous avoir exécrés ou honnis, nous ont invoqués dans le péril comme un palladium pour les défendre. On nous a soufferts et parfois même glorifiés dans certaines assemblées qui n'avaient presque jamais rendu contre nous que des arrêts de défiance ou d'exclusion, et, par le retour le plus étonnant du ciel et de l'opinion, notre éloge a retenti non-seulement sans sifflets, mais avec applaudissements, au sein même des académies, où le prêtre n'avait été nommé jusque-là que pour être salué par le rire de Voltaire.

O mon Dieu ! soyez-en béni, non pas, certes, pour nous, qui ne craignons pas plus que l'Apôtre de passer pour la balayure du monde ; mais soyez-en béni pour l'honneur qui peut en revenir à votre nom, dont nous sommes les apôtres ; pour la gloire qui peut en rejaillir sur votre vérité, dont nous sommes les interprètes ; pour l'avantage que peut en retirer la patrie, dont nous serons toujours, quoi qu'on en dise, les enfants dévoués :

« *Non nobis, Domine, non nobis; sed nomini tuo da gloriam, super misericordia tua et veritate tua*[1]. »

[1] Psaume CXIII, 9.

DEUXIÈME OBJECTION.

LONGÉVITÉ DES FAUSSES RELIGIONS ÉGALE A CELLE DE L'ÉGLISE.

CONFÉRENCE DONNÉE A NOTRE-DAME DE PARIS

LE DEUXIÈME DIMANCHE DE L'AVENT, 10 DÉCEMBRE 1848.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Prouver que l'Église, malgré les deux mille ans dont sa tête est chargée, ne présente de nos jours aucun symptôme de décrépitude, faire voir au contraire que, par une foule de racines encore vigoureuses, elle puise une séve d'intarissable jeunesse et dans l'âme de ses propres disciples et jusque dans la conscience de ses adversaires; maintenir par là dans la plénitude de sa force et dans toute la rigueur de ses conclusions un des phénomènes qui constatent le mieux sa divinité : voilà un travail

que nous avons accompli dans notre première conférence. Après avoir ainsi glorifié l'Église dans sa vie d'aujourd'hui, dans la stabilité du présent, je viens la glorifier dans sa vie d'hier, dans la stabilité du passé, c'est-à-dire dans cette stabilité de dix-huit siècles dont son existence actuelle n'est que le prolongement; je viens anéantir d'injustes, d'ignobles assimilations par lesquelles on tente d'échapper aux sublimes contre-coups de cette immutabilité sans exemple.

Voici comment on cherche à s'y soustraire. Le temps est une puissance aveugle; dans ses faveurs comme dans ses coups, il n'entre que du caprice; il traite le bien et le mal, le marbre et l'argile avec la même mesure de rigueur et de ménagement, d'avarice et de libéralité. Dans la nature, on voit les arbres empoisonnés subsister autant que les arbres salutaires; dans le monde politique, souvent des peuples stupidement constitués vivent plus vieux que telles nations dotées d'une organisation plus savante. Il en est de même dans l'ordre religieux. Ne fut-il pas donné aux superstitions des Égyptiens et des Perses d'atteindre à une longévité magnifique? Entre le berceau et la tombe du polythéisme grec et romain quel immense intervalle les pas de la chronologie et de l'histoire n'ont-ils pas mesuré? Et le panthéisme indien, de quelque nom qu'on l'appelle, ne prend-il pas sa source dans le passé par delà même le point où le catho-

licisme a pris la sienne? Et, malgré cette antiquité tant de fois séculaire, ne règne-t-il pas encore maintenant, toujours identique à lui-même, toujours objet du même fanatisme de la part des populations qu'il écrase de son invariable immensité? Ainsi, que l'Église ne parle pas et surtout ne se prévale pas de son âge. La durée, pour une institution religieuse, n'est point une garantie certaine de vérité, ni le cachet authentique d'un doigt divin. Comme les cendres et les tombeaux des Pharaons, les erreurs et les folies de l'homme ont eu aussi leur immutabilité.

Pour mettre en lumière l'iniquité de ces analogies, nous établirons que l'immutabilité de l'Église n'a rien de commun avec ces autres stabilités auxquelles on la compare. Immutabilité de résistance, immutabilité d'épuration, immutabilité de progrès, voilà trois caractères que nous verrons briller en elle et que nulle autre ne partage.

Il est une immutabilité, Messieurs, dont une institution doctrinale n'aurait pas droit de se faire une gloire, c'est celle qui pourrait s'expliquer par l'absence de polémique. Qu'un dogme religieux, par exemple, et le sacerdoce qui en est dépositaire habitent un royaume séparé des civilisations savantes et des nations en progrès; qu'au sein de ce peuple éternellement assoupi ils ne voient jamais aucune collision d'idées, aucun mouvement intel-

lectuel s'accomplir; ou bien, si des courants et des combats de pensées s'établissent auprès d'eux, qu'ils aient pour politique de se tenir en dehors, de se dérober à toute analyse, de s'imposer, du milieu de ténèbres perpétuellement inabordables, à une foi toujours exempte de discussion, je conçois facilement qu'ils demeurent debout des siècles et des siècles; mais je conçois aussi que cette immobilité, si longtemps qu'elle dure, n'accuse point en eux la présence d'une force divine. Leur solidité peut venir alors non pas de ce qu'ils sont, mais de ce qu'ils ne sont pas. Qui dira si ce n'est pas un effet de leur solitude plutôt qu'un fruit de leur essence? Rien n'empêche de les comparer à ces cabanes de bûcherons qui vieillissent indéfiniment dans les forêts, non point parce qu'elles sont construites avec de bons éléments, mais parce qu'elles sont protégées contre les torrents et les orages par le rocher auquel elles s'adossent et par les arbres qui les entourent.

On devrait, au contraire, attacher un prix immense à une stabilité qui se serait maintenue sous le coup des discussions, à une stabilité qui, placée dans un centre ardent de luttes intellectuelles, se serait affermie sous le poids et l'agitation de ces conflits; comme ce terrain qui devient plus compacte et plus consistant à mesure qu'il est plus foulé. Quand il est pleinement déchaîné, le souffle de la controverse est terrible pour les choses qu'il at-

teint. Tout ce qui est faux ou vicieux ne tarde pas à crouler sous ses efforts. Voyez le polythéisme! Tant que les peuples, ou étourdis par leurs passions, ou dominés par un respect irréfléchi pour les traditions nationales, ou condamnés au silence par l'intolérance des magistrats, s'abstinrent de discuter les fables mythologiques, celles-ci demeurèrent à l'état de symbole officiel, et leurs dieux comptèrent, sinon des adorateurs convaincus, au moins des temples fréquentés. Mais quand les premiers docteurs chrétiens se furent pris à débattre ces légendes païennes, quand ils eurent déterminé les nations à juger les idoles qu'elles vénéraient et la valeur du sacerdoce qu'elles entretenaient autour des autels, cette vieille religion de Rome et d'Athènes ne put tenir un instant contre les éclairs partis du bon sens public et de la foi; aux feux de ces nouveaux rayons qui se croisaient sur leurs têtes, Jupiter et son Olympe et ses pontifes s'enfuirent au néant, comme les hiboux, aux naissantes lueurs du soleil, se hâtent de se cacher au plus profond des cavernes ou des ruines! Voyez encore le protestantisme! Si, comme la théologie des Égyptiens, il se fût emprisonné dans la nuit du temple, ou ne se fût exprimé que par hiéroglyphes impénétrables, peut-être eût-il puisé dans ce mystère un certain fonds de durée. Mais les mains des docteurs catholiques et les disputes de ses propres adeptes l'ont arraché des ténèbres et produit au

grand jour de la polémique; on lui a demandé un compte solennel de ses titres, de ses principes, de ses conséquences, et cet examen en plein air l'a mis en poudre. Jamais il ne fut une Église, et dès son berceau même il a cessé d'être une doctrine : ce n'est qu'un nom sans idée, flottant sur un chaos sans espoir.

Meurtrière pour l'erreur et le mal, même quand ils sont représentés par des institutions publiques, la discussion l'est souvent aussi pour le bien et la vérité quand ils n'ont que l'homme pour appui et ne plongent leurs racines que dans le temps. Point de maximes si certaines qu'elle ne puisse obscurcir ; point d'enseignement si pur qu'elle ne puisse déconsidérer; point de croyances si fermes et si saintes qu'elle ne puisse mener au scepticisme. Les institutions les plus respectables, elle les abat; les gouvernements les plus solides, elle les renverse ; les nations les plus paisibles et les mieux assises, elle les plonge dans le trouble et une dévorante anarchie.

Souvent des moyens insignifiants et dérisoires lui suffisent pour produire ces effrayants résultats. Avec une faible pierre, c'est-à-dire avec un discours, un article de journal, un pamphlet de quelques féuilles et du plus petit format, on la verra détruire des colosses séculaires. C'est bien autre chose quand elle a pris de vastes proportions, quand elle est exercée par un ensemble considérable d'écrivains

ou d'orateurs de talent; quand, avec cette masse de bras, elle s'acharne à ébranler un objet sous toutes ses faces et à le déchausser dans toutes ses profondeurs; quand enfin elle poursuit cette tâche pendant un certain nombre d'années, et à plus forte raison pendant plusieurs siècles. Elle est réellement alors un torrent irrésistible autant qu'inexorable. Un peu plus tôt, un peu plus tard, avec ces flots de sophisme ou de vérité, de raisonnement ou d'ironie, de métaphysique ou d'histoire, qu'elle déchaîne, elle use, elle dissout, elle emporte toutes les créations que notre sagesse ou notre folie a semées sous son impitoyable passage.

Si on a pu douter de cette puissance fatale à d'autres époques, il est impossible de l'ignorer et de la contester à la nôtre. Jamais on n'a vu la polémique s'exercer avec plus d'audace et d'éclat qu'elle ne l'a fait chez nous depuis près de quarante ans. Elle a guerroyé dans la presse; elle a paradé ou tonné dans les parlements; elle a rugi dans les réunions populaires; et je vous laisse à dire ce qu'elle a enfanté de simples révolutions ou de véritables catastrophes religieuses, politiques et morales. Je vous laisse à dire combien de principes éternels ou d'opinions éphémères, de systèmes raisonnables ou d'utopies extravagantes, de pouvoirs anciens ou nouveaux, d'établissements précieux ou funestes, de réputations légitimes ou de gloires mal fondées elle a mis en ruines et pous-

sés par tourbillons orageux dans le double abîme du mépris général ou d'un oubli prématuré.

Et si par-dessus tous ces débris qu'elle entraîne il est un monument que, pendant des âges sans nombre, elle ait battu sans succès comme sans repos ; si, malgré tous ses efforts, elle est convaincue de n'en avoir pu briser ni détacher un atome, il faudra bien dire que cet édifice a reçu la sagesse même de Dieu pour architecte, sa vérité pour pierre et pour ciment, son immutabilité pour fondement et pour soutien.

Voilà précisément l'Église. Sa position, permettez-moi ce parallèle, n'a pas été celle du bouddhisme. Au pied des grandes montagnes de l'Asie, à l'ombre mystérieuse de ses pagodes solitaires, le bouddhisme s'est toujours enveloppé d'une majesté invisible et inabordable. Semblables à ces esclaves de bronze qui portent sur leurs épaules courbées une statue qu'ils ne regardent jamais, les Indiens l'ont subi sans le discuter, et de là vient qu'il a régné sur eux d'un règne plusieurs fois séculaire. En France, il n'eût pas vécu si longtemps ; il lui serait même impossible aujourd'hui de s'établir, tant il est déjà flétri, condamné par la raison des hommes sérieux.

Mais l'Église n'est pas restée comme lui dans un coin paisible et endormi du monde, ni cantonnée chez des nations qui l'aient acceptée à l'aveugle et sans avoir pesé ses enseignements, sans

avoir contrôlé sa puissance. Aigle destiné par naissance aux tempêtes, elle a constamment habité les sphères les plus orageuses de l'intelligence humaine. Au lieu de fuir les royaumes et les cités où des controverses pouvaient l'attendre, elle les a recherchées; et si partout elle n'a pas été créatrice de la polémique religieuse, partout au moins elle en a été le principal objet. A Jérusalem et dès son berceau, vous la voyez se débattre avec la Synagogue. Antioche, Alexandrie, Rome, Carthage, Constantinople la mettent tour à tour aux prises avec les sophistes et les novateurs. La France, l'Angleterre, l'Allemagne, depuis le seizième siècle surtout, sont autant de lices au sein desquelles elle n'a pas un instant cessé de lutter contre les agressions infatigables et les intarissables subtilités du protestantisme et du rationalisme moderne. Sur tous ces théâtres, elle a dû se souvenir que le glaive de la parole lui avait été remis par son fondateur, comme un symbole de son devoir et de sa destinée, et presque jamais elle ne l'a laissé se reposer au fourreau. Arius, Pélage, Julien, Luther, Calvin, Henri VIII, Jurieu, voilà ceux contre qui elle en a dirigé le tranchant: Athanase, Tertullien, Cyrille, Augustin, Bossuet, voilà ceux qu'elle a tour à tour chargés de le manier en son nom. La succession de ces hommes, les uns censeurs, les autres vengeurs de sa foi et de sa puissance, forme le tissu fondamental de son histoire,

qui n'est en définitive qu'un éternel enchaînement de discussions. Je défie de signaler dans le monde une institution que la polémique ait tourmentée avec autant d'acharnement et de persistance. Je défie d'en indiquer une autre qu'on ait au même degré palpée, auscultée, labourée, disséquée jusque dans ses moindres fibres. Vos bibliothèques regorgent des ouvrages de critique qu'elle a subis ou composés; ils sont plus nombreux que les armes contenues dans vos musées ou vos arsenaux.

Et dès lors, quand elle est là debout au milieu de tant de religions renversées, calcinées par ces foudres de la logique qui l'ont respectée elle-même; quand, parmi ces débris, elle nous apparaît sans altération, sans cicatrice, sans caducité, vigoureuse et intacte comme un géant qui, pour la première fois, s'apprêterait à s'élancer dans la carrière, j'aurais bien le droit de demander si tant de gloire ne lui vient pas d'une vertu surhumaine. On conviendra tout au moins qu'elle ne le doit pas au bénéfice de l'isolement et à la grâce du mystère, puisque le raisonnement n'a cessé de l'attaquer et de la défendre, mais que son immutabilité s'est imposée au temps par la suprématie de la résistance et la souveraineté du triomphe.

Un autre genre d'isolement peut produire une certaine immutabilité; ce n'est plus l'isolement polémique, c'est l'isolement pratique.

Un homme d'esprit s'éveille un jour en belle humeur. Il se dit à lui-même : Je m'en vais aujourd'hui faire le Dieu, soit dit sans blasphème. La société ne me convient pas telle qu'elle est ; je veux créer un nouveau monde dans l'ancien monde. Et à l'instant il se penche sur le bord de son génie, comme sur un autre néant ; il s'écrie : A moi une idée ! Et l'idée, répondant à sa voix, s'élance de l'abîme. Le voilà qui s'en empare ; il la travaille, il la pétrit, il la féconde, et c'est chose merveilleuse que la complaisance avec laquelle tout s'arrange dans le nouvel univers sortant de cet atome. Point de volonté qui résiste ; point de passions qui regimbent ; point d'intérêt qui proteste ; point de révolution qui désorganise. Tout marche avec autant de souplesse, d'harmonie et d'immutabilité, sous l'action de la mécanique morale conçue par cet autre créateur, que le firmament en met à rouler sous l'empire et les lois de la mécanique céleste ; et quand il contemple ce mouvement si facile et si régulier de son œuvre, peu s'en faut qu'il ne se dise à son tour : C'est beau ! *Vidit quod esset bonum*. Je le crois bien. C'est Platon qui vient de composer sa République imaginaire ; c'est Thomas Morus qui vient d'écrire son Utopie ; c'est Bacon qui vient de découvrir son Atlantide. N'ont-ils pas le droit d'être fiers pour eux-mêmes, et enchantés pour le monde ?

Oui ; mais il n'y a qu'une petite épreuve à leur

demander, c'est de descendre de l'inoffensive région des idées dans le domaine redoutable des faits, c'est de mettre leurs systèmes en pratique. L'expérience, l'application, telle est la pierre de touche nécessaire et en même temps la plus sûre pour juger des théories générales, des institutions particulières et du talent des hommes qui se prétendent appelés à régénérer ou à gouverner le monde. Tant qu'ils se sont tenus en arrière, tant qu'ils ne sont pas entrés en contact avec le caractère, les passions, les intérêts et l'administration des peuples, on peut leur supposer un mérite qu'ils n'ont pas et prendre pour une valeur réelle ce qui n'est que l'effet d'un fallacieux prestige. C'est ainsi qu'on se méprend aisément sur la science d'un pilote et la solidité d'un vaisseau tant qu'ils sont restés dans le port et n'ont point affronté les colères de l'Océan! Mais s'ils ont le courage ou l'imprudence de pénétrer dans les choses positives, s'ils s'engagent sous les dents de l'engrenage social, on saura bien vite ce qu'il faut en penser. Ce qui est faible et vulgaire, ou chimérique et faux, ne tarde pas à être mis en pièces. Ce qui est sage et fort comme doctrine, ou supérieur comme intelligence, résiste quelque temps ; mais il finit par succomber lui-même. Vient toujours un moment où le frottement des réalités pratiques, ce cylindre terrible, écrase et dévore tout ce qui est homme et tout ce qui vient de l'homme. On ne foule, pour

ainsi dire, dans les champs de l'histoire, d'autre sol que celui des décombres qu'il y a semés. Au sein même des époques paisibles et régulières, son œuvre de démolition marche d'un pas aussi sûr qu'inévitable; mais jamais il ne va plus vite que dans les moments de crise et de révolution: c'est alors surtout qu'il précipite et accumule les ruines; il broie, il anéantit tout en deux ou trois tours de sa rotation formidable. Et certes nous devons en être convaincus plus que jamais, tant nous voyons, depuis quelques mois, les doctrines les plus séduisantes, les esprits les plus remarquables, les plus brillantes popularités tomber rapidement en poussière sous la foudroyante épreuve des applications sociales et des fonctions publiques.

Eh bien, qu'a fait l'Église? Elle qui a si courageusement affronté l'épreuve de la discussion, se serait-elle dérobée à celle de l'expérience pratique? Les religions antiques se renfermaient dans une sorte de monde idéal; elles se bornaient à fournir par leurs légendes un jouet à l'imagination des peuples; par leurs temples et leurs statues, un ornement aux jardins publics et aux carrefours des cités. L'Église n'a-t-elle rien fait de plus? N'a-t-elle pas pénétré plus avant dans l'âme humaine et la vie sociale? Hommes et peuples, n'a-t-elle pas enveloppé les uns et les autres de ses lois, de son culte, de son sacerdoce, de ses institutions, comme d'un réseau tellement serré qu'à chaque pas et

partout, aussi bien dans la famille que dans le forum, dans le secret de leur conscience comme dans leur existence publique, il leur a fallu la rencontrer et compter avec elle? Enfin n'a-t-elle pas introduit partout dans le mécanisme politique et gouvernemental des peuples un autre mécanisme destiné non-seulement à rouler avec lui dans ce grand mouvement des siècles dont parle Bossuet, mais encore à lui servir de régulateur? Oui, Messieurs, l'Église est une société pratique par excellence. Nulle ne fut enchaînée par des nœuds plus étroits et plus continus aux actes privés ou solennels des individus comme des nations, et cependant elle ne s'est ni usée ni compromise dans ce contact formidable. Le paganisme y a succombé, et succomberait encore. Les hérésies s'y sont brisées toutes les fois qu'elles ont voulu sérieusement appliquer leurs principes; et s'il en est qui subsistent encore, c'est à l'ombre de l'indifférence générale et de leur propre apathie. On sait aussi quelles merveilles a produites la philosophie rationaliste quand elle a voulu s'ériger en puissance pratique elle nous a fait voir trop de folie et causé trop de désastres pour que nous ayons pu l'oublier. Toutes ces machines humaines ont péri sous l'action de ces mille moteurs impitoyables dont les oscillations et les luttes font la vie des peuples et de l'humanité. Mais l'Église a tenu bon contre ce jeu redoutable; ni ses doctrines n'ont été convaincues d'être

chimériques, insuffisantes ou meurtrières, ni son organisation n'a été mise en pièces par les évolutions sociales, ou jetée au rebut par les civilisations en progrès. Pas une expérience sérieuse qui, pendant dix-huit siècles, n'ait tourné à sa gloire; et c'est justement quand les épreuves ont été le plus terribles, quand elles ont le plus hautement accusé la sagesse et la force humaines de délire et d'impuissance, quand les rouages du monde moral déconcerté ont brisé le plus de théories, de talents, de bonnes volontés et de constitutions, dans leurs mouvements désordonnés; c'est alors qu'on a vu l'Église se montrer le plus grande, et rester là comme l'unique ressource des sociétés chancelantes et de l'univers ébranlé. Et dites-moi, après cela, si elle n'a pas eu pour auteur l'ouvrier suprême des mondes! Dites-moi si son axe n'a pas dû rouler sur la main même de Dieu, comme sur un impérissable diamant! Seconde gloire : résistance à l'épreuve de l'expérience pratique. Troisième gloire : résistance aux hostilités de la force.

Singulier contraste entre la conduite de l'Église et sa destinée! Par conduite, elle fut toujours un vaste foyer d'où l'amour et la vérité n'ont cessé de rayonner à flots sur le monde. Par destinée, au contraire, elle a été perpétuellement comme un point central où toutes les haines et toutes les hostilités se sont donné un rendez-vous commun. Colère des faux hommes d'esprit, colère des faux

hommes d'État, colère des pouvoirs ombrageux ou débordés, colère des multitudes abusées ou corrompues : voilà comme autant d'ouragans qui, partis de toutes les régions sociales, grondant de toute la fureur des passions les plus violentes, armés de tous les moyens possibles d'extermination, se sont épuisés d'efforts pour la déraciner et l'emporter au néant. Mille fois on a renversé ses temples, confisqué ses biens, condamné ses prêtres et ses fidèles à s'exiler de leur patrie, ou, s'ils voulaient y rester, à se cacher, ainsi que des bêtes fauves, dans les antres ignorés des déserts ou dans le vaste sépulcre des catacombes. Et comme si ce n'était rien de lui avoir ainsi ravi la lumière, le sol et le pain, on a tenté de lui arracher jusqu'à l'air respirable. On l'a emprisonnée, tenaillée, écartelée, broyée, brûlée, déchirée jusqu'à ouvrir toutes ses veines, et le sang qu'on en a fait sortir suffirait presque pour remplacer les eaux de l'Océan, si son immense bassin venait à se dessécher. Tous les siècles et tous les peuples se sont associés à cette guerre implacable. Nous-mêmes nous y avons pris, il y a soixante ans, une part effrayante; on eût dit que le bel âge de Dioclétien avait ressuscité dans l'histoire; en sorte que, si l'Église est encore immuable aujourd'hui, ce n'est qu'après avoir vu la force brutale, avec ses instruments les plus redoutables et ses assauts les plus emportés, se briser à la fois furieuse et impuissante contre cette pierre inébranlable sur laquelle elle repose.

Fait immense, Messieurs! Problème grave et profond! Et quelle solution lui donnerez-vous? D'avoir résisté dix-huit siècles aux chocs de la discussion, d'avoir, dix-huit siècles aussi, victorieusement échappé à l'épreuve des applications sociales, c'est déjà beaucoup assurément pour l'Église; c'est divin. Mais d'avoir émoussé tous les poignards, désespéré tous les glaives, mis en éclat tous les marteaux, quelle que fût la main qui l'en frappât, serait-ce par hasard une gloire moins extraordinaire et moins divine? Quel est donc l'établissement humain qui a tenu au même degré contre les brutalités de la force? La force fut toujours le ministre le plus terrible de la mort et le suprême instrument des grandes ruines. Souvent elle les fait toute seule et sans aucun auxiliaire; si elle ne les commence pas, c'est elle au moins qui les achève. La chute de Babylone avait été préparée par la corruption de ses princes et de ses peuples; mais elle est consommée par Cyrus, c'est-à-dire par la force. Si plus tard Jérusalem succombe, c'est sans doute sous le poids de la colère divine; mais Dieu pour la renverser la livre d'abord aux fureurs de ses propres enfants, qui lui déchirent les entrailles, et plus tard il appelle les Romains, qui ne laissent pas pierre sur pierre de la cité déicide, et par là dressent un monument de plus à la puissance de la force. Rome à son tour, ébranlée par les sophistes et minée par le désordre, disparaît engloutie sous

des flots de barbares déchaînés par la Providence, et devient ainsi la plus grande victime de cette même force, dont elle fut si longtemps le plus terrible symbole. Tous les empires et toutes les institutions qu'elle a sérieusement attaqués ont péri de même. On a eu beau faire des théories pour prouver qu'il y avait une puissance au-dessus d'elle, c'est-à-dire la puissance des idées; pour en finir avec les idées, elle a coupé la tête qui les portait, et c'est ainsi qu'elle est venue à bout de tant de peuples dont elle a semé les tombeaux sur la route de l'histoire. Une société seule s'est montrée invincible, et c'est celle contre laquelle elle a déployé le plus de rage et d'acharnement; c'est celle qu'elle a frappée des coups les plus multipliés, les plus violents et les plus prolongés; c'est celle qui, d'un autre côté, lui présentait le moins de résistance, puisque la victime, au lieu de se débattre, offrait toujours sa tête au glaive et son corps au bûcher; c'est l'Église catholique.

Et comme nulle autre qu'elle n'a bravé impunément la force dans le passé, quelle autre qu'elle pourrait la braver dans l'avenir? Quelle autre sent bouillonner en soi cette puissance de végétation morale qui fait repousser le rameau sous le fer qui le tranche? Croyez-vous, par exemple, que si le czar de Saint-Pétesbourg frappait du pommeau de son épée l'Église dont il est le pape, celle-ci ne tomberait pas à l'instant même sans vie et sans

espoir aux pieds de l'autocrate? Par exemple, encore l'Église anglicane est debout; mais pourquoi? Parce que rien ne l'attaque; parce qu'elle vit sous la tutelle de l'État, dont elle n'est après tout qu'un rouage; parce qu'au lieu de persécutions on prodigue à ses hauts dignitaires des traitements dont un seul suffirait presque à défrayer tout l'épiscopat catholique de France. Mais changez un instant cet ordre de choses; à ces faveurs dont elle s'engraisse substituez des vexations gouvernementales ou populaires qui l'éprouvent; et vous verrez si, même avec l'imposant appareil de vie qu'elle présente, elle ne tombera pas en cendres au premier souffle de la disgrâce, au moindre choc de la tempête; vous verrez si elle tiendra coup aussi longtemps, je ne dis pas même que l'ensemble de l'Église catholique, mais que cette Église orthodoxe d'Irlande qui, malgré l'ostracisme, l'oppression, la misère dont elle est victime, depuis tant d'années, demeure toujours vivace, et semble alimenter sa séve par les larmes mêmes qu'elle répand et le sang qu'on lui arrache. Non, Messieurs; il n'est que le catholicisme pour bravèr ainsi les hostilités de la force, et puiser jusque dans la mort un principe d'éternelle jeunesse. C'est là aussi la troisième gloire de son immutabilité.

Une dernière cause de mobilité pour les institutions humaines, c'est le mélange et l'invasion des peuples d'origine et de races différentes. Au sein

d'un peuple homogène, sorti tout entier d'un même père, comme ces rayons qui s'échappent d'un même disque, fidèle à conserver l'intégrité de son sang primitif et à repousser de ses veines jusqu'à la moindre goutte de sang étranger, il est concevable et facile qu'un ordre de choses plane, durant une période plus ou moins considérable, au-dessus de toute vicissitude; l'identité de race favorise la fixité d'organisation. Mais que des tribus issues de souches diverses cessent d'habiter des régions isolées et distinctes, que l'une d'entre elles, abandonnant les forêts et les montagnes où je suppose que fut son berceau, s'en aille se précipiter sur une autre agrégation d'hommes et qu'elle la subjugue, qu'elle s'établisse sur son territoire, se mêle à ses rangs, pénètre dans ses foyers et prétende à ne plus composer avec elle qu'une même société, qu'une seule et grande famille, il est évident que cette fusion devra modifier tout à la fois et l'état du peuple conquérant et l'état du peuple envahi. Pour les rapprocher avec intimité, pour en faire une nation compacte, il leur faut un régime et un droit nouveaux : l'unité ne s'organise que par les sacrifices de la diversité. C'est là le résultat tout à la fois inévitable et historique de toutes les invasions et de toutes les assimilations de peuples. En se fixant dans les Gaules, devenues leur proie, les barbares du Nord ont jadis profondément bouleversé la civilisation romaine, et la civilisation romaine, à son tour, a gravement

réagi sur les formes sociales des barbares. Le même phénomène s'est reproduit en Espagne et en Italie : l'harmonie des races ne peut s'obtenir et se réaliser qu'à cette condition. Si elles ne veulent en rien s'abdiquer, si chacune prétend rester ce qu'elle est et commander aux autres avec un absolutisme qui aille jusqu'à les absorber, alors des inimitiés effroyables s'allument entre elles; elles s'entre-déchirent dans des guerres implacables; et si, par un rapprochement étrange de politique ou de conquête, elles font partie d'un même État, l'empire commun qui les rassemble ne pourra que difficilement résister à ces discordes qui lui dévoreront les entrailles. Tel est actuellement le danger de l'Autriche, avec ces populations hétéroclites qu'elle embrasse, et dont les mutuelles hostilités la tiraillent et l'ébranlent!

Ruine ou variabilité, voilà donc le double écueil des constitutions et des sociétés qui contiennent ou reçoivent dans leur sein des races différentes. C'est aussi l'écueil des institutions religieuses. Jamais elles n'ont vu des peuples nouveaux et divers se mêler à leurs premiers adeptes sans en être anéanties, ou du moins profondément dénaturées elles-mêmes. Il n'est que l'Église qui fasse exception. Universelle par l'intention de son fondateur, elle l'est devenue aussi par l'expansion de sa circonférence. Les trois grandes races dont les rejetons ont rempli tous les mondes sont entrées dans son

sein par les peuples qui en sont comme les types primitifs. Tour à tour après eux sont venues les races subalternes et dérivées. Orientaux, Éthiopiens, Mongols, Hindous, Malais, Germains, Slaves, tous les noms, toutes les langues, toutes les couleurs, toutes les physionomies, tous les sangs ont trouvé place dans son immense royaume. Comme elle n'a point repoussé de nuances physiques, elle n'a point répudié non plus de nuances intellectuelles et morales. Suivant le mot de l'apôtre saint Paul, elle a également abrité sous son aile et le Grec et le barbare ; c'est la monarchie universelle dans sa plus vaste application. Et tout ce pêle-mêle successif ou simultané d'éléments si disparates, qu'a-t-il produit dans l'Église ? Y a-t-il introduit le changement ou le chaos, comme autrefois les Goths, les Vandales et les Huns dans l'Empire, comme plus tard les Musulmans à Constantinople ? A-t-elle été forcée, pour s'accommoder à l'incalculable variété de leur génie et aux bigarrures très-souvent incompatibles de leurs caractères, de remanier son organisation ? Quand leurs oppositions d'instinct et leurs haines de races les ont poussés à se déchirer dans son sein, ou bien quand quelques-uns se sont séparés d'elle, emportés par l'esprit de révolte et de licence, est-ce que ces ruptures et ces luttes intérieures ont appauvri sa vie et compromis sa stabilité ? Non, Messieurs ; ces peuples tour à tour conquis, elle en a humanisé la barbarie ; elle en a

éclairé l'ignorance, régularisé les mœurs, poli la grossièreté, régénéré les âmes, ébauché la civilisation, suspendu parfois les querelles et remplacé les antipathies héréditaires par un fraternel amour. Mais pour leur communiquer ces bienfaits elle n'a rien sacrifié ni rien perdu d'elle-même. En accourant à sa voix, ils lui ont apporté un surcroît de famille, et non point une variation de mécanisme; ils ont été transformés par elle, mais elle n'a point changé pour eux; et lorsque, malgré ses conseils et ses larmes, ils ont pris le caprice de la fuir ou la fureur de s'entr'égorger, elle les a laissés s'en aller ou se battre, non pas certes avec une cruelle impassibilité d'âme, mais avec une immutabilité d'être non moins inébranlable aux contre-coups de leurs guerres mutuelles qu'aux vides causés par leur schismatique émigration.

Il me semble, Messieurs, que nous devons comprendre le premier caractère propre à l'immutabilité de l'Église : c'est une immutabilité de résistance; résistance à la double épreuve des discussions et des expériences pratiques, résistance à l'hostilité des haines, résistance au mélange et aux mouvements des peuples; triple résistance qui imprime à l'épouse de Jésus-Christ un sceau de grandeur sans exemple et de sublimité surhumaine. Mais ce n'est pas seulement une immutabilité de résistance, c'est une immutabilité d'épuration; autre gloire aussi brillante au moins que la première.

Rien n'est plus rare, dans l'histoire, que des sociétés ou des religions réagissant spontanément et sérieusement sur elles-mêmes pour se régénérer. On en voit beaucoup, au contraire, spéculer pour vivre sur le ménagement des misères dont elles sont atteintes, et qui, de fait, n'ont eu quelque consistance que par une extrême tolérance pour les abus, et une complicité muette ou éclatante avec le vice. Tel est le paganisme de l'ancienne civilisation. Pourquoi le monde en a-t-il supporté, tant de siècles, le règne déshonorant? Pourquoi tant de philosophes, qui en sentaient toute la folie, se contentaient-ils d'en rire en secret, et faisaient-ils semblant en public d'y croire comme la multitude? C'est qu'en donnant d'une part une satisfaction quelconque aux instincts religieux de l'homme, d'autre part, il en consacrait aussi les instincts dépravés; avec lui l'on pouvait s'estimer agréable aux dieux tout en s'avilissant jusqu'aux jouissances de la brute; il avait le secret de faire composer la conscience avec les passions, et c'est là tout le nœud de son existence : la facilité de son joug en explique la durée. Prenez maintenant autour de nous les Églises schismatiques. Vous en trouverez quelques-unes qui datent déjà d'assez loin; mais, depuis leur naissance jusqu'à l'heure où nous sommes, travaillées par d'effroyables ulcères, il n'en est pas un dont elles aient osé brûler la blessure et supprimer la honte. Non-seulement elles

pardonnent tout aux pouvoirs dont elles sont les vassales et aux peuples dont elles tiennent la vie ; mais encore elles passent tout à leur propre sacerdoce. Comme le dit l'Écriture, des pieds à la tête, rien en lui n'est intact ; il n'est qu'une vaste plaie. N'importe, on se gardera bien de faire disparaître la lèpre qui le dévore ; et c'est à raison même de ce ménagement qu'il subsiste. S'il essayait de guérir son mal, au moindre contact purificateur il s'en irait tout entier en lambeaux. Humiliante stabilité que celle-là. Stabilité de cet insecte immonde qui trône et sommeille sur la fange ! Et après tout stabilité qui ne peut être que temporaire ! Tôt ou tard, la décomposition du vice gagnera tout le corps, pénétrera jusqu'à la moelle, et alors les chairs qu'elle aura pulvérisées tomberont d'elles-mêmes.

L'Église ne veut point de cette immutabilité. Prise dans son ensemble, elle est toujours demeurée pure ; mais de temps en temps, sous le poids de différentes causes accumulées, elle a vu fléchir le niveau de sa sainteté naturelle dans certaines portions de son immense famille. Enivrement de la paix, faveur des peuples et des princes, possession de gigantesques et légitimes priviléges, influence d'un siècle corrupteur : voilà des piéges à travers lesquels la fragilité du prêtre et du fidèle a quelquefois humilié la majesté de l'Evangile et du sacerdoce ; i est impossible d'en disconvenir. Mais l'Église re-

gardait-elle d'un œil indifférent les débordements de Jérusalem et le déshonneur du sanctuaire? Faisait-elle un calcul de vie sur la tolérance des abus? Ah! bien plutôt elle suscitait des hommes inspirés pour en accuser le désordre et en appeler la réformation. C'est la mission que remplit saint Bernard au douzième siècle; telle fut aussi la gloire de saint Charles Borromée et de Barthélemy des Martyrs au seizième, de saint Vincent de Paul au dix-septième. Rome et la majorité de l'épiscopat catholique préludaient, ou du moins s'unissaient à la voix de ces apôtres extraordinaires, de ces régénérateurs sublimes; et si la solennité de ces avertissements ne suffisait pas, on avait recours à des remèdes plus vigoureux encore. Le Vatican tonnait et lançait l'anathème aux fronts coupables. Des conciles s'assemblaient; on y arrêtait, sous l'œil de l'Esprit Saint, des décrets énergiques pour la suppression des maux dont on avait à gémir; et devant ces décisions toutes-puissantes le ressort énervé de la discipline se bandait de nouveau, les scandales disparaissaient, et l'or du tabernacle, un instant obscurci, reprenait toute sa splendeur primitive. Que si Dieu, au lieu de laisser à ses ministres l'initiative de ces réformes, prenait lui-même les avances, s'il chargeait des révolutions sociales de balayer la poussière amassée sur quelques coins de son champ par le souffle des siècles et de la prospérité, l'Église bénissait celui

qui la purifiait ainsi par les orages de sa providence; peu lui importait d'où vînt le feu, pourvu que la rouille fût consumée.

C'est là, Messieurs, une des gloires de l'Église peut-être les moins admirées, et cependant les plus brillantes. Nous exaltons beaucoup les assemblées politiques dont la main courageuse a su détruire à temps les abus incrustés dans les lois, les mœurs et l'administration des peuples; nous applaudissons aux peuples eux-mêmes quand ils ont su accepter les fruits d'une crise salutaire, quoique peut-être douloureuse ; et en cela nous avons raison. Mais ce que nous ne savons pas assez, c'est que jamais aucune société n'a accueilli avec autant d'empressement et de sincérité que l'Église les épurations opérées par les tempêtes publiques; ce que nous ne savons pas assez, c'est qu'entre toutes les assemblées législatives et rénovatrices il n'en fut point de plus sages, de plus intelligentes ni de plus hardies que les conciles. Il y a toute une étude magnifique à faire dans leurs décisions pour un législateur, pour un homme d'État. Qu'on en prenne les actes depuis le concile de Nicée jusqu'au dernier concile de Baltimore, qu'on les prenne surtout aux époques les plus sombres et les plus débordées de l'histoire, et je défie de trouver dans les ordonnances d'aucun pouvoir, dans les archives d'aucun parlement, le génie, l'à-propos, la suite et le courage des ré-

formes gravés avec autant d'éclat que dans cet admirable recueil. On y verra dans tous les siècles l'Église faire constamment deux choses : c'est-à-dire, d'une part, laisser intacte l'organisation fondée par Jésus-Christ, et d'autre part, porter impitoyablement le fer sur les désordres partiels qui la défigurent; frapper sans exception comme sans crainte ceux qui les personnifient, fussent-ils évêques, prêtres ou empereurs; fulminer des ordonnances et prescrire des précautions pour empêcher le retour de ces misères; se montrer enfin non moins jalouse de l'intégrité des mœurs que de l'intégrité des croyances, et prouver qu'elle prétend faire de la vertu l'arome de sa vie et l'un des principes conservateurs de son immutabilité.

Au moment où je méditais ces pensées pour vous les exposer, un acte éclatant est venu leur donner un nouvel appui. En Allemagne, et surtout à Berlin, les Églises réformées ont essayé, dans ces derniers temps, de tenir des conciles. Deux objets pouvaient être agités dans ces réunions : le dogme et la morale. Pour le dogme, il faut le dire, on s'en est occupé. A la vérité, c'est pour ne pas s'entendre; mais enfin l'on en a fait mémoire, au moins pour déclarer qu'on n'avait pas en cela de principes et de symboles communs. Quant à la morale, on s'est abstenu d'y toucher : les synodes protestants n'ont jamais rien voulu avoir à démêler avec elle. Ce n'était pas qu'on n'eût beaucoup

à dire; mais pourquoi parler d'abus qu'on ne tient pas à retrancher? Voici au contraire un concile catholique qui vient de se rassembler à Wurzbourg; et quel a été le premier soin des évêques dont il s'est composé? Comme les pasteurs réformés, ils ne se sont point agités dans le vide; ils se sont définis les maux des peuples, pour y porter remède. En même temps et avant tout, poussés par ce désir d'amélioration qui vit perpétuellement dans l'Église, sollicités d'ailleurs par les invitations de Rome, ils ne se sont pas moins occupés de leurs prêtres que de leurs fidèles. Quoique le clergé soit partout le corps le plus moral, ils l'ont exhorté à ne pas se contenter de ses vertus acquises, à croître et à se fortifier sans cesse dans l'homme parfait, à devenir pour la terre un sel chaque jour plus actif, et pour les peuples une lumière chaque jour plus brillante et plus sûre; à détruire enfin d'une main toujours plus implacable tous les défauts qui pourraient altérer son éclat, mutiler sa sainteté, paralyser son action. C'est ce qu'on voit dans la lettre par laquelle ils ont rendu compte aux peuples de leurs opérations. Quel langage admirable! Quel manifeste supérieur à tous les manifestes parlementaires du monde! Quelle onction paternelle et touchante y respire! Quelle modestie merveilleuse que celle de ces prélats, eux qui, tout en étant la gloire de l'Allemagne par leur sainteté comme ils en sont la fleur par leur dignité pontificale, con

fessent pourtant à la face des peuples ou plutôt de l'univers qu'ils peuvent avoir pris leur part aux infirmités humaines, et déclarent qu'ils commenceront la réforme du bercail par celle des pasteurs! Quelle nouvelle et éclatante preuve de plus que l'Église est toujours jalouse de se conserver sans ride et sans tache aux yeux de son auguste époux, et qu'elle ne veut d'autre immutabilité que celle de la vertu même!

Immutabilité d'épuration; immutabilité de progrès. Beaucoup d'hommes se rencontrent, même à notre époque, dont l'histoire ressemble au sommeil d'Épiménide; ils auront vécu cinquante ans; le monde aura marché durant cet intervalle; des évolutions plus ou moins profondes se seront développées dans l'esprit général, et eux ne se seront ni mêlés ni aperçus de ce mouvement, comme s'ils avaient été constamment assoupis! Certaines religions participent à l'immuable inertie de ces intelligences stationnaires; l'humanité grandit, et elles ne tiennent aucun compte de cette végétation progressive; elles ne lui font pas plus de concessions qu'elles ne lui apportent d'auxiliaires.

Bien différente s'est montrée la conduite de l'Église. A Dieu ne plaise que je prête à ce qu'elle a d'essentiel cette élasticité que lui ont attribuée quelques écrivains catholiques, de bonne foi sans doute, mais inexacts sur cet objet! Non, point en elle de ce progrès qui consisterait à augmenter le

noyau sacré de ses dogmes primitifs ; point de ce progrès qui prétendrait déplacer et modifier les bases de son organisme divin. Le soleil du monde physique demeure bien toujours le même ; pourquoi l'Église, soleil du monde moral, changerait-elle davantage ? Ses premiers feux peuvent et pourront toujours suffire aux besoins de l'humanité. Mais si ce progrès fondamental lui fut inconnu, parce qu'il lui était impossible, il est un progrès superficiel dont elle a régulièrement entretenu le mouvement et traversé les phases. Progrès dans l'expression de son dogme. Le nombre des vérités qu'elle croit et adore est toujours resté invariable ; elle n'y a rien ajouté comme elle n'y a rien retranché ; mais les formules dont elle s'est servie pour les traduire sont devenues plus nettes et plus rigoureuses à mesure que la succession des erreurs l'a forcée à s'expliquer plus catégoriquement. Son symbole est comme un diamant sur les facettes duquel tour à tour elle a fait tomber la lumière. Progrès dans sa discipline. Ici, comme pour la foi, quelques points sont à jamais et partout immuables. Mais il se rencontre en même temps une foule de lois variables parce qu'elles sont accidentelles ; il se fait en elles un mouvement analogue et pour ainsi dire parallèle à celui qui s'accomplit dans les mœurs et dans les institutions sociales. Ainsi, que de canons réglementaires existaient au moyen âge ou dans l'Église primitive, et qui sont tombés aujourd'hui !

Ils existaient autrefois, parce qu'ils répondaient au temps; ils sont tombés aujourd'hui, parce qu'ils ne seraient plus en harmonie avec l'esprit et la couleur de la civilisation moderne! Progrès dans le culte. Comparez les cérémonies qui s'exécutaient dans les cryptes où se cachait saint Denis, l'immortel fondateur de votre Église, avec les pompes qui se déploient maintenant sous les voûtes de cette gigantesque métropole! Ce sont les mêmes mystères, c'est la même victime; mais quelle différence dans la gloire des deux autels et dans l'appareil des deux sacrifices!

L'Église n'a pas plus condamné le progrès dans les peuples qu'elle ne l'a proscrit de son propre sein. Quelle est la transfiguration humanitaire à laquelle elle n'ait applaudi? Quel est le genre de merveilles et de chefs-d'œuvre artistiques ou littéraires qu'elle n'ait glorifié quand l'œil n'y découvrait ni profanation du talent ni outrage à la vertu? Quelle est la grande découvérte dont elle ne se soit félicitée, et dont elle n'ait béni, récompensé et au besoin protégé les auteurs? Copernic, Christophe Colomb, Guttemberg, Newton, Descartes, ces noms divers qui rappellent tant de conceptions sublimes, tant d'inventions précieuses, tant de conquêtes magnifiques, tant d'essor imprimé, tant de richesses ajoutées, tant d'auxiliaires fournis aux connaissances humaines, l'Église les a-t-elle jamais flétris dans les souvenirs de gloire

qui les couronnent? Je dis plus : peu contente d'accepter ainsi les progrès même matériels et d'honorer ceux qui en étaient les instruments, ne les a-t-elle pas excités? N'a-t-elle pas ouvert pour eux des sources d'inspirations fécondes et de toute-puissante émulation? Sciences, beaux-arts, poésie, éloquence, industrie même, quel est l'objet, entre ceux que cultive l'intelligence, à qui elle n'ait demandé et dont elle n'ait obtenu des monuments incomparables, soit pour les besoins de son apostolat et les luttes de sa controverse, soit pour la décoration de ses temples, soit pour les créations de sa charité? Retranchez en Europe tous les trésors que lui doivent les musées, les bibliothèques, les œuvres architecturales de nos cités; et après cela combien restera-t-il de fleurs à notre couronne? Où seront les merveilles chargées d'attester notre supériorité sur le génie et les prodiges des anciens? Chose encore plus grave! En politique, en organisation sociale, en législation, n'est-ce pas un fait maintenant incontesté, reconnu par tous les esprits sérieux, que toutes les améliorations réalisées depuis deux mille ans ne sont qu'un rayonnement, une application des doctrines du catholicisme et une copie de ses institutions? Enfin nous-mêmes, après avoir achevé, il y a quelques jours, notre constitution républicaine, si, à tort ou à raison, nous nous sommes quelque peu complu dans notre ouvrage, si, comme Dieu considé-

rant le monde éclos de sa puissance, nous nous sommes dit : c'est bien ; si nous avons estimé notre œuvre supérieure aux constitutions précédentes, d'où nous sont venus ce jugement et cette satisfaction ? Ah ! c'est encore, comme l'ont publié nos plus illustres orateurs, c'est parce qu'elle nous a paru contenir et pour ainsi dire enchâsser dans ses dispositions une parcelle plus considérable des principes proclamés par la révélation chrétienne, et dont l'Église est l'immortelle dépositaire.

Gardons-nous donc de dédaigner cette immutabilité tout aussi noble et bienfaisante qu'elle fut inébranlable ! Philosophes, vous devez l'estimer parce qu'elle a tenu contre ce souffle des discussions et ce choc des applications pratiques, auxquels il est donné de renverser tant de choses en ce monde. Hommes de vertu, vous devez la considérer avec respect, parce qu'elle ne fut que la fixité de tout un corps immense dans l'exercice de la sainteté la plus pure et la plus sublime. Partisans du progrès, vous devez la chérir, parce que c'est de ce centre immobile mais puissant qu'est parti le branle de tous les développements dont s'honore l'humanité. C'est à elle encore qu'il appartient de féconder l'avenir. Un esclave grec était autrefois en sentinelle au faîte du palais d'Argos ; l'œil sur les mers, il épiait le retour de quelques vaisseaux voguant alors sous d'autres cieux. Son regard les attendit en vain pendant de longues an-

nées ; puis, quand il les aperçut, il était sous le poids de l'âge, et désormais inutile à tout, il ne se prit plus que pour une ombre à la clarté du jour. Tel est le sort des peuples. Altérés de progrès, ils poursuivent sur l'océan de la pensée une lueur qui le leur révèle. Souvent ils meurent sans découvrir aucun rayon ; s'ils voient quelque chose, plus d'une fois ce n'est qu'au déclin de leur vie, et alors, fantômes errants à la clarté du jour, comme l'esclave d'Eschyle, peu s'en faut qu'ils n'emportent avec eux leur secret, et n'ajoutent rien au trésor général de l'humanité. Mais heureusement l'Église est là ! Elle, qui est partout et ne vieillit jamais, assiste sans y participer à l'agonie des nations ; elle voit ces ombres passagères descendre tour à tour dans la tombe que leur a creusée le temps, et quand elles s'y ensevelissent elle reçoit de leurs mains expirantes, dans ses mains toujours jeunes, les idées qu'elles ont conquises. Trésorière fidèle, elle les conserve dans d'impérissables souvenirs. C'est ce qu'elle a fait entre la chute de l'empire romain et la naissance de la civilisation moderne. Alors elle a recueilli l'héritage du monde ancien pour le transmettre au monde nouveau. C'est là ce qu'elle fait toujours. Et ainsi, devenant le lien des temps, rassemblant en un même faisceau toutes les découvertes et toutes les expériences, empêchant pour ainsi dire l'humanité d'oublier son génie et d'abandonner ses conquêtes, elle échelonne les âges

de façon à ce que ceux qui ont précédé servent de marchepied à ceux qui succèdent. Par là, au lieu de recommencer sans cesse, le monde moral trouve à chaque génération, sous sa main, toutes les forces réunies des générations antérieures, et ainsi peut-il à chaque siècle prendre son point de départ plus haut, et s'élancer avec plus de fruit et de facilité vers des régions inconnues.

De tout ce que nous venons de dire, il y a deux conclusions à tirer : une conclusion doctrinale, une conclusion pratique. L'une et l'autre nous seront indiquées par deux faits de l'Écriture.

Conclusion doctrinale. Les apôtres avaient comparu devant le grand conseil des Juifs. Leurs explications avaient été péremptoires, et précisément parce qu'on n'avait rien à leur répondre il fut question de les tuer. C'est ainsi qu'on nous traita toujours, ministres de l'Évangile. On nous somme de parler : si, par pitié pour ce qu'on nous dit, nous nous taisons, on se moque; si au contraire nous nous justifions, pour faire droit à nos raisons et à nos apologies, on nous envoie en exil ou à la mort. Mais enfin pour ces apôtres un docteur honorable et sensé prit la parole et dit à l'assemblée : Enfants d'Israël, croyez-moi, laissez ces hommes en paix et en liberté. Ou le dessein qu'ils entreprennent vient de l'homme, et alors il se dissoudra de lui-même, *Si ex hominibus consilium hoc aut opus, dissolvetur;* mais s'il est de

Dieu, vous ne pourrez le détruire : vous ne ferez alors qu'une impiété ridicule, celle de lutter contre Dieu : *Si vero ex Deo est, non poteritis dissolvere illud*[1].

Ainsi raisonnait Gamaliel. Nous pouvons à notre tour appliquer à l'Église, après dix-huit siècles d'existence et de combats, ce qu'il en disait avant qu'elle fût établie. Si l'Église avait été l'œuvre de l'homme, il n'aurait pas même été besoin pour la renverser qu'elle fût assiégée par les torrents et les orages; elle serait tombée en poudre sous la simple action du temps et le poids de sa propre fragilité : *Si ex hominibus, dissolvetur*. Mais puisqu'elle a triomphé du temps, puisque toutes les forces de destruction dont il dispose ont échoué contre elle, c'est donc à dire qu'elle est l'œuvre de Dieu et repose sur son immutabilité souveraine : *Si ex Deo, non poteritis dissolvere illud*. Voilà notre première conclusion, conclusion doctrinale. L'Église est une institution divine.

Conclusion pratique. C'est que nous devons nous rattacher à l'Église. Pierre et Jean montaient un jour au temple; c'était vers la neuvième heure. Sur leur chemin se rencontre un boiteux de naissance. Ce malheureux, incapable de gagner sa vie par aucun travail, restait toujours là pour implorer la pitié de ceux qui s'en allaient prier Dieu dans sa maison sainte. Et voilà qu'il tend la main à

[1] Act. V, 38, 39.

Pierre et à Jean quand ils viennent à passer. Les deux apôtres se retournent alors, et Pierre lui dit : « Regarde-nous bien. Nous n'avons ni or ni argent ; mais au nom de Jésus-Christ de Nazareth, lève-toi et marche. » Et le boiteux, guéri par cette parole toute-puissante, se lève, marche droit et s'en va, sur les pas de ses deux libérateurs, rendre grâces à Dieu du miracle dont ils ont été l'instrument et dont il a lui-même été l'objet [1].

C'est là l'image de ce que nous devons faire et de ce que nous pouvons attendre. Ce boiteux, c'est bien notre société. A force de prodiges, la Providence nous a quelque peu remis en équilibre dans l'ordre matériel ; mais en religion, mais en fait de concorde et de fraternité, mais en désintéressement public, mais en patriotisme vrai, sincère, généreux, mais en matière de principes et de conscience, où en sommes nous, je vous le demande ? Ne nous en allons-nous pas dans toutes ces directions chancelant, trébuchant, nous traînant avec peine, tirant de l'aile, comme un aigle meurtri par une étincelle de la foudre ou les traits du chasseur ? N'avons-nous pas une immense nécessité qu'un thaumaturge vienne aussi nous redresser et nous aider à marcher droit, dans tous ces sentiers, où nous sommes menacés à chaque pas de faire des chutes effrayantes et sans retour ?

Ah ! tournons-nous vers l'Église ! Céleste voya-

[1] Act., III, 1, 9.

geuse, la voyez-vous qui passe pour s'en aller au temple éternel où Jésus-Christ, qui est à la fois son époux et son Dieu, l'appelle et l'attend! Criez-lui : Pitié! miséricorde! aumône! Et se retournant, elle vous dira comme Pierre à l'infirme de Jérusalem : « Regarde-moi bien, société défaillante; je suis pauvre. Si tu me demandes de l'or et de l'argent, toi qui m'en as dépouillée, tu sais bien que je n'en ai pas. Et d'ailleurs ce n'est pas là ce dont tu as toi-même le plus urgent besoin. Mais si je suis dépourvue de richesses, je suis au moins pleine de vie. Voici dix-huit siècles que je suis en route. Une foule d'ennemis ont voulu m'assassiner dans ce long pèlerinage; mais ils n'ont pu réussir. Considère-moi; tu ne trouveras pas sur mon front l'empreinte d'une blessure, ni dans ma démarche un signe de dépérissement et de faiblesse. Viens avec moi, nation boiteuse; et bientôt, avec moi et par moi, tu courras d'un pas agile et sûr dans cette voie de la vérité, du bien, de la religion, de la vertu, où tu chemines, hélas! d'une façon si déplorable. Tu redeviendras la vieille France, c'est-à-dire la fille aînée de l'Église, l'empire très-chrétien. L'or et l'argent viendront ensuite, et par cela même. »

Croyons à ces promesses, Messieurs. Serrons-nous fortement à celle qui nous les fait; et nous les verrons se réaliser. Son immutabilité deviendra la nôtre; nous sentirons nos pieds se raffermir; comme société, nous marcherons avec fermeté vers des des-

tinées plus prospères; comme individus et comme chrétiens, nous trouverons dans l'Église, dont nous nous serons rapprochés, non-seulement la vérité qui doit être notre guide, non-seulement un fond de vie qui fera notre bonheur dès ici-bas, mais une voie assurée pour nous conduire à la conquête définitive et à l'immuable possession du royaume éternel ; c'est la grâce que je vous souhaite avec la bénédiction de Monseigneur !

TROISIÈME OBJECTION.

IMPUISSANCE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE CONTRE LES PLAIES SOCIALES.

CONFÉRENCE DONNÉE A NOTRE-DAME DE PARIS

LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT, 17 DÉCEMBRE 1848.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Qu'on la prenne dans le présent, qu'on la prenne dans le passé, la stabilité de l'Église est un phénomène sans exemple, et des caractères qui le constituent il sort un gage d'incontestable divinité pour l'institution dont il forme l'apanage. Tel est le fait que nous avons démontré, telle est la certitude que nous avons acquise dans nos deux dernières conférences.

Mais voici encore un doute qui s'élève : C'est beaucoup, dit-on, pour l'Église que d'avoir traversé sans périr deux mille ans de tempêtes; c'est

beaucoup pour elle que de vivre encore avec l'apparente solidité d'un édifice qui sortirait des mains de l'architecte et dont rien n'aurait encore lézardé les murailles ni déconcerté l'équilibre. Mais, après tout, cette gloire peut convenir à des monuments de pierre ou de métal; n'appartient-elle pas à ces mosaïques et ces bronzes que les musées de Naples ont tirés des laves d'Herculanum ou des cendres de Pompéï? Pour que cette permanence fût réellement grave, pour qu'on eût le droit d'en inférer des conséquences sérieuses, il faudrait que l'Église fût encore pour nous, comme dans le principe, un sel préservateur, une force tutélaire. Nous sommes à une époque de crise et de douloureux travail. Si notre société a ses gloires, elle a aussi ses maux; elle n'est pas sans espérances, mais elle est encore moins sans périls; les éléments de cohésion ne lui manquent pas, mais il est aussi bien des germes de décomposition qui fermentent et grondent dans ses entrailles. Si dans cet état l'Église peut nous sauver, oui, son immutabilité est merveilleuse; mais que me fait son immutabilité si elle ne peut nous guérir! Et comment le pourrait-elle? Qu'elle ait régénéré l'ancien univers, on le conçoit; elle était alors dans toute la vigueur d'une religion naissante. Mais après dix-huit siècles renouveler un monde qui ne ressemble que par trop d'endroits au monde païen, c'est impossible. Non, quand un cheval est trop

violent, il ne lui faut pas un écuyer centenaire; autrement, l'animal emporté se moquera de la bride et roulera bientôt au penchant des abîmes avec le vieillard imprudent dont le bras énervé prétendait le contenir.

Nous confondrons cette allégation comme nous en avons confondu tant d'autres; et pour cela nous prouverons, contradictoirement aux défiances qu'on exprime, que l'Église peut encore et peut seule protéger le monde social contre les dangers qui le menacent.

A Dieu ne plaise, Messieurs, que je vienne imiter ces lugubres observateurs qui présentent toujours leur siècle comme le plus misérable et le plus désespéré des siècles! Je le dis au contraire avec conviction, à qui se penche pour l'écouter le cœur de notre société répond par quelques palpitations aussi nobles qu'elles sont rassurantes; et s'il est vrai que son pouls tienne un peu des agitations et des irrégularités de la fièvre, je crois que l'anomalie et la violence de ses battements sont encore préférables au calme d'une certaine atonie. Mais, sans nous exagérer la gravité de notre situation, n'allons pas non plus nous dissimuler la nature et le nombre de ses symptômes. Ils sont aussi graves que compliqués. Et pour indiquer, sans plus de préliminaires, celui qui me frappe le premier, je dirai que c'est une alarmante infatuation de nos droits.

Nos bons et simples aïeux tenaient légèrement à ce qu'on les entretînt de leurs droits, et beaucoup à ce qu'on leur rappelât leurs devoirs. C'est le contraire à notre époque. Orateurs, voulez-vous être applaudis? écrivains, voulez-vous être achetés? Parlez-nous de nos droits. Réformateurs, savez-vous le secret de vous faire adorer? Ah! c'est de mettre vos imaginations et d'éblouissantes théories au service de nos droits! Législateurs, vous désirez que vos constitutions et vos lois soient favorablement accueillies? Eh bien! sur un paragraphe que vous consacrerez à nos obligations, consacrez vingt articles à la définition de nos droits. N'est-ce pas là, Messieurs, la disposition la plus flagrante et la plus universelle de l'esprit général? Et comment la considérer sans inquiétude? Sans doute il est permis d'avoir le sentiment de son droit; mais quand ce sentiment, dépassant une certaine modération, prend un caractère d'excessive intensité, quand un peuple en a fait sa passion prépondérante, on ne peut plus l'envisager sans effroi, parce qu'il devient alors une préoccupation tristement accusatrice, une préoccupation séparatrice, une préoccupation provocatrice, une préoccupation dévastatrice. Oui, préoccupation tristement accusatrice: elle annonce que, dans le peuple dont elle s'est emparée, l'égoïsme domine sur tous les autres instincts, et c'est là, je ne crains pas de le dire, la révélation du plus effroyable ulcère dont

une nation puisse être dévorée. Oui, préoccupation séparatrice : l'amour exagéré de ses droits isole, emprisonne, mure pour ainsi dire l'homme en lui-même, et détruit dans un État cette vie d'épanchement et de sacrifice qui fait la force des sociétés en faisant le lien des âmes. Oui, préoccupation provocatrice : rien n'est plus vague et plus incertain que le droit ; les diverses classes sociales en font mille interprétations divergentes, disons mieux, incompatibles ; et parce qu'aucune ne veut sacrifier la manière dont elle l'entend, surtout aux époques où l'amour du moi tient de l'idolâtrie, la ténacité de ces mésintelligences devient le signal de haines profondes et de rivalités menaçantes. Oui enfin, préoccupation dévastatrice. La pensée et la passion du devoir n'ont jamais produit aucun malheur ; elles ont, au contraire, enfanté toutes les régénérations sociales ; c'est de là surtout qu'est parti le catholicisme quand il a voulu renouveler le monde, tandis que le droit a mille fois servi de point de départ aux discordes qui ont déchiré les peuples et aux révolutions qui ont anéanti les empires. On en voit un solennel exemple dans les longues et cruelles divisions de l'ancienne Rome. Nos derniers bouleversements à nous-mêmes nous en ont donné une nouvelle preuve, aussi péremptoire qu'elle a été douloureuse.

Le second danger siége au faîte même de l'édifice social : c'est la disparition du prestige attaché

jadis aux puissances. Elles puisaient dans la foi des peuples, dans la gloire de certains souvenirs, dans une hérédité séculaire, dans le culte que leur avaient décerné les ancêtres une sorte de considération qui les rendait augustes; Dieu était la première majesté, et on les vénérait comme la seconde. Ce respect religieux pour elles enfantait une certaine obéissance filiale, et cette obéissance filiale, à son tour, assurait l'ordre public. Aujourd'hui les révolutions, en secouant notre sol, ont fait tomber les pouvoirs du piédestal où les adorait le passé. On a cessé de les voir à distance et dans le rayonnement dont les environnait le triple soleil de la religion, de l'histoire et de l'antiquité; on les a vus de près, à travers certaines préventions ou dans le simple jour de leur valeur ou de leur infirmité personnelle, et comme ils ont semblé formés des mêmes médiocrités et des mêmes faiblesses que le reste des hommes, comme, après avoir fait sauter la couche d'or ou d'argent dont ils étaient recouverts, on a cru trouver tout simplement dessous de la terre pétrie ou du bois vermoulu, on a pris une part de l'ancienne vénération pour en faire de la pitié. Les nations, il est vrai, ont remis le Dieu sur l'autel, parce qu'elles l'ont cru nécessaire; mais ce Dieu qui participe à leur néant, ce Dieu qu'elles s'estiment en droit de changer comme on changerait une statue de bronze ou de pierre, ce Dieu dépouillé par la haine ou l'erreur des deux auréo-

les qui peuvent seules faire fléchir amoureusement le genou des peuples : le sacre du ciel et du temps et un mérite à part, ce Dieu n'a plus été, à proprement parler, un Dieu; il n'a plus été qu'une idole. On s'en est à peu près soucié comme les païens se souciaient de ces morceaux de chêne ou de tilleul dont ils faisaient les divinités de leurs temples. Vous savez, Messieurs, si j'exagère; et ce que nous ne savons pas moins, c'est que cette disposition, quand elle est devenue générale, profonde, permanente, est une véritable calamité publique. La société n'a de vie et d'avenir qu'autant que l'autorité qui en est le centre a de la force, et l'autorité elle-même n'a d'autre force que celle que lui prêtent la conscience et le respect des peuples.

Le troisième danger de notre société, c'est le matérialisme mercenaire. Nous avons aboli la traite de l'homme physique, mais nous n'avons pas détruit celle de l'homme moral. Jamais on n'a vu, dit-on, régner et se généraliser autant que de nos jours la vénalité des consciences. Que d'opinions et de sympathies ne pourrait-on pas expliquer par un contrat ! Quelle est la conviction que n'ait pas établie ou réfutée l'intérêt ! Quelles hostilités ne sont pas tombées devant une promesse ! Quelle incorruptibilité ne s'est pas prouvé par chiffres qu'elle devait se sacrifier aux charmes d'une espérance, aux gloires d'une perspective ! Hélas ! oui, le monde moral n'est plus, ce semble, qu'un vaste

marché où les âmes attendent un acheteur, comme ces esclaves qui se vendent à l'enchère dans les bazars de l'Orient. Toutes ne se cotent pas au même tarif; mais enfin, à un prix quelconque, elles se font marchandise. Et quand on les a assez méprisées pour les acquérir et les payer, non-seulement comme du bétail, mais comme une sorte d'engrais moral destiné à faire pousser sa fortune ou sa gloire, du salaire de leur servitude elles s'en vont faire l'aliment de leurs passions; l'idolâtrie de l'argent conduit au culte de la jouissance. Faut-il vous demander où en est un peuple ainsi rongé par la double lèpre de la cupidité et de la licence? d'une cupidité sans frein? d'une licence sans mesure? Ce que je sais bien, c'est qu'un prince barbare, l'Abd-el-Kader d'autrefois, Jugurtha, après avoir vu Rome atteinte d'une partie de ce mal qui nous a frappés, lui dit adieu par ces paroles empreintes d'une joie méprisante et prophétique : « O ville vénale! tu demandes un acheteur! Sois tranquille, tu en trouveras un quelque jour, et alors tu périras. »

Autre péril : les souffrances de l'inégalité. Dieu fait luire uniformément sur tous les hommes les feux de son soleil; mais le sol, mais le travail, mais l'eau, mais le pain ne sont pas également répartis. Nous voyons bien assis au banquet social un nombre de convives plus considérable qu'autrefois; mais que de Lazares encore qui ne peuvent

y prendre place, et cherchent vainement une miette pour tromper leur faim, tandis que tant d'autres succombent comme rassasiés et comme dégoûtés sous le poids de leur abondance ! Sans doute il y a dans cette opposition de destins quelque chose d'inévitable. Sans doute ceux qui en rêvent l'anéantissement complet sont bien aveugles, et ceux qui le promettent bien insensés ou bien coupables ! Mais, pour être nécessaire, le contraste n'en est pas moins périlleux. Il serait redoutable à toutes les époques ; jamais pourtant il n'est plus terrible que dans un peuple où l'égalité politique est passée, soit à l'état de dogme, soit à l'état de fait ; il semble alors que l'uniformité des droits civiques rende plus intolérable l'infériorité de certaines conditions sociales, et sans une vertu souveraine combien il est à craindre que les moins heureux ne demandent violemment à être égaux à leurs frères devant la fortune, comme ils le sont déjà devant Dieu et devant la loi !

Cinquième danger : la contagion de l'utopie. Ce fléau se déchaîne surtout aux époques de détresse et de scepticisme. Les novateurs sont alors plus hardis et les peuples sont plus crédules. On ne recule devant aucune chimère, soit parce que, les croyances catholiques une fois brisées, on sait que l'erreur n'a plus de digue sérieuse, soit parce que la gravité des circonstances donne aux rêves même les plus stupides ou les plus monstrueux un certain air de dévouement et de bonne intention qui

les excuse; c'est une planche préparée pour le naufrage : pourrie ou non, que risque-t-on de la jeter sur l'abîme? on paraîtra toujours rendre un service. Les mêmes causes qui encouragent les théories à éclore avec audace contribuent à les faire accueillir avec une aveugle facilité. Quand un peuple a perdu la foi, il a perdu le bon sens dans la même proportion. Il est accessible à toutes les folies. Sa crédulité augmente encore s'il est souffrant et inquiet. Alors il suffit qu'une idée se présente comme un soulagement pour qu'il la croie comme un symbole et la bénisse comme une espérance. Elle est absurde; en définitive, si elle se réalise, elle lui sera plus funeste que salutaire; et qu'est-ce que cela signifie? Elle lui promet l'apaisement de ses anxiétés et l'enchantement de ses douleurs; il l'embrasse comme une révélation sainte, et se passionne pour celui qui l'a inaugurée comme pour un génie libérateur. Si nous en sommes là, Messieurs, je vous laisse le soin de le décider; mais si tel était bien notre malheur, nous ne devrions pas être sans effroi. Ce sont le plus souvent les faux sages qui perdent les empires, et parmi les faux sages il n'en est point de plus pernicieux que les utopistes. Ils prennent leurs théories pour la lyre d'Amphion, et elles ne sont, après tout, que la torche d'Érostrate.

Voilà les périls qui me paraissent faire peser sur notre société les plus redoutables menaces, les

plus sombres nuages : une alarmante infatuation de nos droits, l'évanouissement du prestige attaché autrefois à l'autorité, le matérialisme des appétits, les souffrances de l'inégalité, et par suite la contagion de l'utopie. Je crois que cette appréciation n'est pas trop inexacte, et je ne sais quoi me donne à pressentir que ces indications ne sont que l'écho public de vos propres idées.

Eh bien ! Messieurs, que faire en présence de ces dangers? Rester immobile ? ce serait une trahison. Il s'agit de chercher un remède. Et de quelle nature ? Il faut avant tout un remède moral. Évidemment les plaies que nous venons de sonder procèdent d'un affaissement introduit dans notre vie de conscience ; c'est à la conscience qu'on doit s'adresser pour les guérir et en arrêter les ravages. Mais où prendre une main capable d'opérer cette cure difficile ?

Il y a d'abord un monde qui prétend pouvoir suffire à cette tâche et se passer de l'Église pour s'en acquitter avec succès. A-t-il le droit de s'en flatter ? Non, Messieurs ; il ne peut, après tout, en se plaçant en dehors de l'Église, disposer que de quatre puissances : la force militaire, la sagesse des législateurs et des magistrats, l'influence du journalisme anticatholique, l'action des académies morales. L'Église mise à l'écart, la société n'a pas d'autres auxiliaires, et pas un de ceux que je viens d'indiquer ne saurait la délivrer des éléments de ruine qui la travaillent.

Incontestablement, quand elle est fidèle à ces traditions de discipline, de courage et de patriotisme dont on la voit parmi nous si richement dépositaire, l'armée, avec les immenses ressources dont elle dispose, constitue une force souverainement protectrice. Mais conjurer certains malheurs de l'ordre matériel, voilà dans quelles limites se renferment sa puissance et sa mission. Le but et le pouvoir du glaive ne vont pas jusqu'à l'extinction des plaies morales. Il frappe la poitrine et désarme le bras de l'homme; il n'en atteint pas la pensée; par lui vous abattrez des têtes, mais vous ne changerez pas les cœurs. Entourez César tant que vous le voudrez de haches et de faisceaux; si je le méprise en moi-même, est-ce tout cet appareil qui me forcera de le respecter? Cent mille baïonnettes m'enveloppent et me menacent; est-ce que malgré cela mon âme ne restera pas vénale, si par hasard elle l'est déjà et qu'elle prétende continuer à l'être. Vous aurez beau braquer des canons, croiser les piques, empêcherez-vous les utopies de se jouer dans l'air comme d'attrayants météores, et les multitudes qui les verront de se passionner, comme des enfants, pour ces décevantes lueurs? Non, Messieurs, l'épée n'a point de prise sur l'intelligence des peuples; il ne lui appartient pas d'en réformer ou d'en anéantir les passions; elle peut en prévenir ou en dompter parfois les crises, elle n'en saurait éteindre l'ébullition ni détruire le

germe. Il y a là une gangrène sourde et intime qui lui échappe. Bien loin de la guérir, souvent elle ne fait que la rendre plus intense et plus dévorante. Nous savons tous combien la décomposition morale du Bas-Empire fut accélérée par les débordements des despotes byzantins et la licence de leurs armées. Ainsi disons, appuyés sur l'histoire et notre propre reconnaissance : Oui, la force militaire, quand elle est saine, peut être le salut de l'État dans un jour de péril ; mais elle n'est pas un principe de régénération pour la conscience publique. A elle de la défendre jusqu'à un certain point contre les barbares ; mais quand les sociétés croulent de corruption, elles ne peuvent être soutenues et relevées que par des vertus, et non point par des lances.

Il en est de même pour la sagesse des magistrats et des législateurs. Les magistrats protégeront ou vengeront les lois avec une fermeté qui, en les honorant, frappera les méchants d'une certaine terreur. Mais n'y a-t-il pas loin de cette rigueur et de cette crainte salutaires à faire universellement aimer le devoir et à dompter toutes les mauvaises passions ? Ne savons-nous pas au contraire que, par une coïncidence étrange, les époques où les tribunaux frappent avec le plus de conscience et de sévérité sont justement celles où les crimes se multiplient avec le plus d'excès ? Quant aux législateurs, leur sagesse portera, je le veux, de judi-

cieuses ordonnances ; mais a-t-elle le pouvoir, je dirai même la mission d'en inspirer l'amour ? Elle perfectionnera, réparera, refera l'organisme social ; mais le moteur qui donne le branle à ce mécanisme, l'âme qui en remue tout à la fois et en dirige les ressorts tombent-ils sous sa puissance ? Non encore. Et quand ce moteur est brisé, quand cette âme est paralysée, ce n'est point par des décrets de princes ou des décisions de parlements que vous les restituerez dans leur premier état. Aux pouvoirs législatifs ou constituants de remanier les rouages ; mais c'est de plus haut que part l'impulsion du balancier régulateur ; les lois ne redressent pas les esprits et ne font pas la force des mœurs ; c'est la rectitude des esprits jointe à la force des mœurs qui fait la force et assure le bienfait des lois. Sans cela, elles sont impuissantes.

C'est ainsi que le plus beau code de l'antiquité parut sous Justinien, et cette époque était précisément comme la veille du jour où l'empire devait se morceler et se dissoudre, encore plus sous le poids de sa propre faiblesse que sous les déchirements des Barbares. Les meilleures lois ressemblent dans l'histoire à ces fleurs qui ne s'épanouissent que pour être jetées sur un tombeau.

Le journalisme soi-disant conservateur, Messieurs, sera-t-il plus efficace que la justice et la législation ? Je ne parle pas du journalisme religieux, sa force appartient à l'Église, dont il est un

auxiliaire; je parle de celui qui se place en dehors de la foi. Mais ne peut-on pas demander de ce journalisme, comme on l'a fait du théâtre, où est sa puissance moralisatrice [1]? Est-ce dans ses feuilletons, si souvent obscènes? Est-ce dans ses articles de fonds? Mais que de fois n'ont-ils pas le tort de pousser, au moins indirectement, au désordre et de proclamer en philosophie, ou en religion, des erreurs qui, par leurs conséquences, aboutissent à justifier des passions désastreuses? Et si ces articles sont raisonnables et purs, sont-ils lus par ceux qui en auraient le plus besoin? Et si on les lit, qui donc serait assez simple pour les prendre au sérieux? De bonne foi, comment écouter des maîtres de vertu qui parfois rient tout bas d'eux-mêmes, combattent dans une feuille ce qu'ils ont écrit de bien dans une autre, et souvent seraient prêts à échanger l'austérité de leurs leçons contre des leçons de licence, si le vice devait payer plus chèrement leur plume? C'est impossible; et de là vient que généralement on ne se laisse guère subjuguer par ce douteux apostolat. Les peuples qu'il a pervertis sont nombreux sur le globe; on ne connaît pas encore bien, que je sache, ceux qu'il a renouvelés. Il a pu ressusciter ou faire prévaloir quelques principes politiques; il a peu fait triompher de notions morales, tandis qu'il en a beau-

[1] « Nous croyons peu à l'influence réformatrice du théâtre. »
VILLEMAIN, *Littérature au XVIIIe siècle*, 1er vol.

coup anéanti, et jusqu'à présent il ne semble pas créé pour montrer par ses influences que les nations agonisantes sont encore guérissables.

Enfin, voici venir les Académies morales. De formidables problèmes s'agitent au sein de la société : certains principes essentiels sont attaqués ; le monde moral menace de crouler sur ses bases qui s'affaissent, minées par des théories souterraines. Vite! vite! s'écrient alors les Académies, accourez, savants de toutes les espèces, philosophes de toutes les écoles, publicistes de toutes les nuances ! Apportez le soutien de votre génie à l'édifice qui chancelle ; démasquez les ennemis qui dégradent ses fondations par un travail ténébreux ; brisez entre leurs mains l'instrument de ruine dont ils se servent pour nous saper ! Les voilà bien qui se mettent à l'œuvre avec une ardeur empressée. Du fond de leur cabinet, ils lancent sur le monde tout un torrent d'ouvrages où se trouvent combattues les erreurs, les passions et les vaines utopies de l'époque. Le talent littéraire s'y joint à la raison ; la logique du bon sens y est fortifiée par les conclusions de la statistique et de l'histoire. Ils sont signés en outre par des noms illustres ; la presse en fait, avec éclat, l'analyse et l'éloge. Voici, sans doute, l'appareil destiné par la Providence à cicatriser les plaies du corps social ! Hélas ! ce livre si plein d'à-propos, si brillant de rédaction, si fier de son auteur, si glorifié par les feuil-

les publiques, ces frivoles arbitres du mérite, ces capricieuses dispensatrices de la renommée; ce livre ne sera guère acheté que par ceux qui pensent comme lui. Ceux qu'il prétend convertir ne se le procureront pas, ou parce qu'il est trop cher, ou parce qu'ils sont prévenus contre l'écrivain qui l'a fait. Les Académies lui décerneront peut-être le prix Montyon; mais les esprits égarés n'en écouteront pas les conseils : il ne sera qu'un chef-d'œuvre, et non pas un bienfait. Je n'ai pas ouï dire que les maximes des anciens philosophes sur la douceur aient décidé les tyrans à faire mourir un seul martyr de moins dans l'arène, ni Rome païenne à retirer un seul spectateur au Colisée, où périssaient ces augustes victimes.

Voilà les forces dont la société dispose en dehors de l'Église, et vous le voyez, elles ne peuvent isolément accomplir l'œuvre de notre régénération. Réunies, elles ne le peuvent pas davantage : ou bien elles ne touchent pas à la conscience publique; ou bien elles ne l'atteignent que par des conseils incomplets ou des répressions insuffisantes, laissant toujours aux mauvaises passions assez de latitude pour vivre et déborder, assez d'erreur pour consacrer et absoudre les orages qu'il leur plaira de faire éclater dans le monde.

O mon Dieu! faudra-t-il donc désespérer de notre société malade? Les hommes sont impuissants à refermer les ulcères qui la rongent : avec leurs ar-

mées, leurs lois, leurs journaux et leurs livres, ils n'ont ni la force de détruire un système, ni celle de faire naître un sentiment moral; et si pour échapper aux périls qui nous menacent, nous n'avions ni d'autres ressources ni d'autres espérances, nous n'aurions plus qu'à nous voiler la tête, et attendre que notre heure dernière sonnât sur ce cadran redoutable où Votre Providence marque la fin des peuples. Mais si le salut ne peut nous arriver de là, est-ce donc à dire aussi qu'il ne puisse nous arriver d'un autre côté? Venez, sainte Église de Jésus-Christ! venez! ce que les hommes ne peuvent pas faire, vous pourrez l'accomplir. Le Christ, votre fondateur, disait un mot, et les morts de quatre jours revenaient à la joie de la lumière et de la vie. Héritière de sa puissance, vous avez soufflé, il y a deux mille ans, sur un cadavre de vingt siècles, c'est-à-dire sur le monde polythéiste, et il est sorti de sa tombe. Aujourd'hui vous pouvez encore opérer le même prodige; soufflez sur notre société languissante, et elle ne tardera pas à refleurir de vigueur et de moralité.

Pour régénérer un peuple, Messieurs, il ne suffit pas d'une puissance quelconque: il faut une puissance qui ait, avant tout, le sentiment profond des maux publics et celui du remède. Sans cela, c'est-à-dire si elle ne juge pas avec un coup d'œil sûr du désordre moral, si elle ne l'apprécie pas exactement et comme vice et comme intensité, si elle ne le

définit pas nettement, et ne proclame pas avec une énergie catégorique les doctrines qui le condamnent et les vertus qui doivent le remplacer, il est évident que, réduite alors aux fluctuations du tâtonnement ou à d'insignifiants palliatifs, elle demeurera complétement inutile, ou n'offrira qu'une légère ressource à l'empire qu'elle entreprendra de renouveler. L'Église n'a pas ce tort vis-à-vis de notre époque. Des fléaux divers qui font nos dangers, il n'en est aucun dont elle ne reconnaisse le venin et ne mesure pour ainsi dire géométriquement le péril; pas un dont elle ne porte l'arrêt, depuis deux mille ans, écrit dans l'Évangile; pas un contre lequel elle n'ait un précepte, c'est-à-dire un préservatif ou un antidote déposé dans sa loi. Ainsi nous périssons par un amour excessif de notre droit? Et l'Église, l'Évangile à la main, exhorte incessamment les chrétiens à s'occuper beaucoup de celui de leurs frères, mais peu du leur, ou tout au moins à le subordonner constamment à la pensée du devoir. Le respect? D'une part, elle en donne les plus solennels exemples par sa conduite, et d'autre part, elle en fait une obligation rigoureuse en répétant ces paroles de l'Apôtre : « Soyez soumis aux puissances : c'est Dieu même qui les a établies : *Quæ sunt, a Deo ordinatæ sunt* [1]. » La vénalité des consciences et la grossièreté des instincts? Ne les foudroie-t-elle pas par ces mots : « Une seule chose

[1] Rom. XIII, 1.

est nécessaire : c'est de sauver votre âme et de rechercher le royaume de Dieu et sa justice : *Unum est necessarium*[1].» L'impatience de l'inégalité? Ah! sans doute elle ne craindrait pas de voir certaines diversités sociales complétement disparaître, si la chose était possible. Sans doute, elle permet aux peuples de travailler, par des voies légales et pacifiques, à en amener l'adoucissement; sans doute, elle applaudit aux gouvernements qui s'efforcent d'en atténuer les différences et d'égaliser, aussi bien qu'ils le peuvent, la répartition du bonheur. Mais tant que ce résultat n'est pas obtenu, elle ordonne aux moins fortunés de ne pas toucher aux droits acquis et de dire avec un accent de pieuse résignation : « Bienheureux les pauvres de gré, parce que le royaume des cieux leur appartient! Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés! *Beati pauperes spiritu! Beati qui lugent*[2]*!*» Enfin, la contagion de l'utopie? Elle en paralyse l'action par cette loi de sage défiance qu'elle impose à ses disciples, et qui n'est pas moins destinée à les précautionner contre les hérésies sociales que contre les hérésies religieuses : « Prenez garde aux faux prophètes! Ils viennent à vous sous la peau de brebis, et dans le fond ce sont des loups dévorants : *Attendite a falsis prophetis*[3]. »

[1] Luc., X, 42.
[2] Matth., V, 3, 5.
[3] Matth., VII, 15.

Voilà l'Église; voilà l'Évangile, tel qu'elle l'entend. De nos jours, on fait un effroyable abus de ce livre sacré. Il n'est pas une théorie politique, pas un rêve d'économie sociale, si déplorables qu'ils soient, qui ne prétendent s'inspirer de son texte ou de son esprit. En politique, on en fera volontiers le code de l'anarchie ou du despotisme populaire; en économie sociale, on ne craindra pas d'y chercher la consécration du matérialisme ou de la spoliation. Avec quelques-unes de ses paroles mutilées, à l'aide de certaines interprétations grossières, au moyen de suppositions pour le moins audacieuses, on viendra, en son nom, protester, et contre tous les pouvoirs, et contre tous les droits, et contre toutes les vertus; on ira jusqu'à établir de monstrueux rapprochements, et pour ainsi parler une parenté révoltante, entre le nom sacré de l'Homme-Dieu et des noms flétris par l'histoire: on entendra dire, en termes équivalents au moins, que sur l'art de gouverner Jésus-Christ fut l'aïeul de Robespierre; l'avant-coureur de Babœuf, sur la propriété; le précurseur de Fourier, sur la famille et la morale! Ah! que ceux qui parlent ainsi sont criminels, s'ils ne sont pas sincères! qu'ils sont abusés, si leur langage est de bonne foi! Dans ces systèmes plus ou moins abjects, plus ou moins dévastateurs, qu'ils prétendent justifier par l'Évangile, il peut bien y avoir une donnée, un atome quelconque empruntés au christianisme et que

l'Église avouerait s'ils étaient posés dans d'autres termes ; mais ces emprunts, avec la formule qu'on leur donne, avec l'alliage qu'on y mêle, avec les exagérations par où on les défigure, avec les hideuses conséquences qu'on voudrait en faire sortir, avec le but intime et suprême qu'on se propose d'atteindre, en les agitant, comme un lambeau de pourpre, aux yeux des multitudes; ces emprunts, l'Église ne les reconnaît plus pour évangéliques. Au lieu de les bénir comme une parcelle de ses révélations divines et salutaires, elle les déteste, soit comme des parodies sacriléges, soit comme des doctrines mensongères et fatales ; et l'horreur que lui inspire ce profane accouplement de l'erreur et de la vérité, de l'enfer et du ciel, du soleil et de la boue, n'est effacée en elle que par le désir de préserver les peuples de sa contagion.

Puissance intelligente, puissance comprenant vivement le mal qui nous dévore et le remède, ou en d'autres termes les doctrines dont nous avons besoin, tel est le premier caractère de l'Église. Elle est encore une puissance courageuse. Tous les pouvoirs ont leurs courtisans, et des courtisans pusillanimes et flatteurs. Il y en a eu pour les tyrans couronnés ; il n'y en a pas moins eu pour les peuples tyrans. L'homme maudit tous les despotismes, et il n'en est pas un qu'il n'encense : celui même devant lequel il est le plus rampant, c'est le pire de tous, je veux dire celui des masses. C'est assez

qu'elles soient plus aveugles dans leurs entraînements ou plus terribles dans leurs colères, pour qu'on se montre plus empressé, je devrais dire plus lâche, à ménager si ce n'est pas à glorifier leurs passions. Il se rencontre peu d'âmes qui osent en affronter les fureurs pour en réformer les désordres et en rectifier les instincts : plus les peuples sont égarés ou corrompus, plus aussi ces hommes courageux sont rares, plus les hommes serviles abondent. Et pourtant, que faut-il alors aux nations? Ce qu'il leur faut, ce ne sont pas des louanges, mais des leçons; ce ne sont pas des enchanteurs qui caressent leurs oreilles, ce sont des maîtres qui tonnent sur leurs consciences; ce sont des Socrate ou des Aristide protestant contre les erreurs ou les vices d'Athènes, au risque de boire la ciguë ou de partir pour l'exil.

Qu'ai-je dit? ce qu'il faut, c'est le courage de l'Église! Dans les égarements et les désordres publics, il y a tout à la fois à reprendre et les séducteurs des peuples et les peuples séduits : la générosité du réformateur doit aller jusqu'à braver les uns et les autres. Et l'Église le fera : elle ne craint pas plus les docteurs de la licence ou du mensonge qu'elle n'en redoute les prosélytes. Mais c'est un prince qui pervertit la nation, mais c'est un homme d'État! Et que lui importe? C'est justement parce que la dépravation descend de plus haut qu'elle sera plus énergique à relever ceux qui la

répandent; à une autre Eudoxie, à un nouvel Eutrope, elle ne manquera pas d'opposer un nouveau Chrysostome. Mais c'est un novateur habile! c'est un économiste accrédité! Et que lui importe encore? Serait-ce la première fois qu'elle poursuivrait de ses observations ou de ses reproches des anarchistes puissants et des chefs d'école redoutables? Elle a bien flétri Manès et condamné Valdo. Mais c'est toute une nation, c'est au moins toute une classe sociale à qui vous aurez à faire! Mais cette nation même est enthousiaste, cette classe sociale est fanatique de ceux qui la fascinent et qui la trompent! Et qu'importe toujours? Elle n'a pas peur des hommes isolés, elle n'a pas peur non plus des hommes réunis: aux premiers elle a dit la vérité, malgré leurs échafauds; elle l'a dite aux seconds, malgré leurs amphithéâtres; et certes, elle n'a rien rabattu de cet antique courage. De nos jours comme dans les premiers temps, elle a donné d'austères leçons aux peuples aussi bien qu'aux puissances; les puissances ont murmuré, et elle n'en a pas eu souci, les peuples frémiraient qu'elle n'en aurait pas plus d'effroi; elle serait même heureuse qu'ils lui fissent trouver le martyre au bout de ses remontrances: ce serait un triomphe de plus pour elle, et pour eux le commencement du salut. Le dernier cri de son fondateur a ébranlé la nature; c'est le cri de son sang, à elle, qui a régénéré le monde.

C'est peu d'être une puissance intelligente et une puissance courageuse; l'Église est une puissance étendue, active et organisée. A une puissance moralisatrice ces trois choses sont nécessaires comme instruments de succès. Il faut l'étendue : c'est-à-dire qu'elle doit embrasser autant que possible tout le corps; autrement elle n'en guérirait que quelques membres, tandis que tout le reste demeurerait frappé de gangrène ou de paralysie. Il faut ensuite l'ensemble et l'organisation. Un apostolat sans harmonie serait impuissant, comme une armée sans discipline : l'un et l'autre ne peuvent arriver au triomphe que par la force de l'unité. Il faut enfin l'activité. Chose triste à dire et pourtant réelle ! Les peuples courent après l'erreur, et nullement après la vérité. Au moindre appel d'un utopiste ou d'un corrupteur, ils répondent avec une affluence empressée : il n'est pas même besoin qu'il leur fasse signe, pour qu'ils se jettent sur ses traces ; il suffit qu'il paraisse, qu'il expose ses fallacieuses doctrines, pour que ses rêves trouvent dans les masses de puissants et sympathiques échos. S'agit-il au contraire d'un réformateur, sa voix, on n'est pas pressé de l'entendre, si même on ne l'évite ; ses écrits, on n'en tient pas compte, ou bien, si l'on s'en occupe, c'est tout simplement pour s'en indigner ou en sourire. On ne peut ramener les multitudes égarées ou perverties qu'en les obsédant pour ainsi dire de sa présence, de sa parole et de son action.

C'est ce que l'Évangile nous apprend par une parabole aussi profonde de philosophie qu'elle est touchante de charité : celle du Bon pasteur. Il ne se borne pas à jeter des gémissements et des cris après ses brebis errantes : il les cherche à travers les montagnes; il veut les saisir. Quand il a pu les rejoindre, il les serre avec force : il se garde bien de lâcher prise, et pendant qu'il les tient d'une main, de l'autre il se débat contre les animaux farouches qui voudraient les lui disputer et les ravir. Ainsi doit faire quiconque prétend renouveler les peuples : il faut qu'il déploie une vigueur énergique, impétueuse à les suivre dans la perversité de leurs voies; il faut qu'il les prenne par les cheveux, comme autrefois l'ange prit le prophète, pour les arracher, bon gré, mal gré, des abîmes où s'est précipitée leur imprudence; il faut qu'après s'en être emparé, il lutte victorieusement contre les exaltations et les sophismes qui, pareils à des bêtes féroces, tenteraient encore de les ressaisir et d'en faire éternellement leur victime.

Eh bien, Messieurs, les moralistes et philosophes qui prétendent pouvoir se passer de l'Église réunissent-ils ces conditions ? La force du nombre et de l'étendue? Hélas ! ils sont si peu, qu'on ne sait où les prendre, à travers cette poussière d'hommes et de noms que fait tourbillonner le souffle agité de notre époque. Ont-ils mieux l'organisation ? Mais précisément, il n'y a pas très-longtemps

encore, un disciple brillant d'un maître illustre disait avec ingénuité que décidément la philosophie ne pouvait pas remplir, à notre époque, un apostolat efficace; et pourquoi? Parce qu'elle n'a ni unité doctrinale ni constitution hiérarchique. Enfin, ont-ils l'activité du prosélytisme? Un philosophe compose des ouvrages; il en remet le manuscrit à un éditeur moyennant stipulations, et puis il attend en paix le dédommagement de ses veilles et le salaire de ses pensés. Voilà le zèle tel que la fausse philosophie le comprend. L'Église en est-elle là? Pour le zèle, au contraire, ne sait-on pas qu'il est en elle comme un feu dévorant? Pour l'unité, ne savons-nous pas qu'elle la porte aussi bien dans son action que dans ses doctrines? Enfin, pour l'étendue de l'organisation? Elle étreint la totalité de notre territoire. Dans toutes nos provinces, elle a jeté des évêques, c'est-à-dire des anges mortels dont la puissance morale est immense, malgré l'attiédissement de la foi. Chaque année, ils parcourent leurs diocèses, et jamais ils ne passent dans un village ou une cité, sans que leur voix y réveille les consciences, sans qu'il s'échappe de leur personne sacrée je ne sais quelle vertu qui régénère les populations accourues pour les entendre. Ce sont avec eux près de quarante mille prêtres; des prêtres debout, sentinelles de Dieu et de la conscience, sur tous les points du pays; des prêtres qui ne vivent point en dehors de la société, mais se mêlent à

elle comme un levain vivificateur se mêle à la masse de la pâte; des prêtres dont la voix et l'exemple ne cessent de retentir partout: en bas, en haut; à l'orient, à l'occident; chez le riche, chez le pauvre; la nuit, le jour; à temps, à contre-temps; parfois avec douceur, d'autres fois avec une sainte véhémence, et toujours pour rappeler les maximes de la vertu la plus saine et de la morale la plus conservatrice aux générations qui les entourent; des prêtres dont l'action se combine avec celle d'une foule innombrable d'institutions monastiques, de sociétés charitables, de journaux religieux, de bibliothèques chrétiennes: vastes foyers supplémentaires dont le rayonnement achève de généraliser, en la centuplant, l'influence du sacerdoce, et comme lui fait descendre à grands flots sur les peuples une précieuse chaleur de vie et de moralisation. Jugez quelle puissance!

Certes! Je conçois qu'Archimède ne pût soulever le monde; il lui manquait deux choses: un point d'appui qu'il ne savait où prendre; un levier qu'il espérait créer, mais qu'il ne possédait pas. A nous, au contraire, rien ne manque pour ramener notre patrie vers le ciel du sein des profondeurs où elle est tombée. Le point d'appui, nous l'avons dans la foi catholique. Le levier, nous l'avons dans l'Église et ses ressources. Ah? laissez-la libre! elle ne demande pas d'autre privilége. Ne paralysez point l'activité qui la dévore et le jeu

de son mécanisme par de jalouses entraves! Et avec ce dévouement qui l'anime pour la patrie, avec cette multitude de bras et d'auxiliaires dont elle dispose, avec cet ensemble ferme et compacte qui préside à ses mouvements, avec cette immensité qui rend son action présente partout, avec cette assiduité brûlante qu'elle porte au travail, ses filets libérateurs ne tarderont pas d'arracher le monde social aux gouffres où l'ont englouti de funestes doctrines. Il n'a pas fallu tant d'apôtres que cela pour convertir les Gaules; il n'en faut pas davantage pour régénérer la France.

Enfin, l'Église est une puissance vénérable et accréditée. A quels titres une puissance moralisatrice quelconque fera-t-elle accepter ses leçons par les peuples? Homme ou société, il faut avant tout qu'elle passe pour sincère. Ainsi des écrivains éminents réfuteront dans des ouvrages péremptoires les utopies de l'époque; leur dialectique sera de tous points irrésistible; elle étouffera ses adversaires dans ses nœuds comme le serpent de Laocoon étouffait ses victimes. Mais on se dit que l'auteur n'est pas convaincu; c'est un rôle qu'il joue: adieu l'influence de son livre! Ce n'est qu'une comédie de plus dans le monde. On admire le talent de l'auteur, mais on ne tient aucun compte des sentiments qu'il inspire. Y eût-il de la franchise, elle ne suffirait pas; on veut encore de la suite. Vous soutenez aujourd'hui des principes vrais

sur Dieu, sur la famille, sur la propriété; à merveille! mais hier vous les avez combattus ou de près ou de loin. Si vous ne les avez pas attaqués en face, vous l'avez fait par des doctrines qui, de conséquences en conséquences rigoureusement déduites, s'en vont jusqu'à les anéantir; c'est assez pour que vos enseignements actuels soient déconsidérés, et par là même inutiles. Ils sont sages et décisifs; n'importe; on n'y croit pas parce que vous avez dit autrefois le contraire; le poids de votre passé neutralise le poids de votre présent, votre nouveau langage n'est pas regardé comme un progrès de raison : c'est tout simplement un acte de versatilité. Comment voulez-vous qu'on ne se moque pas de Sénèque faisant l'éloge de la clémence, quand on sait qu'il a fait aussi l'apologie du parricide? Peut-être a-t-on tort, Messieurs; mais le monde est ainsi fait : on n'écoute avec confiance qu'un homme dont l'esprit est fondu d'un seul jet; qu'un homme dont les idées, comparées les unes avec les autres à toutes les époques, s'enchaînent dans une trame sans disparate; qu'un homme dont la conscience, quelle que soit la diversité des événements qui l'ont frappée, n'a fait entendre que des notes harmoniques, et s'est tenue constamment à l'unisson d'elle-même. Enfin, avec de l'unité l'on veut encore du désintéressement. Nous le voyons tous les jours. Que de beaux articles sur les misères sociales! Que de brillants écrits sur les

moyens à prendre pour régénérer la patrie ! Que d'admirables discours pour révéler aux fils de la génération présente le lourd mais glorieux fardeau des devoirs que leur imposent les temps modernes ! Et tous ces articles, ces écrits, ces discours ne produisent qu'un scintillement sans vestige, ou une explosion sans secousse. Pourquoi ? Parce que leurs auteurs à la célébrité du talent joignent une réputation peut-être encore plus accréditée d'égoïsme, et qu'au lieu de passer pour les défenseurs de l'ordre, ils passent pour n'être en définitive que les avocats de leur propre intérêt.

Ah ! qu'il en est autrement de l'Église ! De la sincérité ? Mais elle meurt pour sa morale comme elle meurt pour ses dogmes ; les leçons qu'elle fait aux peuples, elle les soutiendrait en présence du martyre aussi bien que les révélations qu'elle leur expose : c'est bien là, certes, de la conviction. De la suite ? Mais voilà deux mille ans que l'Église évangélise les nations. Essayez, si vous le pouvez, de surprendre une contradiction dans ses principes. Un dévouement pur et désintéressé ? Mais qui en doute ? ce ne sont pas les hommes d'ordre ; ils savent parfaitement qu'elle est au suprême degré conservatrice de leurs droits. Ce n'est pas le peuple : il ne peut pas ignorer l'affection qu'elle lui porte ; les gages qu'elle lui en donne sont assez éclatants et datent d'assez loin pour qu'il en soit persuadé. Et de fait, quand il en reçoit quelques

leçons, à moins d'y être poussé par des instigations mauvaises, il n'est généralement pas tenté de supposer qu'elle parle pour elle-même; il lui prête des intentions plus hautes et plus désintéressées.

C'est ainsi que l'Église se présente à l'observateur qui l'étudie. Puissance intelligente, elle possède tout à la fois, et la connaissance de nos maux et le secret du remède; puissance courageuse, elle aura la force de dévoiler nos plaies et d'y porter le fer; puissance active et organisée, elle poursuivra les esprits qui fuient la lumière, et les enveloppant du vaste réseau de sa hiérarchie, agissant sur eux avec un ensemble immense de ministère, elle ne manquera pas d'exercer sur leurs dispositions une profonde influence; puissance accréditée ou tout au moins respectable, elle ne saurait inspirer aucune de ces défiances qui compromettent une cause, en amassant des soupçons sur celui qui s'en constitue le soutien. Il est évident qu'avec de semblables caractères elle doit être une force éminemment moralisatrice, et la plus tutélaire de toutes les sauvegardes contre les dangers qui planent comme une menace lugubre sur le seuil de notre avenir.

On peut juger de ce qu'elle peut faire par ce qu'elle a fait. Il est dans le pays des provinces où sa voix est universellement écoutée, son action générale et profonde. Et qu'est-il arrivé? A l'ombre de

son influence, le bon sens et l'esprit d'ordre s'y sont admirablement maintenus : ni les fausses doctrines de notre temps n'y ont pénétré, ni les funestes passions que nous avons vu éclater sur tant d'autres points n'y ont fait explosion ; ces contrées ont été, sous la main de l'Église, comme les ancres du vaisseau social battu par la tempête. Une expérience analogue s'est faite ailleurs en détail. Au sein même de nos villes les plus égarées et des départements les plus sérieusement atteints par la fièvre du bouleversement et de l'anarchie, l'Église comptait quelques chrétiens pieux jusque dans les classes populaires. Ceux-là ont-ils cédé au branle général? Se sont-ils jetés dans les folies d'idées ou les atrocités d'actions où se sont précipités tant d'autres malheureux, étrangers à l'ascendant tutélaire du principe catholique? Non, Messieurs : leur foi les a protégés contre les délires de l'esprit; leur conscience et leur respect pour le prêtre les ont protégés contre l'emportement des mauvais instincts : ils sont restés fidèles à leurs devoirs de citoyens, parce qu'ils étaient restés jusque-là fidèles à leurs devoirs de catholiques. Il en sera toujours de même. Qui écoute l'Église n'agitera jamais la société.

Quelles conclusions tirer de là? Première conclusion : Ne pas déconsidérer l'Église. Grâce à l'une de ces heures d'illumination ou de bonne foi qui suivent toujours les grandes crises sociales, quelques hommes éminents de notre époque se sont

rapprochés de l'Église, dont ils étaient auparavant plus ou moins éloignés. Ils la regardaient presque comme ennemie de la société, et ils ont reconnu qu'elle en est l'appui principal : ils l'avaient jusque-là traitée avec défiance, et maintenant, non-seulement ils ne s'en effrayent plus, mais ils l'appuieraient volontiers avec chaleur. C'est là, sans doute, un retour qui nous est précieux. Mais il importe que, d'une part, tout ce qu'il y a d'influent et d'éclairé s'y associe, et que, de l'autre, on n'aille pas le neutraliser par des inconséquences. Ainsi, vous voulez que l'Église travaille à sauver le pays, vous reconnaissez qu'elle peut le faire : c'est bien ! mais ne l'abaissez plus désormais aux yeux des masses ! Gardez-vous de nier ses dogmes, et de faire supposer que dans son Symbole elle n'enseigne que des contes et des plaisanteries ! Ne tombez plus dans la contradiction de ceux qui, d'un côté, glorifient sa morale comme doctrine, comme abstraction, et qui, d'un autre côté, la traitent de fanatisme, de tartuferie ou de bigotisme dans les personnes qui l'observent, même avec le plus d'intelligence et de sincérité. Cessez en même temps de dénigrer ses ministres. Vous savez comment on les représente dans les romans et les conversations du monde même qui se prétend honnête. Tantôt ce sont des idiots, pendant que de tous les corps publics il est notoire que le clergé est celui qui possède le mieux la science de son

état. Tantôt ce sont des intolérants, tandis que leur intolérance consiste tout simplement à condamner des désordres flagrants et qui portent la perturbation dans l'honneur, la fortune et la vie des individus ou des familles. Tantôt ce sont des hommes d'envahissement; on dirait des cerbères toujours prêts à engloutir toutes les positions et à dévorer toutes les influences, au détriment de l'ordre public. Comme si nous nous étions jamais plaints du néant où nous a relégués la prudence de notre siècle! Comme si, dans le cas où nous avons eu quelque prépondérance, nous en avions abusé contre le pays! Comme si notre unique tort n'avait pas toujours été de prévoir de loin les calamités et les catastrophes publiques, de les signaler à l'imprévoyance qui les préparait ou ne voulait pas y croire, de travailler enfin à les prévenir, ou du moins à en réparer les désastres, quand elles avaient éclaté malgré nos cris d'alarmes et nos efforts pour les conjurer! Non, Messieurs, nous n'avons plus que faire de ces dépréciations et de ces défiances; dans tous les temps elles furent injustes, pour ne pas dire puériles. Aujourd'hui elles seraient inconséquentes, parce qu'en frappant l'Église de déconsidération, elles lui enlèveraient cette puissance d'action qu'on est généralement heureux de lui voir exercer dans l'intérêt du bien public.

Seconde conclusion. Non-seulement il ne faut pas déconsidérer l'Église, mais il faut l'appuyer

de vos exemples et de votre action. Oui, de vos exemples : parce que si, en l'honorant par vos paroles, vous ne pratiquez pas ce qu'elle commande, le contre-coup de votre conduite détruira tout l'effet de vos discours ; on n'écoutera pas ce que vous dites, et l'on fera ce que vous faites. Oui, de votre action : elle complétera la nôtre, et au besoin la suppléera, en pénétrant à des profondeurs qui nous échappent, ou parce que nous les ignorons, ou parce qu'on ne veut pas encore nous y recevoir. Vous briserez les barrières, et nous préparerez les voies.

Et toi, ô peuple! toi que tes ennemis et tes flatteurs travaillent également à soulever contre l'Église! garde-toi bien de prêter l'oreille à leur langage! L'Église est ici-bas, de toutes les puissances, celle qui t'aime le mieux : c'est elle, tu le sais bien, qui t'a créé, qui t'a tiré de l'esclavage comme d'un autre néant, il y aura bientôt vingt siècles ; et depuis cette époque, elle n'a pas cessé d'être ta mère ; elle l'est encore. Quelles que soient les paroles qu'elle t'adresse, sois-en sûr, c'est toujours la tendresse la plus ardente et la plus vraie qui l'inspire. Si elle condamne tes désordres, c'est pour empêcher que la servitude de tes passions ne te mène insensiblement à la servitude du despotisme. Si elle réfute des utopies qui t'enchantent, c'est, d'une part, pour t'éviter de déshonorantes injustices ; de l'autre, pour t'épargner de douloureux mécomptes.

Enfin, si elle t'engage à bénir tes privations et à te nourrir amoureusement de tes larmes, ah! ce n'est pas qu'elle veuille te voir rivé pour jamais et sans espoir à l'infortune; elle serait heureuse, au contraire, et mille fois heureuse que l'âge d'or se prît à renaître pour toi. Mais, en t'exhortant à la patience, elle n'a d'autre but que de te faire trouver plus légères par la résignation les peines d'ailleurs inévitables que tu endures, et de t'aider à mériter, par les épreuves du temps, ces gloires et ces enivrements de l'immortalité dont elle te donne l'espérance.

Voici des considérations par où, dans quelques villes, s'est ouverte la seconde partie de cette conférence.

« Quel a été le résultat général des doctrines déchaînées depuis soixante ans sur l'Europe? C'est la dépression, non-seulement du sens catholique, mais du bon sens naturel. Il n'est pas une question fondamentale sur laquelle on n'ait altéré ses idées, même les plus élémentaires. Altération du bon sens au sujet de Dieu. Les uns en ont fait un Dieu sans attributs, sans gouvernement, sans action sur le monde; les autres ont poussé l'audace jusqu'à dire : Dieu, c'est le mal. Altération du bon sens à l'égard de la religion. Il en est qui l'ont fait consister dans une impression de l'âme, vaporeuse, insaisissable, fugitive, capricieuse comme la tris-

tesse et la mélancolie : c'est ce qu'on a appelé le sentiment religieux ; sentiment avec lequel on ne croit à rien ; sentiment avec lequel on ne pratique rien ; sentiment, enfin, qu'on peut justement définir l'hypocrisie de l'athéisme. Dans une autre école on a eu le langage plus franc, plus net, plus logique, et l'on a dit : La religion, c'est l'athéisme. Altération du bon sens au sujet de l'homme. Tantôt on a faussé les droits de son intelligence, en proclamant pour lui, en termes indéfinis c'est-à-dire absurdes, la liberté de penser ; tantôt on a faussé la notion de sa nature morale, en affirmant qu'il était essentiellement bon, que tous ses instincts étaient légitimes, et que sa corruption venait tout entière du vice des constitutions sociales. Altération du bon sens sur la société même. Ceux-là ont prétendu qu'elle marchait sous l'impulsion d'une force fatale nommée tantôt *destin*, tantôt *progrès humanitaire*. Ceux-ci enseignent que son mécanisme, jusqu'à ce jour, ne fut que l'organisation de la tyrannie et de l'injustice, et que, pour être acceptable, il faudrait qu'elle fût jetée dans un moule dont le passé n'eut pas le soupçon, mais dont ils ont le secret. Famille, pouvoir, droit, propriété, sur tous ces points nos aberrations n'ont pas été moins profondes : et c'est une chose humiliante que de voir à quel point, dans un siècle qui se glorifie d'être le siècle des lumières, les philosophes les plus éminents,

les écrivains les plus accrédités, les écoles même les plus vantées, ont perdu la raison. Notre vertige a été tellement désespéré, qu'un grand homme de notre époque, victime et auteur lui-même de bien des erreurs, mais toujours resté en possession d'une admirable justesse d'esprit, a dû dire, pour caractériser notre situation : « Le génie de notre temps consisterait à avoir le sens commun. »

« Eh bien ! ce sens commun, l'Église en a conservé le dépôt intact dans ses doctrines. Ses doctrines à elle, c'est l'Évangile, non pas défiguré par des commentaires stupides et blasphématoires, mais entendu comme l'Esprit-Saint l'a dicté. Et qu'est-ce que l'Évangile ainsi compris? C'est Dieu, c'est l'homme, c'est la religion, c'est la morale, c'est la société, c'est la famille, c'est le droit, c'est l'autorité, ce sont toutes ces choses saintes et inviolables ramenées à leur notion la plus exacte, à leurs conditions les plus vraies, à leurs limites légitimes, aux applications les plus judicieuses et les plus irréprochables.

« Je sais bien qu'on a entendu et interprété l'Évangile autrement. On a fait un effroyable abus de ce livre sacré. »

En certaines occasions, j'ai développé les pensées suivantes :

« Puissance de l'exemple. La chose est manifeste : des exemples collectifs, solennels, présentés par

l'ensemble d'un corps immense, peuvent être infiniment salutaires à un peuple, s'ils sont purs; et précisément l'Église ne cesse de donner au monde le spectacle imposant des vertus et des dispositions opposées à tous ces instincts qui nous rongent comme une plaie, et nous menacent comme un péril. A notre passion pour le rêve et l'utopie il faut des exemples de bon sens. Eh bien, voyez si dans les doctrines et la conduite générale de l'Église vous ne trouverez pas toujours une raison souveraine, une haute et irréprochable sagesse. A notre matérialisme vénal il faut des exemples de spiritualisme et d'incorruptibilité. Et précisément ce spiritualisme vous le trouvez dans ces milliers d'âmes virginales, angéliques, que l'Église, malgré les débordements de notre siècle, sait encore faire germer dans le sanctuaire, dans la solitude, et même à travers les fanges du monde. L'incorruptibilité de la conscience ne lui est pas moins connue, pas moins habituelle que la sainteté de la vie : personne n'ignore qu'elle porte ses convictions et le culte du devoir sur des hauteurs où la vénalité n'est pas moins impuissante que la terreur à les atteindre et à les ébranler. A notre égoïsme il faut des exemples d'abnégation. Et que fait l'Église ? Dans ses enseignements elle ne cesse de dire aux fidèles d'oublier ce qui leur est dû, pour ne songer qu'à ce qu'ils doivent, de donner beaucoup et de ne rien exiger. Sa conduite répond à ses conseils, et cha-

que jour on la voit s'immoler sans demande et sans espoir de retour pour des individus ou des peuples qui non-seulement méconnaissent ses droits, mais vont jusqu'à l'outrager de leurs dédains ou de leur barbarie. A l'anéantissement du respect il faut des exemples de vénération pour l'autorité. C'est là justement la vie et la gloire de l'Église : dès que ses chefs spirituels prononcent un mot, imposent un commandement, à l'instant prêtres et fidèles s'inclinent ou s'élancent, comme si la voix qu'ils viennent d'entendre était la voix de Dieu même. Ainsi actions, attitude, langage, tout forme dans l'Église un contraste absolu avec les plaies qui nous dévorent et les entraînements qui nous emportent. Son exemple est à la fois une protestation solennelle contre nos écarts et une solennelle indication de la route où nous devrions marcher pour échapper à l'abîme. Et certes, savez-vous, Messieurs, que cette imposante leçon, s'échappant de la vie d'un grand corps, ne saurait être un bienfait vulgaire, et bien moins encore un apostolat inutile? »

QUATRIÈME OBJECTION.

IMPUISSANCE PARTICULIÈRE DES ORDRES RELIGIEUX.

CONFÉRENCE DONNÉE A NOTRE-DAME DE PARIS,

LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT, 24 DÉCEMBRE 1848.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Après avoir analysé notre état moral, après avoir défini les maux qui travaillent notre présent et les dangers qui menacent notre avenir, nous avons démontré, dans notre dernière conférence, que la société pouvait difficilement se protéger et se guérir par la seule vertu des forces humaines dont elle dispose. Nous avons démontré ensuite que l'Église, plus heureuse, pouvait être pour nous au degré suprême un principe réparateur, une

puissance tutélaire, à la seule condition qu'on lui laissât respectueusement la liberté d'agir. Je viens aujourd'hui fortifier ces conclusions par un sujet que je vous ai fait pressentir : c'est l'influence des ordres religieux.

Le côté pittoresque du monastère est senti assez bien par les imaginations de l'époque. Ce cloître, jeté sur des rochers sauvages ou caché dans des bois profonds, comme le temple du génie des solitudes, ces corridors environnant de mystère et de silence les tombes d'un cimetière, comme une guirlande de pavots entourant un cercueil, cette cloche des matines qui mêle ses accents, dans la nuit, au fracas de l'avalanche et à la voix des orages, tout cela forme un encadrement magique aux scènes romanesques, et chaque jour des écrivains le traduisent avec autant de justesse que de solennité. Mais si la poésie matérielle de ces saintes retraites est appréciée, on en rabaisse la grandeur morale. Le théâtre est sublime; mais on n'y place que des héros amoindris et plus d'une fois calomniés. Sous ces pieux arceaux on ne devrait faire apparaître que des anges, et le plus souvent on n'y voit errer que des ombres, quand ce ne sont pas des chimères.

Cette injustice n'est pas seulement propre aux romanciers; bien des hommes sérieux la partagent. Et comme on méconnaît la dignité des institutions monastiques, on en méconnaît aussi l'u-

tilité. Il est tels honnêtes citoyens dont tous les sacrifices pour le pays se bornent à bien vivre de leurs rentes; il est des femmes frivoles dont la journée se partage entre quelques soins donnés avec dégoût à leur famille, et puis des lectures légères et la fréquentation des bals et de l'Opéra; il est des publicistes à qui nous ne devons d'autres bienfaits que celui d'ouvrages remplis de paradoxes éblouissants ou de principes douteux; il est des dramaturges ou des conteurs dont les compositions sont le fléau des âmes pures; il est, enfin, une foule d'esprits insignifiants ou funestes qui pourtant croient rendre plus de services à l'humanité que toutes les congrégations religieuses ensemble. A les entendre, tous ces ordres sacrés pourraient être supprimés sans malheur. Ce serait tout simplement détruire une de ces plantes parasites qui se bornent à dévorer la substance de l'arbre qui les nourrit, et ne peuvent servir même à faire un peu de feu pour le pâtre qui grelotte aux bords de la forêt.

Erreurs profondes! méprises que je viens m'efforcer de combattre, en disant, contradictoirement aux préjugés de notre époque, d'un côté, ce que les institutions religieuses ne sont pas, de l'autre, ce qu'elles sont et peuvent être dans l'intérêt de notre société.

En venant vous signaler ce que les ordres religieux ne sont pas, je n'ai pas besoin de dire qu'ils

ne sont nullement le type, le modèle de telles communautés nouvelles dont certains réformateurs voudraient doter le monde. On l'a bien prétendu ; mais il n'est personne qui n'ait senti la différence. Quel rapport entre ces communautés où ne doivent s'épanouir que des vies angéliques, et ces autres communautés qui ne se borneront pas à méconnaître la virginité chrétienne, mais d'où l'ombre même la plus grossière de la famille sera proscrite, et où ne devra régner qu'un pêle-mêle analogue à celui des brutes dans les forêts? Quel rapport entre ces communautés religieuses où le travail est toujours grave comme une pénitence, saint comme une vertu, et ces autres communautés où le travail ne doit être qu'une fête perpétuelle, menée pastoralement au bruit de la flûte et du tambourin? Quel rapport entre ces communautés religieuses où la fraternité consiste à ce que chacun s'immole au bonheur de tous, et ces autres communautés où elle consiste à papillonner dans une orbite d'attractions passionnelles? Quel rapport entre ces communautés religieuses où l'obéissance est un acte spontané de la conscience se soumettant à une autorité douce et sainte, et ces autres communautés où l'obéissance ne sera que la servitude d'un Bédouin, marchant sous le fouet d'un pacha couronné sous le nom d'*État* ou de *capacité?* Quel rapport, enfin, entre ces communautés religieuses où l'on n'a d'autre

préoccupation que de bénir Dieu, réprimer ses penchants, se dévouer à l'humanité, et ces autres communautés où en fait de temple on n'aura plus que le théâtre, où en fait de penchants on pourra suivre tous ses instincts devenus légitimes, où en fait de dévouement on ne connaîtra d'autre sacrifice que celui de manger la pitance officielle, et de dormir ensuite paisiblement, sous la douce chaleur du soleil des mondes harmoniens? Cherchez les ressemblances?

Je laisse de côté toutes ces folies, pour m'attacher à des insinuations plus graves.

Voici l'aspect sous lequel on présente parfois la vie religieuse quand on n'en puise pas dans la foi le véritable secret. Résultat de malheurs subis ou de passions frustrées, la douleur, dit-on, frappe parfois de vertige même les têtes les plus fortes et les jugements les plus sains. On s'arrête à considérer les souffrances dont la vie est saturée; on ne voit plus les jouissances qui leur servent de contre-poids; une extrémité transitoire se transforme en épreuve permanente. Cette mobilité du monde et de l'existence, où tout change et passe, le plaisir comme la peine, la peine comme le plaisir, disparaît, et prend un caractère d'accablante fixité, devant le sentiment plus ou moins profond des tortures dont on est le témoin et la victime, et dans le sombre transport qu'on éprouve, flottant entre le désespoir et l'instinct de sa conservation, on se

demande si l'on ne doit pas renoncer violemment à des jours qui n'amènent que le deuil et à une terre qui ne promet que des larmes. A cette formidable question le paganisme fait une réponse de mort. Inspiré par lui, Caton se déchire les entrailles, parce qu'il regarde la fortune du César comme devant être éternelle, et qu'il ne croit plus à la liberté.

Le christianisme agit autrement. Il saisit au passage ces désespérés qui pensaient à se détruire, et les entraîne au fond d'un désert, loin de cette société dont le spectacle leur pèse et dont les calamités les désolent. Par le calme de la solitude il apaise la fièvre qui les agite; il leur fait user dans des privations plus ou moins légères, plus ou moins rigoureuses, ou dans les actes de la bienfaisance, cette vie qu'ils étaient sur le point de s'arracher avec le fer, ces cœurs que le découragement, si ce n'est les passions, menaçait d'étouffer; il les décide et leur apprend à se préserver d'une brusque suffocation, pour s'éteindre lentement d'une part dans le retranchement des affections même légitimes, de l'autre dans les sublimes mais monotones effusions de la prière. Ainsi une mort remplaçant une autre mort, un suicide innocent substitué à un suicide criminel, voilà le fond de la vie monastique. Il n'y a pas d'autre différence de Caton à saint François d'Assise.

Tel est le langage, Messieurs, je ne dis pas seu-

lement de quelques romanciers frivoles, mais de plus d'un grave publiciste; telle est l'explication qu'ils nous donnent de la vie religieuse. Et je me hâte d'en convenir, il y a dans leurs paroles un certain fond de vérité. Oui, Messieurs, quand des âmes se rencontrent qui, après avoir fait trop tôt le tour du monde et de l'existence, en arrivent à trouver le premier détestable et la seconde odieuse; quand il n'est plus ni position, ni plaisir, ni espérance, ni illusion qui, au lieu d'être un point d'appui où elles se reposent, ne soit un glaive qui les perce; quand, au milieu de ce désenchantement général et des lugubres pensées qu'il enfante, aucun refuge ne leur est offert contre elles-mêmes, ni par leur raison, qui justement excite leurs orages, ni par les doctrines humaines qui ne font que multiplier leurs tourments, ni par l'amitié qui les trahit et les délaisse; quand, pour se soustraire à ce martyre sans compensation comme sans issue, elles ne voient d'autre instrument que le poignard et d'autre abri que la tombe, alors le christianisme se présente avec le monastère, et se charge de les consoler. Il s'empare, mais pour la transformer, de la haine qu'elles ont conçue pour le siècle; d'un dégoût de dépit ou de satiété, il en fait un dégoût de foi, et cette épuration de leur antipathie pour la société est déjà un premier soulagement à leur désespoir. Il y ajoute un autre adoucissement en changeant leurs vues sur les traverses de la vie.

Elles en gémissaient comme d'un fardeau sans but et sans onction, il leur enseigne à les bénir comme une épreuve providentielle et féconde. Il appelle les gloires de l'avenir à embellir les angoisses du présent. Et si, malgré les charmes des horizons immortels qu'il leur entr'ouvre, le voyage leur est encore pénible, si le poids du temps leur est lourd à porter, il leur donne la charité pour compléter l'œuvre de l'espérance. Des frères sont là pour les aider à suivre leur course et à ne pas succomber sous la pression de l'abattement et de la peine. Ainsi non-seulement leur bras est désarmé, mais leur cœur est remis à flot; elles ne songent plus à se tuer pour échapper à l'inexorable ennui, elles ne songent qu'à se préparer par les joies de la vertu aux joies de l'éternité. Voilà le cloître. Et certes, à ne se placer même qu'à ce point de vue, quelle institution sublime! Ne fût-il destiné qu'à recueillir ces âmes flétries, ces imaginations malades, ces existences impatientes de se briser, n'eût-il pour objet et pour bienfait que d'éteindre dans quelques têtes le sinistre dessein de s'associer au tragique trépas de Brutus ou de Caton, ne dût-on voir dans ce port que des naufragés du bonheur, nous ne devrions pas seulement remercier le christianisme de l'avoir creusé, nous devrions chercher à l'élargir. Jamais ce genre d'asile n'eut plus d'à-propos qu'à notre époque, parce que jamais on ne vit plus de projets de suicide éclore du scepticisme

des croyances, des revers de la fortune, de l'emportement des passions, des mécomptes ou des catastrophes de la politique.

Il y a donc un fond d'exactitude à dire que la vie monastique est de temps à autre un refuge contre le désespoir, une sorte de sanctuaire où l'homme, prêt à en finir avec son être, s'en va, je ne dis pas se rattacher à l'existence, mais se résigner à l'existence, et placer sous la sauvegarde de l'espérance et d'une pénitence tutélaire un corps que menaçait l'asphyxie ou le poison.

Mais un premier tort de ceux qui proclament cette destination du monastère, c'est de l'indiquer avec des expressions fausses et propres à jeter sur le bienfait qu'elles signalent un vernis odieux, ou tout au moins attristant. On parle de suicide; suicide innocent, je le veux, mais enfin suicide. Et quel langage! Où en est l'homme désespéré quand l'Église le prend pour le précipiter au cloître? Il est anéanti; son cœur n'a plus ni sentiments ni vibrations; une seule pensée absorbe son intelligence paralysée pour tout le reste, la pensée d'attenter à ses jours. Son activité physique refuse de s'exercer dans un milieu social; il renonce à toute carrière de dévouement ou d'affaires; il s'isole et demeure en quelque façon les bras enchaînés au sein de sa mélancolie et de ses lugubres projets; on peut dire qu'il est mort, et mort doublement, pour les autres et pour lui-même. A peine,

au contraire, est-il dans la solitude, le voilà qui renaît. Son cœur retrouve graduellement ses pulsations presque éteintes. Dégagée de la préoccupation fixe et noire qui l'obsédait, son intelligence rentre en possession de son antique liberté. Ses mains, qui ne voulaient plus faire autre chose que se retourner contre lui-même, abdiquent cette intention criminelle, et brisant l'instrument homicide dont elles s'étaient armées, l'échangent contre la bêche du trappiste ou la plume du bénédictin. Trouvez-vous là, Messieurs, substitution d'un suicide à un autre suicide? N'est-ce pas plutôt l'homme ressaisissant la plénitude de son être au moment où il allait en perdre jusqu'aux derniers débris? N'est-ce pas pour lui la résurrection succédant à un trépas déjà commencé et qui peut-être deux heures plus tard devenait absolu?

Et ces mortifications qui tuent les sens, me direz-vous! et cet anéantissement de passions qui tue le cœur! tout cela ne peut-il pas s'appeler un suicide? Non, Messieurs. Qu'un jeune homme, je le suppose, use son tempérament et précipite sa vie par l'excès de l'étude; que Bichat, par exemple, dans l'intérêt de son instruction, s'enferme des mois entiers avec des cadavres, comme d'autres s'enfermeraient avec des livres; que pour surprendre les secrets de la mort il ne craigne pas d'aspirer les miasmes homicides de ces chairs décomposées, qu'il puise dans ce contact le germe d'une mala-

die qui l'enlève prématurément à l'art médical et à la patrie, comment appellerez-vous cette curiosité tout à la fois meurtrière et courageuse? Vous ne la désignerez jamais sous le nom de suicide, dussiez-vous ajouter le mot divin; vous lui donnerez toute la dignité d'une immolation; vous direz : C'est un holocauste à la science. Et moi aussi, quand un homme, de mondain désespéré qu'il était, se fait religieux mortifié; quand il s'épuise au désert pour Dieu, comme d'autres s'épuisent dans un amphithéâtre pour la physiologie; quand je le vois macérer et démolir une chair rebelle, afin de se donner ou de se maintenir une conscience plus pure, je rougirais de qualifier sa conduite par des termes empruntés à la langue de la faiblesse; j'emprunte sa définition à la langue de la générosité. Je ne l'appelle pas le suicide de la pénitence, je l'appelle l'héroïsme de la vertu, le martyre de la sanctification.

Et puis, qu'on le sache bien, ces mortifications ne sont pas aussi indiscrètes qu'on le suppose; l'obéissance les modère, et dans les limites où elles sont renfermées généralement elles ne tuent pas, elles élèvent. Leur effet est de contraindre la vie à se refouler du dehors au dedans. Ce qu'elles prennent à la santé du corps, elles l'ajoutent à la santé de l'âme. Elles aident celui qui n'était tout à l'heure que l'homme de l'abattement et du désespoir à devenir l'homme du courage et de la vertu.

Ce n'est point une destruction de l'existence, c'est un déplacement et une concentration de forces.

Il en est de même pour l'assujettissement des passions intimes. On a tort de supposer qu'il éteint toutes les affections, même les saintes affections de la nature. Il les subordonne, il les modère, il les régularise; mais il ne les anéantit pas. Bien loin de les détruire, je dirais plutôt qu'il les protége et les alimente. A son ombre se forment les amitiés les plus vraies, les plus profondes, les plus durables que connaisse la terre. A son ombre l'amour de la famille, nourri de l'amour qu'on a pour Dieu comme d'une séve toute-puissante, se maintient mille fois plus réel, plus tendre et plus impérissable que dans le monde. Nulle part nous ne rencontrons des cœurs d'enfants plus affectueux, plus reconnaissants, plus dévoués que dans les monastères.

Et sur quoi frappe donc l'assujettissement des passions? Par lui le désespéré ne fait que se débarrasser des penchants et des chagrins qui le rendaient à charge à lui-même, et menaçaient de le jeter brusquement au tombeau. Par lui, les sentiments désordonnés et les tristesses excessives étant arrachés de l'âme, la sensibilité qu'ils avaient glacée se réveille avec toute sa fraîcheur et son onction primitives. Par lui enfin cette sensibilité rajeunie, demeurant constamment pure de toutes ces affections coupables, de tous ces entraînements illégitimes qui dessè-

chent, conserve jusqu'au trépas une séve de tendresse qui, bien loin de tarir, se renouvelle et se multiplie par les épanchements mêmes qui la font déborder. Voilà le fruit véritable des austérités extérieures et des sacrifices intérieurs que s'impose le frénétique devenu religieux. Il prend sur la vigueur organique, je l'avoue; mais c'est pour accroître sa vigueur morale; il retranche quelques instincts mauvais ou subalternes, mais c'est pour faire refluer et courir dans des instincts meilleurs le suc qu'ils absorbaient; il amoncelle des ruines en lui-même; mais ce sont des ruines qui épurent et vivifient sa conscience. Elles ressemblent à ces branches mortes et à ces feuilles flétries dont la chute d'une part dégage la tige qui s'en dépouille, et de l'autre forme à la racine de l'arbre un détritus qui la féconde. Certes, je ne vois rien là qui ait l'ombre d'analogie avec le suicide; je ne vois qu'une transfiguration.

C'est donc un abus de langage que de nommer la vie monastique un suicide. On a beau dire que ce suicide est innocent, cette épithète ne rachète point le vice de la métaphore; métaphore dont l'effet, malgré tous les correctifs, sera toujours de dénaturer plus ou moins la véritable couleur des religieux; métaphore dont le tort est de leur supposer je ne sais quel fond de mélancolie, de dégoût, de marasme et de pusillanimité qui n'entre cependant pour rien dans la trame générale de

leur existence intime; métaphore enfin qui n'est pas seulement une mauvaise figure de rhétorique, mais qui tient encore du travestissement, j'ai presque dit du blasphème.

A la fausseté, ou tout au moins à l'impropriété du langage s'ajoute l'injustice de la généralisation. Si l'on se bornait à dire que de temps en temps, et par exception, le cloître sert d'asile à des âmes qui, dans le monde, se sont avancées jusqu'au bord du suicide, on pourrait avoir raison. Mais ce n'est pas ce qu'on fait. On dit en termes indéfinis que le cloître a tout simplement pour but de réconcilier avec la vie ceux qui en seraient dégoûtés, et que, par une loi presque invariable de recrutement, il n'admet dans son sein que des victimes échappées à leurs propres fureurs. Peut-être ne le pense-t-on pas, et alors quelle indignité que de le faire entendre en dépit de ses convictions! Et si on le pense, quelle erreur! Voyez dans le passé. C'est au seuil d'une jeunesse couronnée de fortune et d'espérance que Benoît va suspendre aux flancs du mont Cassin le berceau de cet ordre sublime qui donnera plus tard au monde Calmet et Mabillon. Quand Bruno monte disputer aux aigles de la Chartreuse la possession de leurs rochers, ce n'est pas une existence désenchantée, mais une gloire éclatante et un rayonnant avenir qu'il court ensevelir dans les gorges et les forêts de ces monts solitaires. Pour s'attacher à l'immortel institut de

Saint-Dominique, Thomas d'Aquin n'a pas simplement à faire le sacrifice d'un monde sans attraits ou d'un foyer sans douceurs ; il faut qu'il triomphe des piéges les plus délicats et des séductions les plus enivrantes, soit du côté du siècle, soit au château de sa famille. Et Bernard, et de Rancé, ne savons-nous pas qu'ils se sont enfuis, l'un à Clairvaux, l'autre à la Trappe, avant que le soleil se fût couché sur leurs joies, et que les mécomptes, les délaissements, les dépits ou la satiété leur eussent fait un besoin de s'enfoncer au désert ? On a vu, je l'avoue, permettez à ces noms de passer sur mes lèvres, des Héloïse et des La Vallière emporter au fond d'une cellule les restes d'un cœur flétri par je ne sais quels souffles profanes qui en avaient dérobé les premiers parfums ; mais on a vu aussi des Claire et des Thérèse vouer à Dieu d'autres cœurs, dont nul orage et nul malheur n'avaient encore fané la tendresse, ni dépouillé la vie de ce mirage qui la colore toujours au printemps d'une âme virginale.

Voilà l'histoire du cloître dans tous les siècles ; en voilà encore l'histoire à notre époque. S'il vous était donné de voir de près ces anges mortels qui peuplent les solitudes, ou exercent dans nos hôpitaux et nos écoles le double ministère de l'enseignement et de la bienfaisance, qu'y trouveriez-vous ? Vous y trouveriez de jeunes cœurs qui, en se consacrant à cette âpre et sainte carrière, ont

sacrifié des illusions que rien n'avait encore démenties, des agréments que le monde adorait, des chances et des perspectives où ne se jouait pour eux qu'une lumière sans mélange. Vous y trouveriez des hommes entrés au monastère dans la plénitude de la virilité. Ceux-là n'ont pas seulement abandonné des rêves poétiques, des probabilités éblouissantes ; ils ont quitté librement et par choix des jouissances déjà réelles, des positions acquises, une gloire assurée. Les premiers ont fui le siècle sans l'avoir essayé ; les seconds, après en avoir goûté les avantages ; les uns et les autres, avant d'en avoir essuyé les rebuts et subi les retours ; tous par un esprit de foi qui leur en a fait découvrir et mépriser le néant, avant que l'expérience le leur eût révélé ; tous par un fond de prudence chrétienne qui les a décidés à rompre avec des situations où trop de bonheur risquait de devenir un péril, et de leur faire négliger, dans les délices du temps, la conquête des biens éternels ; tous, enfin, par un principe de générosité surhumaine qui les a poussés à se dépouiller de toutes les félicités terrestres, pour se procurer en échange le sublime plaisir ou de contempler Dieu, ou de se dévouer, de s'immoler, de se martyriser pour leurs frères.

Telle est la racine, tel est le motif générateur de la plupart des vocations religieuses. Je suis sûr, Messieurs, que vous me donnez raison au dedans

de vous-mêmes, les uns par le souvenir d'une fille, d'une sœur, d'une parente quelconque, les autres par celui d'un frère, d'un ami que vous avez vu partir pour le désert avec un cœur sans blessure et un passé sans tempête. Et quand par extraordinaire vous n'appuieriez point ici mes paroles par des exemples personnels, par des traits de famille, le fait que nous alléguons n'en resterait pas moins incontestable. Oui, c'est seulement par intervalles et en très-petit nombre que le toit monastique est appelé à recueillir sous son abri des âmes échouées aux écueils de la vie. Oui, ces pauvres religieuses qui se glissent là-bas dans la rue, comme les anges de la modestie et du silence, ces humbles filles au costume étrange, au voile grossier et sombre, elles dont sourit peut-être la vanité du sang ou celle de la mondanité, ces humbles filles cachent très-souvent sous leur manteau gris ou noir le trésor d'un nom radieux et d'une existence magnifique, immolés avant tout naufrage aux gloires obscures et aux laborieuses satisfactions de la charité. Oui, telle est encore la puissance du catholicisme, que pour former ces institutions claustrales, qui sont comme sa couronne d'honneur, il n'en est pas réduit à n'avoir que des diamants ternis par les passions, brisés par le désespoir et rejetés par le monde; il sait encore s'approprier, au moment de leur plus vif éclat, les pierres les plus riches, les perles les plus

brillantes de l'humanité pour les attacher à son diadème. Et quand, publiciste ou romancier, on suppose le contraire, malgré toutes les formules de respect et d'éloges dont on entoure ses insinuations, on ne peut échapper à cette odieuse alternative : ou bien l'on calomnie ce que l'on connaît, ou l'on blasphème ce que l'on ignore.

Nous avons dit ce que les institutions religieuses ne sont pas ; il faut dire maintenant ce qu'elles peuvent être pour le bien de la patrie, et prouver qu'elles doivent être infiniment chères au savant, à l'économiste et au philanthrope, au moraliste et à l'homme d'État.

Je m'adresse d'abord au savant, et je lui dis : Il importe souverainement aux peuples que la science dont ils sont en possession soit pure et profonde : si elle n'est pas pure, elle les corrompt et les perd ; si elle n'est pas profonde, elle n'est plus qu'une insignifiante et puérile auréole sur la tête des nations. Un fait maintenant est certain, c'est que la science n'a point parmi nous ce double caractère. Au lieu d'être exacte et impartiale, elle est systématique, passionnée et fausse ; on a dit avec raison qu'elle n'est depuis soixante ans, par ses intentions, qu'une immense conspiration contre la vérité. D'autre part, elle n'a pas plus de gravité que de conscience ; elle est assez générale, si vous le voulez, mais elle est encore plus superficielle. On ne la puise pas avec ampleur aux grandes sources, on la puise

dans des résumés universels; et, comme l'a dit un écrivain profond de notre époque, le siècle des abrégés encyclopédiques est aussi le siècle des hommes médiocres et des petits ouvrages. On est pressé de pouvoir un peu parler et écrire de tout ou de quelque chose; mais l'on ne creuse rien; on ne compose aucun écrit important et monumental sur rien : on n'a pour cela ni assez de sérieux, ni assez de désintéressement, ni assez de patience. Voilà où nous en sommes : les demi-savants et les productions légères surabondent aujourd'hui; mais où sont les savants de premier ordre et les œuvres de longue haleine? Les œuvres de longue haleine, elles se sont réfugiées dans les romans. Nous en avons de huit volumes, de dix volumes, de douze volumes au besoin. N'est-ce pas énorme? Oui, comme papier sans doute; mais comme idée, comme doctrine, comme moralité, comme leçon, qu'en devons-nous dire? N'est-ce pas le cas de finir avec la tragédie par un douloureux *hélas!*

Hé bien! voulez-vous restaurer la vraie science? Cette science de première main, infatigable de travail, inépuisable de longanimité dans ses recherches, cette science illimitée dans son étendue, colossale dans les édifices élevés de sa main, sévère et judicieuse dans sa critique, logique, certaine, équitable dans ses conclusions, cette science en un mot telle que nos aïeux la comprirent; tenez-vous à ce qu'elle renaisse de ses cendres et nous cou-

vre encore de sa gloire? Ah! laissez, laissez reparaître et se multiplier les corporations religieuses. Faites sortir de leurs décombres Saint-Maur, Saint-Hydulphe, l'Oratoire, et nous verrons, à l'ombre de ces studieuses retraites, éclore une seconde fois des Montfaucon, des Bouquet, des Thomassin, ces géants du savoir, devant qui nous ne sommes que des atomes. Une seconde fois, nous verrons ces ouvriers merveilleux de l'intelligence, maîtres de tout leur temps grâce à l'indépendance d'un célibat angélique, doués de ressources et d'auxiliaires par la corporation dont ils feront partie, éditer quelqu'un de ces recueils immenses, quelques-unes de ces annales gigantesques, destinés à dominer une époque d'aussi haut que les pyramides des Pharaons dominent le désert. Une seconde fois, pour nous consoler de tant de plumes hâtives, de tant d'auteurs impatients de renommée, de tant d'écrivains qui spéculent sur les préjugés et les capricieux enthousiasmes du présent, et se moquent de l'avenir et de la vérité, nous verrons des hommes écrire non point avec l'aveugle rapidité de l'ambition, mais avec l'austère lenteur de la conscience; non pour improviser un piédestal à leur nom, mais pour laisser un monument à l'humanité; non point avec cette vanité fiévreuse qui tourmente et presse la gloire, mais avec ce calme désintéressé qui l'attend, et faisait dire à Képler en parlant de lui-même : « Je n'ai pas du tout be-

« soin d'être sitôt admiré. Dieu n'est-il pas resté « cinq jours, c'est-à-dire cinq mille ans, avant de « créer un être intelligent qui pût contempler et « admirer le monde? Je ne veux pas être plus « pressé que Dieu. »

C'est là, du reste, le côté le moins important des instituts religieux. Vous êtes peut-être économiste? A vous alors je dirai : Fils d'une époque de transition, ou plutôt de transformation, vous vous occupez des améliorations par lesquelles on pourrait adoucir les maux et développer le bien-être de notre société. Les classes pauvres et souffrantes surtout vous intéressent. Imaginer, fonder, faire fleurir des institutions qui pourraient, en sauvant leur dignité, alléger leur misère, voilà l'objet le plus assidu de vos vœux, voilà aussi la préoccupation la plus habituelle de votre intelligence. Et certes, rien n'est plus louable que ce désir; rien de plus opportun ni de plus respectable que les efforts qu'il vous inspire, parce que nous sommes loin d'avoir atteint la plus haute perfection possible dans la répartition générale du bonheur.

Mais en même temps, laissez-moi le proclamer, avec la tâche que vous vous êtes prescrite, avec le but que poursuit la générosité de vos intentions et de votre travail, vous devez encourager avec ardeur et protéger avec amour les congrégations religieuses. Pour quelques-unes de vos fondations, il vous faudra des auxiliaires, des instruments, et

où en trouverez-vous de plus complets et de plus heureux que des frères ou des sœurs? Le passé nous l'apprend. Mille fois, par un système d'impiété tracassière ou d'ombrageux despotisme, on a voulu leur substituer des mercenaires, et jamais on n'a pu les faire oublier. On n'a gagné que deux choses à leur départ : de hautes garanties de moins, de l'incurie et souvent du gaspillage de plus. Conscience, ordre, vigilance, économie, sollicitude, ascendant moral, ils possèdent tous ces avantages à un degré d'incontestable prééminence. Par là ils font plus que personne, d'un côté, la richesse et la régularité des établissements qu'ils desservent, de l'autre, le bonheur et la réforme des infortunés dont ils s'occupent. On dirait que le ciel leur donne dans une mesure à part l'intelligence des œuvres et l'empire des cœurs. C'est là un phénomène que constatent tous les rapports et toutes les statistiques composés par des hommes d'expérience et de bonne foi. C'est là ce que démontre avec une irréfutable évidence le parallèle entre les institutions administrées par des corporations religieuses et les institutions où elles ne furent jamais ou qui les ont proscrites. Je vous défie par exemple de trouver, dans toute l'Angleterre et dans toute la Prusse protestantes, un seul hôpital où les soins distribués par des mains séculières vaillent, comme économie et comme influence, ceux que dispensent ailleurs les filles de Saint-Vincent de Paul ou de Saint-Augustin.

Auxiliaires de l'économiste, les instituts religieux en peuvent être aussi le supplément. Vous aurez beau créer, Messieurs, vous ne pourrez ni suffire à tout ni tout faire à la fois ; il faudra nécessairement que vous en passiez par bien des lacunes et bien des ajournements. Et voilà précisément la place des ordres monastiques. Ce que vous n'apercevez pas, ce que vous ne pouvez pas, ce que vous laissez au temps, ils en feront leur part. Ils ont par excellence, et avec le plus parfait à-propos, le don de deviner et d'introduire dans la chaîne des établissements publics les anneaux qui lui manquent. C'est là le fond de leur histoire entière. Toutes les fois que de vastes et douloureuses plaies se sont abattues sur le monde, à défaut des économistes et des philanthropes du temps, ils ont été là pour y porter remède : ou bien ils sont nés pour les guérir ; ou bien, s'ils existaient, ils ont inauguré, dans ce but, quelque invention nouvelle et salutaire. Telles ont été l'origine et la gloire de l'ordre fondé par saint Félix de Valois pour le rachat des captifs ; de celui de Fontevrault, institué par Robert d'Arbrissel pour ouvrir un asile à la vertu naufragée ; de celui de Saint-Jean de Dieu, établi, par le bienheureux qui lui a donné son nom, pour être comme un supplément d'intelligence pour les infortunés à qui la nature ou de déplorables secousses ont refusé ou ravi l'inestimable trésor de la raison. Ce qui s'est fait alors se fait encore au-

jourd'hui. Dès qu'on pose le doigt sur un clavier sonore et bien construit, il en part une note plus ou moins mélodieuse; de même, dès qu'une misère profonde, dès qu'une souffrance publique échappe à l'œil ou aux ressources de l'assistance humaine et vient frapper le sol monastique, de ce sol toujours fécond, toujours inépuisable, il sort une œuvre correspondante à la douleur qui l'a touché. Partout, en France, en Belgique, en Italie, en Allemagne, le même prodige se manifeste. Et ce qu'il y a de plus merveilleux, c'est que ces corporations, qui germent avec une si admirable opportunité, semblent pouvoir se passer du temps, cette puissance formidable avec laquelle toutes les autres puissances doivent pourtant compter. En un clin d'œil, elles réunissent, pour la bienfaisance, des ressources que les collecteurs d'impôts, avec des gendarmes et des garnisaires, mettraient des mois entiers à recueillir pour le trésor; instantanément, en quelques minutes, en quelques heures, elles jetteront les bases et les bases impérissables d'un monument que tous les économistes rassemblés auraient peine à édifier dans un siècle. N'est-ce pas ainsi qu'un seul discours de saint Vincent de Paul a créé pour sept mille indigents l'hospice colossal de la Salpêtrière? Il est évident, après cela, Messieurs, que, dans ce travail de progrès et de rénovation qui nous absorbe, nous devons prudemment appeler ces institutions à notre aide. Les

vides que nous laisserons involontairement dans nos améliorations, elles se chargeront de les combler; les impossibilités qui nous arrêteront, elles risqueront de les vaincre. Si nous apportons des retards à réaliser nos plans et les espérances du malheur, elles abrégeront à la société par leurs propres bienfaits les longueurs de l'attente; elles seront là comme ces palmiers d'Assyrie à l'ombre desquels les caravanes de l'Orient se délassaient du soleil et reprenaient courage, avant d'arriver aux jardins enchantés de Babylone.

Il y a plus : les mêmes congrégations qui peuvent servir de supplément aux œuvres des économistes et des réformateurs, peuvent aussi leur offrir de précieuses inspirations. Voici par exemple que nous nous occupons vivement d'agriculture à développer, d'associations à fonder. Eh bien! croyez-vous, Messieurs, que des religieux ne pourraient pas nous fournir d'utiles renseignements, d'intelligents conseils sur les associations, les bases, les règlements, les précautions par lesquelles on pourrait les rendre fructueuses et durables? Croyez-vous également que les trappistes n'auraient rien à nous indiquer sur l'agriculture, sur les fondations et les procédés que nous aurions à mettre en œuvre pour lui donner de l'essor, et rendre ses progrès parmi nous faciles et populaires? En général, les congrégations religieuses s'abstiennent de deux choses, le fracas et les essais téméraires :

d'une part, elles se taisent; de l'autre, elles n'emploient que des moyens simples, positifs, éprouvés, et dans leur modestie prudente, mais éclairée, elles réussissent. Tandis que d'autres avec beaucoup de bruit et d'énormes dépenses n'ont rien obtenu pour eux, ni rien fait pour le bien public, elles, avec leurs humbles traditions et leur silence, elles ont réalisé des travaux qui pour elles d'abord ont été un succès, et pour d'autres tantôt un encouragement, tantôt une leçon, et toujours un bienfait. Ainsi, qui l'ignore? il est en France des phalanstères qui ont échoué; leur berceau n'a été qu'une tombe où s'est englouti un argent énorme, d'où nulle vertu n'est sortie; et maintenant sur les mêmes lieux qui les ont vus périr, des colonies pénitentiaires se sont installées sous la direction de quelques modestes frères. Leurs débuts sont moins retentissants que ceux de leurs prédécesseurs; mais ils sont plus heureux: les établissements, sous leurs nouveaux maîtres, marchent avec avantage pour ceux qui les habitent, et d'un autre côté répandent un rayonnement précieux d'émulation, de lumière et de développement sur le cercle qui les entoure.

De même donc que les économistes pourraient trouver dans les congrégations religieuses des instruments habiles pour exécuter leurs plans, des suppléments avantageux pour remplir les lacunes de leurs créations, ils pourraient aussi trouver en

elles des conseils intelligents et des idées fécondes.

Enfin, vous êtes non-seulement savant, non-seulement économiste, mais moraliste, mais législateur, mais homme d'État, et avec ce caractère votre premier devoir est d'assurer notre honneur en face de l'avenir. Et en quoi consiste cet honneur ? Il consiste, pour un peuple, à posséder assez de grandeur morale pour faire un riche contre-poids à ses misères. A ce compte, Messieurs, nous avons besoin de puissantes compensations, parce que nous avons de grandes hontes à racheter. Nous avons surtout celle d'avoir produit et même exalté une certaine littérature qui souvent a porté la barbarie dans les formes, et toujours le cynisme dans les choses; une littérature dont le crime est d'avoir détrôné tout ce qu'il y a de pur dans le monde pour glorifier toutes les infamies, réhabiliter toutes les flétrissures, déifier toutes les fanges; une littérature enfin dont les auteurs, pour donner tout à la fois moins d'odieux et plus d'essor à leurs débordements, ont dissimulé leur sexe et leur nom sous le voile d'un pseudonyme éhonté. Voilà une de nos grandes ignominies. Et où chercher un contre-poids qui la balance? Ah! ne nous contentons pas des vertus ordinaires; multiplions, multiplions les vertus héroïques des institutions religieuses. A ces consciences qui se sont si profondément souillées, laissons le cloître opposer tant qu'il voudra des âmes qui se divinisent, afin que, si notre siècle doit

se présenter à l'histoire avec des prodiges de licence dans une main, dans l'autre il puisse montrer des prodiges d'innocence et de moralité.

Ce n'est pas seulement à notre honneur historique, c'est encore à notre bonheur actuel que le législateur et l'homme d'État doivent le développement et la protection des instituts religieux. Nous avons fait des constitutions nouvelles et plus libérales, dit-on, que celles qui les ont précédées. Sur le frontispice de ce temple nous avons gravé des principes qu'on appelle augustes et des maximes qu'on qualifie du titre de fécondes. Enfin, sur les bases dont les lignes sont tracées par cette loi fondamentale, nous comptons remanier l'organisation du pays et imprimer à son mécanisme un sceau de perfection jusqu'à ce jour inconnu. A merveille! Mais n'oublions pas que constitution, principes, maximes, mécanisme social, tout cela ne peut point porter ses fruits par soi-même. Ce qui en assurera les bienfaits, c'est la moralité générale. Avec des vertus, on peut se passer à la rigueur de codes politiques; mais sans vertus, les codes politiques, même les plus sublimes, ne sont que de sublimes inutilités, de fastueuses dérisions.

Ah ! que les congrégations religieuses peuvent admirablement vous servir pour donner de la vigueur et du jeu à ce ressort, d'où dépend si fort le movement régulier de la machine publique.

Il y a d'abord une fraction de l'humanité flétrie par les lois, momentanément proscrite de la société, mais qui doit y rentrer un jour. Celle-là comment la moraliserez-vous ? Comment arriverez-vous à faire que le lieu de son expiation soit pour elle un théâtre de réforme et de retour à la vertu ? Ce n'est point par des surveillants et des geôliers. Si la chose est possible, elle ne peut s'accomplir que par des frères et des sœurs de prison.

Je prends maintenant cette autre fraction de l'humanité qui est restée pure, intacte dans son honneur. Qu'y voyons-nous ? Sur le premier plan, ce sont des malheureux. Et dans l'âme de ces indigents, quel sentiment importe-t-il de relever ? Celui de la résignation, brisé en eux par tant d'excitations funestes. Et pour réveiller la résignation quel moyen sera le plus efficace ? Incontestablement le spectacle et l'abnégation d'un riche renonçant à une belle fortune, pour se faire volontairement pauvre comme eux, marcher pieds nus comme eux, manger du pain noir et boire de l'eau comme eux, les encourageront beaucoup plus à la patience que les leçons d'un philosophe à qui ses ouvrages apportent de magnifiques revenus, et qui d'ailleurs ne se refuse aucune jouissance.

Moralisatrices pour les classes pauvres, les congrégations religieuses ne le sont pas moins pour les classes qui sont à l'aise. Elles agissent sur la moralité générale par l'instruction ; sous leurs

mains, il n'est pas jusqu'aux chiffres eux-mêmes, jusqu'aux opérations algébriques qui n'aient le secret de parler de vertu. Elles agissent par l'apostolat; bon gré, mal gré, quand leur voix retentit au milieu des peuples, il faut bien que les esprits même les plus égarés et les âmes même les plus perverties subissent, au moins comme le passage d'un éclair, la pensée du devoir et la vue de la vérité. Elles agissent par leur seule apparition, par leur seule existence au sein des nations. Jeunes gens, pères de famille, quand vous allez assister à des spectacles profanes, quand vous y conduisez vos épouses, vos filles ou vos sœurs, que vous disent à vous-mêmes, que disent aux cœurs frêles et délicats qui siégent à vos côtés, ces héros ou ces héroïnes de tragédie ou d'opéra dont le talent vous enivre, et que vous couvrez également de vos applaudissements et de vos fleurs? Quels souvenirs en rapporte votre imagination? Quel fruit en revient à votre vie? Ah! trop souvent que de tempêtes en votre âme! que d'orages dans celle de ces êtres adorés que vous avez fait participer à votre imprudence, en les associant à vos plaisirs! Pour vous et pour eux, que de fois l'objet d'une commune admiration n'a-t-il pas été la cause d'une commune ruine! Il n'en est pas ainsi de l'aspect d'un religieux ou d'une épouse de Jésus-Christ. Que le dominicain passe à côté de vous avec sa tunique blanche, que le capucin vous coudoie avec

ses pieds nus, sa longue barbe et son froc brun, vous pourrez bien sourire; vous pourrez murmurer entre vos dents : « Voilà qui est trop moyen âge! » mais en définitive, vous ne pourrez vous défendre d'une certaine vénération pour celui dont les livrées vous rebutent, et dans le secret vous direz : Cet homme-là vaut mieux que moi ! Je suppose encore que vous et vos enfants vous rencontriez une religieuse dans la rue; je suppose que vous alliez lui parler à travers les grilles du cloître. Cette sévérité de vêtement, cette modestie de manières et de tenue que vous remarquerez en elle, ce je ne sais quoi d'angélique dont s'empreint, et la virginale expression de sa physionomie, et la douce timidité de son regard, et l'accent naïf et pur de sa voix elle-même : tout cela, convenez-en, répand dans l'âme qui l'admire un parfum céleste, au lieu d'y allumer une fièvre périlleuse. Après ce spectacle, qui vous saisit inévitablement de respect, à moins qu'on ne soit un misérable, on ne trouve pas la paix et l'intégrité du cœur plus difficile et plus amère; on se sent plus incliné vers la vertu dont on a surpris comme un symbole vivant et divin dans la fille de sainte Ursule ou l'enfant du Carmel.

Oui, ces âmes immaculées sont autant de flambeaux qui rappellent malgré eux le devoir à ceux qui voudraient l'oublier; elles sont un sel préservateur contre l'envahissement général de la cons-

cience publique par le fléau toujours plus dévorant de la corruption. Il n'est pas jusqu'aux retraites qu'elles habitent qui ne soient une leçon salutaire. Jamais on ne passe au pied d'une maison religieuse, jamais on ne voit ces murs pieusement jaloux dont elle s'environne, pour s'abriter contre les yeux indiscrets et les bruits importuns du monde, jamais on n'entend retentir le tintement de sa cloche mélancolique, sans éprouver un bon désir ou ressentir un remords. C'est là comme une apparition de l'éternité qui vous force un instant d'y réfléchir; il en sort un cri qui vous parle de sanctification comme d'autres demeures vous parlent de licence; et la sagesse des législateurs ne saurait rien faire de plus moralisateur, pour les peuples, que de permettre à ces chastes asiles de se multiplier librement et de se dresser pour ainsi dire à chaque pas, comme une pensée de Dieu, comme un fanal du monde futur, comme un foyer d'où jaillisse une incessante irradiation de nobles exemples et de hautes vertus.

Dans tous les temps cette bienveillance témoignée, cette latitude laissée aux ordres religieux serait, non-seulement une justice, mais un avantage; jamais pourtant plus qu'à notre époque. Autrefois, quand le royaume de Théodoric et d'Amalasonthe, penchant vers son déclin, menaçait l'Italie d'une transformation problématique et douloureuse, on vit Cassiodore, longtemps ministre de

cet empire ébranlé, chercher, sur les côtes de la Calabre et dans la paix de la vie monastique, un abri contre les sollicitudes attachées au gouvernement des peuples et les anxiétés qui planaient sur leur avenir. Vers le même moment, frappé de la caducité des choses terrestres, si puissamment révélée par la dislocation de l'univers romain, incertain sur le résultat définitif et suprême qu'enfanterait pour le monde ce formidable chaos, saint Eucher s'exila volontairement sur les rochers de Lérins. Et là, sous les ailes de l'étude et de la vertu, il lui fut donné de goûter un repos inaccessible aux secousses de la société qui, non loin de là, s'écroulait sous les coups des Barbares. Une foule de grands personnages imitèrent ces illustres émigrations vers le désert; et ce fut un bonheur. Ainsi fut sauvé en Europe le feu sacré de la civilisation.

L'heure où nous vivons est assez semblable à cette époque solennelle. Comme alors, nous sommes entre un ordre de choses qui finit et un ordre de choses qui commence. L'espérance ne nous est pas interdite; mais l'inquiétude aussi nous est jusqu'à un certain point permise. Dans ce mélange d'ombre et de lumière où nous flottons, je ne vous dirai point : Faites comme Eucher et Cassiodore ! Mais je vous dirai : Comme au temps de ces grands hommes, le besoin de la vie religieuse, la passion de la solitude, se font profondément sentir. Ah !

laissez les âmes que cet instinct travaille obéir au sublime attrait qui les sollicite ! N'assignez aucune borne, n'opposez aucune entrave aux pieuses associations qu'elles aspirent à fonder ! Ce seront tout autant de petites républiques qui tourneront au bien de la république nationale. Là nous apprendrons à placer la racine de la liberté vraie dans l'assujettissement des passions, et sa limite dans un respect religieux pour l'autorité. Là nous verrons les enfants de princes et les fils de paysans jouissant des mêmes droits sans ombrage, courbant la tête avec amour sous le même niveau ; et ainsi recevrons-nous un sublime encouragement à pratiquer, avec une sincérité chaque jour croissante, dans ce qu'il a de possible, le magnifique système de l'égalité. Là nous trouverons, fondée sur l'abnégation la plus absolue et portée aux plus héroïques dévouements, cette fraternité que nous appelons si haut, et qui malheureusement règne si peu d'individus à individus et de peuples à peuples. Là enfin nous rencontrerons sans cesse, et un modèle vivant pour nous faire connaître, et un tout-puissant aiguillon pour nous exciter à acquérir ces mâles vertus qui font tout ensemble, et les chrétiens parfaits, et les grands citoyens, et les grandes nations !

CINQUIÈME OBJECTION.

INCOMPATIBILITÉ DE L'ÉGLISE

AVEC

L'ESPRIT ET LES INSTITUTIONS DES TEMPS MODERNES.

CONFÉRENCE DONNÉE A NOTRE-DAME DE PARIS,

LE CINQUIÈME DIMANCHE DE L'AVENT, 31 DÉCEMBRE 1848.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Nous avons consacré notre dernière conférence à développer les bienfaits que la société peut recevoir des institutions monastiques, des congrégations religieuses. Après avoir ramené à leur véritable notion le but et la nature de la vie sainte à laquelle elles se dévouent, nous avons dit qu'elles devaient être chères à l'ami de l'étude et des lumières, à l'économiste et au philanthrope, au mo-

raliste et à l'homme d'État : à l'ami de l'étude et des lumières, parce qu'elles sont le seul moyen de restaurer la science sérieuse et profonde; à l'économiste et au philanthrope, parce qu'ils peuvent trouver en elles d'utiles inspirations, un supplément précieux et d'intelligents auxiliaires; au moraliste et à l'homme d'État, parce qu'elles ont une puissance souveraine pour développer et soutenir ce sens moral qui seul fait l'empire des lois, la force réelle et le véritable honneur des nations. Ainsi se trouve confirmée par une nouvelle preuve l'influence réparatrice que nous avons dit pouvoir être exercée par l'Église sur le monde social.

Il n'y a qu'un malheur, dit-on, à tout cela. Et lequel ? C'est que, pour régénérer un siècle, il faut être à la hauteur de ses tendances, il faut en avoir l'esprit, et l'Église n'a plus celui de notre époque. Depuis quelques mois surtout, l'humanité la déroute et lui échappe. Ces miraculeux bouleversements qui viennent de creuser et jeter tout un abîme entre l'année qui s'achève et celle qui la précéda; cet avénement solennel des peuples au gouvernement d'eux-mêmes dont ils ont été le signal; cette largeur de formes et d'institutions politiques substituées au cadre rétréci du passé; cet immense tressaillement de liberté qui, d'un bout du monde à l'autre, fait chanceler tous les despotismes; tout cela évidemment constitue un ordre de choses qui ne va nullement aux instincts de l'Église. Elle

craint l'ampleur et l'indépendance de cette atmosphère où nous venons d'entrer. Son âme ne bat plus à l'unisson de notre âme : chacune de ses idées, chacune de ses palpitations est comme le désaveu de nos propres palpitations ; et dès lors ce qu'elle a de mieux à faire, c'est d'abdiquer. Si elle persistait à vouloir être notre guide, elle ne serait plus qu'un embarras pour le char qui nous emporte vers l'avenir.

C'est là ce qu'ont dit et répété cent fois dans ces derniers temps certains publicistes, certaines feuilles qui se donnaient une importance presque officielle. Déjà sans doute ils ont été confondus par le bon sens public; déjà nous les avons indirectement réfutés dans nos conférences précédentes; néanmoins il sera bon de nous rendre compte de leur injustice ou de leur méprise avec plus de détail. C'est ce que nous ferons en résolvant la question suivante : Est-il vrai que l'Église soit incompatible avec l'esprit et les institutions modernes?

Le sujet est délicat; j'espère le traiter avec prudence.

Je commence par une observation qui me semble importante : c'est qu'une religion et la société qui la personnifie peuvent avoir une certaine incompatibilité avec l'esprit et les institutions d'une époque, sans être pour cela dans leurs torts.

Les nations ne sont ni plus infaillibles ni plus

impeccables que les individus. Non-seulement elles peuvent tomber passagèrement dans des erreurs effroyables et des vices monstrueux; elles vont encore parfois jusqu'à graver leurs passions et leurs délires dans leurs institutions publiques, comme sur des monuments destinés à les rendre durables, j'ai presque dit immortels! Et ce n'est pas là simplement le malheur des peuples naissants ou illettrés. On voit par les sociétés polythéistes que c'est aussi celui des civilisations même les plus mûres et les plus savantes. A quelque degré de lumière et de perfection qu'elles soient parvenues, il est rare qu'on ne retrouve pas un alliage plus ou moins fâcheux dans les constitutions qu'elles enfantent. Presque toujours sur plus d'un point, ou des lacunes s'y rencontrent, ou des instincts mauvais y percent, ou des immoralités y éclatent, ou des paradoxes y sont inscrits. Quand ce n'est pas leur ensemble que ces défauts affectent, ils règnent dans les détails : tant l'homme social aussi bien que l'homme privé a peine à ne pas imprimer partout le sceau de son néant et de sa dégradation! Tant l'argile et le fer se mêlent inévitablement à l'argent et à l'or dans les statues qu'il façonne, à quelque temple d'ailleurs qu'elles soient destinées, temple de la Divinité ou temple de la patrie!

Maintenant, je le demande, pour être compatible avec son époque et rester digne de vivre,

faut-il qu'une société religieuse, qu'une puissance doctrinale accepte ces institutions, en tout, d'une seule pièce, quelles qu'elles soient, bonnes ou mauvaises? Si elle les répudie dans ce qu'elles peuvent contenir d'absurde ou d'inique, lui en ferez-vous un crime? Aurait-elle eu tort de protester contre l'organisation du monde païen, organisation flétrie par tant d'horreurs? Serait-elle plus coupable aujourd'hui, si en Russie, en Chine, en Océanie, elle refusait de s'accommoder à ce qu'il peut y avoir de superstitieux ou d'immoral dans le mécanisme politique de ces peuples divers? Non, sans doute. Je ne connais ici qu'une intolérance condamnable : c'est une intolérance aveugle et absolue; c'est une intolérance qui repousserait toute alliance avec les institutions publiques, même dans ce qu'elles auraient de pur et de sensé; c'est cette intolérance à la musulmane qui maudirait et mettrait en poudre tout ce qui ne serait pas l'œuvre de son prophète. Mais une incompatibilité discrète, une incompatibilité qui se bornerait à répudier toute solidarité avec des lois injustes et un ordre de choses contraire aux règles suprêmes de la justice et de la nature; une incompatibilité semblable à celle que les grands réformateurs ont déployée contre les abus qu'ils ont fait disparaître; une telle incompatibilité, bien loin d'être illégitime, est plutôt une gloire en même temps qu'une vertu; elle renferme tout à la fois un gage de bon

sons, un germe d'intelligent patriotisme et un ressort tout-puissant de progrès.

Que suit-il de là? C'est que tout n'est pas tranché quand on a dit : L'Église est incompatible avec les institutions modernes; donc son temps est passé. Ce raisonnement est trop indéfini pour être concluant. L'Église est incompatible? Mais en quoi? Avec quelle partie de l'esprit public et de nos institutions? Est-ce avec ce qu'il y a de défectueux? Mais alors où est le mal? Est-ce avec ce qu'il y a de sage et d'heureux pour les peuples? Mais alors qu'on fasse sortir l'accusation des termes généraux où on la pose. Il faut indiquer en détail l'objet sur lequel on reproche à l'Église une incompatibilité rétrograde ou coupable; et nous défions qu'on puisse en signaler un seul avec l'ombre de justice.

Seconde observation. Un voyageur se trouvait sur un sommet des Alpes, au déclin d'une brillante journée; il cherchait au ciel du couchant s'il n'apercevrait pas quelqu'un de ces mirages merveilleux que forme parfois, à travers la transparence des nuages, la lumière du jour qui va s'éteindre. Tout à coup il vit apparaître, à la lisière de l'horizon, l'image de deux soleils. Les disques en étaient absolument semblables de formes, de dimensions et d'éclat; il fut un moment sans pouvoir se dire où était le soleil véritable. J'éprouve dans la question qui nous occupe un embarras analogue. On

parle de l'esprit public, de l'esprit de nos institutions, de l'esprit des temps modernes : c'est bien ; mais où le prendre? Ce voyageur n'avait que deux simulacres de soleil devant ses yeux ; mais nous, au lieu d'un, de deux, de trois, de cent esprits publics, nous en avons des milliers au firmament de la presse et de l'opinion. L'un prétend qu'il tourne au bleu ; l'autre soutient que c'est au rouge. Il souffle en avant, s'écriera celui-ci. — Et moi je vous dis qu'il souffle en arrière, s'écrie celui-là. L'intelligence générale se morcelle en partis aussi nombreux qu'ils sont divergents, et chacun d'eux affirme avec un égal dogmatisme qu'il représente seul, ou du moins mieux que personne, le génie et les instincts de l'époque et de l'humanité : c'est la contradiction la plus extrême ; c'est le chaos le plus profond. Et puis l'on vient dire à l'Église qu'elle est incompatible avec l'esprit actuel ! Eh ! de grâce, commencez donc par vous entendre sur ce que vous nommez l'esprit actuel ! A toutes ces définitions opposées, inconciliables, que vous en donnez, substituez une définition commune, collective, consacrée par un acquiescement unanime. Dites-nous où est le vrai soleil ; et quand nous l'aurons trouvé, nous prendrons sa lumière ; nous la soumettrons au prisme, et nous verrons si décidément elle ne peut s'harmoniser et se fondre avec celle de l'Église.

Troisième observation. Dans une simplicité que

je crois un peu être celle du bon sens, je cherche l'expression de l'esprit public dans les maximes et les vœux les plus universellement proclamés : je la prends dans ces trois grandes paroles que je trouve gravées partout, sur la porte des palais comme sur celle des prisons, sur les édifices religieux comme sur les corps de garde : « Liberté, égalité, fraternité. » Et d'où vient cette devise ; d'où viennent les sublimes idées qu'elle contient ? Est-ce, comme on l'a dit, des jours les plus atroces de notre histoire ; de ces jours où la liberté peuplait les cachots, où l'égalité faisait tomber toutes les têtes honorables, où la fraternité transformait la France en une nation d'anthropophages ? Ah ! c'est d'une source plus antique et plus pure que ces nobles doctrines nous descendent. La révélation nous en a été faite par Jésus-Christ. C'est ensuite l'Église qui les a proclamées : c'est elle qui les a fait pénétrer dans la conscience, les mœurs et les institutions publiques ; c'est elle qui les fait encore vivre dans le monde. Et si le catholicisme venait à s'éteindre parmi nous, malgré tous ces banquets où tant de prophètes et de prophétesses les répètent et les glorifient d'un accent tantôt si doucereux et tantôt si formidable, ces grands principes ne tarderaient pas eux-mêmes à périr. Les mots resteraient dans le langage, mais la chose disparaîtrait dans le sang ou la boue. On laisserait encore le nom du Dieu sur le temple, mais le Dieu lui-

même serait impitoyablement proscrit du sanctuaire.

Je pourrais m'arrêter là, mais je consens à pousser plus loin.

Deux éléments me semblent résumer ce qu'on appelle l'esprit public dans la situation où nous sommes momentanément placés : le premier est un élément de principe, le second un élément d'appréciation morale et d'opportunité. Les peuples ont droit au gouvernement d'eux-mêmes : voilà l'élément de principe. Au point où en est la civilisation, les peuples sont assez mûrs pour exercer le gouvernement d'eux-mêmes sous la forme démocratique : voilà l'élément d'appréciation morale et d'opportunité.

Eh bien! que pense l'Église de ces deux questions?

De savoir si, nous autres Français et les autres peuples européens, nous sommes mûrs pour la démocratie, c'est un problème qu'elle s'inquiète peu de résoudre. Elle laisse chacun le trancher suivant ses lumières, à la réserve toutefois de ne pas transformer en droit révolutionnaire la solution à laquelle on aura cru devoir s'arrêter.

Quant au droit des peuples au gouvernement d'eux-mêmes, il y a trois points que l'Église consacre et place au-dessus de toute contestation. Premièrement, toute autorité découle originairement de Dieu; sous quelque forme qu'elle doive

s'exercer, elle n'a pas d'autre source : *Non est potestas nisi a Deo*[1]. Secondement, tout pouvoir légitimement constitué doit être respecté et obéi, non-seulement par un motif de nécessité égoïste ou de crainte mercenaire, mais par un principe de conscience et de foi : *Subditi estote, non solum propter iram, sed etiam propter conscientiam*[2]. *Subjecti estote propter Deum*[3]. Troisièmement, si les pouvoirs imposaient des ordres ou des défenses contraires à la loi divine, on pourrait leur répondre cette grande parole des apôtres : *Obedire oportet Deo magis quam hominibus*[4]. Mais en dehors de là, leur résister de fait, les ébranler, les renverser, ou, ce qui est plus grave encore, proclamer, pour la multitude aveugle ou les factions turbulentes qui se disent le peuple, un droit saint, imprescriptible, à se déchaîner et à se roidir contre les gouvernements qui leur déplaisent, c'est un crime que Dieu réprouve comme s'adressant à lui-même : « Qui résiste au pouvoir résiste à l'ordre établi de Dieu. » *Qui resistit potestati, Dei ordinationi resistit.* « Et ceux qui se permettent cette résistance se vouent à une réprobation certaine : » *Qui autem resistunt ipsi sibi damnationem acquirunt*[5].

[1] Rom. XIII, 1.
[2] Ibid., 5.
[3] I Petr. II, 13.
[4] Act. V, 29.
[5] Rom. XIII, 2.

Tels sont les grands principes de l'Église sur les pouvoirs humains : ils émanent de Dieu ; ils ont droit à un respect et à une soumission dictés par la conscience ; ils sont inviolables, et ne peuvent être insultés ou anéantis par des agressions révolutionnaires sans un attentat qui tient du sacrilége.

Maintenant, des questions secondaires se présentent. Quel est, par exemple, le premier dépositaire de cette puissance qui vient primitivement de Dieu ? N'est-ce pas la masse de la nation ? Si c'est la nation, ne lui appartient-il pas de déterminer la forme sous laquelle s'exercera cette puissance dont elle a reçu le dépôt ? Si elle peut déterminer cette forme une première fois, ne peut-elle pas, plus tard et dans des conditions prévues, la remplacer par une autre qui lui semblera mieux proportionnée à l'esprit des temps et à ses propres besoins ? Enfin, si elle peut opérer cette substitution, ne peut-elle pas, par exemple, à un moment donné, de société monarchique qu'elle était d'abord, devenir une société démocratique ? Ce sont là tout autant de points que l'Église s'est abstenue de décider, et qu'elle livre, comme le monde matériel, aux discussions des hommes. Vous inclinez peut-être à dire *oui* sur chacune de ces questions ? L'Église vous le permet, et vous l'eût permis dans tous les siècles. Certaines limites posées, elle n'a jamais condamné cette intervention des peuples

dans l'administration de leurs affaires, ni comme doctrine, ni comme fait social. On le voit avec éclat par l'histoire de ses grands hommes et celle de sa vie pratique.

J'ouvre les écrits de l'un de ses docteurs les plus illustres, saint Augustin, et le cours d'une lecture avide et respectueuse me conduit à son immortel dialogue sur le *Libre arbitre*. Voici des paroles qu'il échange avec son interlocuteur, et qui me frappent : « Aug. Eh quoi ! les hommes et les peuples ressembleraient-ils par hasard aux choses inertes, de manière que, ne pouvant ni périr ni même changer, ils soient pour ainsi dire éternels ? Ou bien sont-ils changeants et soumis à passer par des âges divers ? — Evod. Et qui peut douter que le genre humain ne soit condamné à changer et à subir l'action du temps ? — Aug. Donc, si le peuple est à un degré convenable modéré et grave, s'il est assez respectueux partisan du bien général pour que chacun de ceux dont il se compose subordonne ses intérêts privés à ceux de la chose publique, ne sera-ce pas une constitution sage que celle qui lui permettra de nommer les magistrats destinés à protéger la fortune privée et à gouverner l'ensemble du corps social ? — Evod. Eh, sans doute. — Aug. Mais ensuite, si ce peuple, insensiblement dépravé, en vient à préférer l'avantage personnel à l'utilité publique ; s'il met son suffrage à l'enchère et que, corrompu par des hommes avides d'hon-

neurs, il aille confier le droit de le régir à des misérables et à des scélérats, est-ce qu'alors un homme de bien, s'il en existe en lui qui ait de la puissance, n'agira pas sagement en arrachant à la foule le pouvoir de distribuer les honneurs pour le concentrer dans les mains de quelques citoyens honnêtes, et, au besoin, dans celles d'un magistrat unique? — EVOD. C'est très-bien encore. — AUG. Mais puisque ces deux lois sont assez contradictoires pour que l'une accorde au peuple le pouvoir de distribuer les honneurs et que l'autre le lui retire; puisque, d'un autre côté, ce second ordre de choses peut être assez largement appliqué pour qu'il soit impossible qu'il existe simultanément avec le premier dans une même cité; dirons-nous que l'un ou l'autre est injuste et devrait être proscrit? — EVOD. Eh! pas du tout. — AUG. Appelons donc, si vous le voulez, du nom de temporaire cette loi qui, quoique juste, peut légitimement changer avec la marche des siècles. — EVOD. Eh bien! appelons-la de ce nom [1]. »

Vous le voyez, Messieurs, ce régime social que certains enthousiasmes contemporains glorifient comme l'idéal des constitutions politiques, ce régime social où la masse de la nation se mêle de ses affaires et concourt à la nomination de ses magistrats, même par le suffrage universel, saint Au-

[1] August., *de Libero arbitrio*, lib. 1, c. VI, édit. de Gaume, 1836, t. I, pars II, p. 937-938.

gustin suppose qu'il peut être légitime, si ce n'est avantageux et désirable. A vrai dire, il est probable qu'il ne nous l'eût pas conseillé, parce que nous ne sommes pas dans les conditions qu'il réclame pour l'établir. Saint Augustin voulait un peuple sérieux, tandis que nous sommes légers; il voulait un peuple modéré, tandis que nous sommes extrêmes; il voulait un peuple où l'amour de l'intérêt général dominât la passion de l'intérêt individuel, tandis que chez nous la passion de l'intérêt individuel domine l'amour de l'intérêt général. Mais enfin, quoi qu'il en soit de nos aptitudes à recevoir cette organisation, le saint docteur n'en proclame pas moins que, dans des circonstances données, elle sera possible et juste. Ces circonstances se réaliseront-elles? Ce n'est pas la question. Il suffit de constater que, dans le cas où elles viendraient à se produire, le grand évêque d'Hippone admet la masse de la nation à intervenir dans le gouvernement d'elle-même, et à prendre part même à l'élection du président de la république. Cette pensée est nettement indiquée dans les paroles que vous avez entendues, et je ne sache pas que celui qui les a écrites les ait désavouées dans ses rétractations; je ne sache pas que l'Église ait troublé, sur cet objet, le sommeil de sa tombe ni la tranquillité de sa gloire.

Un autre docteur se rencontre à quelques siècles en deçà, qui semble être l'émule et l'écho du pre-

mier. Génie moins étincelant peut-être, mais non moins étendu, il jette moins d'éclairs, mais il résout autant de problèmes; il cause moins de saisissement et de surprise, parce qu'il est moins coloré, mais il n'entr'ouvre pas moins de perspectives dans la science de Dieu, de l'homme et de la société. Autant son coup d'œil est pénétrant, autant sa doctrine est ferme et sûre; chacune de ses définitions est pour ainsi dire un oracle. Il semble qu'il ait été doué d'une infaillibilité perpétuelle. C'est l'Ange de l'école, c'est Thomas d'Aquin. Eh bien! que dit-il sur la question qui nous occupe? — « La meilleure organisation du gouvernement est celle d'une cité ou d'un royaume où un seul homme est établi pour commander à tous, à raison de son mérite; où, au-dessous de ce chef suprême, plusieurs participent au pouvoir dans la proportion de leur valeur personnelle, de façon toutefois que la puissance appartienne à tous, soit parce que les magistrats pourront être pris dans tous les rangs, soit parce qu'ils seront élus par tout le monde. Cet ordre de choses réunit toutes les formes sociales dans une heureuse combinaison : il tient de la *monarchie*, en ce qu'un seul se trouve au sommet; de l'*aristocratie*, en ce que d'autres sont associés au gouvernement suivant le degré de leur mérite; de la *démocratie*, c'est-à-dire du *pouvoir du peuple*, en ce que les princes ou magistrats peuvent être tirés des classes popu-

laires, et que c'est au peuple qu'appartient l'élection de ceux qui doivent le conduire. Et voilà précisément le genre de constitution qu'établit autrefois la loi divine [1]. » Ces maximes ne manquaient pas d'une certaine hardiesse pour un religieux qui vivait au temps de saint Louis, et qui était admis à l'honneur de manger à la table du prince. Mais enfin il ne craignait pas de les énoncer dans le calme d'une conviction sereine ; et près de trois siècles plus tard, elles n'empêchaient pas le concile de Trente de placer les œuvres de saint Thomas à côté de l'Évangile, comme si elles en eussent été le complément inspiré ou l'infaillible commentaire.

Voici peut-être encore quelque chose de plus catégorique : « Sans doute, a écrit un illustre théologien, la puissance politique, l'institution générale des gouvernements est de droit divin, et c'est là évidemment ce que l'Apôtre a voulu enseigner quand il dit : « Celui qui résiste au pouvoir résiste à l'ordre de Dieu. » Mais ce pouvoir, émané de Dieu, en qui repose-t-il immédiatement comme dans son sujet? Dans la masse de la nation, *in tota multitudine*. Car cette autorité est de droit divin. Or, le droit divin ne la donne à personne en particulier ; c'est donc l'ensemble du peuple qu'il en fait dépositaire : *Ergo dedit multitudini.* »

[1] Thom. I, 2a quæst., c. v, artic. 1, t. I, édit. de Paris, 1663, p. 222-223.

Le même auteur poursuit : « Ce pouvoir descendu d'en haut et remis aux mains de tous doit se concentrer, par droit de nature, dans les mains d'un seul ou de quelques-uns. Car la république, ou en d'autres termes la communauté, ne peut exercer l'autorité par elle-même. Donc elle est tenue de la confier à un seul chef ou à un nombre restreint de magistrats; donc, à ce titre, on peut dire que le pouvoir des princes, envisagé d'un point de vue général, est de droit naturel et divin : *Hoc modo potestas principum in genere considerata est etiam de jure naturæ et divino.* »

« Quant aux formes particulières de gouvernement, continue notre grand docteur, elles sont de droit national, et non de droit naturel, *de jure gentium, non de jure naturæ.* Car la communauté est pleinement maîtresse à l'origine d'établir un roi, des consuls ou d'autres magistrats pour la gouverner; ceci est incontestable : *ut patet.* Et si une cause légitime se présente, elle peut changer une monarchie en gouvernement aristocratique ou démocratique, ou au contraire, comme nous lisons que les choses se sont passées à Rome : *ut Romæ factum legimus* [1]. » A ce langage, Messieurs, vous avez cru entendre une voix, un écho de notre époque. Il semble que nous soyons en plein dix-neuvième siècle, non dans ce qu'il peut avoir d'ex-

[1] Bellarmin, *Controvers.* lib. III, cap. VI, *de Laïcis,* édit. de Cologne, 1615, t. II, p. 209.

travagant et de chimérique, mais dans ce qu'il peut offrir de sérieux et de modéré. Eh bien non ! c'est le dix-septième qui vient de parler. Il y a plus, c'est un cardinal romain; il y a peut-être mieux encore, c'est un jésuite : c'est le grand et immortel Bellarmin.

Je m'arrête à ces trois autorités imposantes, Augustin, Thomas d'Aquin, Bellarmin, et vous pouvez juger, par les citations qu'ils nous ont fournies, de la liberté à la fois ample et judicieuse laissée par l'Église à l'opinion, en matière d'organisation politique. Vous voulez pour la nation le droit d'intervenir dans l'administration d'elle-même? Qu'entendez-vous par *nation ?* S'agit-il de l'ensemble du peuple, et du peuple honnête, paisible, respectueux pour l'ordre public? C'est bien! Vous pouvez invoquer pour lui quelques priviléges; des théologiens graves et sûrs l'ont fait avant vous. S'agit-il au contraire de ce qu'on peut appeler l'*écume* de la nation, c'est-à-dire de cette minorité fanatique ou perverse, de cette poignée d'êtres sans lumières, sans mœurs et sans racines quelconques, qu'on voit flotter à la surface des peuples, prêts à se vendre au premier ambitieux ou au premier imposteur qui voudra les soulever ou les surprendre? Ce n'est pas là ce qui fait la nation : ce n'est qu'un atome impur qui doit s'abîmer dans la majorité populaire pour en suivre les décisions et la destinée. Ainsi, pas d'équivoque

sur le mot de *nation*. La nation n'est pas une partie gangrénée du corps social : c'est l'ensemble du corps avec ses organes sains et purs. Il n'est question que de cela dans la pensée de nos docteurs.

Maintenant quel droit réclamez-vous pour la nation ainsi définie? Est-ce un droit capricieux, désordonné, révolutionnaire? L'Église et ses docteurs le proscrivent inexorablement. Est-ce un droit constitutionnel, régulier, admis à s'exercer dans des circonstances prévues, et par des moyens paisibles et fixés par la loi? L'Église vous permet d'y croire; les témoignages que nous avons produits en sont une preuve éclatante. De dire comment ce droit pourra être exercé sans secousse et sans révolte, ce n'est pas chose très-facile. Mais enfin, si la pénétration et la sagesse des législateurs parviennent à résoudre ce problème; si l'organisation d'un peuple, protégée d'ailleurs par son caractère, est assez heureuse pour qu'il puisse intervenir d'une manière pacifique et normale dans le gouvernement de lui-même, rien, dans les enseignements catholiques, ne s'oppose à l'opinion qui lui permet d'user de cette prérogative. Voulez-vous qu'il choisisse ses magistrats? Saint Augustin et saint Thomas l'y autorisent. Voulez-vous qu'il aille plus loin et change même la forme de son gouvernement? Bellarmin n'y voit pas d'obstacle, si cette transformation s'accomplit pour des motifs impérieux de bien public, par des voies régulières et par le con-

cours libre et calme de toute la nation. Certes, Messieurs, il est difficile de combiner avec plus de largeur et de discrétion l'esprit d'ordre et l'esprit de liberté.

Voilà pour les principes. Et maintenant pour les faits.

Comment l'Église s'est-elle comportée avec les différentes formes de gouvernement? Elle a su s'accommoder à toutes, sans s'identifier avec aucune. On l'a vue se plier également et aux plus absolues et aux plus libérales. N'a-t-elle pas vécu sous les Césars romains, désavouant leurs erreurs, gémissant de leur dépravation, mais respectueuse pour leur pouvoir, alors même qu'il était pour elle persécuteur et barbare? D'un autre côté, elle a rencontré sur sa route les républiques italiennes du moyen âge, et n'y a-t-elle pas aussi régné bienfaisante, tutélaire, modératrice, et en même temps bénie et respectée? Pisans, Vénitiens, Gênois, Florentins, tous ces peuples aventureux ne songeaient-ils pas toujours à elle au sein de leurs guerres et de leurs conquêtes? Et leur grand bonheur, au retour de leurs expéditions lointaines, n'était-il pas d'en rapporter des colonnes, des statues, des mosaïques, des marbres divers pour leurs brillantes cathédrales? Voyez la Suisse! l'Église n'a-t-elle pas eu la gloire d'y former de bons, de parfaits citoyens, comme elle a eu, dans ces derniers temps, l'honneur d'y voir des pontifes exilés

pour le nom de Jésus-Christ? Et aux États-Unis, cet idéal du gouvernement républicain, que fait-elle? Elle s'y distingue par un respect souverain pour la constitution. On ne l'ignore pas de l'autre côté de l'Atlantique, et nous nous rappelons tous que, dans une assemblée nationale en grande partie composée de protestants, on a invité, il y a quelques années, l'évêque catholique de New-York à prononcer un discours de circonstance. Enfin nous-mêmes nous avons passé du régime absolu au régime constitutionnel, et nous avons affirmé que c'était un progrès. Qu'a fait l'Église? Elle s'est tue parce qu'elle n'avait pas à se prononcer; mais elle s'est prêtée au régime constitutionnel. Le régime constitutionnel à son tour a fait place au régime démocratique, et l'on s'est encore écrié que c'était une transfiguration. Même silence et même accommodement de la part de l'Église. Au milieu des enthousiasmes suscités par ces diverses métamorphoses, elle a cru à bien des erreurs et pressenti bien des mécomptes et des regrets; mais elle s'est résignée et soumise à tout ce qui pouvait être accepté, laissant à l'expérience et à l'avenir le soin d'éclairer sur le fond des choses, et de justifier ou de démentir les transports et les espérances qui retentissaient autour d'elle.

Tant il est vrai que l'Église n'est radicalement hostile à aucune forme de gouvernement, si ce n'est à la forme anarchique. A vrai dire, quand un ordre de choses commence, elle s'abstient d'acceptations

irréfléchies ou d'engouements précipités. Il y a plus : si cet ordre nouveau sort d'un crime, elle en condamne l'origine avec une énergie plus ou moins sévère, suivant la nature des circonstances. Mais si ce fait, coupable à son début, prend de la consistance ; si le régime qui en est éclos s'affermit et réussit à se créer un titre de prescription ; si surtout, en s'affermissant et en se prolongeant, il expie en quelque façon et rectifie par des tendances et des actes honnêtes et louables le vice de son principe ; s'il finit par se traduire en institutions morales, utiles au bien public, respectueuses et protectrices pour tout ce qu'il y a de vrai, de juste et de sacré parmi les peuples, l'Église, sans absoudre l'iniquité qui lui a donné naissance, s'en rapproche plus intimement dans l'intérêt général. Elle n'y entre pas comme une âme dans un corps qui l'attend, parce qu'elle ne s'identifie avec aucun régime social ; mais du moins elle le vivifie de son souffle, et un moment peut venir où elle le couvre de son autorité et en place les pouvoirs, la constitution, les lois, la stabilité, l'avenir, sous la plus haute et la plus tutélaire de toutes les sauvegardes, celle de la conscience dominée par la foi.

Qu'on prenne donc dans des termes raisonnables le droit des peuples sur eux-mêmes comme principe, ou qu'on le prenne comme fait, on ne voit jamais l'Église le poursuivre avec une aveugle hostilité. Comme principe, elle l'a laissé proclamer

librement par une foule de docteurs catholiques; comme fait, l'Église l'accepte, le bénit, le protége, pourvu qu'il réunisse certaines conditions, qu'il n'excède pas certaines limites et fuie les horreurs par où les passions des peuples pourraient le déshonorer.

On dira peut-être : L'Église est une monarchie, et la plus absolue des monarchies; elle attribue à son chef suprême un pouvoir indivisible. Alors comment peut-elle sincèrement admettre le droit des peuples sur eux-mêmes ?

L'Église est une monarchie! C'est vrai, et elle le sera toujours; la constitution que lui a donnée primitivement son Fondateur doit demeurer éternellement invariable; et rien n'est plus absurde que la prétention de ces hommes qui veulent la démocratiser. Mais en retenant la monarchie pour elle-même, et en la retenant comme une forme immuable, comme une forme à laquelle les hommes n'ont pas le droit de toucher, elle ne prétend point qu'il faille jeter à ce moule toutes les organisations sociales. L'ordre religieux et l'ordre politique sont, à ses yeux, complétement distincts. Dans l'ordre religieux, elle n'admet point de démocratie, parce que Jésus-Christ a prononcé qu'il ne devait point y en avoir; mais dans l'ordre politique, Dieu n'ayant rien défini, pourquoi n'admettrait-elle pas sincèrement et sans arrière-pensée les peuples à se mêler de leurs affaires, dans les limites

d'une constitution raisonnable? Est-ce que la diversité des objets ne peut pas entraîner celle des vues et des dispositions?

Mais, ajoute-t-on, l'Église n'a-t-elle pas déifié tous les absolutismes? Et comment alléguer après cela qu'elle reconnaît le droit divin des peuples?

L'Église a déifié tous les absolutismes! Déifié? Mais en quoi? Dans leurs emportements? Jamais. J'en connais un dont elle a été trois cents ans la victime, parce qu'elle a refusé d'en adorer les dieux : c'est celui de Néron et de Dioclétien. J'en connais un autre dont elle a tempéré le pouvoir exorbitant et adouci les instincts farouches : c'est celui des princes barbares qui, au déclin de Rome, envahirent le monde. J'en connais un autre encore dont elle a foudroyé tour à tour les iniques conquêtes et les immoralités scandaleuses : c'est celui des empereurs germains au moyen âge. J'en connais enfin de tous les genres, et presque toujours elle a protesté, et mille fois elle a protesté seule. Les hommes d'État applaudissaient; les philosophes justifiaient; les nations faisaient silence, et parmi tant d'âmes muettes ou adulatrices l'Église, élevant la voix avec énergie, rappelait la dignité des peuples, en définissait les droits, disait fièrement aux princes de se souvenir qu'après tout ils étaient pétris du même limon que leurs sujets, et que leur puissance, si vaste qu'elle fût, avait aussi ses bornes comme l'Océan. Voyez plutôt les lettres ma-

gnifiques de saint Nicolas Ier aux empereurs de Constantinople ! Voyez les courageuses leçons de Grégoire VII et d'Alexandre III aux Henri et aux Frédéric de Germanie ! Et dites, après cela, si le pouvoir absolu fut jamais pour l'Église l'objet d'un vil et idiot fétichisme !

Mais en condamnant les abus de ce genre de pouvoir, elle s'est bien gardée d'ébranler le pouvoir lui-même. Non-seulement elle ne l'a pas ébranlé, mais elle l'a honoré, mais elle l'a recommandé, mais elle l'a consacré aux yeux des peuples. Et pourquoi ? Parce qu'il était alors le gouvernement régulier, le gouvernement légitime. Dans sa pensée, les horreurs dont il pouvait se souiller ne lui enlevaient pas ce caractère. A travers le sang ou la boue dont les fronts couronnés étaient couverts, elle voyait encore briller le sceau royal que Dieu y avait imprimé, et c'est à ce titre que, sévère, inexorable envers leurs excès, elle se montrait respectueuse pour le fond de l'autorité. Elle exerçait un courageux apostolat auprès des puissances, et elle s'abstenait en même temps de proclamer la liberté de rébellion pour les peuples ; elle sauvait du même coup la sainteté de la morale, les droits de l'humanité et la stabilité de l'ordre public. Qu'y a-t-il donc là de si criminel ?

Au reste qu'entend-on dire et que lit-on tous les jours dans le monde ? C'est que ces diverses formes de gouvernement ont une heure marquée dans la

vie des peuples. Elles ne doivent pas lui survivre, elles ne doivent pas non plus la devancer : plus tard, elles seraient insuffisantes; plus tôt, elles seraient prématurées et funestes. A des nations mûries, mais pas encore énervées par les siècles ; à des nations parvenues à une virilité puissante, raisonnable, éclairée; à des nations formées par des essais progressifs à l'exercice des droits et à l'agitation des débats politiques; à des nations animées d'un esprit public assez généreux pour leur faire sacrifier toutes les opinions personnelles, toutes les petites passions particulières à l'intérêt général, donnez, si vous le voulez, une constitution large et sous l'empire de laquelle chaque citoyen puisse avoir sa part de royauté, de pouvoir et d'action : c'est le moment de la liberté, c'est l'âge de la démocratie. Mais qu'une société sorte à peine du berceau ou penche vers la décrépitude ; qu'elle n'ait pas encore assez de lumière ou qu'elle n'ait plus assez de vigueur pour se gouverner avec sagesse ; que, dépourvue d'unité, de raisonnement et d'abnégation, elle désespère d'amener les esprits dont elle se compose à des idées communes, à des conclusions collectives, une organisation trop libérale, un régime trop populaire lui serait un malheur. Ce qu'il lui faut, c'est une autorité haute et forte qui, saisissant d'une main de fer ces éléments faibles ou usés, grossiers ou indociles, leur imprime une direction, leur communique un

ensemble, qu'ils seraient incapables de se donner par eux-mêmes. C'est alors le temps du pouvoir indivisible ; c'est l'âge de l'absolu.

Ces différentes phases historiques sont-elles vraies, oui ou non? Il ne m'appartient pas de le décider ; mais on les prétend réelles ; et alors pourquoi l'Église, qui est de tous les temps, n'en aurait-elle pas accepté la distinction? Il y a eu, dites-vous, des époques où le gouvernement absolu était la seule forme possible. C'était du moins le régime qui répondait le mieux aux caractères des peuples et au degré de civilisation qu'ils avaient atteint. Mieux que tout autre, il remplissait le vœu et assurait le bien moral et matériel des nations. Alors aussi l'Église l'entourait de ses sympathies et le consacrait de son suffrage ; elle y tenait pour ses bienfaits et son à-propos, en même temps qu'elle le respectait pour sa légitimité. Et pourquoi lui en ferions-nous un crime?

Au reste, sa bienveillance pour le pouvoir absolu n'était pas alors plus exclusive que son respect. Tandis que, sur certains points du globe, elle soutenait des gouvernements de cette nature, sur d'autres points, elle soutenait des gouvernements populaires. Au sein de quelques États, elle voyait la république régner sans excès comme sans malheur, et elle en portait le joug sans répugnance comme sans murmure ; elle y sacrait pour ainsi dire les peuples de la même main dont ailleurs elle avait sacré les rois.

Ne parlons donc plus de l'idolâtrie persévérante de l'Église pour l'absolutisme. De deux choses l'une : ou l'absolutisme était oppresseur et coupable, et l'Église a réclamé; ou bien il était légitime, sage et opportun, et alors, il est vrai, l'Église l'a reconnu, elle l'a protégé; mais où est le crime? Je ne vois en cela qu'un acte de prudent et louable patriotisme.

On ajoute enfin : Les peuples n'en sont arrivés à se conquérir, à se posséder eux-mêmes que par des révolutions qui, à ce titre, sont glorieuses et saintes; l'Église devrait les bénir avec l'humanité, et cependant elle les condamne! C'est donc à dire qu'elle n'aime pas les progrès politiques, dont ces crises révèlent le mouvement et marquent les différentes phases.

Eh bien! oui : l'Église serait heureuse de voir que les grands perfectionnements de l'humanité se sont accomplis par des moyens pacifiques, au lieu de s'accomplir par des révolutions sanglantes. Elle ne tient pas du tout à ce que le progrès ressemble, dans l'histoire, à cette affreuse divinité du Mexique dont l'autel ne se composait que de crânes et d'ossements humains.

Au reste, quatre choses sont à distinguer dans les révolutions des peuples : les préliminaires qui les préparent, la rébellion qui les fait éclater, les actes qu'elles accomplissent au moment de leur triomphe, les résultats ultérieurs qu'elles enfantent. Sou-

vent les préliminaires sont criminels : c'est l'impiété, c'est la haine, c'est la cupidité, c'est la licence qui se réunissent pour former le nuage d'où sortira la tempête destinée à bouleverser le monde social. Incontestablement l'Église n'applaudira point à de semblables préludes; elle ne saurait absoudre le désordre, dût-il amener une crise salutaire. Quant au fait même des révolutions, à moins qu'il ne se soit accompli dans les limites et sous l'empire d'une constitution régulière et honnête, elle le condamne aussi avec énergie comme une révolte coupable, comme l'anéantissement d'un ordre de choses établi de Dieu. Pareillement elle est loin d'approuver tous les actes produits par les révolutions, au moment de leur triomphe. On y voit des droits violés, des spoliations commises, des proscriptions prononcées, des têtes honorables qui tombent, des ruines qui s'amoncèlent; et certes, je ne m'étonne pas qu'en présence de ces iniquités et de ces horreurs l'Église ne se sente pas pressée d'admirer et de bénir; je ne m'étonne pas qu'elle poursuive d'un cri de réprobation les provocateurs et les instruments de tant de malheurs et de tant de barbaries !

Mais les résultats, les réprouve-t-elle en bloc et sans distinction ? Non, Messieurs. Il en est assurément dont elle s'afflige; mais il en est aussi dont elle se félicite. Elle reconnaît que les révolutions

sont parfois utiles à certaines portions d'elle-même. Ce sont des coups de vent qui, balayant avec à-propos tantôt un coin, tantôt un autre dans l'aire du père de famille, dégagent le bon grain de je ne sais quelle poussière humaine que les siècles avaient secouée sur lui et qui menaçaient de le corrompre. Indépendamment de cet avantage dont elle recueille elle-même le bienfait, l'Église sait et proclame que les ébranlements politiques apportent aussi quelquefois des avantages aux peuples. Certains principes y éclatent et demeurent, des droits précédemment méconnus y sont proclamés; le fer et le feu peuvent dévorer des institutions précieuses, mais aussi souvent ils moissonnent et consument des abus séculaires; des ressorts importants sont brisés dans la machine sociale; mais le fond de la machine même sort des secousses qui paraissent le décomposer, reconstruit sur un plan meilleur, et doué d'un jeu plus conforme au mouvement des idées publiques et au pas dont marche alors l'humanité. Tels ont été, dans une certaine mesure, les fruits des sanglants orages dont les coups ont meurtri si profondément la France, vers la fin du siècle dernier. Presque toutes les grandes agitations, quand elles n'ont pas tué les peuples, ont produit des effets analogues. Elles déchirent le sol, et du sein des abîmes qu'elles entr'ouvrent, elles amènent à la surface des richesses dont s'empare l'avenir. L'Église l'avoue; elle n'est ni aveugle

ni ingrate envers ces commotions accidentellement régénératrices. Mais à ses yeux le bonheur plus ou moins tardif des résultats ne rachète et n'excuse pas l'iniquité des moyens. Son adoration pour le perfectionnement social n'est pas telle que, pour un atome de progrès, elle pardonne tout à une révolution désordonnée, et qu'elle soit disposée à voir des vertus où furent des infamies, des actes de clémence dans des prodiges de férocité, des demi-dieux où l'histoire ne nous présente que des monstres. Elle sait bien que telle est la philosophie de certains politiques à notre époque; mais elle repousse comme hideuse cette sagesse dont le stoïcisme lui-même se fût épouvanté. Elle place le bien où est le bien; mais elle place aussi le mal où est le mal, et lorsqu'à la suite et par le contre-coup de quelque bouleversement mêlé de crimes, elle aperçoit un empire qui marche et plus haut et plus prospère, elle s'écrie : C'est là sans doute un vaisseau glorieux; j'aime à le voir sillonner l'Océan d'un vol dominateur; mais je n'oublierai point pour cela qu'au moment où il fut lancé, l'on fit broyer d'innombrables victimes sous son pesant passage, et qu'il fila ses premiers nœuds sur un abîme de sang.

C'est ainsi, Messieurs, que rien ne peut être invoqué avec succès pour démontrer que l'Église est étrangère à l'esprit des temps nouveaux. On ne peut le conclure de sa constitution : elle peut très-

bien vouloir la monarchie pour elle-même et un autre régime pour les peuples. On ne peut le conclure de l'appui qu'elle a prêté aux gouvernements absolus : cet appui n'a jamais été de la tolérance ni de la complicité pour leurs abus ; et quand elle les a couverts de sa tutelle et recommandés de sa parole, c'est qu'ils étaient alors légitimes et mieux appropriés à l'état de la société que tout autre gouvernement. On ne peut le conclure des blâmes jetés par l'Église aux révolutions, d'où sont écloses, dit-on, les grandes réformes : ce qu'elle a condamné dans ces révolutions, ce sont des causes qu'il est impossible de ne pas reconnaître coupables, et des crimes dont on essayerait vainement de déguiser l'existence ou de justifier l'horreur. Si, à côté de ces malheurs, des progrès se sont fait jour, l'Église est la première à en avouer le bienfait, et à les bénir comme une compensation des avantages sur les ruines desquels ils ont germé.

La gloire de l'Église n'est pas là tout entière. Non-seulement elle n'est point aveuglément ennemie des temps nouveaux, mais elle s'y conduit plus dignement que personne. Oui, Messieurs, ceux qui sont sagement pénétrés de l'esprit du moment, ceux qui le comprennent avec exactitude et l'épousent avec une vérité généreuse, ceux-là sont rares dans le monde, et parmi les hommes même qui vantent le plus le progrès de nos institutions.

Les uns feignent extérieurement de l'accepter; mais ils le maudissent et le craignent en secret, non point pour de nobles et patriotiques motifs, mais pour de petites raisons d'égoïsme personnel. D'autres, ses partisans de la veille, le trahissent le lendemain; quelques-uns enfin l'exagèrent et le dépassent. C'est assez, d'une part, qu'il ait brisé, dans les mains des premiers, un certain nombre de priviléges ou d'espérances, et que d'autre part ses bienfaits, s'il en apporte, soient accompagnés de grands devoirs et de quelques périls, pour qu'ils le détestent et s'en effrayent : on se désole du passé dont il dépossède, on fléchit sous le poids de l'avenir qu'il entr'ouvre, et malgré cela on y applaudit avec un semblant d'enthousiasme. Les seconds, après en avoir provoqué l'explosion, voudraient pouvoir en ressaisir la lumière; c'est à son éruption qu'ils doivent leur fortune, et par une inconséquence qui peut avoir son bonheur, et qui a tout au moins sa prudence, ils s'efforcent d'empêcher, avec des ruses et des sophismes, qu'il pénètre dans les institutions et les mœurs du pays. Enfin, les derniers voudraient le pousser à des extrémités déplorables : ils paraissent ne pas savoir que, dans le mouvement du progrès, il est une proportion de vitesse qu'on ne doit pas excéder, et que si l'on veut précipiter démesurément la marche, si l'on prétend franchir en une seconde des espaces que l'on ne devrait parcourir qu'en plusieurs siècles, la machine ne

manquera pas de dérailler et d'emporter avec elle la société dans les abîmes. Analysez les hommes qui vous entourent; prenez ceux qui manquent ainsi ou de courage et d'amour, ou de sincérité, ou de mesure vis-à-vis de l'esprit actuel, vis-à-vis de nos institutions contemporaines, et dites-moi s'ils sont nombreux ceux qu'on peut en dire franchement et judicieusement animés.

L'Église est mieux de son époque. Elle n'abhorre pas l'esprit moderne par un regret d'égoïsme; il ne lui a point arraché de priviléges : grâce à Dieu! depuis longtemps elle en est dépourvue. Elle ne le craint pas plus qu'elle ne le déteste. Ce n'est pas qu'elle en méconnaisse les dangers terribles et les graves obligations; mais que sont pour elle les devoirs qu'il impose? Elle en a bien d'autres plus formidables à remplir. Que signifient les périls qu'il peut entraîner? Elle en a traversé d'infiniment plus cruels. Et d'ailleurs, ne sait-elle pas qu'elle ne peut y périr? Comme elle accepte les temps nouveaux sans haine et sans excès d'alarmes, elle les accepte avec loyauté. Avant de déployer sa voile au souffle d'une époque, elle examine et balance. Mais quand elle a jugé le vent acceptable, c'en est fait : elle en suit la direction sans arrière-pensée et sans hypocrisie. Elle pense en définitive ce qu'elle veut des choses dont elle est témoin; elle permet à qui que ce soit d'en faire autant sur les questions libres. Mais,

quel que soit son jugement, elle ne sait ni conspirer ni trahir; sa sincérité est égale à sa confiance: elle sait trop que la duplicité ne fait pas refluer l'esprit public, mais ne fait que l'aigrir, et que, si un moment elle en suspend la course, il la reprend bientôt plus fougueuse, et renverse avec indignation toutes ces barrières de fausse prudence et de mensonge par où l'on prétendait arrêter son essor. La mesure et la discrétion couronnent les gloires de la force et de la franchise; l'Église fuit également les exagérations de paroles et les précipitations de conduite; elle n'a pas vécu ses dix-huit siècles et traversé des milliers de révolutions, sans apprendre qu'en politique les doctrines outrées, les réformes prématurées et les administrations impatientes sont peut-être ce qu'il y a de plus fatal au progrès aussi bien qu'aux empires.

Je ne veux pas que vous vous en rapportiez à mes allégations. Au sortir de ce discours, interrogez non-seulement le passé de l'Église, mais son histoire contemporaine, mais les actes dont vous avez pu être les témoins, mais les faits qu'elle a produits depuis nos derniers événements; comparez tout cela avec ce qu'on fait et dit dans le monde, et vous verrez qu'elle possède à un degré sans exemple de force, de vérité et de mesure l'intelligence et l'amour du siècle où nous sommes, l'instinct, le pressentiment de l'avenir où nous marchons. Et les peuples le savent bien! Les for-

mes et les pouvoirs de leur passé sont en pièces. Pour combien de temps les ont-ils brisés ? Je l'ignore ; mais enfin pour le moment ils les ont détruits, sauf à les relever demain, et ils se sont arrêtés là ! La main qui déchirait les constitutions et déracinait les trônes, ils ne l'ont pas étendue jusqu'à l'Église. Son Christ et ses images, ils les ont respectés ; au lieu d'insulter à ses ministres, ils leur ont décerné des ovations ; ils ont béni et pleuré ses martyrs. Dans ses temples demeurés debout, ils sont venus tout à la fois célébrer les triomphes de l'ordre, et prier pour les victimes de nos déchirements. A ce contraste s'en joint un autre qui n'est pas moins solennel. Ceux qui semblaient le mieux personnifier en eux-mêmes l'esprit du nouvel ordre de choses, ceux à qui les plus beaux triomphes ont été décernés dans une première effervescence, ceux-là se sont évanouis dans leur gloire. La nation qui les avait portés sur le pavois s'est écartée, et ils sont tombés à terre, comme tombe une statue quand se démolit le piédestal qui la soutient. L'Église, au contraire, s'est élevée constamment, comme s'élève une grande marée. Et pourquoi cette gloire ? Pourquoi les peuples la laissent-ils ainsi immobile et intacte au milieu de ces débris qui s'accumulent à ses côtés ? Pourquoi cette vénération dont on l'entoure, pendant qu'on jette au vent de l'exil des dynasties environnées de toutes les majestés humaines, ou qu'on

traîne aux gémonies les popularités les plus brillantes? Ah! c'est qu'évidemment nous avons vu que son cœur répondait à notre propre cœur; nous avons vu qu'elle avait le sentiment de nos besoins, l'intelligence de nos aspirations, le secret, la clef de notre avenir; et voilà pourquoi, lui tendant cette main qui avait broyé tant de noms et de gloires, nous lui avons dit : Viens, et marchons ensemble!

Voici maintenant la conclusion générale des phénomènes que nous venons de constater. L'humanité va d'un train que nul ne peut soutenir longtemps : pendant un siècle ou deux, elle chemine d'un pas assez pareil avec les institutions qu'elle s'est faites et les administrations qu'elle s'est données; mais ensuite ces institutions vieillissent, ces administrations deviennent caduques; leur marche se ralentit, elles ne peuvent plus aller de front avec l'esprit général qui ne perd jamais rien de sa vitesse en traversant les âges; alors elles restent en arrière, et lui passe. C'est ainsi qu'ont fini ces races royales, ces races impériales, ces races consulaires dont on trouve les ossements çà et là gisant le long des siècles; elles sont mortes parce qu'elles ont manqué d'haleine pour suivre le monde moral dans sa course. Tel est le sort de toute puissance créée. Pour que l'Église y ait échappé comme elle l'a fait, pour qu'elle ait pu jusqu'à ce jour, sans effort et sans retard, accom-

pagner les peuples dans toutes leurs évolutions sociales, pour qu'après deux mille ans de route commune elle soit encore avec eux sur la même ligne, comprenant leurs idées et parlant leur langage avec autant de justesse et d'à-propos qu'au moment du départ, il faut qu'il y ait en elle une autre respiration que celle d'une poitrine humaine; il lui faut un souffle qui soit le souffle même de Dieu.

Oui, ô Jésus, nous le croyons, l'Église que vous appelez votre épouse participe à votre vie divine, et c'est pour cela qu'elle monte, monte toujours avec les nations, et se trouve dans tous les temps à la hauteur de l'humanité. Nous le croyons; mais venez en aide à notre foi, par le renouvellement des antiques prodiges! Quand votre Église sortit du cénacle, l'Esprit-Saint s'était reposé sur sa tête. Pleine de sa science infinie, elle se montre aux nations qui peuplaient alors Jérusalem de leurs représentants, elle s'adresse à toutes dans leurs langues; et telle est la puissance de sa parole, que des milliers d'hommes, appartenant à des races différentes et accourus de cent lieux divers, tombent abattus et subjugués sous cette voix miraculeuse, comme tombent des forêts déracinées sous l'effort de la tempête. Donnez-lui, ô mon Dieu, de faire en nos jours le même miracle. Comme elle parla sur son berceau la langue de tous les peuples, elle a parlé depuis la langue de

tous les siècles ; elle parle encore celle de notre époque. Ah ! que sa langue, comme celle de son origine, soit une langue de feu ! que sa prédication retentisse solennelle et puissante comme l'orage ! Que toutes les générations actuelles, terrassées par le victorieux à-propos de ses accents, se jettent à ses pieds, se livrent à sa conduite, et sachent enfin reconnaître, à la gloire de leur sagesse et dans l'intérêt de leur bonheur, qu'elle est et sera toujours le seul flambeau digne de les éclairer à travers les gloires ou les difficultés du présent, et le seul capable de leur indiquer avec assurance les routes de l'avenir !

OBJECTIONS

RELATIVES

AU PASSÉ DE L'ÉGLISE.

PREMIÈRE OBJECTION.

LE PAGANISME ÉTAIT MORT

QUAND

L'ÉGLISE EST ENTRÉE DANS LE MONDE.

CONFÉRENCE DONNÉE A LA CATHÉDRALE DE TOULOUSE

LE SECOND DIMANCHE DU CARÊME, 24 FÉVRIER 1850 [1].

MONSEIGNEUR [2],

MESSIEURS,

On rencontre des hommes, même en dehors de ceux qui se donnent hautement pour catholiques, dont la justice et la bonne foi rendent hommage à la double stabilité de l'Église, stabilité du pré-

[1] Cette conférence avait été esquissée pour Notre-Dame de Paris; mais comme le dimanche où l'ordre des sujets appelait son développement touchait presque à la fin de la station, on la supprima pour lui substituer une question qui sembla plus utile.

[2] Monseigneur Mioland, alors archevêque de Sardes et coadjuteur de Monseigneur d'Astros, archevêque de Toulouse.

sent et stabilité du passé. Ils avouent également que, malgré son antiquité dix-huit fois séculaire, elle n'a rien d'incompatible avec ce qu'il y a de sensé, de pur et d'honorable dans l'esprit et les institutions des temps modernes. Ils reconnaissent enfin qu'elle peut rendre à notre société malade les services les plus sérieux et les plus salutaires.

Ce qu'ils contestent à l'Église, c'est la légitimité de certaines gloires primordiales qu'elle s'attribue. Avant tout, on attaque la divinité de son installation dans le monde. On fait tout un roman sur la situation générale de l'univers païen, au moment où elle vint en prendre possession; on prétend qu'elle dut y trouver la place toute faite, et que rien ne dut y opposer à son établissement des obstacles sérieux, de redoutables résistances. Renverser quelque chose qui ressemblât aux pyramides des Pharaons avec leur dureté granitique et leur désespérante immobilité, telle ne fut ni sa nécessité ni sa gloire. Abattre tout simplement un tronc de chêne usé par les siècles, écarter du pied la poussière de quelques ruines, c'est-à-dire réfuter des croyances vieillies, anéantir des institutions décréditées, soumettre des passions énervées si ce n'est pas éteintes : voilà ce qu'elle eut à faire. Ce n'était pas un nouveau travail d'Hercule : c'était un jeu d'enfant.

Eh bien ! nous verrons que l'entreprise n'était point aussi facile qu'on le prétend, et que pour

dégager ce vieux monde païen sur lequel elle se proposait de s'établir, des idées, des passions, des hostilités qui l'encombraient, il était nécessaire qu'elle fût armée d'une force toute-puissante, de la force même de Dieu.

L'état religieux du monde ancien, à l'époque où parut le catholicisme, suffit, dit-on, pour expliquer les conquêtes de l'Église naissante. Même avant le règne d'Auguste, le polythéisme était déjà profondément ébranlé; les esprits éminents surtout, poëtes ou philosophes, n'y tenaient plus par aucun lien d'estime et de foi. Au dehors ils semblaient encore y croire et le respecter : vous les auriez vus se mêler à la foule autour du temple et des autels; ils invoquaient les dieux dans leurs discours publics; ils les glorifiaient dans ceux de leurs chants qui étaient destinés à devenir populaires. Mais ensuite, dans le secret de leurs pensées ou de leurs demeures, dans le mystère de leurs conversations avec leurs amis, dans cette part de leurs traités ou de leurs poésies qui devait rester ignorée, ils insultaient à la nature de ces divinités dont ils avaient tout à l'heure exalté les noms ou adoré les images. On entend le grave Cicéron lui-même en plaisanter avec une légèreté qui rappelle le scepticisme de Lucrèce; Horace leur prodigue les railleries de sa causticité si féconde en épigrammes. Presque tous les au-

teurs contemporains reproduisent cette nuance d'incrédulité sarcastique; en sorte, on peut le dire, que la mythologie, avec tout l'appareil de ses fictions et de ses solennités, avait fait son temps. C'était un colosse encore debout; elle gardait avec des proportions gigantesques des apparences de vie et de solidité. Mais les siècles et la marche de l'intelligence humaine l'avaient usée sourdement; elle ne reposait plus que sur des pieds d'argile; pour la renverser il n'était pas nécessaire que Dieu déployât ni la force de son bras ni l'éclat d'un prodige : il suffisait d'un souffle à l'Église pour anéantir cette institution sans âme comme sans racine, et s'emparer du sol qu'elle avait jusqu'alors occupé.

Voilà, Messieurs, le résumé de ce qu'ont écrit de nos jours une foule d'historiens, de professeurs, de philosophes, de rédacteurs de revues; ils expliquent l'établissement de l'Église, non point par l'intervention du Très-Haut, mais par la vétusté de l'idolâtrie.

Fait imaginaire! inacceptable théorie!

On dit : Le paganisme était mort dans l'empire! Mais d'abord on ne remarque pas que l'Église en naissant n'a pas eu seulement à faire à ce paganisme grec et romain, alors, prétend-on, frappé de décrépitude. Il y avait cent autres religions qu'elle venait également détruire, et qui devaient offrir à ses coups tout autre chose qu'une

vie chancelante et des racines desséchées. Le judaïsme était là dans Jérusalem et dans tout l'Orient. Les apôtres le rencontrent au sortir du cénacle; ils le trouvent à Damas, à Antioche de Pisidie, à Thessalonique, à Bérée, à Corinthe, et partout il oppose à leur prédication, non pas la résistance d'une croyance éteinte, mais celle d'une foi poussée jusqu'au plus implacable fanatisme. A côté de ce judaïsme encore vivant et persécuteur, régnaient l'idolâtrie des Parthes, plus tard redevenus Perses, celle des Arabes du désert, celle de l'Éthiopie, celle de l'Inde, celle de diverses tribus éparses dans les Gaules, à travers les colonies romaines. Rien n'annonce que le culte de ces peuples fût ébranlé; au contraire, tout ce qui nous en est raconté dans les histoires nous le montre en possession d'une énergie et d'une ténacité toutes-puissantes. Eh bien ! en se combinant avec ce mosaïsme impossible à anéantir et difficile même à entamer, ces superstitions suffisaient pour former du mont Taurus aux Alpes et aux Pyrénées, des bords de l'Indus et de l'Euphrate à ceux du Rhin et de l'océan Britannique, une barrière contre laquelle l'Église naissante eût continuellement échoué, si la force de sa parole et de son sang n'eût été la force même de Dieu.

Ainsi, même en admettant que le paganisme de Rome eût été, il y a dix-huit siècles, complétement usé, le catholicisme n'aurait pas trouvé le sol

du vieux monde assez libre pour s'y établir sans obstacle; d'autres religions étaient là pour le lui disputer.

Maintenant, quant au polythéisme romain lui-même, pour réfuter ce qu'on allègue sur sa décadence et la prétendue facilité de sa ruine, ne serait-ce pas assez de rappeler qu'il fit à l'Église plus de douze millions de martyrs, et qu'après plus de quatre cents ans il se débattait encore contre l'invasion de la foi? Peut-on regarder comme expirante une religion qui, au moment où on la proclame finie, trouve encore en elle assez de barbarie pour verser tant de sang, et assez de force pour prolonger son agonie pendant tant de siècles? Si c'est là ce qu'on nomme de la décrépitude, qu'appellera-t-on vitalité?

Et quand du reste on descend de ce fait général aux détails de l'histoire, on se convainc aisément que chaque classe de la société païenne tenait à l'idolâtrie par des liens particuliers et encore vigoureux, à l'origine de l'Église.

Que fait d'abord le peuple des campagnes? Le peuple des campagnes est toujours le dernier asile et la forteresse la plus inexpugnable de la religion des ancêtres. Ce n'est pas seulement à une époque de l'histoire et sur un point spécial du globe qu'il déploie ce caractère de fidélité, c'est partout et dans tous les temps. Rappelez-vous par exemple ce qu'il a fait en France pendant les persécutions qui éclatèrent à la fin du dix-huitième siècle. Le ca-

tholicisme, sans doute, n'était pas éteint alors dans les grandes cités; une foule de fidèles, restés inébranlables, s'étaient abstenus de fléchir le genou devant Bélial, et adoraient encore le Christ dans le secret de leurs âmes et de leurs demeures; mais pourtant une immense apostasie avait outragé le ciel et comme épouvanté le monde. Par décision des pouvoirs publics, de vivantes idoles avaient détrôné la croix de nos sanctuaires; à la sainte et virginale dignité de notre culte, on avait substitué d'ignobles et bouffonnes orgies, et dans ces fêtes, où la puérilité le disputait au double cynisme de l'impiété et de la licence, on voyait se presser à la suite de magistrats avilis, de philosophes dégradés et de prêtres renégats, une multitude assez considérable pour qu'on se demandât avec inquiétude si le nom chrétien n'était pas définitivement aboli dans les villes, théâtres et témoins de ces ignominies. Mais ce délire infernal atteignit peu les campagnes; il en est qui se soulevèrent pour défendre leurs autels attaqués. Si les autres ne prirent pas les armes, pour la plupart elles se gardèrent pures de tout contact avec le culte révolutionnaire, et l'on sait tout ce qu'elles montrèrent d'héroïsme, soit pour dérober les prêtres fidèles aux tyrans qui les poursuivaient, soit pour assister, comme dans d'autres catacombes, à la célébration de nos augustes mystères, soit pour affronter l'exil, la mitraille, les noyades ou l'échafaud, plutôt que d'abjurer leur foi.

Voilà ce que fut parmi nous la campagne, et c'est là pour elle un caractère historique. Soit esprit de famille et de tradition, soit puissance de l'habitude, amour de ce qui est et secrète aversion pour le changement, ce changement fût-il même un progrès, soit effet de son isolement qui la place en dehors du mouvement des idées publiques, elle tient aux croyances de ses pères par des nœuds énormément difficiles à briser. Nous l'avons vu chez nous pour le catholicisme et la vérité; on le vit autrefois dans l'empire romain pour le paganisme et l'erreur. C'est de son obstination que sont parties les résistances les plus indomptables aux conquêtes de l'apostolat. Les grandes cités, comme Rome, Milan, Carthage, étaient déjà presque toutes chrétiennes, que les villages et les hameaux luttaient encore. Et même après que Constantin eut fait du gibet du Calvaire la bannière des Césars, même après les lois portées contre les sectateurs des faux dieux par quelques empereurs de Byzance, même après cet immortel concile de Nicée où l'Église prit en quelque sorte solennelle possession du monde, l'idolâtre paysan de l'Asie, de l'Afrique, de l'Italie, des Gaules, de l'Helvétie, apparaît dans la profondeur des forêts ou dans les gorges des montagnes, défendant ses sanctuaires, ses statues, ses rochers, ses arbres, ses antres sacrés avec une violence qui, bien loin d'accuser dans ses superstitions un germe de défaillance, semble leur suppo-

ser, au contraire, la plus ardente virilité. C'est ainsi que, passant par les terres des Éduens, c'est-à-dire sur le territoire d'Autun, saint Martin voulut abattre des idoles; aussitôt les païens se précipitent en fureur sur le saint évêque, qui serait mort sous leurs coups sans un miracle qui protégea sa vie. Et c'était le quatrième siècle! C'est ainsi encore qu'au moment où saint Benoît gravit pour la première fois les hauteurs du mont Cassin, il y trouva debout un temple d'Apollon vénéré par les pâtres et les bûcherons du pays d'alentour, et ce ne fut pas sans prodiges qu'il put établir sur les ruines de ce sanctuaire le berceau de l'ordre immortel dont il devait doter le monde. Et l'on était au cinquième siècle! C'est ainsi, enfin, qu'après avoir quitté le monastère de Bangor en Irlande, pour venir, aux bords des lacs helvétiques, annoncer le vrai Dieu et faire fleurir la vie religieuse encore inconnue dans ces solitudes, saint Colomban et saint Gall, son disciple, rencontrèrent des restes de paganisme. Ils troublèrent les sacrifices, renversèrent les autels, et bien loin que cette hardiesse fût accueillie avec indifférence par les sauvages et superstitieux habitants de la contrée, elle provoqua d'effroyables colères contre les deux apôtres, qui furent obligés de chercher un asile au delà du lac de Constance. Et cependant l'on était au septième siècle! Tant il est vrai que l'idolâtrie des campagnes ne lâcha pas prise à la première sommation, qu'elle ne recula que pas à

pas devant l'Église conquérante, et qu'il fallut des années sans nombre pour faire définitivement tomber les résistances de son désespoir.

Le peuple des villes n'était pas moins attaché à l'idolâtrie que celui des campagnes. Il y était avant tout attaché par un principe de licence et d'immoralité. Quand l'Église parut, les mœurs austères de Rome primitive s'étaient depuis longtemps énervées; autant elle avait subjugué de peuples, autant elle s'était approprié de vices; en apportant à son Capitole les dépouilles de l'univers entier, elle y en avait aussi fait affluer toutes les corruptions, et de là, comme un torrent immonde, elles étaient descendues sur les diverses classes sociales pour les dépraver. Plébéiens et patriciens, tous étaient également avilis, et cela dans toute l'étendue de l'empire. Les cités secondaires n'étaient pas moins atteintes que la métropole. Au lieu de sang, c'était du poison qui circulait d'une extrémité jusqu'à l'autre dans les veines de ce corps gigantesque.

Imaginez après cela si l'on devait être passionné pour l'idolâtrie, qui était à la fois l'aliment et la consécration de ces instincts voluptueux et de ces mœurs débordées. L'histoire dégoûtante des faux dieux convenait merveilleusement à la licence des imaginations; le cynisme des regards devait parfaitement s'accommoder de tant de pompes religieuses, de tant de sanctuaires où les images et les statues, les pontifes, les prêtresses et la nature des

cérémonies ne constituaient dans leur ensemble qu'un immense appareil de débauche. Enfin, rien ne répondait mieux à la brutalité des convoitises publiques et à ce fond de cruauté qui accompagne toujours l'amollissement des peuples, que ces infamies du théâtre et ces horreurs du cirque, où la vieille société romaine s'abreuvait de lubricité et de sang, pour la plus grande gloire de ses ignobles divinités. Les nations corrompues aiment toujours à la folie une religion sensuelle; bien loin de s'en dégoûter, elles s'y rattachent de tous les progrès qu'elles font dans l'abjection, et de toute la violence que leurs grossiers penchants acquièrent à travers les siècles. Rome devait être d'autant moins disposée à faire le sacrifice de la sienne, qu'en y trouvant de quoi repaître ses appétits, elle y trouvait aussi de quoi les justifier. L'exemple et la signification de ses idoles l'autorisaient à tous les genres d'ignominie et de dégradation. Puisqu'il n'était point de désordres et de hontes qu'elle n'adorât sur les autels, il n'en était point non plus qu'elle n'eût le droit de pratiquer dans sa vie. Le ciel se chargeait de la débarrasser de toutes les lois de la nature et de la conscience; elle pouvait toujours en appeler des prescriptions de la sagesse aux orgies de ses temples. Que fallait-il de plus pour l'attacher à ce culte immoral que son immoralité même, placée sous la sanction des dieux?

Ce n'était pas seulement par le côté abject de

leur nature que les cités romaines devaient tenir à l'idolâtrie; elles y tenaient encore par un sentiment plus noble en lui-même : c'est le patriotisme. Leur histoire sociale se confondait avec leur histoire religieuse. Rome en particulier « se van-« tait, dit Bossuet, d'être par son origine une « ville sainte, consacrée avec des augures favo-« rables et bâtie sous des présages heureux. Ju-« piter, le maître des dieux, avait choisi sa de-« meure dans le Capitole, où on le croyait plus « présent que dans l'Olympe même et dans le ciel « où il régnait. Romulus l'avait dédiée à Mars dont « il était fils; c'est ce qui l'avait rendue si guer-« rière et si victorieuse. Les dieux qui habitaient « en elle lui avaient donné une destinée sous la-« quelle tout l'univers devait fléchir [1]. » C'était à eux, et non pas à la sagesse et au génie de ses capitaines, à la discipline et à l'infatigable constance de ses troupes, qu'elle attribuait cette longue suite de triomphes qui, depuis le combat des Horaces jusqu'à la bataille d'Actium, avaient honoré ses drapeaux, et fini par lui soumettre tous les peuples alors connus dans le monde.

Avec cette conviction, que rien ne démentait ostensiblement, que semblaient au contraire justifier sept cents ans de colossales conquêtes, comment les Romains auraient-ils facilement, et sur un

[1] Bossuet, *Apocalypse*.

premier mot de l'Église, abandonné des dieux à qui ils se croyaient redevables de tant de grandeur? La patrie était tout pour ce peuple; et comment n'aurait-il pas soutenu avec fureur une religion qu'il supposait avoir fait cette patrie dont il était idolâtre? Aussi quand le christianisme vient l'attaquer, Rome repousse ces agressions, non-seulement comme une impiété, mais comme un malheur public. A l'entendre, le mépris et l'abandon des dieux, prêchés par la doctrine nouvelle, sont la cause de tous les fléaux qui peuvent se déchaîner sur l'empire. Si le Tibre inonde et ravage, si le Nil ne déborde pas, si la pluie manque, si la terre tremble, s'il survient une famine ou une peste, c'est aux disciples du Christ, contempteurs de la religion nationale, qu'on doit toutes ces calamités. Il faut pour apaiser les dieux, dont la colère bouleverse ainsi la nature, leur immoler en victimes les blasphémateurs qui les outragent, et l'on s'écrie : « Les chrétiens aux lions [1]! »

Voilà ce qui s'est fait en mille circonstances et sur mille points divers de l'empire. Grand nombre de persécutions locales ont été déterminées ou envenimées par le zèle fanatique de certaines villes pour les dieux insultés. Quand elles ne réclamaient pas le massacre général des chrétiens, elles demandaient au moins avec frénésie le supplice de

[2] Tertull., *Apologét.*, c. XL. *Résurrection de la chair*, n° 8.

quelques hommes plus spécialement poursuivis par leur haine religieuse. Ainsi qu'arrive-t-il à Smyrne pour saint Polycarpe? Le proconsul a fait crier dans l'amphithéâtre : Polycarpe est chrétien! Et aussitôt païens et juifs, saisis d'un transport furieux, demandent qu'on lâche un lion contre le saint pontife, et, à défaut de bête féroce, qu'on le livre au bûcher. Et pourquoi cette rage contre un vieillard non moins irréprochable qu'il n'est auguste? C'est parce qu'il est le destructeur des dieux, et qu'il a appris à des milliers de chrétiens à ne point les adorer. Inspirée par les mêmes motifs, la même scène de violence se reproduit à Lyon contre saint Pothin, disciple de saint Polycarpe, et un peu plus tard contre saint Irénée et tous les fidèles de son troupeau. En Italie, en Espagne, en Asie, rien ne fut plus répété que ces emportements populaires pour venger les idoles. Témoignage éclatant de la force indestructible et de l'acharnement indomptable avec lesquels le polythéisme était incrusté dans le patriotisme du vieux monde, à l'époque où l'Évangile se présenta pour en faire la conquête!

Voilà donc le peuple romain rattaché par trois liens puissants à la religion de ses aïeux. Le peuple des campagnes y tenait par esprit de tradition, de famille et d'habitude; le peuple des villes par immoralité, d'une part, et de l'autre par un fond d'impérissable patriotisme.

Un quatrième nœud se joignait aux précédents pour en multiplier la force : c'était l'orgueil, et celui-ci était commun à Rome et à ses empereurs.

Bossuet, cet homme formidable qui a tout observé, et prononcé des mots profonds sur tout, Bossuet a dit en parlant de l'ancienne Rome : « Rome était la mère de l'idolâtrie ; elle faisait ado-« rer ses dieux à toute la terre, et parmi ses dieux « ceux qu'elle faisait le plus adorer étaient ses em-« pereurs. Elle se faisait adorer elle-même, et les « provinces vaincues lui dressaient des temples, de « sorte qu'elle était en même temps, pour ainsi « parler, idolâtre et idolâtrée, l'esclave et l'objet « de l'idolâtrie [1]. » C'était là sans doute une folie aussi bien du côté de Rome que du côté de ses empereurs. Que la capitale du monde, qu'une cité, renommée au loin pour son bon sens et sa sagesse, décernât les honneurs de l'apothéose à des débauchés comme Tibère et Caligula, ou à des idiots comme Claude, quel délire ! Qu'à leur tour ces tyrans, après avoir acquis la gloire de la barbarie ou du désordre et l'immortalité de la haine, exigeassent de leur vivant la gloire de l'adoration, et pour après leur trépas l'immortalité des autels, quel vertige plus impudent encore ! Rien de plus vrai que cette parole qu'en a écrite un auteur moderne : « Les Néron, les Domitien, les Commode

[1] Bossuet, *Apocalypse*.

furent de véritables insensés; afin de ne pas trop épouvanter la terre, le ciel donna la folie à leurs crimes comme une sorte d'innocence [1]. » Folie tant que vous voudrez! mais il est de ces folies qui, flattant les instincts d'une nature superbe, lui sont encore plus chères que le stérile honneur de se montrer raisonnable! Telle était précisément celle qui portait les chefs de l'empire et leur capitale à se faire adorer; ils en étaient dominés jusqu'à la barbarie. Quand on arrêtait des chrétiens, on leur commandait de sacrifier non-seulement aux dieux de l'Olympe, mais à ceux de la terre, de jurer par le génie des Césars, de vouer des adorations à leurs images. Personne n'ignore la lettre de Pline le Jeune à Trajan; et on y voit que, pour éprouver les chrétiens, il leur présentait l'image des empereurs avec celle des dieux, afin qu'ils l'adorassent en lui offrant l'encens et des effusions. On voit encore dans une lettre de saint Denis d'Alexandrie qu'Émilien, préfet d'Égypte, lui ordonne de sacrifier aux dieux et aux empereurs. Tout est plein d'actes semblables où l'on voit ces deux cultes ensemble [2]; et si les chrétiens refusaient, ils étaient impitoyablement envoyés à la mort. On ne saurait dire tout ce que ce caprice cruel a fait couler de sang dans les arènes de l'empire.

[1] Chateaubriand, *Études historiques*, Discours préliminaire.

[2] Bossuet, *Apoc*, chap. XIII, v. 12. — Pline, lib. X, ep. 97. — Euseb., VII, 11.

L'égoïsme de la politique s'unissait à l'égoïsme de l'orgueil pour inspirer aux empereurs un amour forcené de l'idolâtrie. Ils étaient à la fois césars et pontifes, chefs de l'État et maîtres suprêmes de la religion nationale ; et la réunion de ces deux dignités, outre qu'elle allait à merveille à leurs instincts d'amour-propre, servait admirablement leurs vues de domination sur le monde. Ils se persuadaient que les nations accepteraient plus volontiers leur joug, en le leur imposant au nom des dieux dont ils se disaient les interprètes, et de fait ils ne se trompaient pas. L'alliance du sacerdoce avec leur magistrature, l'intimité qu'à raison de ce pontificat on leur attribuait avec les dieux, sans être une excuse pour leur ambition, en était au moins l'auxiliaire ; parce qu'ils étaient censés combattre et gouverner au nom du ciel, il semblait qu'ils trouvassent les peuples plus faciles à la conquête et plus soumis à leur puissance.

Eh bien ! supposez-vous, Messieurs, qu'après avoir recueilli tant de bénéfices de ce rapprochement des deux pouvoirs, les empereurs aient été prêts à en briser le faisceau sur la première invitation de l'Église ? Non, mille fois non. Qu'ils ne tinssent plus à l'idolâtrie par conviction, c'est possible. Mais il y a pour les pouvoirs humains quelque chose de plus fort que les convictions : ce sont les inspirations et les jalousies de la politique. Quand même une religion d'État, une religion dont

ils sont les chefs, n'a pour eux aucune valeur dogmatique, quand même ils s'en moquent en secret, du moment où elle est un instrument efficace aux mains de leur gouvernement, ils se garderaient bien de la briser. Plutôt que de s'en défaire, ils la défendent à outrance; ils la confondent avec l'État lui-même, et quiconque oserait l'attaquer, celui-là serait inexorablement traité comme ennemi de la patrie ou du pouvoir. Ainsi qu'on aille dire au chef de l'empire moscovite qu'il doit renoncer à être le pape de l'Église russe, on verra si pour réponse il ne fera pas prendre le chemin de la Sibérie. Qu'on essaye encore de persuader à la reine d'Angleterre que le sceptre de l'Église anglicane est trop pesant pour ses mains, déjà surchargées par celui du gouvernement des États britanniques; il est fort à croire qu'on enverrait l'auteur de cette proposition méditer sur ses plans de réforme à la Tour de Londres ou sur les plages de l'Australie. Les despotes romains furent bien mille fois plus jaloux de leur suprématie religieuse que ne le sont tous les autocrates modernes. Aujourd'hui l'état des idées publiques sur la tolérance et la distinction des pouvoirs inspirent, comme malgré eux, une certaine modération à ceux qui commandent tout à la fois aux corps et aux consciences; leurs persécutions, s'ils en suscitent pour soutenir leur autorité religieuse, trouvent un frein dans l'opinion. Mais pour les empereurs romains aucun de ces tempéraments

et de ces contre-poids n'existait; le fanatisme des peuples s'unit à leurs instincts personnels pour les exciter à défendre les dieux et leur propre sacerdoce avec une rage implacable. Plus ils allèrent, plus la lutte de leur désespoir et de leur intolérance se montra furieuse. La tyrannie de Dioclétien, le dernier des grands persécuteurs, surpassa en cruauté contre les chrétiens celle même de Dèce, de Domitien et de Néron. Jamais l'Église n'avait plus souffert; jamais le paganisme impérial, et si je l'ose dire, la théocratie des Césars ne s'était rattachée plus convulsivement à l'existence, et pour la leur faire abdiquer, il fallut que, par un prodige éclatant, la croix apparût à Constantin comme un gage de victoire et lui fît enfin comprendre que le temps était venu où les chefs de l'empire, si longtemps les bourreaux de l'Église, devaient en devenir les enfants et détrôner le Jupiter du Capitole pour y substituer le Crucifié du Calvaire.

Ainsi les intérêts de la politique et les espérances de l'orgueil formaient-ils une chaîne de bronze pour lier les empereurs et Rome elle-même à un polythéisme éternel.

Si encore les empereurs avaient été livrés à eux-mêmes, peut-être l'idolâtrie n'aurait-elle trouvé dans leur âme isolée et leur fanatisme solitaire qu'un refuge facile à forcer. On vient encore assez aisément à bout d'une erreur ou d'une passion même couronnée, quand elle ne s'appuie que sur

elle-même. Mais telle n'était pas la position des Césars. Les pontifes des idoles, la magistrature, l'armée, les encourageaient à une résistance indomptable en faveur des dieux menacés par l'Église; les auteurs nous parlent de plusieurs persécutions dont ces différents corps furent les provocateurs ardents ou les instruments empressés. Le sénat surtout, qui était le premier corps de l'empire, se donna toujours pour le protecteur dévoué de la vieille religion païenne. Par l'effet de ce zèle, il ne fut pas d'époque où il n'excitât tout ce qu'il put d'orages et de cruautés contre l'Église, et même sous les premiers empereurs chrétiens il ne s'était point relâché de ses anciens sentiments. « La « relation de Symmaque, préfet de la ville, c'est « Bossuet qui parle, la relation de Symmaque aux « empereurs Valentinien, Théodose et Arcade le « fait bien voir, puisque ce fut au nom du sénat « qu'il demanda à ces empereurs le rétablissement « des gages retranchés aux vestales, et celui de l'au-« tel de la Victoire dans le lieu où ce corps auguste « s'assemblait. On voit, par la réponse de saint Am-« broise, que ce n'était pas à tort que Symmaque « prenait le nom de cette compagnie, puisqu'en « effet le nombre des idolâtres y prévalait. Cette « relation de Symmaque avait été précédée d'une « semblable délibération, deux ans auparavant, « sous l'empire de Gratien. Tout ce que pouvaient « faire les sénateurs chrétiens en ces occasions était

« de s'absenter du sénat pour ne point participer
« à un décret plein d'idolâtrie ou de souscrire une
« requête particulière pour faire connaître leurs
« sentiments à l'empereur. Ainsi, l'idolâtrie avait
« encore pour elle, au quatrième siècle, le suffrage
« des pères conscrits, c'est-à-dire de cet auguste
« sénat autrefois si révéré des nations et des rois,
« où il y avait encore une si grande partie de la
« puissance publique, puisqu'on y confirmait et les
« lois et les princes mêmes [1]. »

Après le sénat, que reste-t-il? Les jurisconsultes et les philosophes, qui ne sont pas plus disposés que les autres à quitter le culte des faux dieux pour embrasser le catholicisme. Ainsi, sous le règne d'Alexandre Sévère, l'un des empereurs les plus humains, et qui fut même animé de quelque bienveillance pour les disciples de Jésus-Christ, un certain nombre de juristes qui faisaient partie de ses conseils déclarent solennellement et avec autorité qu'on doit tenir au polythéisme comme à la religion de ses aïeux et de l'État; tandis qu'on doit proscrire la religion chrétienne comme une nouveauté étrangère et une source de troubles et de division pour l'empire. C'étaient Sabin, Ulpien, Paul, Modestin qui prononçaient ainsi, tous hommes d'un crédit immense aussi bien que d'un savoir profond, et dont les décisions demeurent encore

[1] Bossuet, *Apocal.*, c. III, Parag. XIII.

dans le Digeste comme un monument authentique de leur intolérance pour l'Église, et de leur attachement froid, raisonné et en même temps incurable à l'idolâtrie héréditaire de Rome. Tout ne s'est pas borné de leur part à l'expression d'un sentiment : leur sentiment s'est manifesté par des actes, et ils ont persécuté les chrétiens par principes, comme d'autres les persécutaient par fanatisme et par entraînement. On croit que c'est dans un orage qu'ils avaient soulevé que fut martyrisé le grand pape saint Callixte.

Que faisait la philosophie au milieu de cette conduite tenue par la jurisprudence? Elle agissait de la même manière. Si quelqu'un devait comprendre la folie et l'immoralité de l'idolâtrie, c'était bien elle sans doute; c'était auprès d'elle que les attaques dirigées contre les faux dieux par le zèle si judicieux et la logique si puissante de nos premiers apôtres et de nos premiers apologistes, devaient trouver le plus de sympathie et d'écho; elle qui se vantait de chercher la lumière, elle qu'on avait vue parcourir la Perse, l'Égypte, les Indes, l'Orient et l'Occident, pour trouver la vérité, comment ne l'aurait-elle pas accueillie, quand elle se présentait d'elle-même si brillante et si indubitable? Mais non. Les philosophes sont-ils sur le trône, comme Trajan et Marc-Aurèle, ils protégent les dieux avec autant d'ardeur et plus de cruauté que les Commode et les Caracalla; il est d'illustres

martyrs qui datent de ces deux règnes. C'est sous Trajan que saint Ignace d'Antioche fut jeté aux lions; sainte Félicité, dame romaine, et ses sept fils périrent sous Marc-Aurèle. Quand les philosophes, sans être empereurs, ont accès auprès des princes, ils usent de tout le crédit et de toutes les ressources dont ils disposent à la cour pour y maintenir le polythéisme en honneur. Tantôt ils emploient des interprétations symboliques et des raisonnements pompeux pour déguiser le néant et l'infamie des dogmes païens, et persuader aux Césars que, sous la forme plus ou moins étrange, sous la poésie plus ou moins légère de la mythologie, il se cache des vérités pures, traditionnelles et profondes. Tantôt ils se servent de démonstrations sophistiques, de suppositions imaginaires, de récits mensongers, et au besoin, d'abstinences et de mortifications hypocrites, pour prouver aux chefs de l'empire que l'idolâtrie a des sages et des thaumaturges pour le moins aussi remarquables que le Christ, et qu'elle fait éclater dans le monde autant de prodiges et de vertus que l'Église. C'est ainsi, sans parler de Plotin, de Porphyre et de quantité d'autres, qu'Hiéroclès fit deux livres pour opposer la sainteté prétendue et les faux miracles d'Apollonius de Tyane, cet imposteur fameux de la secte pythagoricienne, à la sainteté et aux miracles de Jésus-Christ. Tous les auteurs païens de ce temps-là tiennent le même langage, parti-

cipent au même enthousiasme pour Apollonius, et ne craignent pas de le donner pour un dieu [1].

Enfin les philosophes, allant encore plus loin, mettent en œuvre la magie, les vains prestiges, les divinations et les faux oracles, pour exciter l'esprit crédule des princes, d'une part, à révérer et à craindre toujours davantage les divinités de l'empire, et, de l'autre, à persécuter les chrétiens comme ennemis de la religion nationale. Sous Valérien, par exemple, saint Denis d'Alexandrie fait mention d'un chef de magiciens qui invita ce prince à poursuivre les fidèles, comme si tout devait bien réussir, pourvu qu'on les désolât [2]. Un peu plus tard on voit un Tagès ou un autre devin se servir de divinations pour irriter Dioclétien contre les fidèles. Et dans la même persécution, sous Maximien, un Théotémus érigea une idole de Jupiter qui préside aux amitiés et fit, par ses faux miracles et les faux oracles qui s'y rendaient, que Maximien fut animé contre les chrétiens, l'assurant que le dieu commandait qu'il les exterminât [3]. Enfin tous les auteurs unanimement, tant les païens que les chrétiens, assurent que Julien ne se gouvernait que par ses philosophes et ses devins. Il y avait surtout un certain Maxime de la

[1] Lactant., *Divin. Inst.*, v, 3. — Euseb. *Contra Hierocl.* — Bossuet, *Apocal.*, c. XIII.

[2] Euseb. VII, 9.

[3] Lact., *de Morte*, 10. — *Instit.* IV, 27. — Bossuet, *Apocal.*, c. XVI.

secte de Pythagore, dont l'empire était absolu sur l'esprit de ce prince; et ce fut spécialement à l'instigation de ce faux sage que Julien rétablit le paganisme frappé au cœur par Constantin, et déclara à l'Église cette guerre hypocrite dont le souvenir, resté comme le caractère propre de son nom dans la pensée des siècles, fait qu'on l'emploie toujours quand on veut désigner un persécuteur à la fois haineux et déloyal.

Maintenant, Messieurs, des hauteurs historiques où nous sommes parvenus, laissez-moi vous conjurer de jeter un regard en arrière et vous dire : De bonne foi, la main sur la conscience, peut-on dire que le paganisme fût mort au moment où l'Église apparut dans le monde? Et pour qui était-il mort? Ce n'était pas pour les empereurs, soit à cause du parti qu'en tirait leur politique, soit à raison des apothéoses qu'il promettait à leur orgueil. Ce n'était pas pour le sénat, qui, après avoir refusé sous Tibère d'admettre Jésus-Christ au nombre des dieux de l'empire, demandait sous Valentinien la restauration de l'autel de la Victoire. Ce n'était pas pour les juristes et les philosophes : les premiers prononçaient, au nom de la loi, qu'on devait maintenir les idoles et détruire les chrétiens; les seconds, c'est-à-dire les philosophes, s'efforçaient par toute espèce de subtilités, d'artifices, de mensonges, de prestiges, de rendre l'idolâtrie spécieuse, tandis que d'autre part ils travaillaient à faire haïr les fi-

dèles comme blasphémateurs des dieux et contempteurs de la religion nationale. Ce n'était pas enfin pour le peuple ni des campagnes ni des villes. Puissance de l'habitude, vénération pour les ancêtres, souvenirs patriotiques, ivresse de l'imagination, convoitise des sens, toutes ces choses qui provoquent si puissamment les sympathies populaires se réunissaient pour enchaîner et river au paganisme la population de l'empire. L'effet en fut profond et durable. Sans doute l'Église fit dans son sein des conquêtes immenses; mais il resta longtemps une portion considérable du vieux levain dans cette masse purifiée par l'esprit nouveau. « Rome, même après la conversion des Césars et « sous Julien, ne pouvait revenir de ses erreurs et « de ses faux dieux. Elle continuait à imputer aux « chrétiens tous les malheurs de l'empire, toujours « prête à les traiter avec les mêmes rigueurs qu'elle « avait fait autrefois, si les empereurs l'eussent « souffert. La cause même de l'idolâtrie y était si « favorable, que les tyrans qui s'élevaient ou ceux « qui aspiraient à la tyrannie, un Maxime, un Eu- « gène, un Eucher, gagnaient Rome en faisant croire « qu'ils seraient plus dévoués au culte des dieux « que les empereurs, ou en promettant ouvertement « de les rétablir [1]. » Assez puissants pour être un instrument terrible entre les mains des ambitieux,

[1] Bossuet, *Apocal.*, c. III, § 13.

ces débris du polythéisme étaient également assez forts pour arracher des concessions au pouvoir. Honorius fut obligé de leur accorder la célébration des jeux séculaires, supprimés par son père Théodose, et ces fêtes furent accompagnées d'un excès abominable de superstitions et d'idolâtries. Enfin quand le paganisme eut décidément cessé d'être un culte public, il retint encore dans l'ombre un certain nombre de partisans fidèles. « On voit sous Justi-« nien et sous les derniers rois goths qui régnèrent « en Italie, c'est-à-dire vers l'an 538, presque au « milieu du sixième siècle, de secrets adorateurs « de Janus, et on crut encore trouver dans sa cha-« pelle et dans ses portes d'airain, quoique aban-« données depuis tant de siècles, une secrète vertu « pour faire la guerre en les ouvrant [1]. » C'était, il est vrai, les dernières convulsions de l'idolâtrie; mais l'époque où elles éclatent annonce quelle impression profonde la vénération des dieux romains avait faite sur l'esprit du vulgaire ignorant. Sa force et sa vie égalaient celles de l'empire, ou plutôt s'identifiaient avec elles; pour périr, elle attendit que l'empire même s'abattît sous les coups des barbares : semblable à ces plantes parasites dont les racines pénètrent si avant dans la substance de l'arbre qui les supporte, qu'il est impossible de les en séparer, et que pour les détruire il

[1] Bossuet, *ut suprà.*

faut que cet arbre même succombe sous la hache des bûcherons.

La question de fait est résolue, Messieurs : le paganisme n'était pas mort. Mais eût-il été mort, le monde n'eût pas été pour cela disposé à recevoir le catholicisme. Dans l'ordre de la foi, qu'était-ce que l'idolâtrie? C'était un symbole plein de poésie, flattant l'imagination sans accabler l'esprit; le symbole de l'Église, au contraire, était grave, austère, abaissant les hauteurs de l'intelligence sous le joug de vérités incompréhensibles. Croire le premier, était-ce, je vous demande, se préparer au second? Est-ce en se repaissant de contes puérils qu'on se façonne à subir des dogmes écrasants et sévères? Évidemment non. Et sous le rapport de la morale, qu'était-ce que le paganisme? C'était une religion facile ou plutôt licencieuse; elle lâchait la bride à tous les penchants, et en consacrait tous les excès par l'exemple des dieux. Et l'on voudrait que cette immoralité devenue pratique, au point où elle l'était à la naissance de l'Église, eût frayé les voies à la pure et sainte morale de l'Évangile! Le vice, poussé jusqu'aux plus monstrueuses exagérations, aurait servi de prélude et comme de racine à la vertu portée jusqu'à l'héroïsme? Comment! semer dans la boue, c'eût été pour le monde un moyen de moissonner dans l'innocence? Je sais bien qu'on l'a prétendu de nos jours; mais c'est évidemment

une plaisanterie. Jamais les peuples, par leur pente naturelle, ne passent d'une religion molle et tolérante à une religion plus sévère : c'est au courant contraire qu'ils obéissent. Ils iront du catholicisme au protestantisme, du protestantisme au déisme et à l'idole de la raison, du déisme à l'athéisme, et surtout à l'athéisme pratique. Ils descendent le fleuve, ils ne le remontent pas; ou bien s'ils le remontent, ce n'est que par un prodige de celui qui fit autrefois refluer le Jourdain vers sa source.

Donc, incompatibilité radicale entre le catholicisme et l'état moral que le paganisme avait fait aux peuples. Incompatibilité non moins grande entre le catholicisme et la philosophie païenne. Alors, comme aujourd'hui, la fausse philosophie était dominée par trois instincts : la haine de l'autorité, l'horreur du mystère, la passion de l'idée personnelle. On voit éclater ces dispositions dans chacun des hommes et chacune des écoles qui la représentent. C'est assez vous dire combien elle devait être hostile à l'Église qui, prenant précisément le contre-pied, repousse et condamne, en matière de foi, le caprice de l'idée personnelle, impose ses mystères à la raison superbe qui n'en veut point, et force les esprits les plus indomptables à se courber sous le principe de l'autorité, au lieu d'être à eux-mêmes leur tribunal et leur Dieu. Ainsi, pour les sages, comme pour le peuple, lle devait être, non pas l'objet d'un accueil facile et

bienveillant, mais un signe de contradiction, parce qu'elle-même venait radicalement contredire, non-seulement les folies de leurs systèmes, mais encore les tendances les plus chères et les fibres les plus irritables de leur esprit et de leur orgueil.

On en a vu quelques-uns, il est vrai, déserter la philosophie pour passer à la foi; c'est ce que fit saint Justin. Mais ces glorieux transfuges étaient rares; et quand ils faisaient ce noble échange de l'erreur contre la vérité, c'était par l'impulsion d'un esprit et d'un courage supérieurs, jointe à celle d'une grâce privilégiée, et non point par l'entraînement des dispositions qu'ils avaient puisées dans le scepticisme ou la présomption de leurs sectes ou de leurs écoles. Jamais le rationalisme ne fut mûr et prêt pour le catholicisme, et, malgré son néant mille fois attesté, quoiqu'en tout temps il n'ait su que nier et détruire, il n'en a pas moins persisté obstinément à prétendre qu'il peut affirmer et édifier. Une sinistre évidence lui prouve aujourd'hui qu'il se trompe; n'importe : il énoncera demain de nouveaux oracles avec la plus confiante arrogance, et ne se moquera pas moins que la veille de toute autorité qui voudrait lui commander ou le démentir.

Un philosophe contemporain fit, il y a quelques années, une sensation profonde et comme une espèce de révolution intellectuelle en Allemagne : c'était Schelling; il se flattait d'avoir apporté des

révélations à la science; on salua comme telles les idées qu'il proclama. Après un lever si glorieux, il semblait qu'il dût rester éternellement sur l'horizon; mais non : modeste, il se retira dans le silence et l'obscurité. Ses doctrines firent leur cours : il les vit décomposer la philosophie au lieu de l'organiser et de l'enrichir. Il pensait avoir allumé un flambeau, il n'avait lancé qu'un météore. Alors que fait-il? Au bout de trente ans, il sort du mystère où il s'était éclipsé; il s'avance pour réparer les ruines préparées par ses enseignements et amoncelées par ses disciples. L'Allemagne s'émeut pour l'entendre; il remonte dans sa chaire si longtemps déserte, et de sa bouche, presque séculaire, tombent ces paroles empreintes d'un ton d'oracle : « Autrefois j'ai cru enseigner la vérité à vos pères, mais je me suis trompé; enfants, vous serez plus heureux : la vérité, je vous l'apporte aujourd'hui! » Hélas! il se trompait encore, mais il ne s'en douta point. Voilà le rationalisme de toutes les époques. Presque toujours il s'égara; néanmoins, il a toujours en lui-même une foi impérissable. Maintenant il a le sentiment de ses erreurs; tout à l'heure vous l'entendrez dogmatiser encore; et plutôt que de subir une autorité religieuse quelconque, il aimera mieux s'agiter dans un cercle éternel et toujours changeant de doutes, de négations et, s'il le faut, de délires.

Ce qu'il est de nos jours, il l'était aux premiers

siècles de l'Église. Alors sans doute, comme à présent, de solennels naufrages étaient là pour le convaincre de son impuissance; mais il flottait dans les ténèbres et dans le vide sans en avoir le sentiment : ses ténèbres, il les prenait pour de la lumière; son vide, il l'appelait une atmosphère divine; son orgueil se repaissait avec amour de sa propre confusion, et bien loin que ses écarts le rendissent plus accessible à l'Église, par le faux jour sous lequel il se les représentait, ils ne faisaient que creuser, entre l'Évangile et lui, un chaos plus vaste et plus infranchissable.

Voilà donc deux points établis. Premièrement, au moment où l'Église apparut, le polythéisme était beaucoup moins mort qu'on ne le suppose. Il vivait dans le peuple des campagnes comme croyance héréditaire; il vivait dans le peuple des villes par la latitude et l'espèce de consécration qu'il donnait à la licence, par le charme que ses fêtes et ses légendes exerçaient sur les imaginations, par les souvenirs qu'il rappelait au patriotisme; il vivait dans l'âme des hommes d'État, qui trouvaient en lui un instrument pour leur politique et une espérance d'apothéose pour leur orgueil; il vivait dans le respect de la magistrature et des jurisconsultes, qui alors, comme presque toujours, ne voyaient que la loi, dont la religion publique faisait partie; il vivait enfin dans l'esprit de certains philosophes, par les débris de vérité qu'il

contenait, dans le fanatisme de quelques autres par les folies mêmes ou les indignités qui le déshonoraient, dans l'affection de plusieurs par les interprétations personnelles et capricieuses qu'ils en faisaient, dans l'amour-propre de tous, par le droit qu'il leur donnait de repousser tout tribunal dogmatique, toute croyance définie, pour ne relever, dans les questions religieuses, que des fantaisies et des décisions de leur propre pensée. Secondement, quand le polythéisme eût tenu au sol par de moins puissantes racines, quand il eût été mort, on ne pourrait dire que le monde eût été mûr pour recevoir le catholicisme. Le polythéisme avait jeté dans l'humanité des dispositions inconciliables avec celles que le catholicisme réclame; l'univers moral, sous son action, s'était préparé à la foi comme un cadavre se prépare à la résurrection en tombant en pourriture: il fallait le prodige d'une seconde création pour le rappeler à la vie.

S'il est impossible d'expliquer l'établissement du catholicisme par la décrépitude de l'idolâtrie, ne peut-on pas en rendre compte par les biens que l'Église apportait au monde? Dans l'empire romain, la fortune et la liberté n'étaient pas un patrimoine aussi généralement réparti que de nos jours: c'était tout simplement celui de quelques-uns. Il existait dans son sein des millions et des millions de pauvres et d'esclaves; pauvres que les grands

traitaient avec plus de mépris et de rudesse que la brute; esclaves que les maîtres faisaient dresser dans des écoles barbares aux combats de l'arène, et qu'ils condamnaient ensuite à s'entr'égorger dans les amphithéâtres pour le simple plaisir d'en savourer les tortures. Évidemment ces hommes déshérités de la richesse et de la liberté, ces victimes nées du glaive et de la faim, n'adoraient pas leur misère et leurs chaînes. Avec quelle impatience plutôt n'appelaient-elles pas un jour qui leur donnât l'indépendance et du pain? Un libérateur s'élevant pour glorifier l'abjection, soulager, disons mieux, doter l'indigence, briser les fers des individus comme des peuples, ne devait-il pas être accueilli avec un enthousiasme unanime et une crédulité générale? Jésus-Christ se leva précisément avec cette mission salutaire. Il vint non-seulement consoler et recommander les pauvres, mais les déifier; il vint annoncer la délivrance aux esclaves, et à cette voix jusqu'alors inouïe les deux tiers de l'humanité tressaillirent; ils se pressèrent en foule et avec ardeur à la suite de ses enseignements régénérateurs. Était-il Juif ou Romain, était-il homme ou Dieu? c'était bien là ce qu'il s'agissait d'examiner! Il avait compris les souffrances des peuples et mesuré leur dégradation; son but était de leur restituer la possession de la vie et d'eux-mêmes: il suffit. Le charme de ses doctrines en a fait le triomphe; il a subjugué les nations, non point

parce qu'il s'est dit Dieu, mais parce qu'il s'est porté pour sauveur.

C'est vrai : Jésus-Christ est venu affranchir l'indigence et l'esclavage ; on le répète assez haut de nos jours pour qu'il ne soit pas nécessaire d'y insister, et l'on prétend que c'est par le charme de sa doctrine qu'il a opéré cette grande émancipation. Très-bien ! mais on n'oublie qu'une chose : c'est de se demander si cette doctrine avait pu venir d'un homme, ou si elle était nécessairement d'un Dieu. Sans doute, la cause une fois posée, l'effet devait naturellement en sortir ; mais l'important, c'était de trouver la cause. Ainsi au quinzième siècle, en s'orientant d'une certaine façon, Colomb devait inévitablement découvrir l'Amérique. Il lui suffisait de tourner sa proue vers tel point de l'horizon et de voguer toujours devant soi ; on ne pouvait avec ce système manquer d'aborder au Nouveau Monde. Une seule petite chose était indispensable : c'était de bien choisir sa direction ; et pour le faire, il fallait être l'immortel Génois, le glorieux émule de Vasco de Gama. De même, la morale évangélique une fois donnée, il pouvait être facile de subjuguer le monde païen. Mais le point difficile était précisément de révéler cette morale régénératrice, et pour la révéler il ne suffisait pas d'être un sage, il fallait être un Dieu.

Du reste, ne nous abusons pas : si pure et si suave qu'elle soit, cette morale devait avoir pour premier

résultat de susciter d'immenses obstacles à ses propres conquêtes. Le temps et la grâce pouvaient seuls la faire goûter. Par où l'Église commençait-elle ici son apostolat? Elle s'adressait aux riches, pour en combattre tout à la fois les préventions et la cupidité. Ils considéraient le pauvre comme un être pétri d'une autre terre que leur propre limon; ils se tenaient pour des demi-dieux, et lui pour un néant; à eux le droit de jouir et de regorger, à lui le droit de périr de faim : c'était, à leurs yeux, l'ordre fatal de la nature. Autant ils méprisaient la misère, autant ils adoraient la fortune. C'était en vain que le stoïcisme avait essayé de leur apprendre à dédaigner l'argent; la passion l'avait emporté sur la philosophie : tous les sentiments généreux étaient venus s'engloutir dans le culte de l'or; et sur les portes de Rome, devenue le foyer de tous les égoïsmes comme elle était la capitale de toutes les nations, on pouvait écrire ces paroles d'un prince numide : *Emenda civitas, patrie de la vénalité!* Voilà maintenant l'Église qui vient dire à ces hommes enflés, depuis des siècles, d'avarice et d'orgueil : Le pauvre! vous le supposez d'une nature inférieure à la vôtre; c'est une erreur et une iniquité : il est votre égal, il est votre frère, il est votre maître et votre roi. Vous l'avez assez longtemps outragé de votre pitié superbe, il s'agit à présent de l'envisager avec respect et de le traiter avec honneur. Ce n'est pas tout : la fortune, vous l'avez seuls et il n'en a point;

il faut partager avec lui, votre salut éternel est à cette condition. Si vous ne soulagez point sa détresse, si vous refusez de devenir ses pourvoyeurs pour continuer à n'être que ses bourreaux, malheur à vous! Malheur ici-bas, parce que vous appellerez sur votre tête les anathèmes du ciel, ami et vengeur de celui qui souffre! Malheur dans l'avenir, parce qu'en punition de votre barbare avarice vous serez précipités dans des feux éternels! Tel fut le langage de l'Église aux opulents de Rome et de tout l'empire! Vous jugez! Combien ne dut-il pas être intolérable à tous ces vieux patriciens, également idolâtres de leurs trésors et de leur aristocratie! Leur commander de tendre une main fraternelle, et non pas seulement protectrice, à ce prolétariat qu'ils foulaient précédemment comme de la boue; leur dire de le faire asseoir à leur table, tandis qu'ils le jugeaient digne tout au plus d'être jeté en pâture aux bêtes du cirque ou aux poissons des viviers! Quelle audace absurde! quelle imprudence désespérée! Aujourd'hui que nous avons été nourris deux mille ans des idées de fraternité chrétienne, le riche entend avec amour et réalise avec bonheur cette doctrine de sacrifice et d'égalité; mais il était impossible que la noblesse et l'opulence de Rome, telles que les avait faites le polythéisme, n'en fussent pas révoltées : elles devaient accueillir ici le catholicisme avec l'indignation la plus furieuse, et, bien loin de lui ménager un triom-

phe, lui susciter la plus implacable des résistances. Premier obstacle.

Un second obstacle venait du côté des pauvres eux-mêmes. Et avant tout, le catholicisme les aborde avec un langage étrange; il ne leur dit pas : Oh! que votre état est amer! Oh! que vos larmes sont brûlantes, et combien il me serait doux de les sécher! Mais voici les exclamations qu'il profère : « Bienheureux les pauvres! *Beati pauperes!* Bienheureux ceux qui pleurent! *Beati qui lugent!* » Singulière béatitude, n'est-il pas vrai, que l'absence de tout bonheur! Bizarre manière de réconcilier le pauvre avec sa position, que de lui crier qu'elle est belle, pendant que l'évidence et ses douleurs lui crient qu'elle est affreuse! Il faut l'avouer, ce début ne devait rien avoir de bien attrayant pour ces malheureux. Leur peindre à eux-mêmes les horreurs plus ou moins profondes de leur indigence, et les leur peindre avec énergie, les exciter à s'en indigner et à en demander compte à la société qui les déshérite ainsi de ses faveurs : voilà le moyen de les attirer à sa suite et de s'en faire, au besoin, des prosélytes passionnés; nous le voyons par ce qui se passe sous nos yeux. Mais diviniser leur détresse, les exhorter à la bénir, même quand elle les tue; ériger en dogme qu'elle l'emporte avec ses angoisses, et à raison de ses angoisses mêmes, sur la richesse avec tous ses enchantements, c'était une sorte d'appa-

rente dérision; et rien ne peut être moins propre à subjuguer l'infortune qu'une pitié qui se présente avec un semblant d'ironie.

Et puis, quel avenir le christianisme promettait-il aux indigents après les avoir ainsi glorifiés? Un avenir qui devait peu les toucher. Il leur disait qu'il s'intéresserait pour eux auprès des riches; mais si les riches l'écouteraient, s'ils feraient à sa voix pour les assister des sacrifices généreux, c'était ce qu'on ne disait pas : on ne leur promettait par conséquent qu'un soulagement hypothétique, c'est-à-dire sans valeur. On leur montrait bien encore le ciel; on leur annonçait qu'ils y recueilleraient un poids immense de gloire, s'ils supportaient leurs maux avec résignation; mais que pouvait signifier cette espérance pour des hommes encore païens? Elle était trop spirituelle pour flatter et conquérir leurs âmes toutes plongées dans les sens. Il fallait, du reste, en acheter l'objet à un prix trop formidable pour n'en être pas dégoûté. Des mortifications volontaires ajoutées aux privations naturelles de leur état; réduire en servitude par la pénitence leur corps déjà si rudement éprouvé par la misère; la haine des peuples, la colère des rois, l'inhospitalité de la patrie; la chance, il y a plus, la presque certitude de ne pouvoir plus paraître dans la rue, mais d'être condamnés à l'exil, aux cachots, à la mort, d'être poursuivis comme des bêtes fauves, d'être contraints à se cacher dans

les forêts, dans les cavernes, dans les déserts, dans les mines et les catacombes, pour abriter leur foi, leur conscience et leur vie : voilà les perspectives que leur entr'ouvrait le catholicisme. En d'autres termes, ils avaient faim; l'Église leur disait : « Vous aurez plus faim encore. Vous êtes méprisés; faites-vous chrétiens, et vous serez maudits. Vous n'avez point de part à la fortune, venez à moi, et bientôt vous n'aurez point de part même au soleil! » Si c'était là, Messieurs, de quoi les attirer, je ne vois plus ce qui pouvait leur inspirer de la répugnance et de l'effroi!

Non, Messieurs, soit qu'on la prenne en haut, soit qu'on la prenne en bas, la société que l'Évangile rencontra à son entrée dans le monde, ne devait pas lui tendre les bras, malgré les principes d'amour qu'il venait proclamer. En haut, c'étaient des riches égoïstes peu disposés à bénir ses préceptes de sacrifice et de dépouillement. En bas, c'étaient des pauvres qui durent trouver fort peu séduisante une doctrine dont le résumé, pour eux, revenait à deux choses : bénir leur état, si abject et si atroce qu'il fût; s'attendre au ciel, il est vrai, mais avant au martyre. Ce ne sont pas là de ces paroles qui enlèvent, qui transportent, qui enchaînent les peuples; impossible, quand elles sont livrées à elles seules, de remporter un triomphe qui, au lieu d'un soulagement, se montre comme une aggravation de douleurs.

Vous y cherchez une magie qui séduise, et vous n'y surprenez qu'une austérité qui épouvante.

L'esclavage n'était pas mieux disposé à recevoir Jésus-Christ que ne l'était la pauvreté. Vers l'an 680 de la fondation de Rome, il existait dans la république une foule immense d'esclaves. Du milieu d'eux Spartacus se lève; il harangue ses compagnons de servitude avec une vigueur à la fois superbe et sauvage; il les exhorte à briser leurs fers, après leur avoir fait comprendre qu'ils ont, pour s'en affranchir et les retourner avec succès contre leurs oppresseurs, l'irrésistible puissance du nombre, de la force et du courage. Sa voix est entendue de deux cents Thraces, Gaulois ou Germains, emprisonnés comme lui dans l'école des gladiateurs à Capoue. Quelques jours après, il a réuni dix mille hommes au pied du Vésuve; un peu plus tard, sous les murs de Thurium, il en compte soixante-dix mille : et avec eux il forme une puissance qui s'en va promenant la victoire depuis Brindes jusqu'à Milan; fait trembler Rome du mouvement de ses pas et de ses bandes formidables; devient si terrible, que Crassus, c'est-à-dire un consul, avec des légions immenses, se croit incapable de la vaincre tout seul, et réclame pour cela le concours de Lucullus et de Pompée, les deux plus grands généraux de l'époque : l'un la terreur de l'Asie, et l'autre vainqueur de l'Espagne.

Voilà une popularité que je m'explique. Spartacus parle aux esclaves le langage de l'indépendance; il les appelle à rompre leurs chaînes; il leur prouve que, du moment où ils le voudront, ils pourront être libres et dicter des lois à ces tyrans dont ils ont jusqu'à ce jour dévoré les hauteurs et subi les caprices. Il devait être compris: en montrant ainsi à ses frères un affranchissement immédiat et certain, comment ne se seraient-ils pas ligués autour de lui pour le conquérir?

Mais Jésus-Christ procède autrement: il ne proscrit pas directement l'esclavage; il promulgue seulement des principes de charité, de fraternité, de respect pour l'homme qui, goûtés par les maîtres, les décideront à élargir leurs esclaves. C'est beaucoup sans doute; mais enfin ce ne sont que des principes, et si sublimes, si raisonnables qu'ils soient, ils ne porteront pas leurs fruits dès le premier jour: il faudra des siècles pour qu'ils pénètrent au cœur de l'humanité. A l'heure même où nous sommes, malgré tous les efforts que l'Église et la papauté ont faits tant de fois pour les naturaliser dans le monde, malgré l'appui que leur ont prêté la presse et la philosophie, sont-ils partout reconnus et partout appliqués? Vous le savez: comme il est des hommes qui ont encore le malheur de se vendre, il en est qui ont la barbarie de les acheter. L'Europe a eu beau lancer des décrets d'émancipation pour les noirs, nous avons eu beau éta-

blir des croisières sur le littoral de l'Afrique, nous avons eu beau créer le droit de visite et même en abuser, la traite n'est point abolie : l'esclavage est encore debout! Tant nous avons peine à vénérer notre semblable comme notre frère, quand il ne naît pas sur notre sol et ne porte pas notre couleur! Tant est violente, profonde, indestructible, la passion qui nous pousse à l'assimiler, quand nous le pouvons, à la brute, à l'asservir comme elle, à en trafiquer comme d'une chose, à supposer enfin qu'il peut être rivé à cette dégradation comme à un état permanent, sans désordre pour nous, et sans atrocité pour lui-même!

Ces dispositions, qui sont même aujourd'hui les nôtres, furent à un degré bien plus intense celles du monde romain. Détruire l'esclavage, qui était pour lui tout ensemble un principe, une habitude et un gain, c'était une proposition que son aristocratie devait répudier avec horreur; elle ne présentait aucune probabilité de succès. D'un autre côté, l'espérance qu'elle offrait aux esclaves eux-mêmes n'était que lointaine, indécise, et, suffisante pour les flatter, elle ne l'était pas pour les exalter et les convertir.

Autre obstacle d'ailleurs. Le christianisme ne se bornait pas à préparer indirectement l'émancipation des esclaves, chose qui pouvait jusqu'à un certain point le recommander; il appelait, en attendant l'affranchissement temporel, les esclaves

de l'empire à l'affranchissement moral. Affaissée sous le poids de son abjection morale et politique, leur âme s'était abîmée dans la dépravation; la mesure de leurs vices répondait à celle de leur servitude; et pour avoir été les êtres les plus méprisés, le désespoir les avait conduits à devenir les êtres les plus méprisables. Sortir de cette fange, rompre avec les vils penchants qui les y avaient précipités, reconquérir l'indépendance de la vertu, restituer à leur conscience abrutie la suprématie dont leur grossier avilissement l'avait dépossédée, telle était la liberté que l'Église venait leur offrir. Liberté redoutable et dont leurs âmes durent avoir peur, toutes farouches qu'elles fussent! Liberté dont les conditions terribles leur eussent fait repousser le catholicisme, même quand il eût essayé de briser immédiatement leurs chaînes et de les élever au niveau de ces maîtres qui les avaient jusqu'alors écrasés! Ils en étaient à ce point d'abrutissement où les peuples garrottés mais corrompus ne veulent plus de la liberté, lorsque la vertu en apporte le bienfait et demande à en consacrer l'usage.

Ainsi, Messieurs, disons-le hautement, l'Évangile venait renverser l'esclavage; mais il ne devait pas le combattre directement et par la force : sa méthode était de déposer dans le monde des sentiments qui, en s'infiltrant dans la société par un travail graduel, la conduisissent progressivement et sans secousse à doter de la liberté ceux que la

tyrannie des princes, des lois ou des usages en avait dépouillés. Avec le temps ces résultats ont été obtenus; mais ils ne pouvaient l'être d'abord. Les maîtres durent opposer une hostilité violente à des doctrines qui les dépossédaient de leur propriété la plus indigne, il est vrai, mais aussi la plus chère; les esclaves, à leur tour, ne durent rien trouver de bien entraînant dans un intérêt dont l'effet, au lieu d'être actuel, puissant et général, était nul ou seulement partiel pour le présent, et ne présageait le bonheur de la délivrance que pour des siècles éloignés. Insouciants ou victimes, voilà tout ce que devait rencontrer le christianisme : ce n'est pas auprès d'hommes pareils qu'on remporte de faciles triomphes.

Non, Messieurs, ne cherchons plus à expliquer les victoires de l'Église naissante par l'état des esprits et des nations à cette époque. On avait dit de Jésus-Christ vivant, tantôt qu'il était l'ennemi de César, auquel cependant il payait le tribut; tantôt qu'il était l'ennemi du peuple, auquel pourtant il jetait à pleines mains la vérité, le pain et les miracles. On le voyait toujours isolé ou poursuivi; il ne veut faire que du bien à la Judée, et la Judée ne sait lui témoigner aucune sympathie. Il en est de même après sa mort. Il apporte la vie aux peuples, mais les peuples ne savent pas le comprendre. Enveloppés à la surface de je ne sais quoi de mystérieux, d'étrange et parfois de choquant, ses bienfaits ne

captivent pas, ils repoussent; les Juifs s'en irritent comme d'un scandale, les Grecs et les Romains s'en moquent comme d'une folie, ou s'en exaspèrent comme d'un désordre ou d'un danger; tous refusent de se prêter à la régénération que le crucifié du Golgotha leur annonce. Voilà l'histoire, et il la fallait telle, nous dit l'apôtre saint Paul. Dieu a pris, si j'ose ainsi m'exprimer, le monde à revers; il a tenu à ce que son Fils se présentât comme un objet de contradiction, afin que, dans la victoire qu'il devait remporter sur les peuples, la créature n'eût point de gloire à réclamer, et qu'il fût constaté avec éclat que, dans l'œuvre libératrice de Jésus-Christ et de son Église, rien ne s'était fait que par une vertu secrète, distincte de toutes les ressources humaines, et descendue du sein même de la puissance infinie et de la sagesse immortelle.

DEUXIÈME OBJECTION.

LE MARTYRE DANS L'ÉGLISE

FUT PLUTÔT UN ENTHOUSIASME AVEUGLE QU'UN HÉROÏSME DIVIN.

CONFÉRENCE DONNÉE A NOTRE-DAME DE PARIS, LE DIMANCHE 7 JANVIER 1849.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Dans notre dernière conférence, nous avons établi trois points que je me borne à vous rappeler sans en résumer la démonstration. Premièrement, à l'époque où l'Église apparut dans le monde, le polythéisme tenait encore au sol par des racines nombreuses et puissantes. Secondement, quand il eût été mort, l'humanité n'eût point été pour cela disposée à recevoir le catholicisme. Troisièmement, malgré le charme dont elle est en possession, la

doctrine morale de l'Église, au lieu de lui faciliter le triomphe, n'a pu que multiplier les difficultés et les résistances par la première impression qu'elle a dû produire. Ainsi se trouve vengée une gloire de l'Église insidieusement attaquée par une foule d'écrivains modernes : celle de son installation dans le monde païen.

Aujourd'hui je viens en justifier et en constater une autre : celle de ses martyrs.

Démontrer qu'un gage de vérité pour l'Évangile et une preuve de divinité pour l'Église reposent dans le sang de ces héros sacrés, comme les perles reposent au fond de l'Océan, telle n'est pas mon intention ; cet ordre d'idées ne rentre pas dans le cadre où nous nous sommes circonscrits. Je veux établir qu'on ne peut opposer à nos martyrs aucuns martyrs qui leur ressemblent, et que rien n'égale l'injustice et l'inexactitude de certains parallèles par où, chaque jour, on fausse le principe de leur courage, en même temps qu'on en rabaisse la grandeur.

Voici les trois rayons distinctifs dont nous verrons leur front couronné par les mains de l'histoire : intégrité sans tache, courage sans fanatisme, prodiges sans nombre et sans exemple.

En parcourant les discours ou les livres éclos de l'hérésie, du rationalisme et d'un certain libéralisme moderne, que de fois il arrive de rencon-

trer des noms devant lesquels l'orateur ou l'écrivain s'incline comme devant des noms de martyrs ! Vous remontez à l'histoire de ceux qui les portèrent : vous voyez qu'ils périrent par le glaive public; mais pourquoi ? C'est parce qu'après s'être flétris dans la vie privée par des passions dégradantes, ils se sont compromis dans la vie sociale par d'odieux attentats. Dans le foyer domestique, ils ne furent que des misérables; ils ne furent dans l'État que des anarchistes ou des meurtriers; leur gloire est d'avoir bouleversé tout un peuple, ou détruit par un lâche assassinat ce que l'on est convenu, dans certaines catégories, d'appeler des tyrans, et s'ils sont frappés, c'est pour des forfaits et non pour des vertus. Singuliers martyrs auxquels un honnête homme ne voudrait pas ressembler ! On peut les comparer à ces héros monstrueux de la mythologie, qui devenaient les dieux des nations, après en avoir été le scandale et le fléau.

Et pourtant vous n'en trouverez pas d'autres en dehors du catholicisme; mais les siens sont d'une autre nature : ce qui les conduit aux supplices, ce ne sont point des crimes, c'est leur religion jointe à leur innocence.

Et que pourrait-on raisonnablement leur reprocher, s'écriait autrefois Tertullien ? On parle de débauches et d'infamies ? Mais vous ne pouvez en indiquer un vestige; et comment s'en étonner, puisque nous nous défendons même un regard

passionné, même un désir illégitime? On parle de repas inhumains comme ceux de Thyceste? Mais les chrétiens mangeraient-ils de la chair humaine, eux qui touchent à peine à la chair des animaux? On les dit ennemis de César? Mais chaque jour ils prient pour lui dans leurs temples. Ennemis de la patrie? Mais ne versent-ils pas comme les autres leur sang pour elle sur les champs de bataille? Ennemis des lois? Mais dans tout ce qu'elles ont de compatible avec celles de la conscience, nous défions l'empire de trouver un seul chrétien qui ne les observe et soit détenu dans les prisons pour les avoir transgressées [1].

Non, l'on ne prétend point punir des crimes dont ils se soient souillés, mais le titre qu'ils portent : c'est toujours Tertullien qui parle. On n'a jamais vu par le passé ni sectes ni écoles persécutées pour le nom qu'elles se donnaient. Que ce nom leur vînt d'un homme, comme aux platoniciens, comme aux épicuriens, comme aux pythagoriciens; qu'il leur vînt du lieu de leurs réunions ou de leur séjour, comme aux stoïciens et aux académiciens, c'est égal, on ne s'irrite point de voir les disciples s'appeler du nom de leur maître. Sans doute, si le maître et les disciples sont des êtres sans honneur, leur ignominie rejaillit jusque sur leur nom, et je conçois qu'alors on puisse l'abhorrer; mais encore faut-il examiner ceux qui le por-

[1] Tertull., *Apologet.*, *passim*.

tent, avant de le leur imputer comme un forfait. On n'agit pas ainsi avec les chrétiens : leur fondateur, on ne veut pas savoir ce qu'il fut; leurs actions, on se garde bien de les approfondir; on prend tout simplement leur nom, on le détache, on l'isole de leur histoire et de leur vie, et puis on le proscrit tel quel : dire chrétien, c'est dire anathème. Pour sacrifier ceux que ce mot signale, il n'est pas nécessaire de les convaincre, il suffit de les désigner; on frappe un nom qui n'est pas connu dans des hommes qui ne sont pas jugés. *Vox sola prædamnat, quia nominatur, non quia revincitur*[1].

Voilà ce qu'un illustre apologiste écrivait autrefois aux chefs de l'empire romain; il les accusait, à la face du monde, de persécuter dans des citoyens innocents une qualification qui n'était pas moins innocente; et les tyrans lui donnaient raison, soit par l'approbation du silence, soit par un certain ralentissement introduit dans les fureurs qu'ils exerçaient contre l'Église.

Il y a mieux : les instructions des empereurs contre les chrétiens sont la justification des chrétiens mêmes. Pline le Jeune gouvernait une province d'Asie; il reçoit l'ordre d'immoler les sectateurs du Christ. Après un certain nombre d'exécutions, effrayé de la multitude des condamnés qui restent encore, peu convaincu de leur culpabilité, il écrit

[1] Tertull., *Apologet.*, c. III.

à Trajan pour lui demander ce qu'il doit faire et déclarer que, pour sa part, il ne découvre dans les chrétiens d'autres crimes que le refus de sacrifier aux dieux, et l'usage de se réunir chaque matin pour jurer de s'aimer et de fuir toutes les infamies dont se souillaient les païens. Et savez-vous ce que lui répond Trajan? C'est que c'est là une race qu'il ne faut pas rechercher si elle ne se présente pas, mais qu'il faut punir si elle se présente. *Inquirendos quidem non esse, oblatos vero puniri oportere.* Bizarre langage! Si l'on condamne, pourquoi ne pas rechercher? *Si damnas, cur non et inquiris?* Si l'on ne recherche point, pourquoi ne pas absoudre? *Si non inquiris, cur non et absolvis?* Évidemment, cette manière de procéder s'accuse et se confond d'elle-même; elle démontre avec éclat qu'on extermine les chrétiens, non point parce qu'ils sont criminels, mais parce qu'on les hait de parti pris et sans motifs réels. *O sententiam necessitate confusam*[1]!

Justifiés par les empereurs, les chrétiens le sont également par les proconsuls et les tribunaux. Prenez, Messieurs, tous les interrogatoires des martyrs: que leur demanda-t-on dans les premiers siècles à Rome, à Antioche, à Lyon? Que leur a-t-on demandé de nos jours dans les prétoires de l'Asie? On ne leur a pas dit: Êtes-vous des meurtriers?

[1] Tertull., *Apologet.*, c. II.

êtes-vous des infâmes? êtes-vous des traîtres à la patrie? On savait bien ce qu'ils auraient eu à répondre sur de semblables questions; la charité de leurs sentiments, la pureté de leur conduite, la sincérité de leur patriotisme étaient trop connues pour que les magistrats pussent concevoir la moindre défiance, et crussent nécessaire de s'en assurer par des investigations judiciaires. Il n'est qu'un point sur lequel ils les interrogeaient; il n'est qu'un seul fait qu'ils avaient pour mission d'éclaircir et de constater ; c'est celui-ci : Êtes-vous chrétiens? Tout revenait là; ce grief une fois établi, le but de leurs informations était atteint, le procès terminé. Existait-il d'autres charges contre les prévenus? On ne s'en inquiétait pas. Ils étaient chrétiens, c'était assez. Fonctionnaires irréprochables, guerriers héroïques, citoyens sans tache, n'importe : leur croyance à elle seule les rendait dignes de mort; les juges le décidaient, la sentence était publiée par un héraut, et bientôt le peuple réuni dans l'arène criait avec une sauvage impatience : « Les chrétiens aux lions! »

Et ce qu'il y a de plus étrange après l'iniquité de cette procédure, c'est le but qu'elle semblait se proposer. Ordinairement dans les tribunaux, si la vérité n'est pas connue, on cherche à l'arracher aux aveux de l'accusé; si elle est connue, on prononce en conséquence, mais on ne la fait pas désavouer. Pour les martyrs, c'est autre chose; ils

s'écrient : « Nous sommes chrétiens ! » en d'autres termes, ils disent ce qu'ils sont ; et le juge voudrait qu'ils disent ce qu'ils ne sont pas. A tout autre on demande la vérité, on emploie la torture pour l'obtenir ; mais à eux on demande le mensonge ; on en exige le désaveu d'un caractère dont ils sont authentiquement marqués, et pour y parvenir on invoque le supplice. C'est assez dire qu'on ne les estime point coupables. S'ils étaient réellement criminels, on ne les absoudrait pas parce qu'ils renieraient le nom qu'ils portent. Que signifierait cette apostasie pour effacer leurs fautes ? On ne veut leur faire abjurer ce nom que parce qu'on les suppose purs de tous les vices dont on le prétend le symbole, et qu'en les déterminant à y renoncer, on s'épargnera la honte de proférer contre eux un arrêt que les lois commandent, mais que la justice et l'humanité réprouvent. *Innocentissimos judicatis, cum quasi innocentissimos non vultis in ea confessione perseverare, quam necessitate, non justitia damnandam a vobis sciatis*[1].

Ainsi, Messieurs, à quelque source qu'on puise des renseignements sur les raisons du martyre infligé aux chrétiens, on ne trouve rien qui les accuse. Interrogez-vous les chrétiens et ceux qui les défendent ? Ils répondent : « Dieu nous est témoin que notre vie est sans reproche. » Interrogez-vous

[1] Tertull., *Apologet.*, c. II.

les pièces de leurs procès et les motifs authentiques de leur condamnation? On ne les voit condamnés que parce qu'ils sont disciples du Christ, et ne veulent pas abandonner et blasphémer leur maître. Interrogez-vous les ordonnances et les rescrits des empereurs? Ils rendent hommage en termes explicites ou indirects à l'innocence des victimes. C'est ainsi qu'après le prodige obtenu par les prières de la Légion fulminante, Marc-Aurèle écrivait aux provinces de l'empire : « Jusqu'ici l'on a persécuté les chrétiens pour leur nom; à l'avenir, nous ordonnons qu'il en soit autrement. Si quelqu'un est mis en jugement comme chrétien, et que nul autre tort ne lui soit imputé, il devra être élargi : celui qui l'aura dénoncé et mis en cause sera brûlé vif, *vivum exuri*. »

Il est impossible d'indiquer plus ouvertement que le nom des chrétiens constituait tout leur crime. Et d'où vient donc contre la vertu cette rage qu'on ne devrait qu'au vice? Comment expliquer cette haine jalouse de l'humanité pour ses gloires les plus pures? Pourquoi ce déchaînement de barbarie qui s'en va, comme une tempête désastreuse mais qu'on dirait intelligente, arracher avec discernement les plus riches fleurs de la vallée et briser les plus hautes cimes de la forêt? Quelles sont les causes de ce mystérieux emportement et de ce féroce délire? Les causes! Ah! c'est que la croix, arbre divin planté dans le sang sur le Calvaire,

veut voir aussi plonger dans le sang les rejetons destinés à le propager dans le monde. Les causes! c'est que Jésus-Christ a dit une grande parole : « Le disciple, s'est-il écrié un jour, n'est pas au-dessus du maître; ils m'ont persécuté, ils vous persécuteront aussi; et voici que je vous envoie au milieu d'eux comme des brebis parmi des loups dévorants [1]. » Il faut que cet oracle s'accomplisse. Les causes! c'est que la foi devait être une victoire qui triomphât de l'univers malgré lui, et qui en triomphât en faisant sortir l'être du néant et la vie de la mort même : *Hæc est victoria quæ vincit mundum, fides* [2], afin que la force de Dieu éclatât dans ce nouveau genre de conquête avec une splendeur incontestable.

Enfin les causes! Ah! du côté de la terre, ce fut l'intolérance de la religion d'État, qui, ne pouvant souffrir qu'on crût à la vérité sans qu'auparavant elle eût été visée par les empereurs, se donna le droit d'étouffer dans le sang toute conscience de néophyte ou d'apôtre qui prétendit que son symbole, pour être légitime, n'avait pas besoin de la signature des Césars. Ce fut le dépit des Césars eux-mêmes, qui, se voyant dépossédés par la religion nouvelle, non-seulement de leur pontificat suprême, mais des espérances de l'apothéose, mais des chances d'être adorés après leur

[1] Matth. X, 16, 24. — Joan. XV, 20.
[2] I. Joann. v. 4.

mort, en dédommagement de la haine qui les poursuivait pendant leur vie, châtièrent par les plus atroces supplices cette insolente superstition qui les disait indignes de figurer sur les autels. Ce fut le mépris, d'ailleurs si profondément juste et philosophique, dont l'Église accabla les dieux honorés par l'orgueilleux aveuglement des nations, et les orgies plus ou moins immondes ou barbares dont elles souillaient leurs sanctuaires sous le nom profané de cérémonies religieuses. Ce fut la sévérité de mœurs déployée par les chrétiens, et tout cet ensemble de la perfection évangélique qu'ils révélèrent au monde, et dont l'éblouissante nouveauté, en condamnant la licence des païens, excita leur fureur et déchaîna leur férocité. Ce fut, en un mot, ce sublime privilége qu'eut dans tous les siècles l'héroïsme de la justice et de la vertu, d'être ordinairement importun et très-souvent odieux, soit aux grands dépravés, soit aux peuples corrompus, et de les pousser, par les motifs mêmes qui devraient lui concilier leur respect, à former contre lui cette infernale conspiration que le livre de la Sagesse attribue, avec un si frappant à-propos, aux hommes d'iniquité contre l'homme de la conscience et du devoir : *Circumveniamus justum, quoniam... contrarius est operibus nostris, et improperat nobis peccata... Morte turpissima condemnemus eum* [1].

[1] Sapient., c. II, 12, 20.

Voilà l'explication de toutes les violences dont l'Église a été l'objet. Persécutions d'autrefois, persécutions d'aujourd'hui, persécutions de la force, persécutions de la loi, persécutions de la plume ou de la parole, n'importe; elles sont toutes parties du même principe : la haine des vérités que l'Église enseigne, de la morale qu'elle impose, des vertus qu'elle pratique, du bien même qu'elle fait dans le monde. On allègue d'autres raisons : on parle de son intolérance, de son ambition, de son antipathie pour certains pouvoirs, de son incompatibilité avec l'esprit du temps et de la société; prétextes puérils qui peuvent être pris au sérieux par le vulgaire auquel on les jette pour l'irriter contre nous, mais dont se rient ceux-mêmes qui les agitent avec le plus de passion aux yeux des multitudes; ce n'est pas là le mobile qui les pousse. Allez au fond des choses, remontez au foyer réel de ces emportements et de ces orages, et vous verrez qu'il se cache, non pas dans les nobles régions de l'âme humaine, mais dans ses profondeurs les plus noires et les plus misérables; que les fureurs qui s'en échappent, au lieu de poursuivre dans la religion les torts mensongers qu'on lui prête, s'adressent uniquement aux gloires divines dont elle est en possession; qu'enfin, si une grande et royale victime a pu dire, du haut de l'échafaud où l'envoyait l'ingratitude d'un peuple abusé : « Je meurs quoique innocent; » l'Église,

du sein de toutes les arènes, du haut de tous les gibets et de tous les bûchers, a pu faire mieux et dire : « Je meurs parce que je suis innocente ! »

Comme les martyrs ont été sans tache, ils ont été sans fanatisme.

On a vu, dit-on, des hommes périr pour une doctrine absurde, ou tout au moins souffrir pour elle; il est même des peuples, comme les musulmans, qui se sont faits, non-seulement les propagateurs, mais les martyrs de leur croyance; et pourtant leur croyance est stupide. C'est assez dire que les supplices affrontés et le trépas subi pour une opinion religieuse, n'en démontrent pas la vérité; c'est une gloire pour la conscience de celui qui se dévoue : ce n'est pas une garantie pour la foi qu'il professe. Un élan d'aveugle enthousiasme, un entêtement d'amour-propre, un accès irréfléchi de prosélytisme, tout cela suffit pour le décider à la mort; et l'enthousiasme n'est souvent que le transport de l'illusion; l'entêtement, la ténacité de l'erreur; le prosélytisme, l'apostolat du mensonge.

A ce compte, le catholicisme ne doit pas trop se prévaloir de ses martyrs; leur intrépidité dépose de l'énergie de leur conviction; elle ne divinise pas leur témoignage, elle en fait des héros et non pas des oracles : c'est un trait de caractère, mais elle peut n'être aussi que le fruit d'une illusion.

Ceux qui la déployèrent sont à l'Évangile ce que tant de Sarrasins massacrés furent à l'Alcoran; le sang qu'ils ont versé pour leur foi l'honore, il ne la consacre pas. En un mot, qui nous dira si ce n'est pas du *fanatisme?*

Non, Messieurs, cette explication n'est pas admissible. Je prends le sacrifice du martyr catholique dans les préliminaires qui le préparent, dans les convictions qui l'inspirent, dans la liberté qui l'accompagne, dans l'héroïsme qu'il fait éclater, enfin dans l'universalité qui le caractérise; et bien loin que sous aucun de ces aspects il présente un seul symptôme de fanatisme, tout y respire la sagesse la plus digne et la plus irréprochable magnanimité.

Et d'abord dans les préliminaires. Nous avons été et nous sommes encore mieux que personne à même de les connaître.

Le fanatisme politique ou religieux ne se place jamais immédiatement et sans intermédiaire en face du martyre; il met toujours entre deux un coup de main quelconque à tenter; s'il réussit, il ne mourra pas, et c'est là ce qu'il souhaite, c'est là ce qu'il espère; s'il ne réussit pas, il mourra, c'est vrai, c'est au moins possible; mais ce sort, il ne l'appelle pas comme un bienfait, il l'affronte tout simplement comme une chance. Il aura peut-être assez d'orgueil pour le subir sans lâcheté; il a, non-seulement trop d'égoïsme, mais je dirai

même trop de conscience pour le désirer avec amour. De l'attentat qu'il doit traverser pour arriver au supplice, il sort je ne sais quelle infernale lueur qui, malgré lui, se projette sur cette mort qu'il entrevoit et la lui rend odieuse. Il ne pourrait en supporter la perspective, si son âme la considérait avec le regard d'une raison tranquille : il a besoin pour s'y exposer de se plonger dans une sorte d'étourdissement fiévreux, d'exaltation frénétique; et voilà que, pour exciter en lui ce lugubre transport, il a recours à de sinistres moyens. Tantôt il en puise le germe dans le silence et les méditations d'une solitude farouche; tantôt c'est dans quelqu'une de ces réunions souterraines formées par les mauvaises passions : sortes de fournaises sataniques où des harangues forcenées, de lugubres serments, de sombres initiations enflamment, surexcitent les instincts pervers, et bouleversent les esprits au point de les faire courir après l'horreur d'un forfait comme après une vertu, et après l'ignominie d'un châtiment comme après une gloire.

Ce n'est pas ainsi que les chrétiens se préparaient au martyre. Le martyre n'était pas pour eux la chance du crime : c'était celle de leur foi; par là même qu'ils se faisaient baptiser, ils le voyaient se dresser devant eux comme une perspective inévitable : ils l'embrassaient pour lui-même comme une destinée, et s'y dévouaient par raison comme

à un devoir; devoir qui n'était pas seulement à leurs yeux une obligation, mais qui était aussi une grâce, et une grâce souveraine! On cherchait à s'en rendre digne, non point par de coupables complots ou de meurtriers attentats, mais par des mœurs sans tache et des vertus sans limites. On demandait le courage de le subir, non point au délire d'une exaltation forcenée, mais aux inspirations et aux ressources d'une religion grave et sage. C'est bien, si vous le voulez, dans l'isolement et le mystère que se forme l'héroïsme de ces grandes victimes et s'arrête leur résolution de mourir; c'est dans les catacombes de Rome, c'est dans quelques bois retirés de l'Asie ou des Gaules. Mais cet isolement n'a rien de sauvage; ce mystère n'a rien de sombre et de menaçant; tout est calme, religieux et pur; on s'encourage mutuellement à préférer le supplice à l'apostasie, et cela par des réflexions reposées, par des discours mesurés, par des hymnes graves et contenus; on ne travaille point à surexciter l'enthousiasme, on ne veut que fortifier la conscience au lieu de l'étourdir. Ce n'est point cette ivresse épileptique par où l'on prélude aux coups de désespoir; c'est cette paisible majesté qui préside aux apprêts d'un holocauste.

Première différence entre le martyr de la foi et celui du fanatisme. Le fanatisme se détermine à la mort comme à l'effet ou au châtiment d'un

crime : il se pervertit pour l'affronter. Le martyr la désire comme un bonheur, et la révère comme une grâce; il s'y dispose comme à une chose sainte, par des purifications et des prières. Le fanatisme, par le vice de son but, cherche pour s'exalter un milieu qui bouillonne et l'enivre; le courage du martyr, au contraire, prend sa racine dans le calme le plus serein.

Second caractère. Dire fanatisme, c'est dire transport aveugle; il n'est pas plus éclairé sur son objet qu'il n'est réfléchi dans ses élans; une ignorance plus ou moins profonde le produit ordinairement ou l'accompagne; tel est celui des musulmans : c'est un enfant des ténèbres. Chez les martyrs, au contraire, le courage est fils de la lumière. Justin, Irénée, Cyprien, quels noms illustres dans la science! Combien d'autres pontifes et docteurs des premiers temps, aussi renommés qu'eux dans l'histoire du génie, qu'il me serait facile d'énumérer! Et tous ces hommes furent martyrs, et ils le furent avec intelligence. La foi qu'ils confessaient, ils s'en étaient rendu compte; les dieux dont ils refusaient d'adopter la croyance et de vénérer les images, ils s'en étaient démontré le néant; le sang qu'ils versaient, ils le répandaient, non point au hasard, mais avec conviction : ce n'était point un sacrifice à une idée quelconque, c'était un holocauste à des doctrines débattues et puissamment contrôlées. Voilà le martyre dans ses gloires les

plus brillantes. Il est vrai qu'au-dessous et à côté de ces hommes d'élite, se trouvaient des martyrs illettrés : c'étaient des enfants encore jeunes, des femmes sans éducation, des esclaves, des paysans, des ouvriers sans culture; ceux-là ne pouvaient raisonner au même degré leur courage, parce qu'ils étaient incapables de peser leur croyance avec autant de lumière. Mais les papes, les évêques, les prêtres, les philosophes, les magistrats, les savants qui les conduisaient au supplice pensaient et jugeaient pour eux; une vaste solidarité de lumières unissait ceux qui étaient instruits à ceux qui ne l'étaient pas; et grâce à elle, si le sacrifice de toutes les victimes n'était pas discuté, pour toutes, néanmoins, il était raisonnable; la sagesse des pasteurs suffisait au troupeau.

Objet, du reste, digne d'attention! Les martyrs ne prononçaient pas sur des opinions, ils étaient témoins, comme le mot lui-même l'indique; ils attestaient tout simplement des faits; faits intimes : Je suis chrétien; faits traditionnels : Jésus-Christ a vécu; Jésus-Christ est mort; Jésus-Christ est ressuscité : nos pères l'ont vu, nos pères nous l'ont dit; nos pères sont morts pour confirmer, pour consacrer ce témoignage. Voilà en résumé ce qu'ils proclamaient et ce qui les menait au trépas. Eh bien! pour certifier ces choses, que fallait-il? Était-il besoin d'avoir de grandes lumières? Ce qu'il fallait, c'était un peu de sens pour se comprendre

et se révéler soi-même; c'étaient des oreilles pour avoir entendu ce qu'avaient raconté les premiers témoins de la foi; c'était un peu de mémoire pour se rappeler leurs récits; c'était une langue pour exprimer ses souvenirs. Il fallait cela, mais aussi rien que cela. Et certes, pour avoir tout cela, pour pouvoir ainsi répéter ce qu'on croyait, ce qu'on avait vu, ce qu'on avait ouï dire à ses aïeux, à ses amis, à ses maîtres, il n'était pas nécessaire d'avoir de la science : un pâtre pouvait le faire aussi bien qu'un Athanase.

Troisième caractère des martyrs : la libre acceptation de la mort. Qu'est-ce, je vous le demande, que le fanatisme des musulmans, des utopistes ou des sectaires? C'est une guerre à la société; c'est un duel furieux engagé par eux avec les doctrines, les institutions, les gouvernements et les nations qu'ils prétendent subjuguer, transformer ou détruire. Au lieu de se laisser mettre dans l'alternative de mourir ou de renoncer à leurs opinions, ce sont eux qui, le fer ou la torche à la main, proposent aux pouvoirs ou aux peuples cette alternative redoutable. Si l'on veut échapper à leur joug, il faut se décider aux horreurs d'une lutte. A dire vrai, dans ce conflit, ceux qui l'ont provoqué courent la chance de mourir; mais s'ils succombent, ou dans le moment de l'action, ou dans un carnage succédant à une défaite, leur mort ne sera point un fait de volonté : ce ne sera qu'un

hasard de combat; ils périront par un coup de fortune, par une fatalité de la force, et non point par une immolation volontaire à des convictions qu'ils préfèrent à l'existence. Il en sera de même si la loi les atteint et les punit de leur coupable agression; on pourra dire qu'ils subissent le trépas, et non pas qu'ils l'embrassent; leur supplice ne sera qu'un châtiment, et ce serait à la fois un mensonge et un blasphème que de l'appeler un sacrifice.

C'est le contraire pour le martyr catholique. Permettez que je laisse à M. Frayssinous le soin de vous marquer cette différence : « On vous pro« pose, dit cet orateur dont la justesse d'esprit peut « être difficilement dépassée, on vous propose « l'apostasie ou la mort; le choix vous est donné : « vous préférez la mort, vous êtes martyr. Et voilà « quelle était la condition du très-grand nombre des « martyrs chrétiens. De quoi s'agissait-il pour eux? « De dire qu'ils n'étaient pas chrétiens, de donner « un signe de respect aux dieux de l'empire; ils « avaient l'option du renoncement extérieur à leur « religion ou des plus horribles supplices. Ainsi j'ai « le droit de les présenter ici comme des victimes « volontaires et magnanimes de leur religion. Dès « lors, qu'on ne vienne plus leur comparer des « païens, des musulmans, des juifs, des sectaires « mourant les armes à la main, ou périssant dans « des massacres, ou suppliciés d'après des lois dont

« ils ne peuvent éviter les rigueurs. Il faudrait me « citer des idolâtres mourant par choix plutôt que « de confesser l'unité de Dieu; des juifs refusant « de racheter leurs jours par un acte extérieur de « christianisme; des musulmans refusant de sauver « leur vie par une abjuration simulée de Mahomet; « des sectaires qui montent sur le bûcher plutôt que « d'abandonner leur doctrine. Je demande, en un « mot, des martyrs comme les nôtres, qui, par un « choix laissé à leur volonté, préfèrent les supplices « les plus affreux au renoncement à leur croyance. « Par cette seule observation je fais disparaître la « très-grande majorité des prétendus martyrs des « autres religions [1]. »

Quatrième caractère des martyrs : une magnanimité céleste. Le courage du fanatique est sec, dur et parfois insultant. Mais voyez nos martyrs! Pour torturer ces criminels d'un nouveau genre, il fallut inventer des raffinements inouïs de supplices; une sorte de lutte s'établit entre les princes, les peuples et les bourreaux pour savoir qui se montrerait le plus habile à tourmenter; et de ce concours barbare, de l'émulation féroce qui l'anima sortirent des procédés monstrueux à force d'être cruels. Le bûcher, le glaive, la dent des lions ou des ours, c'était ce qu'il y avait de plus clément. Qui ne sait que Néron se plaisait à en-

[1] Frayssinous, *Questions sur les martyrs*, t. II, 9e confér.

velopper les chrétiens de bitume et d'autres éléments inflammables, puis à les faire brûler en guise de flambeaux dans le cirque, où lui-même il poussait des chevaux à la lueur de ces torches humaines? Qui n'a lu l'histoire de saint Laurent déchiré par des ongles de fer, étendu sur un gril ardent, où l'exécuteur le tournait et le retournait, ayant soin de verser à chaque fois du vinaigre sur les plaies embrasées du martyr? Qui ne connaît les souffrances de la vierge Blandine, enfermée dans un filet, jetée aux fureurs d'un taureau sauvage, soulevée à vingt reprises par l'animal emporté, et retombant de tout son poids dans l'arène, où, meurtrie, broyée, elle finit par rencontrer un coup d'épée qui l'achève? On ne saurait décrire tout ce qui fut imaginé; il semble qu'un génie supérieur inspira les tyrans, tant leur cruauté fut féconde en découvertes sanguinaires!

Et quelle fut l'attitude des martyrs au milieu de tant d'horreurs? Victimes d'atrocités sans égales, ils déployèrent un héroïsme sans exemple. Héroïsme naturel : on ne voyait en eux ni emphase, ni contention; point d'appel à l'admiration publique, et en même temps point d'effort pour se bander et ne pas fléchir; leur courage était simple et paraissait jaillir sans façon comme un rameau s'élance de sa tige : on eût dit que la magnanimité appartenait à leur essence. Sans faste et sans contrainte, ils sont aussi sans amertume.

Interrogés par les juges ou les confecteurs, ils répondaient avec une fermeté noblement virile. Ainsi un proconsul disait à un vieil et auguste évêque de Smyrne, saint-Polycarpe : « Insulte au Christ, et tu es absous ! » Et le vénérable pontife : « Voici quatre-vingt-six ans que je le sers, il ne m'a jamais fait aucun mal ; il y a mieux : je lui dois mon salut ; et comment voulez-vous après cela que je l'outrage ? » Quelle grandeur ! mais aussi quelle mesure ! C'est ainsi, à quelques nuances près, que parlent tous les martyrs ; leur force est à la fois sublime et contenue ; ils se respectent eux-mêmes et ils se font respecter ; mais ils n'insultent pas à leurs bourreaux ; ils ne connaissent pas plus l'aigreur que la pusillanimité. Non-seulement ils s'abstiennent d'éclater contre ceux qui les condamnent ou les tourmentent, mais ils leur pardonnent ; mais ils les payent avec grâce, comme le fit saint Cyprien pour celui qui devait le décapiter ; ils les remercient tout au moins avec effusion ; ils les bénissent avec amour. L'expression du bonheur couronne celle de la bonté. Sur les brasiers qui les dévorent, sur les chevalets où on les tiraille, entre les griffes des animaux sauvages qui les déchirent, ils n'ont pas seulement la résignation du silence, ils manifestent tous les élans de la joie ; des hymnes de reconnaissance s'exhalent de leurs lèvres saintement enthousiastes !

Oui, Messieurs, plus on examine leur courage de

près, plus on le trouve à part : on poussa contre eux l'art du supplice jusqu'au prodige de l'invention; ils portèrent à leur tour l'énergie et la patience jusqu'au prodige de la nouveauté. On avait vu des hommes de guerre ou de philosophie mourir avec calme ou fierté : c'était Socrate buvant la ciguë en dissertant sur l'immortalité de l'âme; c'était Régulus retournant à Carthage chercher un trépas héroïque par respect pour une parole qu'il pouvait aisément trahir. On a vu encore, après l'inauguration du christianisme, Épictète supporter avec une impassibilité immuable les mauvais traitements d'un maître brutal. Mais dans le courage de ces hommes et de ceux qui souffrirent ou moururent par le même principe, vous ne trouvez que de la force, de l'orgueil ou un aride sang-froid; on sent respirer au fond de leur énergie une certaine roideur quelque peu superbe ou dédaigneuse. L'inflexibilité jointe à l'onction, l'expression de la vigueur se révélant au travers d'un sourire, l'intrépidité qui affronte et la constance qui désespère se combinant avec l'indulgence qui oublie et la sérénité qui enchante : c'est là un mélange qui, pour la première fois, éclate dans les héros chrétiens; ce sont eux qui le révèlent au monde; il est sans exemple ici-bas, comme la vérité qu'il garantit et qui l'inspire.

Cinquième et dernier caractère. Le fanatisme est toujours restreint et passager; mais dans l'É-

glise on voit éclater l'universalité du martyre et de l'héroïsme. Universalité des âges : il n'y a point d'enfance pour lui, et Cyrice n'avait que trois ans lorsque, pour avoir dit, comme sa mère Julitte : Je « suis chrétien, » il eut la tête fracassée sur les marches d'un tribunal. Lorsque, au contraire, Pothin périt sur les hauteurs de Lyon, il portait presque sur son front meurtri la couronne d'un siècle. Universalité des conditions : Potamiène était esclave, et Domitille dame romaine ; Victor et Sébastien représentèrent l'armée. Qui ne sait aussi, depuis Pierre et Paul jusqu'à Sylvestre, qui vit sous Constantin l'aurore d'une paix durable se lever pour l'Église, combien le sacerdoce et le pontificat ont fourni de victimes aux holocaustes humains des amphithéâtres ! Universalité des temps : le berceau de l'Église flotta dans le sang de ses premiers fils, et de nos jours encore sa main, qui ne se reposa presque jamais, vient d'ajouter plus d'une page aux actes des martyrs. Universalité des lieux : Jérusalem en a recueilli les prémices ; l'Asie Mineure ne peut compter ses gloires ; en Italie, les héros de la croix furent pour le moins aussi nombreux que les héros de la guerre ; chaque ville des Gaules conserve avec un pieux orgueil et vénère avec un filial amour les restes d'un confesseur illustre, devenu maintenant son protecteur ; l'Afrique ancienne et moderne, le Japon, la Chine, le royaume d'Anam n'ont-ils pas aussi vu le sang d'innombrables fi-

dèles se mêler aux rosées de la grâce pour féconder sur leur sol la semence évangélique?

Oui, Messieurs, l'esprit du martyre apporté par le catholicisme dans le monde a soufflé partout et toujours. Hier, aujourd'hui, au levant et au couchant, je le vois enfanter des merveilles : par lui toutes les faiblesses s'évanouissent; toutes les caducités semblent se rajeunir; toutes les délicatesses s'enfuient; tous les cœurs se trempent; et l'héroïsme, qui n'était auparavant qu'une exception dans l'histoire, devient pour ainsi dire l'âme de l'humanité.

Rassemblez maintenant tous les traits que nous venons de prêter aux martyrs, et comparez-les avec ceux des autres religions! Le martyr des autres religions exalte son courage par des moyens passionnés et souvent illégitimes; celui du catholicisme, par le calme de la prière et les pacifiques espérances de la vertu. L'un meurt pour une foi dont il ne s'est pas rendu compte, ou des théories qu'il refuse de sacrifier parce qu'il en fut l'inventeur; l'autre pour des faits qu'il a reçus de ses aïeux, et des croyances dont la vérité lui est garantie par des études profondes ou des autorités décisives. Pour le premier, le supplice n'est qu'un malheur inévitable, un coup de désespoir ou le hasard d'une lutte; le second l'embrasse, non par nécessité, mais librement et par une préférence d'amour. Dans le martyr de l'erreur, la force est empreinte

d'arrogance, d'ostentation, d'insolence et de brutalité : c'est un léopard qui, avant de tomber sous le fer, se donne la satisfaction de déchirer la main qui le menace. Le martyr chrétien, au contraire, porte le pardon dans le cœur, la douceur au regard, la bénédiction sur les lèvres : c'est l'agneau qui, frappé sur l'autel, caresse le fer qui le perce et la main qui le sacrifie. Enfin le fanatisme ne fut jamais qu'une fièvre temporaire et locale : il a compté peu de martyrs; tandis qu'en divisant le nombre de ceux que l'Église a produits, on en trouve plus d'un million par siècle, et par conséquent plus de dix-huit millions au total.

Où sont maintenant les analogies? Comment annuler la gloire de nos martyrs en les assimilant à d'autres qui n'ont rien de commun avec eux? Non, Messieurs, de semblables parallèles ne peuvent être soutenus. Principe, but, lumière, courage, nombre, tout est différent dans la physionomie des uns et des autres; tout est différent aussi dans les conclusions à recueillir. Pour les martyrs étrangers à l'Évangile, on peut en expliquer l'héroïsme par des causes humaines; pour les martyrs chrétiens, c'est impossible : ce que leur courage eut de pur, de serein, d'inaltérable, de général et de perpétuel, évidemment ne peut pas être le fruit d'une séve terrestre. Par ses seules ressources, notre cœur ne peut faire éclore une fermeté qui monte si haut, dure si longtemps et se répande si loin.

Cette force de conviction dont la magie est à la fois si puissante et si intarissable ; cette force qui élève à un même niveau d'énergie les natures les plus opposées, les éducations les plus disparates, les races les plus distinctes, les générations les plus séparées ; cette force qui, de toutes les âmes électrisées par sa vertu souveraine, fait pour ainsi dire des êtres célestes, inaccessibles à toutes les séductions, et souriant au milieu des plus rudes orages ; cette force, en un mot, immuable pour ainsi dire comme l'impassibilité de Dieu, infinie comme son immensité, impérissable comme son éternité, ne peut être émanée que du sein de Dieu même.

Un fait éclatant, au reste, nous révèle d'une manière incontestable que ce courage découle d'une source surhumaine : ce sont les prodiges qui l'accompagnent et le couronnent. Voyez les martyrs dans la lice : les flammes les respectent, le fer s'émousse sur leurs poitrines ; vingt bourreaux s'épuisent inutilement pour éteindre les vies les plus délicates et détruire les corps les plus fragiles ; les animaux féroces eux-mêmes, désarmés par le simple regard de leurs victimes, se couchent à leurs pieds, consacrent leur force et leur rage, non pas à les dévorer, mais à les défendre, et s'élancent contre les tyrans, au lieu de se précipiter sur les martyrs. Je ne sais quoi de magique reluit sur le front de ces héros ; quelque chose d'indestruc-

tible repose au sein de leurs organes; les éléments et les brutes les vénèrent, tandis que les hommes les outragent. Cent fois des supplices dont un seul suffirait pour faire périr des condamnés ordinaires sont impuissants contre eux : non-seulement ils en sortent intacts, ils en sortent rajeunis; à la place du sang qu'on leur arrache, une séve merveilleuse se glisse dans leurs veines et multiplie leur vigueur; ils sont au-dessus de la nature et de la mort.

Autant ils exercent d'empire sur le monde matériel, autant ils en exercent sur le monde moral. Comme Étienne, ils prient pour ceux qui les lapident, et à quelques jours de là, Saul, le plus forcené des persécuteurs, devient le plus ardent des apôtres. Ils disent un mot au bourreau qui les frappe, et à peine celui-ci a-t-il sacrifié sa victime, qu'il demande lui-même à ce qu'on le fasse martyr. Enfin, par le phénomène le plus étrange, la soif qu'ils ont de mourir devient une sorte de contagion sacrée; de leur sang, comme d'une semence divine, éclosent avec une intarissable fécondité des moissons de nouveaux chrétiens qui les remplacent. A peine a-t-on fait un vide dans les catacombes qu'il est comblé à l'instant même, et pour ainsi dire au centuple. Tout à l'heure le monde romain ne portait envie qu'à la volupté; maintenant c'est au martyre. Quelle transformation prodigieuse! Cette passion de la torture substituée

instantanément à celle du plaisir n'est pas dans la nature; c'est de plus haut qu'en est parti le branle.

Et ce qu'il y a de plus remarquable, c'est que leur puissance les suit jusque dans la mort. La corruption refuse de les atteindre, et leurs dépouilles, après des années et des années, apparaissent encore pures et florissantes à la piété qui les visite, ou au religieux étonnement qui les découvre. Une vertu salutaire s'en exhale : à leur contact les morts ressuscitent, les infirmes sont rétablis; à leur aspect les volcans s'apaisent, les incendies s'éteignent, les tempêtes se calment, les fléaux reculent. Un peu de poussière, un débris d'ossement, un lambeau de voile, quelques planches d'un cercueil, un marbre de tombeau, voilà qui suffit pour ébranler ou rasseoir le monde : voilà aussi l'histoire d'une foule de martyrs.

Pendant que ces prodiges de gloire s'accomplissent vis-à-vis des victimes, des prodiges de honte et de désolation se déploient contre les bourreaux. Néron, persécuteur à la fois et parricide, tombe du trône : on ne lui fait pas même l'honneur de l'assassiner : il était trop vil pour être tué par un autre que lui-même. Domitien lui succède dans la tyrannie : on le massacre à son tour; son palais est anéanti, et le sénat voudrait effacer jusqu'à son nom ! Dèce, que les historiens ne craignent pas d'appeler un monstre, succombe dans une défaite, et son cadavre abhorré est livré en proie aux

oiseaux et aux bêtes fauves qui le dévorent. Qui ne se rappelle que Valérien, vaincu par Sapor, lui servit de marchepied pour monter à cheval, et que plus tard, passez-moi la trivialité de ce détail, sa peau lui fut arrachée comme à un animal curieux et suspendue comme un trophée pour la Perse, comme une honte pour l'Italie, à la voûte d'un temple? Galère est dévoré tout vivant par des vers qui germent dans ses entrailles. Presque tous les tyrans de l'empire finissent ainsi leurs jours par une mort tragique, victimes d'une fureur étrangère ou de leur propre fureur. Les princes qui jamais les imitèrent dans leur barbarie partagèrent leur trépas. En Afrique, en Espagne, en Angleterre, au Japon, en Chine, partout le sang des martyrs est retombé comme une pluie de feu sur la tête de ceux qui l'avaient fait couler; et même à notre époque, soit en Océanie, soit dans l'empire anamite, l'on a vu des chefs de tribus ou des mandarins expier par une affreuse ressemblance de mort leur hideuse ressemblance de vie avec les premiers persécuteurs de la foi.

Voilà, Messieurs, les choses extraordinaires dont nos martyrs ont été l'instrument, l'objet ou l'occasion; les forces et les agents de la nature se sont mille fois refusés à concourir à leur supplice; un mot de leur bouche, le simple spectacle de leur sang qui ruisselle, transforme le monde moral; leurs ossements prophétisent et leurs reliques comman-

dent aux éléments; enfin, des catastrophes extraordinaires et soudaines comme un miracle de Dieu, formidables comme sa colère, régulières comme sa justice, suivies comme sa providence, éclatent sur tous ceux qui poursuivent, dénoncent, condamnent et tuent les disciples du Christ.

Et que dirons-nous de cela? Dirons-nous, Messieurs, que nous ne croyons pas à ces merveilles? Mais qu'est-ce que cela signifie? La témérité d'une négation compromet-elle l'indestructible authenticité de l'histoire? Dirons-nous que ces prodiges n'appartiennent pas exclusivement aux martyrs catholiques? Eh! citez donc un seul martyr en dehors de l'Église dont ces prodiges aient glorifié les tortures et illustré le tombeau! Dirons-nous enfin qu'ils sont insignifiants? Insignifiants! Mais évidemment Dieu est là pour honorer leur constance, féconder leur sang, exalter leurs restes et punir leurs meurtriers, rois, esclaves et peuples, quels que soient leurs titres et leur caractère; son doigt paraît en traits éclatants dans tous ces phénomènes, et s'il y est, comme on ne peut en disconvenir, s'il couronne de tant de splendeur le courage, les dépouilles et le nom de nos martyrs, c'est manifestement pour consacrer leur témoignage, et faire rejaillir jusque sur la doctrine dont ils furent les héros le sceau surnaturel empreint dans l'ensemble de leur sublime confession.

Telle est la conclusion suprême, et je puis dire

inévitable, à laquelle conduit la logique; telle est celle que nous devons tirer nous-mêmes après les générations qui nous ont précédés, je dirai presque avec l'humanité tout entière. Les martyrs du polythéisme et de la philosophie, comme Socrate, sont loin de posséder dans l'histoire une place qui ressemble à une royauté et une vénération qui tienne de l'apothéose; ceux de l'islamisme ne recueillent que la pitié du monde; ceux de l'hérésie, respectés tout au plus de leur secte, ne reçoivent en dehors de ce cercle toujours restreint qu'un mépris ou un dégoût justement mérité. Mais, pour ceux du catholicisme, il est une destinée plus brillante.

Autrefois deux Juifs inconnus arrivèrent à Rome; le sceptre d'Auguste, déjà flétri par Tibère et humilié par Claude, reposait alors entre les mains d'un César qui devait le souiller encore plus outrageusement que ses prédécesseurs. Ce misérable despote fit périr les deux étrangers mystérieux : l'un fut décapité sur la route d'Ostie, l'autre fut crucifié sur le Janicule. Et le lendemain que se passa-t-il? Le tyran mourut, et son corps fut outragé par les peuples, et son souvenir jeté aux gémonies de l'histoire. Au contraire, les corps des deux martyrs furent recueillis avec respect et conservés avec sollicitude. De la terre détrempée par leur sang et dépositaire de leurs cendres vénérées sortit tout à coup, par une merveille sans

exemple, une imposante dynastie de pontifes: tige majestueuse et impérissable dont les rameaux ont déjà protégé deux mille ans la tombe de ces deux illustres confesseurs. Un temple qu'on peut appeler le roi de tous les monuments humains, sert de mausolée à leurs dépouilles; et depuis de longs siècles, chaque année voit plus de cent mille voyageurs, partis de tous les points du monde, s'en aller déposer sur la confession de saint Pierre et de saint Paul le tribut d'une piété religieuse ou d'une involontaire vénération. Puis, au sortir de cette basilique, ils courent aux catacombes avec plus d'empressement encore que dans les musées; ils visitent avec émotion cette cité de l'héroïsme et des tombeaux, et leur grand bonheur est de pouvoir emporter quelque relique de ce mystérieux sanctuaire où tant de saints confesseurs goûtent le sommeil du triomphe, après y avoir puisé le courage de la lutte. Voilà ce qu'on a fait, voilà ce que l'on fait encore pour nos martyrs, et rien que pour nos martyrs. Ainsi, par les gages d'une estime et d'un respect sans égal, proclame-t-on qu'ils n'ont rien de commun avec les autres martyrs, et les surpassent d'aussi haut que les astres, rois du ciel, l'emportent sur ces pâles lueurs qui se forment dans les basses régions de l'atmosphère. Mettons-nous, Messieurs, avec l'humanité; ne faisons plus entre ces deux genres de courage des assimilations contre lesquelles elle proteste;

ne confondons pas dans nos dédains ou notre admiration ceux qu'elle a jetés dans l'égout et ceux qu'elle a placés sur les autels; comme elle enfin, vénérons toujours, dans les victimes dont l'Église s'honore, des justes sans tache, des héros d'une intrépidité surhumaine, des témoins enfin dont les cicatrices et les trépas déposent avec une puissance péremptoire en faveur de l'Évangile et de sa divinité.

TROISIÈME OBJECTION.

L'ÉGLISE EST CONDAMNÉE

PAR LES

DÉMEMBREMENTS QU'ELLE A SUBIS.

CONFÉRENCE DONNÉE A NOTRE-DAME DE PARIS,

LE DIMANCHE 14 JANVIER 1849.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Intégrité sans tache, courage sans fanatisme, prodiges sans nombre et sans exemple, ce sont là trois caractères dont notre dernière conférence a revendiqué la gloire pour les martyrs catholiques: caractères qui n'appartiennent qu'à ces témoins sacrés de la foi; caractères qui les élèvent de l'infini par-dessus tous ces autres prétendus martyrs de l'erreur, auxquels parfois on ne rougit pas de

les assimiler; caractères enfin qui, marquant leur héroïsme d'une splendeur évidemment surnaturelle, couronnent aussi d'une auréole de divinité cette Église dont ils sont et le plus riche ornement et le plus brillant ouvrage.

Mais si l'Église peut être glorieuse du sang qu'on a fait jaillir de ses veines, est-elle innocente des schismes qui l'ont divisée? Ces vastes démembrements qu'elle a subis sont-ils tout simplement des malheurs dont elle n'ait qu'à se lamenter? Ne seraient-ce pas des fautes dont elle ait à se repentir? Telle est la question qu'il nous faut résoudre.

Les apparences, dit-on, s'élèvent ici contre l'Église. Si cette unité dont elle est si fière était restée sans déchirure, comme cette robe du Christ à laquelle si souvent elle la compare, si la plénitude des peuples qu'elle a conquis étaient demeurés dans son sein, ne formant jusqu'à ce jour qu'un seul bercail sous un seul pasteur, cette immuable intégrité serait pour elle une gloire magnifique. Pour en expliquer le prodige, on pourrait peut-être lui supposer une force de cohésion surhumaine. Mais tel n'a pas été son bonheur. Elle n'est point arrivée jusqu'à nous comme un colosse intact : c'est un colosse mutilé. Elle a laissé çà et là sur la route du temps de vastes lambeaux d'elle-même ; ce sont même les plus belles portions de son apanage qui lui ont échappé tour à tour. C'est l'Orient tout entier; Jérusalem, qu'illustrèrent la présence de

Jésus-Christ et le début des apôtres; Alexandrie, immortalisée par le souvenir d'Athanase; Constantinople, où brillèrent Grégoire de Nazianze et Jean Chrysostome. En Occident, c'est l'Angleterre qui ne fut pas seulement la terre des saints, mais une terre aussi d'évêques magnanimes, comme Thomas de Cantorbéry; c'est l'Allemagne, elle qui fut dans tous les temps un foyer de grandes pensées et de vaste savoir! Défections immenses! défections dont l'immensité même semble accuser le corps spirituel qu'elles ont appauvri par tant de retranchements et défiguré par tant de cicatrices! S'il ne s'agissait que de la désertion de quelques hommes ou d'une chrétienté restreinte et vulgaire, passe encore! Mais que tant de peuples si divers de sang et de patrie, que des peuples si avancés en civilisation, que des peuples si riches de théologiens profonds et de sublimes génies, que des peuples liés par tant de siècles et de souvenirs à l'Église romaine; que de tels peuples se soient décidés à rompre avec elle, c'est un fait bien étrange! On ne peut guère l'expliquer que par deux causes: ou bien l'Église aura manqué de lumière pour suffire à l'intelligence de ces nations; ou bien elle aura manqué de sagesse pour les tenir éternellement enchaînées au charme de son pouvoir.

Ni l'un ni l'autre, Messieurs. Comme fait et comme conséquence, les schismes n'accusent aucunement l'Église romaine, mais uniquement les

hommes et les Églises particulières qui les ont consommés ; voilà ce que nous allons démontrer dans cette conférence.

Au sein des empires terrestres, Messieurs, les grandes ruptures de provinces ou de colonies avec le centre et la métropole ne s'accomplissent pas brusquement et d'un seul coup ; on ne saurait briser les liens qui unissent entre eux les organes de ces corps immenses, comme un enfant trancherait un fil de soie, ou détacherait un rameau tendre encore d'un arbuste sans consistance. Ces vastes démembrements ne se consomment en général qu'après des acheminements plus ou moins prolongés et des préparations séculaires. On commence par de légers essais ; on mesure, pour ainsi dire, imperceptiblement sa propre force et celle du pouvoir plus ou moins éloigné dont on relève ; on se dérobe graduellement à son action par des affranchissements de détails ; et quand, par ces actes successifs et chaque jour plus hardis d'indépendance, on croit avoir acquis assez de vigueur et de maturité pour entrer pleinement en possession de soi-même, c'est alors que les derniers nœuds se rompent, et que l'ère d'une glorieuse ou coupable émancipation prend place dans l'histoire.

Il en fut ainsi du schisme grec, le seul sur lequel j'insisterai, parce qu'il fut de tous le plus terrible et le plus douloureux. Son explosion suprême

fut amenée de loin par l'influence de différentes causes, tantôt sourdes, tantôt éclatantes, et jamais honorables. Au premier rang se place le caractère oriental. Dès l'origine de l'Église, l'unité fut prêchée par ses apôtres et acceptée par ses néophytes comme un dogme de sa foi, comme la base essentielle et divine de son organisation; et, chose étrange! au moment même où ce fondement était posé dans le monde, l'Orient commençait à l'ébranler d'une main, tandis qu'il l'établissait de l'autre. Jérusalem, Samarie, Antioche, Alexandrie, mêlant une fâcheuse inquiétude même à leur première ferveur, furent presque aussitôt divisées qu'elles furent conquises, et purent à peine compter des chrétiens sans en voir sortir des sectaires. Un esprit naturellement pointilleux et sophistique, l'amour de la dispute, une facilité malheureuse à se laisser envahir par les opinions les plus bizarres, les plus téméraires, pourvu qu'elles fussent neuves ou éblouissantes, tout cela joint à d'autres passions familières, soit aux habitants des cités dont vous venez d'entendre le nom, soit à tous les peuples de la Syrie, de l'Égypte, de la Grèce, de l'Asie Mineure, forma de tout temps en eux un intarissable foyer de nouveautés et d'insubordination. Ils reconnaissaient en principe l'autorité de l'Église romaine; mais ils en supportaient impatiemment le joug. Sur un objet ou sur un autre, le Saint-Siège fut constamment obligé de les condamner,

ou tout au moins de les reprendre. Du concile de Jérusalem à celui de Nicée, ils ne lui permirent presque pas un instant de laisser reposer ses observations ou ses foudres. Fréquentes avant la translation de l'empire à Byzance, ces rigueurs devinrent encore bien plus répétées et plus nécessaires après la fondation de Constantinople. En prenant alors plus d'importance, les Églises orientales montrèrent aussi plus d'indocilité. Chaque jour leurs relations avec Rome, dont pourtant elles ne niaient pas encore les droits, devenaient plus hautaines et plus indépendantes. Parce qu'elles avaient pour elles l'empereur, elles tendaient sourdement à se passer du pape. Constantinople surtout, la reine des cités pour la politique, aspirait secrètement à l'être aussi pour la religion. Le schisme était dans les instincts avant d'être dans les projets, et pour éclater il n'attendait que des hommes assez audacieux pour franchir les derniers ménagements, assez impies pour consommer la rupture.

Ces hommes parurent enfin : la licence fit éclore les premiers. Un prince immonde, assisté d'un ministre qui n'était pas moins vil, régnait à Constantinople : c'était Michel III et Bardas. Les débauches du maître et les intrigues du favori rencontrèrent un austère censeur dans Ignace, le patriarche de la cité. Les protestations du pontife irritèrent l'empereur et son courtisan. Quand est-ce que le zèle d'un Jean-Baptiste n'alluma pas les fureurs et ne

déchaîna pas les persécutions d'un Hérode? Michel et Bardas résolurent de faire une victime de celui dont ils ne pouvaient se faire un approbateur. On poursuivit Ignace; on le proscrivit; on tenta par des brutalités de le faire renoncer à son siége épiscopal. Ignace refusa par conscience et par dignité cette démission sollicitée par la violence. Alors le monarque, impuissant à désarmer la résistance du pontife, prit le parti de ne pas en tenir compte, et se mit à chercher dans son empire un sujet assez sacrilége pour usurper un trône que le titulaire ne voulait point abandonner. Voilà d'où part le premier branle de la séparation : l'immoralité impériale.

La soif de l'honneur et la passion du pouvoir secondent ses vues et poursuivent son ouvrage. L'histoire de tous les temps, sans en excepter les temps modernes, nous apprend que la distinction de l'intelligence et la servilité du caractère trouvent souvent le fatal secret de s'allier dans un même homme, pour le malheur des peuples comme pour celui des princes; la race des Sénèque et des Cranmer est impérissable dans le monde. Sous le règne et comme par les enchantements de Michel et de Bardas, on la vit apparaître dans la personne de Photius. Photius était un esprit éminent, mais une âme vénale. Il possédait une science infinie, mais il n'avait point de cœur. Il manquait même de cette délicatesse qui, sans éteindre les passions,

les empêche tout au moins de se montrer impudentes. Du premier pas, il atteignit au cynisme de la complaisance et de l'ambition : et vous allez le comprendre.

Si vous voulez pénétrer dans un corps hiérarchiquement constitué, quel qu'il soit, la première condition que vous avez à remplir, n'est-il pas vrai, c'est celle d'un appel légitime et d'une admission régulière. Ensuite, si, après avoir franchi le seuil de cette nouvelle carrière, vous désirez en occuper le faîte, vous ne pouvez y parvenir d'un seul bond; il entre non-seulement dans les usages, mais dans les bienséances, qu'on vous force à traverser certains degrés intermédiaires, et à conquérir certains titres, avant d'arriver à ces honneurs suprêmes. Ainsi, d'un jeune avocat stagiaire vous ne ferez pas immédiatement un premier président de la cour de cassation. Ainsi, un engagé volontaire, entré d'hier au régiment, ne sera pas créé demain gouverneur de l'École polytechnique ou de l'École d'application. On ne monte à ces hautes positions que par des élévations successives. S'y élancer brusquement et sans préparation, ce ne serait pas seulement une choquante anomalie; chose pire pour un homme du monde, ce serait une effroyable inconvenance.

Et voilà Photius. Il est simple laïque. On lui offre le siége épiscopal auquel Ignace ne veut pas renoncer; il sait que les lois de l'Église, avec laquelle

il n'a pas encore brisé, lui commandent un refus; il sent que la délicatesse se joint aux règles de la discipline pour le lui prescrire, et néanmoins il accepte. La veille, il était grand écuyer de l'empereur, et le lendemain le voilà patriarche de Constantinople. A l'audacieuse irrégularité de cette promotion qu'il condamne lui-même, Photius ajoute bientôt des prétentions mêlées d'artifice et d'inconséquence. Il sent parfaitement qu'il n'est pas en règle. Alors que fait-il? Calcul et nullement sincérité, non point par un sentiment de respect réel, mais par l'absurde désir ou la stupide espérance de faire absoudre son usurpation et confirmer la déposition d'Ignace, prononcée dans je ne sais quels synodes impies, il porte son affaire au pape. C'était Nicolas Ier, l'un des plus illustres pontifes qui jamais aient ceint la tiare. D'une part, il lui décrit sous de fausses couleurs, et avec une douleur hypocrite, l'élection dont il prétend avoir été la victime involontaire; d'autre part, il décerne de solennels hommages à la suprématie incommunicable et universelle du pontificat romain. Il en invoque l'arbitrage avec la feinte promesse d'une soumission filiale et empressée. Et, à cet instant même, il nourrit dans les profondeurs de sa dissimulation la pensée sacrilége de diviser l'indivisible gouvernement de l'Église entre l'Orient et l'Occident, entre Rome et Constantinople, comme on l'a fait autrefois pour l'empire.

Le piége était trop grossier pour que la pénétration de Nicolas s'y laissât surprendre. Instruit des faits, malgré les faux renseignements dont on l'inonde et la connivence de quelques légats subjugués par la violence et le sophisme, devinant d'ailleurs les projets de Photius, malgré ses protestations d'attachement et de dépendance, le pape condamne solennellement l'usurpateur. Au lieu de se soumettre, comme il l'a juré, Photius à son tour le condamne; comme si un acte de révolte pouvait annuler une sentence légitime! comme si le coupable avait le droit de casser le juge qui le frappe et dont il a lui-même invoqué l'arrêt! Un peu plus tard, à la vérité, après quelques mois passés sous la honte d'une destitution et dans les rigueurs de l'exil, il paraît se réconcilier avec le pape. Mais ce n'est là qu'un rapprochement hypocrite et passager : l'astuce l'inspire de concert avec l'égoïsme, et l'orgueil ne tarde pas à le rétracter. Une fois de plus, il essaye de se constituer patriarche universel. Par des allégations mensongères, par des pièces supposées, par des falsifications impudemment introduites dans quelques lettres émanées du siége apostolique, par des simulacres, ou plutôt par des parodies de conciles où ne figurent que des évêques intimidés ou pervers, il se fabrique je ne sais quels titres dérisoires à cette papauté orientale que poursuivent les rêves de sa vanité. De nouveaux anathèmes viennent éclater sur sa tête; mais d'un

bras superbe il renvoie la foudre à celui qui l'a lancée; et pour des puérilités ou des erreurs que les subtilités de son amour-propre essayent vainement de transformer en raisons, le voilà qui décidément s'éloigne de l'unité catholique, entraînant dans sa chute un certain nombre de pontifes rebelles. Il tombe comme ce soleil qu'on verrait, avec les satellites attachés à ses destins, se perdre dans les espaces, et faire du même coup plusieurs vides à la fois dans le ciel désolé. Voilà, Messieurs, le second branle et pour ainsi dire la seconde main qui pousse l'Orient au penchant de la séparation : c'est l'audace usurpatrice d'une ambition qui se ment à elle-même.

L'esprit de Photius ne meurt point avec lui. Des conciles généraux et quelques pieux empereurs essayent bien de ressouder ce qu'il a désuni ; mais ils ne peuvent y réussir. Le germe de sa révolte, après cent cinquante ans d'inégale fermentation, fit une seconde explosion sous Michel Cérulaire. Comme Photius, Cérulaire, justement condamné par Rome, se prend à la condamner aussi de son côté, quoiqu'il en ait authentiquement reconnu le pouvoir; comme Photius, il séduit par des moyens sans honneur un certain nombre d'évêques, pour applaudir à ses excommunications contre le siége de Pierre et le proclamer lui-même leur patriarche; comme Photius, à l'ignominie des procédés il joint la puérilité des motifs pour amener la rupture;

comme Photius enfin, il lance l'Orient dans le schisme, soit par un instinct d'indépendance et d'envie héréditaire, soit par l'irritation d'un orgueil vindicatif et blessé.

Vous aurez beau creuser dans les origines de ce formidable démembrement, Messieurs, vous ne lui trouverez pas d'autres principes. Il est préparé de longue main par le génie chicaneur des Grecs et leur mépris pour les Occidentaux. Il est ensuite provoqué par ces misérables souverains de Constantinople, qui, au lieu de songer à bien gouverner leurs peuples et à se défendre des barbares, consacraient à de pitoyables disputes théologiques, ou à d'odieuses persécutions, le temps qu'ils ne donnaient pas à la débauche, et tranchaient tout à la fois du tyran et du pape, pendant que leurs eunuques perdaient ou vendaient l'empire. Enfin, il est consommé par des prélats intrus, mercenaires, rebelles et inconséquents, qui, après avoir envahi l'autorité par des voies illégitimes, après avoir foulé aux pieds les lois canoniques pour accepter les offres des princes et se prêter ainsi à leurs passions, après avoir attiré par les torts les plus éclatants et les plus criminels les reproches et l'excommunication du pasteur des pasteurs, du pontife de Rome, dont ils avouent les droits, dont ils appellent le jugement, s'affranchissent de son joug, et prétendent partager avec lui cette puissance de Pierre, qu'ils ont cependant mille fois proclamée indivisible.

Les mêmes causes qui ont formé le schisme grec l'ont entretenu. Ce sont elles aussi qui l'ont propagé. Divers lambeaux de l'Église de Pologne se sont détachés naguère; les liens invisibles qui, à travers l'Allemagne dissidente, s'en allaient unir les héritiers de Wladimir au successeur de Pierre, se sont brisés sur quelques points. Ceux qui ont ainsi rompu ont passé de l'unité catholique au schisme grec. Et comment s'est opérée cette nouvelle apostasie? Comme celles de tous les temps. L'autocratie l'a suscitée et poursuivie, afin de tenir sous sa main de fer et les corps et les âmes, dans le royaume doublement asservi des Jagellons. Elle a trouvé des ambitions complaisantes au service de ses projets sacriléges. Pour conserver les faveurs du pouvoir, pour obtenir un titre dont le fond supposait une lâcheté criminelle, mais dont l'éclat flattait une vanité puérile, quelques prélats ont échangé le pape du Vatican contre un pape en éperons; une double idolâtrie les a précipités dans la révolte : l'idolâtrie de César et l'idolâtrie d'eux-mêmes.

Tous les autres schismes peuvent s'expliquer de la même manière; ils n'ont pas été le résultat d'une conviction, ou plutôt d'une erreur de conscience; ils n'ont été qu'un effet de passion. Voyez le schisme protestant d'Allemagne! Quels en sont les instruments? Luther, c'est-à-dire un moine orgueilleux et dépravé; des princes avides et voluptueux. L'un

voulait le schisme pour satisfaire un amour-propre en dépit et secouer le joug d'un célibat devenu trop pesant à son âme énervée; les autres tenaient à en finir avec Rome, parce qu'ils aspiraient à envahir des biens ou à briser des unions dont Rome protégeait la sainteté contre les attentats de leur cupidité ou les emportements de leur licence. Il en fut de même en Angleterre. Tant qu'il resta fidèle à la vertu, Henri VIII fut aussi fidèle à l'unité; mais du jour où ses mœurs se dépravèrent, du jour où Rome refusa de rompre pour lui les liens sacrés de la société conjugale, et de bénir la scandaleuse inconstance de ses caprices adultères, dès ce moment il abandonna l'Église romaine pour créer l'Église anglicane; il se fit proclamer patriarche, afin d'être plus librement débordé. Subjugués par ses menaces, ou séduits par ses caresses, un certain nombre de pontifes partagèrent sa désertion pour partager ensuite ses désordres; et c'est ainsi que, par le vice ou la servilité, cette île, qu'on appelait la *terre des saints*, est devenue la terre de la séparation.

Il n'est donc rien d'honorable dans les divers schismes qui ont déchiré l'Église; rien du côté de ceux qui les ont suscités : à Constantinople, à Londres, à Wittemberg, ce sont des noms flétris par l'histoire; rien du côté des motifs : il y avait de l'or ou de la boue au fond de toutes les causes réelles; rien dans les procédés : ils n'ont été par-

tout qu'une alternative ou un mélange d'inconséquence et d'irrégularité. Ainsi, c'est au prix de la honte que les communions dissidentes ont acquis leur égoïste indépendance et l'empire d'elles-mêmes.

Et l'Église, et Rome, quelle conduite ont-elles tenue? L'Église et Rome ont, avant tout, été logiques; elles ont constamment regardé l'unité comme inviolable; la chaire de Pierre comme en étant le centre nécessaire et suprême; l'obligation de la vénérer et d'en dépendre comme tellement sacrée pour les églises particulières, qu'elles ne sauraient s'en affranchir sans crime. Est-ce là au fond la vérité? Est-ce bien la constitution de l'Église telle que Jésus-Christ l'a faite? Sans doute; mais peu importe. C'est ainsi du moins que Rome la conçut toujours; c'est ainsi que la conçurent les schismatiques eux-mêmes avant leur séparation. Il n'en est pas un seul, ni Photius, ni Cérulaire, ni Luther, qui n'ait rendu les plus éclatants hommages à la primauté universelle des pontifes romains; il n'en est pas un qui n'ait proclamé que, pour être appuyé sur Jésus-Christ, il fallait être appuyé sur Pierre. Ainsi, en exigeant qu'on restât dans leur communion et soumis à leur puissance, en menaçant ou en frappant quiconque résistait ou s'arrachait à leur autorité, les papes ne faisaient que rester d'accord avec eux-mêmes, user d'un droit séculaire, réclamer une obéissance qu'ils

avaient réclamée dans tous les temps, et reconnue légitime par ceux-mêmes qui tentaient de se dérober à leur juridiction.

Il n'y avait pas seulement consistance logique dans la sévérité des papes, il y avait aussi justice et régularité. Avant de sévir contre les schismatiques, avant de les retrancher définitivement de l'Église, on procède suivant toute la plénitude des formes prescrites par la discipline. Des conciles s'assemblent, on interroge, on écoute les accusés; on en discute les griefs, on en dévoile la misère. Et certes! leur frivolité n'est pas difficile à démontrer, tant elle est éclatante! C'est ainsi, par exemple, que les Grecs invoquaient, comme motif de séparation, l'usage établi par l'Église latine de ne pas chanter l'*Alleluia* pendant le carême! Prétexte ridicule comme la plupart des autres! Et pourtant, par indulgence et par équité, Rome descend jusqu'à les débattre, tant elle veut que la raison paraisse dans ses jugements, et non point une aveugle rigueur, une intolérance brutale!

Quelles ne sont point encore sa droiture et sa franchise! Grecs ou autres manquèrent constamment de bonne foi. On les vit abuser Rome par une feinte déférence, par de fausses promesses; on les vit mutiler ses actes, tromper ses légats, alléguer contre elle des inculpations qu'on savait bien n'être que des calomnies, des raisonnements dont on sentait toute la puérilité, des autorités qu'on

n'ignorait pas être apocryphes, des adhésions dont on ne se dissimulait pas le néant. Ainsi agirent Photius et Cérulaire et tous les schismatiques. Au contraire, sincérité dans la parole, loyauté dans la discussion, absence de toute équivoque et de toute obliquité dans les mesures, en un mot, marche nette et prononcée, habitude d'agir en plein air et comme au grand soleil : telle fut la gloire de Nicolas Ier, de Jean VIII et de tous les papes qui intervinrent dans ces coups solennels. On sent qu'ils s'inspirent aux sources pures d'une conscience qui ne sait pas tergiverser, d'une autorité qui croit trop en elle-même pour recourir à l'abjection de l'artifice, enfin de cette vérité immortelle, de cette rectitude infinie qui déteste jusqu'à l'ombre du mensonge et de la duplicité.

Je pourrais dire encore mansuétude et générosité; mais je réserve cette considération pour la seconde partie de notre conférence.

Voilà le schisme comme fait. Révolte abjecte dans ses causes, irrégulière et inconséquente dans ses procédés, méprisable dans ses premiers instruments; c'est là ce qu'il fut dans les hommes et les peuples qui s'en rendirent coupables. Défense d'une autorité avouée par ceux mêmes qui s'y dérobaient, et en même temps défense régulière, équitable, sans subtilités ni détours : telle fut en abrégé la conduite de l'Église envers tous ceux de ses enfants qui rompirent avec elle; elle agit avec

toute la fidélité d'un dépositaire incorruptible et toute la conscience d'un juge irréprochable.

Jusqu'ici, Messieurs, vous le voyez, le schisme ne peut fournir aucune accusation contre l'Église; il l'honore, au contraire. Mais s'il lui est glorieux comme fait, il lui est plus glorieux encore comme résultats, comme conséquences historiques. Ces résultats sont extrêmement divers pour les sectes schismatiques et pour l'Église dont elles se sont détachées.

Le schisme d'abord asservit les peuples qui le consomment. Singulière chose! A entendre les schismatiques, au moment où ils s'émancipent de la tutelle de l'Église, à juger de leur sort futur par les imprécations ou les railleries dont ils poursuivent l'autorité de Rome et ce qu'ils en appellent le despotisme intolérable ou stupide, on dirait qu'ils vont, en rompant avec elle, ou bien naître à l'indépendance, ou du moins passer sous un pouvoir plus souple et plus honorable. Ils se plaignaient d'être opprimés, sans doute ils vont alléger leur fardeau! Ils en finissent avec la servitude, c'est sans doute pour lui substituer une noble et facile obéissance! O pitié! O inconséquence de l'esprit d'orgueil et de rébellion! O châtiment effroyable, mais bien mérité, d'une indocilité superbe! Ils n'ont abdiqué la soumission que pour embrasser une sorte d'esclavage religieux. Avant leur séparation, Rome exerçait sur eux un empire tout

moral, et l'exerçait sans arbitraire et sans brutalité. Ils étaient protégés contre l'arbitraire, en matière de dogme et de discipline, par les immuables limites d'une doctrine immuable et certaines règles fondamentales auxquelles il n'est pas permis de toucher. Ils étaient protégés contre la brutalité par des traditions de sagesse et des habitudes de douceur, de modération, de clémence, dont l'Église et le Siége apostolique n'ont jamais su se départir. Mais par leur séparation qu'ont-ils fait? Ils se sont jetés entre les bras d'un maître qui, joignant le titre de pape à celui d'empereur ou de roi, s'est vu, par là même, en droit de les mener avec le glaive ou le bâton, et qui, n'ayant plus, en matière religieuse, d'autres bornes à reconnaître, d'autres inspirations à prendre, d'autres convenances à consulter que celles de ses idées ou de ses intérêts, leur a fait subir, dans tous leurs excès, les violentes versatilités du caprice et l'inflexibilité impitoyable de la raison d'État. Jugez-en plutôt par les humiliations cruelles, mélange de sang et de boue, où l'Église grecque s'est vue plongée et traînée à satiété par les tyrans du Bas-Empire!

Et ce qu'il y a de pire, c'est que cette servitude est sans compensation. Quand les peuples séparés étaient encore unis à l'Église et soumis au saint-siége, ils trouvaient dans le pontificat romain une dignité supérieure à toutes les majestés de la terre;

la couronne dont ils relevaient, ayant tous les peuples et tous les siècles pour apanage, était unique, sans exemple dans l'univers, et la gloire de cette souveraineté rejaillissait sur leur obéissance. Par le schisme ils sont tombés sous un sceptre temporel; et un sceptre temporel, quand il devient un sceptre religieux, n'est plus que le symbole d'une grandeur vulgaire, parce qu'après tout il ne peut s'étendre par delà les frontières d'un État, et qu'il se voit limité, heurté, parfois même insulté par des pouvoirs égaux ou supérieurs à lui dans le monde.

A Rome, avant leur rupture, les peuples dissidents reconnaissaient une autorité hautement compétente sur les questions religieuses : qui ne sait tout ce que le Siége apostolique et ce qui en forme le conseil et le sénat possèdent de lumières? Il est inouï qu'on y ait jamais enseigné une erreur, je ne dis pas seulement sur les objets de foi, mais même sur les choses de sens commun. Et comment s'en étonnerait-on, Messieurs? Indépendamment de la sagesse d'en haut, il y a là des études profondes, immenses, sur tout ce qui se rattache à la science sacrée. Mais au sein du schisme où prendrez-vous une autorité doctrinale? Quand tous les patriarches et tous les saints synodes chargés d'y remplacer le pape seraient admis à prononcer sur les matières théologiques, qu'y entendraient-ils, je vous le demande? Mais en définitive

ils ne sont rien. Le droit suprême de décision repose dans les mains d'un monarque laïque, de ministres laïques, de conseillers laïques, de sénateurs laïques, tous hommes très-versés peut-être en ce qui tient à la politique, aux arts, au commerce, aux finances, à la guerre, mais probablement assez étrangers aux affaires de révélation, de tradition et de liturgie. Excellents administrateurs, je le veux, mais quels casuistes! Il est possible que vous en fassiez d'habiles jurisconsultes; mais on ne comprend guère qu'on puisse les transfigurer en Pères de l'Église.

Enfin, dans l'unité catholique on rencontre au faîte de la hiérarchie un pouvoir ordinairement couronné d'une vertu pour le moins aussi éclatante que son diadème. Mais quand, par une exception dont on trouve à peine deux ou trois exemples sur dix-huit siècles, cette auréole lui manquerait, il lui resterait encore la dignité virile et la gloire de la maturité. Dans le schisme, au contraire, on aura souvent pour pape un enfant au maillot, une princesse frivole, au besoin même une reine cruelle ou débordée; et quoi qu'il en soit du caractère et des mœurs, une de ces femmes à qui l'Apôtre défend d'enseigner dans l'Église, pour se borner à apprendre en silence. On n'a point voulu de Léon, de Nicolas, d'Innocent, d'Eugène : c'était trop peu de chose que ces successeurs de Pierre; mais on aura pour pontifes Élisabeth d'Angleterre

et Catherine de Russie. Quel admirable échange!

Et voilà pourtant ce qu'on appelle conquérir son indépendance! On brise avec un pouvoir tempéré par la conscience, par une mansuétude héréditaire, par des bornes que Dieu lui-même a posées, et l'on se vend à une autorité qui ne connaît d'autre contre-poids que sa propre fantaisie. On repousse un pouvoir éminemment éclairé, et l'on se courbe sous une autorité éminemment incompétente. On rejette un pouvoir qui, à défaut d'autre mérite, aurait au moins celui d'être représenté par un homme fait, et l'on s'impose une autorité qui n'a pour elle ni la dignité du sexe ni la majesté de l'âge. N'est-ce pas là, je vous le demande, un singulier affranchissement? Ah! dites bien plutôt que c'est une aggravation de joug intolérable pour toute conscience qui n'en a pas fini décidément avec le respect d'elle-même.

Je pourrais ajouter que le schisme, non-seulement asservit, mais abaisse les peuples qu'il sépare de l'unité : cette idée, aussi féconde qu'elle est vraie, nous offrirait des développements à la fois riches et instructifs; mais, me réservant de la traiter avec étendue dans une autre circonstance, vous me permettrez de l'omettre aujourd'hui.

Le schisme frappe un troisième coup : il asservit, il abaisse, voilà les deux premiers; par l'autre il isole les peuples et morcelle l'humanité.

Tant qu'ils tiennent à l'Église, les peuples font

partie d'une famille dont les ramifications embrassent déjà des nations innombrables, et dont les vœux, plus larges encore que son étendue, aspirent à embrasser toutes les sociétés sans exception. Comme elle veut lier tous les États par son immensité, par sa durée impérissable, elle relie tous les siècles; c'est l'unité faisant face à tous les points de l'espace et du temps; c'est la fraternité enveloppant le présent et le passé dans une solidarité générale de pensées, dans un immense réseau d'amour, dans un vaste et mutuel embrassement de piété filiale et de douce paternité. Quel spectacle sublime! Qu'il serait beau de voir ainsi à l'Orient, à l'Occident, hier, aujourd'hui, demain, le genre humain nouer tous ses anneaux à un même centre, et se montrer un par l'esprit, le cœur et la soumission, comme il est un par le sang et la nature!

Par le schisme, qu'arrive-t-il? Ce faisceau magnifique est délié. Il n'existe plus d'ensemble dans le monde; l'intervalle que la différence des nationalités jette entre les peuples se trouve augmenté par leur séparation religieuse; c'est un abîme qui vient s'ajouter à un abîme; l'isolement se fait sur le globe et dans l'histoire; les nations et les âges, privés de liens communs, se renferment en eux-mêmes, et ne sont plus les uns et les autres, devant le souffle du temps qui les chasse, que des tourbillons orageux d'incohérente poussière.

Telles sont les suites du schisme pour les églises

particulières qui s'en rendent coupables : servitude, dégradation, morcellement. Deux faits, au contraire, sont constatés à la gloire de l'Église catholique.

C'est, d'abord, que l'Église respecte la liberté de conscience infiniment plus que tous ces dissidents qui s'en donnent comme les partisans et les vengeurs. Remontez à l'origine de tous les schismes, et vous verrez qu'il n'y a pas un de ces rameaux brisés qui n'ait été rompu par la violence et planté dans le sang. Ainsi Photius et tous ces empereurs dont il fut le courtisan et la créature, ne se conduisirent point en frères à l'égard d'Ignace; ils agirent en bourreaux. Une première fois on le remit comme une proie pour la torture à un officier des troupes impériales, nommé Salacon, espèce de sauvage qui, sans respect pour les années, les vertus et la dignité du patriarche, l'accabla d'injures, le chargea de fers, le jeta dans un obscur cachot, et poussa la brutalité si loin qu'un jour (permettez-moi la simplicité de ce détail) il fit tomber deux dents de la bouche de sa victime, tant il l'avait frappée rudement au visage! On voulait, par la clémence de ces moyens, obtenir la démission du saint évêque. Et comme cet essai de barbarie fut impuissant, comme Ignace refusa d'abdiquer son titre, malgré ces horreurs et les sentences de je ne sais quels conciliabules qui vinrent s'y ajouter un peu plus tard, on redoubla de colère et de

férocité. « Photius, dit un historien grave et pro-
« fond de sa vie, livra donc Ignace à trois hommes
« cruels, capables d'entrer dans ses desseins, pour
« le tourmenter jusqu'à ce qu'il eût souscrit au dé-
« cret de sa condamnation. Ces bourreaux lui firent
« souffrir des maux inouïs: ils lui donnaient des
« soufflets, ils le suspendaient en l'air; ils le brû-
« laient, dans cette situation, avec des fers chauds
« et des lames ardentes; et, après l'avoir tenu en-
« chaîné pendant quinze jours dans une prison où
« il mourait de faim et de froid, ils le firent monter
« sur le tombeau de Constantin Copronyme, formé
« en voûte, et de marbre taillé en pointe; ils lui
« mirent de grosses pierres aux pieds, puis ils le
« roulèrent sur les pointes de ce marbre [1]. Après
« tant d'indignités et de cruautés, ils le tinrent
« toute la nuit attaché de son long sur le tombeau,
« les bras et les mains étendus en forme de croix,
« et le visage contre le marbre. Le matin ils le dé-
« tachèrent, et le jetèrent avec tant de violence et de
« roideur contre la terre, qu'elle fut teinte de son
« sang [2]. » Ignace demeurant inébranlable, il fut arrêté qu'on lui arracherait les yeux et qu'on lui couperait les mains; et cette résolution monstrueuse se fût exécutée, si la Providence n'eût fait une sorte de prodige pour sauver le saint patriarche. Il rencontra comme miraculeusement un vaisseau qui le

[1] Manassès — Cédren — Nicetas, Labb., t. VIII, p. 1207.
[2] Jager, *Hist. de Photius*, p. 77.

transporta dans les îles de la Propontide, où il vécut, à la vérité, pauvre, errant de retraite en retraite, se cachant tour à tour dans les carrières et les cavernes, n'ayant pour se nourrir que de secrètes aumônes, mais toujours grand, toujours ferme, toujours debout, pour le désespoir de ses persécuteurs et la future consolation de son Église.

« On traitait de même, dit encore l'historien que « j'ai déjà cité, et peut-être même plus cruellement, « ceux qu'on reconnaissait pour ses amis ou ses « partisans, car on voulait le frapper aussi dans ses « affections. Les uns étaient enfermés avec des « criminels, dans la prison du prétoire, ou dans « d'autres prisons infectes et obscures, où on leur « faisait souffrir la faim et la soif. Les autres étaient « mis à la torture, ou chargés de chaînes et de car- « cans de fer, et après plusieurs jours on leur don- « nait du foin pour nourriture : ceux qui les gar- « daient chantaient, riaient et se divertissaient à « côté d'eux, pour insulter à leur malheur. Plu- « sieurs étaient condamnés à scier des marbres, et « recevaient pour récompense des coups de plat de « sabre. Des coups de pied donnés dans le ventre, « de manière à bouleverser ou à déchirer les en- « trailles, étaient comptés pour peu de chose; être « exilé loin de sa patrie, chez les infidèles, parais- « sait le plus doux des châtiments. Enfin, on en « vint à cet excès de fureur, qu'on coupa la langue « à un nommé Blaise, prêtre et garde des archives

« de la grande église, parce que, ne pouvant ren-
« fermer dans son cœur l'élan de sa respectueuse
« affection pour le patriarche, il en parlait hau-
« tement avec la plus grande vénération[1]. »

Le schisme protestant n'a pas eu d'autres débuts en Allemagne, en Suisse, en Angleterre; il s'est établi partout où il règne, non par le charme de la persuasion, par la puissance de la parole, mais par la grâce de l'exil, du glaive ou du bûcher. Comme c'est par la force qu'il a fait ses conquêtes, c'est aussi le plus ordinairement par la force qu'il les retient et cherche à prévenir les défections; et quand il n'a pu empêcher ce qu'il appelle des apostasies, nous savons tous avec quelle mansuétude il traite les transfuges. Et pour n'en citer qu'un trait contemporain, qui ne se rappelle que naguère encore la Suède a proscrit et envoyé périr sur le sol étranger un de ses artistes les plus illustres, parce qu'il avait abjuré la réforme pour passer à l'Église romaine?

Ah! que cette Église, si injustement accusée d'être tyrannique, procède avec plus de largeur! Elle a sans doute ses jugements, ses condamnations, ses rigueurs; il en faut à toute puissance qui se respecte et veut se faire respecter; mais sa sévérité consiste tout entière dans les anathèmes spirituels qu'elle lance. Encore parce qu'il lui en coûte de

[1] Nicetas, Labb., t. VIII, p. 1202. — Jager, *Hist. de Photius*, p. 27-28.

les fulminer, elle fait tout ce qu'elle peut pour échapper à cette nécessité cruelle; elle en ajourne autant que possible le moment, toujours désolant pour son amour. Quand il faut qu'elle frappe, elle modère généralement les expressions qu'elle emploie; sa parole n'est accablante que lorsque la révolte elle-même est trop impudente et trop coupable. A cette punition toute morale elle ne joint aucune vexation matérielle. Point de prisons, point d'exils, point d'échafauds. On déclare séparés de l'Église ceux qui s'en sont séparés eux-mêmes; et après cette sentence qu'ils ont obstinément provoquée, on les laisse jouir en paix de leur existence flétrie et de leur indépendance criminellement conquise. On gémit de leur rupture comme d'un malheur, on la condamne comme une rébellion; mais, une fois accomplie, on ne la fait pas plus expier par les tortures qu'on n'a mis en jeu la violence pour la prévenir avant qu'elle fût consommée. Ainsi se trouvent conciliés, dans la mesure du possible, le respect de soi-même et celui d'une sage liberté de conscience. Premier fait constaté par le schisme à la gloire de l'Église.

Une seconde conclusion sort de l'histoire des schismes: c'est que l'Église est en possession d'une force divine. Telle est l'étrange destinée des empires de la terre; ils ne peuvent embrasser qu'un certain nombre de peuples, qu'une certaine étendue de territoire. Ajoutez une nation de plus à

celles qu'ils contiennent, faites reculer de quelques pas la ligne de leurs frontières, c'en est trop: l'action du centre est nulle sur l'extrémité du rayon; l'autorité trouve un ennemi victorieux dans l'espace, et l'empire s'écroule par le poids même de son immensité. D'un autre côté, ce même espace qui lui est fatal lui est aussi nécessaire. Qu'un État soit entamé, qu'un lambeau de son territoire et de ses populations se détache, sa vigueur et sa durée sont compromises. Il est surtout des provinces qui ressemblent aux organes nobles du corps humain: si elles sont retranchées, la vie est frappée dans ses sources principales, et le corps entier ne tarde pas à périr.

Mais l'Église ne connaît pas ce genre d'affaiblissement. Son empire se dilate-t-il? toujours il est ferme; si loin que son bras s'étende, il saisit avec la même force, c'est-à-dire la force de Dieu. Son domaine se restreint-il, est-il mutilé? peu lui importe également; la puissance de sa constitution n'en est point appauvrie : c'est un peuple de moins, et voilà tout. Le membre qui s'est déchiré s'agite ou se décompose sur les lieux témoins de la rupture, et le corps qui l'a perdu reste sain et debout. C'est un membre important, la plaie qu'il a faite en se divisant est effroyable; ce sont toutes les Églises d'Orient qui ont déserté Rome; ce sont tous les royaumes du Nord qui ont secoué le joug des papes pour se placer sous le sceptre théologique

de leurs princes. Défections immenses! pertes qu'on supposerait volontiers non-seulement irréparables, mais mortelles! Nul empire n'aurait tenu contre de pareils démembrements; nulle secte purement humaine surtout n'aurait pu les subir sans crouler. Il suffit souvent de la désertion d'un homme pour déconsidérer et ruiner les sociétés religieuses que l'homme a faites! L'Église échappe à ces contre-coups; la séve des rameaux qui lui ont été arrachés n'est point demeurée avec eux. Au moment de leur fracture, elle s'est refoulée dans la tige, elle s'y est régénérée en bouillonnant sur elle-même; et un peu plus tôt, un peu plus tard, une heure est venue où elle a repris son essor, et s'est précipitée dans de nouvelles branches, greffées par la main de Dieu même sur le tronc séculaire du catholicisme.

Soit donc qu'on envisage le schisme dans les circonstances qui le constituent comme fait, soit qu'on l'envisage dans les résultats qui l'accompagnent et les conclusions qui en jaillissent, au lieu de tourner contre l'Église, il la glorifie au contraire, et la montre supérieure de l'infini comme sagesse, comme dignité, comme force, à toutes les sociétés qui jamais ont déchiré ses entrailles, et ont cessé de la reconnaître pour mère.

Quelle leçon maintenant recueillir? Elle est dans une parole de l'Évangile. Jésus-Christ avait prononcé un de ces mots profonds mais terribles qui,

pour être compris et goûtés, avaient besoin d'être commentés par les siècles. Ses disciples s'en choquèrent; puis, se dégoûtant d'un maître aux doctrines si incompréhensibles, ils s'en allèrent, et renoncèrent désormais à le suivre. Les douze pourtant étaient restés; et Jésus leur dit : « Et vous, partirez-vous aussi comme les autres? » Simon Pierre lui répond alors : « A qui pourrions-nous aller, Seigneur? Vous avez les paroles de la vie éternelle? » *Ad quem ibimus? Verba vitæ æternæ habes*[1].

Bien des peuples, Messieurs, ont abandonné Jésus-Christ, comme autrefois les disciples. Il me semble voir le Sauveur nous demander si nous le quitterons à notre tour. Ah! crions-lui, comme le prince des apôtres : « A qui pourrions-nous aller après vous? » *Ad quem ibimus?* Aux princes? Ils oppriment les consciences. Aux philosophes? Ils précipitent les populations dans le vide ou la dépravation. A nous-mêmes? Ténèbres par nature, nous ne pouvons être nos guides. Non, Seigneur, nous prétendons n'appartenir qu'à vous. Toute autre parole que la vôtre est une parole de mort; ce n'est pas ce qu'il nous faut. Votre parole, au contraire, est une parole de vie et de vie éternelle : ceux qui l'écoutent et s'en nourrissent puisent en elle un germe d'impérissable vigueur; c'est assez

[1] Joan., VI, 69.

pour nous décider à rester perpétuellement unis à vous et à votre gloire. Nous voulons obéir indéfiniment à votre puissance, afin de participer indéfiniment à votre immutabilité : *Verba vitæ æternæ habes!*

QUATRIÈME OBJECTION.

L'ÉGLISE HUMILIÉE SPÉCIALEMENT

PAR

LA RUPTURE ET LES INFLUENCES DU PROTESTANTISME.

CONFÉRENCE DONNÉE A PARIS ET A TOULOUSE, EN 1849 ET 1850.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

On passera condamnation, sans trop de difficulté ni de regret, sur quelques-uns des schismes dont nous avons parlé dans notre dernière conférence. On avouera que très-souvent, au lieu d'être accusateurs pour l'Église catholique, ces vastes et douloureux démembrements le furent plutôt pour les individus et les peuples qui consommèrent la rupture. Mais il en est un qu'on veut à toute force

excepter de la réprobation générale, au nom de la vérité, de la justice, et même de la reconnaissance : c'est le protestantisme.

Dans le fait et à le prendre surtout dans sa source, je ne crains pas de dire qu'il fut le plus coupable et le plus désastreux. Il suffit pour s'en convaincre d'étudier ses origines dans le tableau que nous en ont tracés ses fondateurs eux-mêmes et leurs premiers disciples; il est impossible de concevoir un acte d'accusation plus authentique et plus foudroyant. A défaut de ces monuments qui sont son œuvre, on aurait encore, pour le confondre, les traités irréfutables de la controverse catholique. Et, pour n'en citer qu'un seul, l'immortelle *Histoire des variations* sera toujours là comme une pierre de honte et d'amertume contre laquelle nous forcerons, bon gré mal gré, la réforme à briser son orgueil, quand elle viendra nous vanter la sainteté de ses patriarches, et nous parler des bienfaits dont elle a doté l'Europe.

Malgré cela, vous le savez, il n'est pas de point sur lequel on ait déployé, depuis soixante ans, une mauvaise foi plus opiniâtre ou de plus incurables illusions. Écoutez la plupart des historiens, des publicistes, des penseurs, des journalistes modernes! Ils vous diront, avec le dogmatisme le plus unanime et le plus assuré, que nul fait plus glorieux et surtout plus salutaire ne s'est inscrit dans les fastes du monde. Ce fut, à les en croire, une légitime

émancipation de la conscience, opprimée depuis quinze siècles; ce fut le signal d'une précieuse transfiguration dans les mœurs publiques; ce fut en même temps l'affranchissement de la raison; ce fut la création de la philosophie et le point de départ de tout véritable progrès; ce fut en un mot un acte de vigueur par lequel le genre humain, devenu viril, déchira les langes honteux et parfois sanglants où le catholicisme l'avait jusqu'alors emmaillotté, prit possession de lui-même, déploya dans la plénitude de leur force ses ailes toutes-puissantes, et se prit à s'élancer enfin sérieusement vers ces hauteurs de la pensée et de la civilisation, sur lesquelles nous le voyons planer aujourd'hui.

On ne saurait dire de quelle immense faveur a joui, de notre temps, cette fausse monnaie de l'histoire. Je viens pour ma part travailler, dans l'humble cercle de mon ministère, à suspendre son cours, en mettant en évidence l'effigie d'erreur dont elle est marquée. Nous démontrerons, dans deux conférences successives, qu'au lieu d'avoir été pour le monde un événement salutaire, la réforme protestante fut meurtrière à la fois pour la religion, pour la morale et pour la civilisation. Aujourd'hui nous ne parlerons que de la religion et de la morale.

Première question : Y a-t-il eu progrès dans la religion des peuples?

Avant la réforme, l'Allemagne, l'Angleterre, la Suisse avaient, grâce à l'enseignement de l'Église, une foi définie, commune et sincère, une foi telle que la possèdent encore aujourd'hui les provinces et les États sérieusement catholiques. Cette foi était-elle éclairée dans ses convictions, irréprochable dans son objet? peu importe. Sans examiner ce qu'elle valait au fond, elle avait au moins le triple avantage d'être arrêtée dans ses principes, de tenir par des racines réelles à la conscience des peuples, enfin d'être uniforme, identique au sein de toutes les nations européennes. Des rives de la Baltique aux bords du lac de Genève, d'Augsbourg à Amsterdam, on avait une seule et même croyance; on parlait en matière religieuse un seul et même langage.

Voici au contraire que le protestantisme a paru. Au nom du libre examen, « chacun s'est fait à soi-« même un tribunal, dit Bossuet, où il s'est rendu « l'arbitre de sa croyance. Et encore qu'il semble « que les novateurs aient voulu retenir les esprits « en les renfermant dans les limites de l'Écriture « sainte, comme ce n'a été qu'à condition que cha-« que fidèle en deviendrait l'interprète et croirait « que l'Esprit-Saint lui en dicte l'explication, il « n'y a point de particulier qui ne se voie autorisé « par cette doctrine à adorer ses inventions, à « consacrer ses erreurs, à appeler Dieu tout ce qu'il « pense. Dès lors on a bien prévu que, la licence

« n'ayant plus de frein, les sectes se multiplieraient « jusqu'à l'infini, que l'opiniâtreté serait invinci« ble, et que tandis que les uns ne cesseraient de « disputer, ou donneraient leurs rêveries pour des « inspirations, les autres, fatigués de tant de folles « visions, et ne pouvant plus reconnaître la majesté « de la religion déchirée par tant de sectes, iraient « enfin chercher un repos funeste et une entière « indépendance dans l'indifférence des religions ou « dans l'athéisme [1]. »

Ces paroles prophétiques de Bossuet se sont littéralement vérifiées. Affranchis de l'autorité catholique et livrés à eux-mêmes par le principe protestant, les peuples ont largement usé de la liberté qu'il leur a faite. Dès le premier jour ils ont mis l'Évangile en pièces; de son texte, dont la doctrine est une comme la vérité, ils ont fait sortir les enseignements les plus contradictoires. Une foule de sectes divergentes, plus d'une fois hostiles, sont écloses, se maudissant, se heurtant, s'entre-déchirant; et tout cela au nom des Écritures, dont chacune portait une page plus ou moins défigurée comme signe de ralliement et comme bannière. Au sein de chaque secte la décomposition n'a pas été moins effroyable que dans l'ensemble de la réforme. Il y a eu des milliers de noms; on a vu des *luthériens*, des *calvinistes*, des *indépendants*, des

[1] Bossuet, *Oraison funèbre de la reine d'Angleterre.*

anabaptistes; mais ces noms portaient sur le vide. Pas une des factions qui les arboraient n'avait un corps de doctrine arrêté : des négations individuelles, des opinions solitaires, mais point de symboles. Tourbillons orageux d'atomes! chaos ténébreux et tourmenté, à travers lequel certains esprits plus exaltés ou plus logiques se sont précipités jusqu'au néant! Ils ont compris que, l'autorité de l'Église étant repoussée, tout s'écroulait par là même, et ils sont allés jusqu'au bout. Les ruines faites avant eux, ils les ont acceptées; ce que d'autres avaient respecté, ils l'ont mis en poussière : et ainsi, de chute en chute, ils en sont arrivés à l'un de ces deux abîmes que Bossuet leur avait signalés comme le terme où ils devaient inévitablement aboutir. Ou bien, ils se sont endormis dans une insouciance totale pour toute espèce de religion, ce qui serait une impiété si plutôt ce n'était une folie; ou bien ils se sont engloutis dans l'athéisme, niant Dieu par l'autorité de la Bible, qui en est cependant la plus éclatante révélation.

Que l'esprit de schisme et d'hérésie appelle cela du *progrès;* qu'une mauvaise philosophie regarde ce fractionnement comme une gloire, à la bonne heure. Mais le bon sens dira toujours avec l'illustre vainqueur de Marengo, parlant précisément de la réforme : « Il n'y a rien de plus odieux qu'une « foule de sectes se disputant, s'invectivant, se « combattant à main armée si elles sont dans la

« première chaleur, ou, si elles ont pris l'habitude « de vivre à côté les unes des autres, se regardant « d'un œil jaloux, formant dans l'État des coteries « qui se soutiennent, poussent leurs sujets, écar- « tent ceux des sectes rivales, et donnent au gou- « vernement des embarras de toute espèce. La plus « admirable institution serait celle qui maintien- « drait l'unité de foi, et préviendrait autant que « possible les querelles religieuses [1]. »

Le culte n'a pas été moins abaissé que les croyances par les réactions du protestantisme. On a vu des sectes transformer chacune de leurs réunions religieuses en une assemblée d'énergumènes. Ce hideux tableau se rencontre encore en Amérique : je ne sais quel délire enthousiaste, sous le nom blasphématoire d'Esprit-Saint, s'empare des initiés, et, au lieu d'honorer Dieu par des cérémonies calmes et graves, ils l'insultent par des convulsions épileptiques et désordonnées. Là où ne se trouve pas la frénésie, vous trouvez de la sécheresse. Pénétrez-vous dans un temple réformé, calviniste, luthérien, en Suisse, en Angleterre, en Prusse, où il vous plaira, qu'apercevez-vous ? Une chaire d'où descendent des paroles tantôt solennelles, tantôt doucereuses, mais toujours compassées et froides : on ne sait avoir du feu que lorsqu'il s'agit de faire une sortie contre l'Église

[1] Thiers, *Hist. du consulat et de l'empire*, liv. XII. — *Concordat*, t. III, p. 218.

romaine. Les chants, s'il y en a, portent le même caractère que la prédication; empreints d'une certaine harmonie qui flatte l'oreille, on n'y sent aucune vibration qui parte du cœur. C'est aussi, dans l'assemblée qui écoute, une immobilité qui n'est pas sans respect; mais le saisissement d'une religion pénétrée, mais le rayonnement d'une piété vraie et profonde, c'est en vain que vous en cherchez l'étincelle dans les âmes et le reflet sur les physionomies. Il n'est pas jusqu'au sanctuaire, théâtre de ce culte glacé, qui ne soit glacé lui-même. Autel mort ou nul, murailles décharnées, absence complète de décorations éclatantes, de sculptures et de peintures religieuses, tout au plus les statues de quelques banquiers illustres, de quelques marchands renommés, puis les tombes plus ou moins vulgaires de certaines familles aristocratiques : voilà le temple; triste nécropole vide de Dieu, et peuplée seulement de marbres tumulaires. Et ce qu'il y a de pire, c'est que sous cette aridité se cache du non-sens. Je conçois la basilique catholique avec la foi catholique; la majesté de la seconde m'explique l'immensité de la première. Mais le néant du dogme réforme, ce dogme qui n'a rien de défini, de certain, et par là même de solennel; ce dogme qui n'est pas même un atome, que fait-il sous ces voûtes gigantesques de Bâle, de Lausanne et de Westminster? Grain de poussière, il se perd au milieu de tant de gran-

deur. Que signifient également ces restes de liturgie qu'a retenus l'Église anglicane? Avec la doctrine protestante, que veulent dire ces surplis, ces étoles, ces bénédictions, ces confessions dont on a gardé l'usage spécialement à Oxford? Au sein du catholicisme tout cela est raisonnable, justifié, plein de sens; mais au sein du protestantisme, impossible d'y trouver aucune signification; c'est un corps sans âme. Lambeaux arrachés, il y a trois siècles, à l'Église romaine, ces rites divers ne subsistent dans l'anglicanisme que pour être l'éternel monument et l'opprobre éternel de sa rupture avec l'unité catholique.

Voilà donc la religion déjà compromise sous un double point de vue par la réforme. Fractionnement sans limite et sans espoir dans les croyances; illuminisme apocalyptique, ou bien aridité glaciale et non-sens dans le culte : tels sont les deux écueils où le protestantisme s'est brisé. Jusque-là nous sommes loin d'avoir du progrès.

Et la hiérarchie? Partout le protestantisme a des pasteurs. Mais en Angleterre il a une organisation plus compacte; il forme un corps à peu près semblable au clergé catholique. Il a des archevêques, des évêques, des recteurs; noms, offices, priviléges, classification, on a voulu tout conserver. Il n'y a qu'un malheur, et c'est ici le plus léger de tous, c'est que cette hiérarchie est une flagrante inutilité. Le protestantisme pose pour pre-

mier principe que chaque fidèle reçoit un rayon de l'Esprit-Saint pour l'aider à interpréter l'Écriture : avec cela, qu'avons-nous besoin de ministre? Est-ce que l'Esprit-Saint n'est pas le meilleur de tous les maîtres? Et, par hasard, aurait-il besoin des lumières et de la bouche d'un homme pour parler intelligiblement? Inutile, la hiérarchie réformée est encore inconséquente. Comment! on a secoué le joug du pape, on l'a renié et foudroyé comme une invention diabolique; et puis, au lieu d'un pape romain, on se fait un pape hollandais, prussien, danois, anglais! Et tout cet affranchissement qu'on se vante d'avoir conquis se borne à déplacer la tiare, et à la faire passer souvent du front d'un vieillard respectable sur la tête d'un enfant dans les langes, ou d'une femme légère, peut-être même désordonnée? Quelle logique! Si encore il n'y avait là que de la contradiction; mais c'est qu'il y a aussi de la tyrannie. Ce pape en cravache ou en quenouille est infiniment plus impérieux que celui de Rome. Qu'on s'avise de lui résister! et l'on verra si l'on peut user de la liberté d'examen et s'en rapporter aux illuminations du rayon intérieur. Enfin le ridicule s'ajoute au despotisme et le couronne. On a rompu avec les conciles des évêques romains; on s'en moque avec un dédain blasphématoire. Et qu'a-t-on fait? On leur a tout bonnement substitué d'autres conciles, où, au lieu d'évêques, siégent des amiraux, des colonels, des

chimistes, tous hommes manifestement très-compétents pour trancher des questions de théologie et de discipline canonique!

Tel est pourtant l'abîme au fond duquel a roulé la religion, emportée par le poids destructeur et les applications funestes, quoique logiques, du principe protestant. Croyances anéanties; culte insignifiant, ou du moins sans âme et sans vie, quand il se présente avec un certain caractère de solennité; hiérarchie inconséquente, plagiaire et tyrannique: voilà ses fruits. Heureusement encore, les partisans de cette doctrine ont été meilleurs que cette doctrine elle-même; tous n'en ont pas fait sortir avec plénitude les germes de dissolution religieuse qu'elle contient; mais enfin il en est sorti assez d'erreurs, d'impiétés et d'extravagances pour qu'on puisse dire que la révolution, déchaînée par Luther, a été une atteinte profonde portée à la religion publique.

Si graves qu'elles soient, ces atteintes ne sont pas tout. Elles attaquent, elles détruisent la religion dans ce qui constitue ce qu'on peut appeler son organisme. Un autre coup parti du protestantisme va la frapper dans ce qui fait son âme, sa vie intime et son rayonnement glorieux.

Un docteur de la loi, voulant mettre la sagesse de Jésus-Christ à l'épreuve, lui fit cette question: « Maître, quel est le grand commandement de la loi? » Et Jésus lui répondit: « Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur, de toute ton

âme, de toute la force de ton esprit. Voilà le premier et le plus grand commandement. » *Hoc est maximum et primum mandatum* [1]. Ce précepte s'étend à Jésus-Christ lui-même, qui ne fait qu'un avec son Père : « Mon Père et moi, dit-il, nous sommes un : » *Ego et Pater unum sumus* [2]. De même nature et de même grandeur que son Père, il a droit au même amour, c'est-à-dire à un amour immense. Et cet amour sans bornes, cet amour qui, saisissant toutes nos puissances d'une étreinte souveraine, les lie, les enchaîne, les identifie à l'auguste objet qu'il adore; cet amour qui, faisant de Dieu le centre et l'élément de notre vie morale, fait aussi par là même que tout en nous, pensées, sentiments, projets, désirs, sommeil, actions, tout part de lui, s'agite en lui, va s'engloutir en lui; cet amour enfin dont les préoccupations, les ardeurs, les élans, les transports ou les douleurs, semblables à un feu toujours dévorant et toujours allumé sur l'autel, consument notre existence tout entière, de manière à ce que tout entière elle monte vers le ciel comme un nuage inépuisable d'encens, comme les parfums d'un vaste et perpétuel holocauste; oui, cet amour si profond, si absorbant, si soutenu, c'est là ce qui constitue la religion véritable, et, comme l'a dit l'Apôtre, la perfection de la loi. La foi sans doute est indispen-

[1] Matth., XXII, 35, 36, 37, 38.
[2] Joan., X, 30.

sable; l'espérance n'est pas moins nécessaire; mais la charité est encore plus importante; elle tient par des nœuds plus intimes à ce culte que nous devons rendre à Dieu, en esprit et en vérité. En un mot, la religion vraie, sérieuse, c'est, pardonnez-moi cette expression, c'est la passion de Dieu.

Eh bien! qu'est-ce que le protestantisme a fait de ce sentiment sublime? Il l'a trouvé dans l'Église catholique. Saint Augustin n'avait-il pas été tourmenté de cette fièvre mystérieuse? Le foyer d'où partent ses embrasements n'avait-il pas été allumé dans le cœur de François d'Assise, de Bonaventure, de Marguerite de Cortone et de Catherine de Sienne? L'incendie ne s'est pas éteint au sein du catholicisme. Dans le sanctuaire, dans la solitude, au milieu même du monde, il est encore une foule d'âmes, formées par l'Église, qui, victimes du divin amour, tourmentées de ses angoisses, anéanties par la jalouse activité de ses flammes, s'écrient avec saint Paul : « Je vis; oh! non, mille fois non, je ne vis plus, mais c'est Jésus-Christ qui vit en moi! » *Vivo, jam non ego, vivit vero in me Christus*[1]. Cette sainte ivresse existe, et n'a rien qui m'étonne. La foi catholique m'explique l'amour catholique; Dieu le Père et Jésus-Christ, tels que l'Église les présente, doivent nécessairement inspirer à ceux qui croient avec force un at-

[1] Galat., II, 20.

tachement qui tienne tour à tour de l'extase, de l'attendrissement et du transport. Mais un protestant, qui ne sait rien de positif ni sur Dieu ni sur Jésus-Christ, comment voulez-vous qu'il les aime avec énergie? Le moyen qu'une fournaise de charité se forme et s'embrase en lui, quand il n'a pas une étincelle de vérité pour y mettre le feu? Ah! c'est impossible : et de là vient que ce noble sentiment est inconnu dans la réforme. On peut y avoir une impression vague et froide de Dieu et de son Christ; mais une affection brûlante, une affection qui obsède, une affection qui soit l'âme de l'âme, jamais! Et qu'on parle après cela de progrès religieux!

Avec le brasier de l'amour s'est éteint son plus riche rayonnement, je veux dire l'apostolat. Qu'est-ce que l'apostolat? Il est tout entier dans ces trois mots de Jésus-Christ : « Allez, enseignez toutes les « nations... Apprenez-leur à garder tout ce que je « vous ai prescrit; et voici que je suis avec vous « tous les jours jusqu'à la consommation des siè- « cles. » *Euntes, docete omnes gentes... Docentes eos servare omnia quæcumque mandavi vobis. Et ecce ego vobiscum sum omnibus diebus, usque ad consummationem sæculi*[1]. Que de choses héroïques et profondes dans ces quelques paroles! Ministres de l'Évangile, apôtres de la foi, nous

[1] Matth., XXVIII, 19, 20.

voilà créés : c'est tout simple. Mais qu'avons-nous à faire? — Allez : *Euntes*... Voilà votre premier devoir. — Mais un apôtre ne peut donc pas rester chez soi tranquille comme un propriétaire ou comme un père de famille? — Allez, vous dis-je, le repos du foyer n'est pas fait pour vous. *Euntes*... Mais d'aller, c'est pénible; il serait infiniment plus agréable de faire de l'apostolat au coin de son feu ou à l'ombre de son figuier et de sa vigne. — Allez, allez, quand même. C'est en dehors de votre âtre ou de vos champs que les moissons vous attendent; courez, malgré le soleil, y porter la faucille. *Euntes*... Mais pour aller, il faut se séparer. Et pour se condamner à la solitude du cœur et de la vie, pour dire au sang, au patriotisme, à l'amitié : Je ne vous connais plus, qu'il faut d'énergie! Quel désespoir dans cet isolement et ces ruptures! que de larmes et de suffocations dans ces adieux! — Allez, allez toujours. Brisez tous ces nœuds, sacrifiez tous ces trésors! Un apôtre, ce n'est pas l'homme des siens, c'est l'homme de l'humanité; son pays n'est pas un point du globe, mais sa patrie est le monde; et, dans sa marche de géant, il doit chercher à en atteindre les limites. *Euntes*... Ainsi, activité, séparation, sacrifice, tel est le premier caractère de l'apostolat catholique.

Et pourquoi marcher? — Vous avez la vérité dans sa plénitude; il ne s'agit pas de vous en regarder comme les geôliers et les maîtres; vous n'en

êtes que les dépositaires. Soleil des âmes, elle a droit à illuminer le monde, et votre devoir est d'en répandre les feux; vous ne pourriez sans injustice la retenir captive. Ainsi, astres bénis, élancez-vous dans l'espace et versez à flots la lumière. Mais comment la communiquer? — Par l'Écriture? — Par des livres jetés aux peuples? — Oui sans doute; mais ce n'est que l'accessoire. Le grand apostolat, c'est celui de la parole. — Mais celui-ci est plus difficile. — Eh! qu'importe? — La parole veut qu'on marche. — Eh bien! marchez. — La parole expose à la lutte. — Eh bien! luttez. — La parole attire parfois des orages. — Eh bien! bravez la tempête! — La parole, pour être puissante, a besoin que de sérieuses réflexions l'éclairent, et que le sacrifice et la vertu l'appuient. — Eh bien! faites ces réflexions, et que partout vous vous recommandiez par le sacrifice et la vertu. En un mot, soyez toujours capables et dignes d'enseigner. *Docete.* — Tel est le second élément de l'apostolat catholique, la parole et l'enseignement.

Et vers qui aller maintenant? qui enseigner? qui évangéliser? — Toutes les nations, *Omnes gentes.* Toutes? Celle d'abord dont je fais partie? Le troupeau spécial auquel je suis attaché? — Et cela va sans dire. — Et puis les nations lointaines? — Incontestablement. — Mais des déserts, des montagnes effrayantes, des océans illimités et capricieux sont à franchir pour les atteindre? —

Vous franchirez tout cela sur les ailes du courage et de l'amour. — Mais elles habitent sous des climats meurtriers. — N'importe, vous êtes redevables de la vérité à toutes les latitudes et à tous les soleils. — Mais elles sont imbéciles ou sauvages. — Imbéciles, vous les instruirez ; sauvages, vous en ferez des hommes en faisant des chrétiens. — Mais il y a là-bas ou ici des bourreaux qui, payés par les pouvoirs ou déchaînés par les peuples, puniront peut-être en nous par les supplices l'insolence de prêcher au monde la vérité qui doit en être la reine ! — Précisément ; vous irez comme des brebis au milieu des loups ; mais en vous dévorant, les loups, atteints et transformés par la sainte contagion de l'Évangile, deviendront brebis à leur tour ; votre sang donnera à la vérité une magie conquérante, et de vos tombes glorieuses il sortira un cri qui subjuguera les esprits restés rebelles à votre parole. *Euntes, docete omnes gentes.* — Troisième caractère de l'apostolat catholique, l'universalité se réalisant à tout prix.

Et jusqu'à quand durera ce ministère? Jusqu'à la consommation des siècles, *Usque ad consummationem sæculi.* L'apôtre sera vierge ; la nature ne lui donnera point de successeur. Et pourtant il formera dans l'univers une race féconde et impérissable ; il aura par la puissance créatrice de l'esprit cette postérité qu'il ne tiendra pas de la volonté de la chair ; et par le plus étonnant des prodiges,

jeté solitaire dans le temps comme cet ancien prêtre-roi de Salem, sans génération dans le passé, sans famille dans le présent, il aura toujours d'innombrables héritiers pour perpétuer après lui les traditions de l'enseignement et du martyre : *Usque ad consummationem sæculi.* Dernier caractère de l'apostolat catholique, la perpétuité dans l'héroïsme de la prédication.

Faut-il vous dire qu'à partir de saint Paul et en passant par saint Augustin, l'apôtre de la Grande-Bretagne, par saint Boniface, l'apôtre de la Germanie, pour aboutir à saint François-Xavier, l'apôtre des Indes et du Japon, cette passion de propager l'Évangile et de conquérir les hommes à la foi, fût-ce par le martyre, n'a cessé de régner et de se déployer dans l'Église catholique jusqu'aux premières explosions de la réforme? Faut-il vous dire encore que, depuis la réforme, nous ne cessons de promener ce feu sacré par le monde sur toutes les voies qui ouvrent un nouveau courant à l'incendie? Vous savez tous ce grand fait. « Les *Annales de la* « *propagation de la foi*, vous dirai-je avec un illus- « tre orateur, font suite aux lettres édifiantes et « curieuses, celles-ci aux légendes du moyen âge, « et les légendes aux Actes des apôtres. Chaque « jour, pour la même cause, des hommes sont em- « prisonnés, meurtris, déchirés, mourant de cha- « leur, de faim, de soif, d'oubli de tout le monde, « mais inébranlables et contents, parce qu'ils ont

« été choisis pour accomplir le testament de Jésus-« Christ : *Allez, et enseignez toutes les nations*[1]. »

Montrez quelque chose de pareil au sein du protestantisme. Il a eu dans le principe l'apostolat de la violence et du glaive; c'est par là qu'il s'est établi dans le monde. Il a maintenant encore l'apostolat de l'Écriture; il imprime et répand des Bibles à profusion. Mais l'apostolat qui marche, l'apostolat qui sue, l'apostolat qui s'expose, l'apostolat qui se fait tuer, le connaît-on dans la réforme? On lit bien dans l'Évangile, là comme ailleurs : *Le bon pasteur dépose son âme et prodigue sa vie pour ses brebis*. Mais l'Esprit-Saint dit intérieurement aux ministres protestants qu'ils peuvent ne pas s'appliquer littéralement ces paroles. Au lieu de se sacrifier, ils se ménagent par conscience et par inspiration. Sont-ils en Europe et dans leur pays comme pasteurs sédentaires? Ils cultivent la portion de la vigne qui leur est échue, non pas en ouvriers au salaire, mais en bons bourgeois, mais en paisibles amateurs, dont tout le travail consiste à prêcher avec calme chaque dimanche, sans autre péril que celui d'être communs, ou de rester court en chaire. Sont-ils appelés à être missionnaires, à exercer l'apostolat du dehors? Ils partiront avec élan, mais surtout avec prudence. N'ayez pas peur qu'ils abordent les pays où la persécution

[1] Lacordaire, 24e *conf.*, *de la Charité d'apostolat*, t. II, p. 93.

pourrait les surprendre. Tel est leur avis, que le bon grain doit être jeté dans des sillons, non pas détrempés de sang, mais fertilisés par les pluies d'un ciel tranquille ; et, pour y mieux réussir, ils se font appuyer de la force. Ainsi les apôtres de la Grande-Bretagne vont et s'arrêtent juste où vont et s'arrêtent ses consuls ; fleur délicate et timide, leur zèle ne veut s'épanouir qu'à l'ombre de la bannière nationale, placée elle-même sous l'abri du canon. La sécurité dont on jouit sous cette égide puissante a trop de charmes pour qu'on la trouble par des courses laborieuses. « Au coin de son feu, « dit encore l'orateur que je vous ai déjà cité, « toutes les mesures du confortable étant parfaite- « ment prises, les fenêtres bien fermées, les portes « exactement closes, un gentleman prend sa plume; « il réfléchit à son aise, entre son repas du matin « et son repas du soir ; il écrit des pages dont il « paye l'impression, mais avec la réserve d'être « payé de son libraire, lequel paye à son tour le « colporteur, qui est le seul définitivement à jouer « le rôle apostolique [1]. » On s'épargne ainsi, avec le péril de la persécution, le labeur de la parole et la fatigue du mouvement. Si, malgré ce qu'il y a de circonspect et d'inoffensif dans cette immobilité, on vient à souffrir involontairement pour la justice, la nation sera là pour venger cet outrage fait à

[1] Lacordaire, 24e *conf., de la Charité d'apostolat*, p. 101.

l'esprit de zèle, réclamer des indemnités exorbitantes au nom des victimes du fanatisme, et peut-être plonger pour jamais dans les horreurs de la servitude sociale les peuples ou les tribus assez stupides pour refuser de la main de la réforme anglicane la liberté des enfants de Dieu.

Ainsi, par le protestantisme, l'apostolat, ou en d'autres termes le sacrifice de soi à la diffusion de la vérité par l'enseignement, par l'action, et au besoin par le martyre; sacrifice pour tous, sacrifice pour toujours; l'apostolat, dis-je, a disparu sans exception comme sans espoir. On ne dit plus dans la réforme, comme autrefois saint Paul : « Oh ! qui me donnera d'être anathème pour mes frères ? » Tout revient à semer parmi les peuples des milliers de Bibles entremêlées de pamphlets contre le catholicisme; et pendant que cette grêle d'aérolithes s'abat sur le monde, le dieu qui la fait tomber des nuages en contemple mollement le spectacle, du sein d'un bien-être à qui rien ne manque et d'un repos que rien n'altère.

Il est donc constaté que le protestantisme n'a point été un progrès, mais un abaissement profond pour la religion publique. Même sort pour la morale; et ici je prends la morale surtout au point de vue de la chasteté.

Il faut en convenir sans détour : au quinzième et au seizième siècle, le mal était profond dans l'Église d'Europe; une lèpre dévorante avait atteint les

peuples et le clergé lui-même. Une réforme solennelle était devenue un besoin généralement senti; c'était aussi un vœu publiquement exprimé. Tous les conciles d'alors le font retentir avec éclat. Le cardinal Julien, Gerson, l'immortel archevêque de Cambrai, Pierre d'Ailly, c'est-à-dire les prélats les plus éminents, les docteurs les plus illustres de cette époque, tiennent le même langage, et demandent à grands cris, comme saint Bernard l'avait fait trois cents ans avant eux, le réveil des anciens jours, la résurrection des vertus primitives, la guérison des plaies hideuses qui défiguraient l'épouse de Jésus-Christ, et le renouvellement de sa glorieuse jeunesse. Cette réforme si hautement reconnue nécessaire, si énergiquement et si universellement appelée, le protestantisme se donna la mission de l'accomplir. Tel fut le grand prétexte de sa révolte et de sa rupture. A-t-il tenu sa promesse? Funeste à la religion des sociétés européennes, aurait-il été plus salutaire à la morale des peuples?

Non, Messieurs. Et d'abord cette prétendue réforme ne pouvait rien réformer. Son principe fondamental, son point de départ y opposait un obstacle insurmontable; et, bien loin que le libre examen, l'interprétation individuelle des Écritures fût propre à régénérer des mœurs corrompues, c'était au contraire un instrument inévitable de dépravation pour les mœurs même les plus saines et les plus vigoureuses. Il n'y a pas de moralité sans une

notion ferme et précise du devoir. Eh bien! que fait le principe protestant?

Il décompose et détruit la notion morale, comme il dissout la notion dogmatique. Chacun devient l'arbitre de son devoir, comme il l'est de sa foi ; et rien ne peut l'empêcher logiquement de prendre pour des lois irréprochables les plus grossières inspirations de ses penchants, pas plus qu'on ne pourrait l'empêcher de prendre pour des oracles divins les rêves les plus fantastiques de son imagination. En vain dirait-on que l'Évangile est là pour l'éclairer sur le devoir. L'Évangile, quand il est seul, n'éclaire que ceux qui veulent être éclairés. On peut lui faire dire tout ce qu'on prétendra pour le vice aussi bien que pour l'erreur. On y a puisé la consécration du déisme, on y puisera au besoin celle du matérialisme; et pas plus d'un côté que de l'autre le protestantisme n'a le droit de réclamer contre un aussi effroyable abus de ce livre sacré; à moins d'être inconséquent, il faut qu'il consente à placer, sous la tutelle et l'approbation de l'Esprit-Saint et de ses prophètes, toutes les ignominies en même temps que toutes les extravagances. Et quand il ne détruirait pas toute espèce de notions morales, quand il laisserait debout les règles sacrées de l'Écriture, il les paralyserait tout au moins en brisant le ressort de la foi. Ce qui fait la force de la morale chrétienne, ce n'est pas la sublimité qui lui est propre; elle n'a

pas son point d'appui en elle-même. Il y a plus : sa perfection même, qui après tout n'est qu'une austérité magnifique, il est vrai, mais magnifiquement désespérante, serait un obstacle à son efficacité, si elle n'avait pas d'autre puissance pour assurer son empire. Pour être réduite en action, pour exercer une influence décisive et pratique sur la vie humaine, elle a besoin du dogme, et du dogme sérieusement accepté. « Bien croire, comme l'a dit « Bossuet, c'est le fondement de bien vivre ; » et puisque le principe protestant abolit la foi, comme objet et comme vertu, dans les doctrines et dans les cœurs, il est évident que du même coup il anéantirait la morale comme fait, quand même il la respecterait comme idée.

Meurtrier pour la morale par son point de départ doctrinal, le protestantisme l'est aussi par certains dogmes qu'il proclame. On y trouve, par exemple, la consécration du fatalisme. Luther, dans son horrible traité du serf-arbitre, enseigne qu'il est impossible qu'un autre que Dieu soit libre ; que sa prescience et sa providence fait que toutes choses arrivent par une immuable, éternelle et inévitable volonté de Dieu, qui foudroie et met en pièces tout le libre arbitre ; que le nom de franc arbitre est un nom qui n'appartient qu'à Dieu, et qui ne peut convenir ni à l'homme, ni à l'ange, ni à aucune créature ; que par conséquent Dieu fait en nous le mal comme le bien ; qu'il n'a pas été moins la cause de la

trahison de Judas que de la conversion de saint Paul ; et que la grande perfection de la foi consiste à croire que Dieu est juste, quoiqu'il nous rende nécessairement damnables par sa volonté, en sorte qu'il semble se plaire au supplice des malheureux, ou plutôt des innocents [1]. Quels atroces blasphèmes ! et en même temps quel anéantissement de la morale ! Par là même qu'il n'existe plus de liberté, il n'existe plus de devoir ; et alors le Sardanapale le plus immonde, du milieu de la boue dans laquelle il s'agite, peut dresser un front arrogant, et dire : « C'est Dieu qui m'a jeté fatalement dans cette fange impure. A ce titre, j'y demeure sans tache, et, loin de mériter vos mépris, j'y ai droit à vos respects. »

Principe inévitable d'immoralité par son point de départ et certains dogmes proclamés à son berceau, le protestantisme a dû l'être aussi par l'exemple de ses fondateurs. Tant que Luther resta moine et catholique, il fut digne et sans écarts ; mais dès qu'il eut rompu avec Rome, ce fut un homme nouveau. Jésus-Christ, le premier Messie, pour régénérer le monde, avait proscrit tous les penchants grossiers ; ce fut en leur lâchant la bride que l'hérésiarque saxon prétendit réformer l'œuvre de Jésus-Christ. Il s'inspira de Mahomet un peu pour la cruauté et beaucoup pour la licence. « Dou-

[1] Bossuet, *Hist. des variations.*

« blement consacré vierge, comme le dit un grand « orateur contemporain, par l'onction du sacer« doce et par les serments du cloître [1], » il se joue et s'affranchit de ces engagements sacrés. D'une main sacrilége il brise la porte, profane la sainteté des monastères, et en arrache une victime dont il fait l'instrument de ses passions, après en avoir fait la complice de son apostasie. Les apôtres subalternes de la réforme imitent les débordements de leur patriarche. Prêtres, ils substituent de criminelles associations à la gloire d'une vie angélique; princes, ils épouvantent le monde et par la rupture hypocritement religieuse des alliances les plus légitimes, les plus indissolubles, et par le scandale des adultères les plus capricieux et les plus barbares. Rien n'était plus coupable ni plus atroce; n'importe. Le landgrave de Hesse y était autorisé par Luther; Cranmer en absolvait Henri VIII. Les uns et les autres s'emportaient, à travers tant de dissolution, contre le pays et l'Église romaine : on appelait le premier, fils de Satan; la seconde, une nouvelle Babylone, la grande prostituée de l'Apocalypse. Après ces hideuses invectives, on se tenait en droit de tout faire; par le blasphème, on s'imaginait avoir conquis la liberté du vice; et, pour mieux assurer la régénération du monde, pour mieux préparer les voies à cette épuration

[1] Lacordaire, 2e *conf. sur la Chasteté.*

des mœurs qu'ils méditaient, les réformateurs eux-mêmes commençaient par se précipiter sans frein dans un libertinage universel. Admirable prélude, n'est-il pas vrai! Il est évident qu'une réforme émanée d'une source si limpide aura dû passer, non pas comme un torrent de boue, mais comme un fleuve purificateur sur les peuples!

Non, Messieurs, le protestantisme n'aurait-il pas eu d'autres torts, n'aurait-il fait d'une part qu'obscurcir les notions et anéantir la sanction de la morale, d'autre part que débuter dans l'histoire sous le patronage et par l'apostolat de prédicateurs et de prosélytes éhontés, ce serait assez pour le convaincre de n'avoir été qu'une doctrine d'abaissement. A son origine, on ne voit en lui qu'une semence infecte, déposée dans le sol par des mains souillées; et par lui-même, par la force naturelle de sa séve, il n'a dû produire au sein des nations que des fruits de débauche et de mort.

Oui, tel est le gouffre où la réforme conduit logiquement par ses principes; tel est aussi l'abîme où elle a mené par son influence. Sans doute, en morale comme en religion, il est des hommes nombreux qui n'ont pas déduit jusqu'au bout les conséquences nécessaires, et fait, dans tous leurs excès logiques, naturels, les applications pratiques des doctrines de la réforme. On voit dans chacune de ces sectes quelques vies irréprochables, des époux sans tache, des jeunes gens sans écart,

d'honorables familles. Comme il est de mauvais protestants parmi les catholiques, il est d'austères catholiques même parmi les protestants, et l'œil de Dieu distingue des épis de froment jusque dans les champs où croît l'ivraie. Mais l'histoire de la réforme n'est pas dans ces exceptions, qui après tout ne sont pas son ouvrage, mais dans ses résultats généraux ; et ces résultats généraux sont loin de la présenter comme un principe d'épuration dans les mœurs. Partout où elle a pénétré, au lieu de devenir plus réglées, les populations sont devenues en haut et en bas plus débordées encore qu'elles ne l'étaient auparavant. Par une première atteinte portée à la morale, les grandes sociétés protestantes ont aboli l'unité et l'indissolubilité du mariage. La désolante et immonde liberté du divorce s'est inscrite dans leurs lois ; et Dieu sait avec quelle effroyable impétuosité la dépravation se précipite par cette brèche ouverte à ses caprices. Aussi peu retenue par la conscience que par la législation, elle se permet sans façon, et sans que la délicatesse générale s'en offense, les plus formidables excès. C'est pour ainsi dire l'atmosphère où s'agite la vie générale. On peut en juger en Angleterre par le nombre des naissances illégitimes, de bien loin supérieur à celles qui ne le sont pas. On peut en juger encore par le chiffre de cette corruption légale, patentée, que la sagesse des législateurs croit devoir tolérer comme un dérivatif

nécessaire, tandis qu'elle paraît n'être bien plutôt qu'une gangrène dévorante. Cette lèpre est mille fois plus étendue et plus atroce de l'autre côté de la Manche qu'elle ne l'est parmi les peuples catholiques. On peut juger enfin de ce qu'on doit là-bas à la réforme par le fond de la moralité publique. Tout le monde sait où en est la population des faubourgs de Londres; c'est une promiscuité plus désordonnée même que celle des brutes dans les forêts. Dans les autres classes sociales, la surface présente quelque chose d'honnête; on y trouve des apparences de réserve et de respect : mais ce n'est là qu'un vernis décevant et sans profondeur; et quand, perçant ce voile mensonger, vous allez d'un œil impitoyable sonder les mœurs réelles, vous y découvrez des abîmes de fange d'autant plus hideux qu'on rencontre dans une civilisation plus avancée et dans des fortunes plus opulentes des moyens plus faciles, je voulais dire plus monstrueux, pour assouvir ses penchants.

Toute proportion gardée, le même spectacle se déroule aux regards de l'observateur dans les autres pays réformés. Partout on y voit régner dans les mœurs un abaissement presque algébriquement égal à la décomposition qui s'est faite dans la religion publique. Les provinces qui ont échappé à ce malheur n'ont retenu leur intégrité primitive que par une heureuse inconséquence d'une part, d'un autre côté par une force de simplicité extraor-

dinaire, et protégée souvent par l'isolement d'une situation perdue au milieu de rochers inaccessibles et d'abruptes montagnes. Elles se sont abritées sous la double sauvegarde de la nature et d'une constitution vigoureuse, puisée dans le catholicisme de leur passé.

Est-il étonnant, du reste, que cette déchéance se soit accomplie? était-il même possible qu'elle ne se réalisât point? Au sein des peuples encore franchement catholiques, il existe des moyens tout-puissants de moralisation. C'est un sacerdoce soumis aux lois d'un célibat virginal, et dont la vie, prise dans son ensemble, présente une splendeur d'intégrité, flétrie à peine de loin en loin par quelques taches éparses. A l'imposante austérité de ses exemples, il ajoute la sévérité de la prédication; sa voix ne cesse pas un instant de recommander la sainteté de la vie, et non pas une sainteté vague, insignifiante, mais une sainteté précise autant qu'héroïque. Pour que ses leçons soient plus efficaces, il invite, il pousse les peuples à l'usage des sacrements; sources sacrées où l'âme s'abreuve jusqu'à l'ivresse de la substance même de Dieu; remparts éminemment tutélaires pour défendre les cœurs contre les orages de leurs passions. Le clergé n'est pas le seul élément moralisateur. Tant de monastères élevés au sein de nos villes ou dans les solitudes, tant de cœurs angéliques qui les peuplent, répandent dans la société un arome divin

qui la conserve, et forment comme un sel préservateur qui l'empêche d'être totalement envahie par une corruption sans espoir. Enfin viennent dans le monde même les saints que l'Église enfante. Le saint ! c'est une création que le protestantisme ne connaît pas plus que le rationalisme ; elle appartient exclusivement au catholicisme, comme tant d'autres gloires. Des saints, nous en avons toujours, et toujours ils sont au milieu du désordre général, comme une protestation, un contre-poids, ou une barrière. Sacerdoce vierge, congrégations religieuses immaculées, saints d'une chasteté éclatante : voilà trois grands ressorts dont l'Église dispose, voilà un triple levier dont elle est en possession ; et avec ces digues, c'est à peine si elle peut arrêter le débordement du vice parmi les peuples. Comment voulez-vous que le protestantisme soit plus heureux, lui qui n'a rien de pareil ? Lui qui, en fait de congrégations religieuses, ne connaît que les hideux repaires de la débauche ? Lui qui, en fait de saints, ne canonise dans ses souvenirs et ses panégyriques que des réformateurs immondes et des princesses dégoûtantes ? Lui enfin qui, en fait de sacerdoce, ne connaît que des ministres mariés, et profitant au besoin de la loi du divorce, dont ils sont chargés de proclamer la sainteté au nom de l'Évangile ? Il est impossible que la moralité publique soit saine et vigoureuse avec d'aussi pauvres auxiliaires.

On dira que les nations catholiques elles-mêmes, et les plus catholiques, sont horriblement débordées. Voyez l'Italie! regardez l'Espagne! Où en est même la moralité des villes en Autriche? Toutes ces régions, comme licence, n'ont rien à envier aux pays protestants.

Mais d'abord, s'il s'agit de nations placées sous des latitudes différentes, où sont la justice et la logique du parallèle? Si au contraire il s'agit de sociétés et d'églises établies sur le même sol et sous le même ciel, où est la vérité? Oui, que l'on prenne catholiques et protestants sous la même zone, dans le même État, dans la même civilisation, et l'on verra de quel côté se trouvera la supériorité des vertus.

Mais supposons-les sous des latitudes différentes; que verrons-nous encore? Placées la plupart vers le nord, sous un ciel nébuleux et sévère, froides par tempérament à l'égal du climat de leur patrie, les nations protestantes se présentent enveloppées d'une certaine pruderie flegmatique, assez semblable à un manteau de glace. Mais ce n'est là qu'un masque. Sous cette apathique et mensongère dignité, vous trouvez un mal immense; mal d'autant plus grave qu'il leur manque deux choses qui pourraient jusqu'à un certain point les excuser : la notion ferme, précise de ce mal lui-même, et l'énergie du remords. Les nations catholiques qu'on leur oppose sont établies dans une situation plus

méridionale, et l'on ne peut nier que le climat n'exerce sur elles de fâcheuses réactions. Là les feux dévorants du soleil, la fougue du sang, la vivacité des imaginations donnent aux caractères une légèreté fâcheuse, et aux rapports une facilité déplorable; c'est vrai. Mais quand vous allez au fond, vous voyez que, malgré cet extrême abandon, le sentiment moral conserve encore dans ces âmes et plus de lumière et plus de relief que parmi ces populations hétérodoxes dont l'extérieur paraît cependant plus grave et la vie plus composée. Elles tombent, je l'avoue; mais elles savent qu'elles tombent, et leur conscience proteste; double gloire que n'ont pas du moins au même degré les nations protestantes.

Et puis, quand l'abaissement des mœurs des deux côtés serait le même, les populations catholiques possèdent des exceptions que ne possèdent pas les populations protestantes. Dans les pays méridionaux, les âmes sont brûlantes, je le sais; et quand elles versent dans le mal, elles peuvent s'y précipiter avec une sorte de délire. Mais en retour, si elles se portent au bien, c'est avec un héroïsme incomparable; l'impétuosité de leur nature, qui sous l'action du vice en eût fait peut-être des monstres, en fait sous l'action de la grâce des prodiges de vertu. C'est là qu'on vit éclore les saints de la trempe la plus énergique et la plus auguste. Saint François d'Assise, saint François-

Xavier, sainte Claire et sainte Thérèse furent les enfants de l'Italie et de l'Espagne. Le sol de ces deux Églises n'a point perdu sa séve. Aujourd'hui comme autrefois, dans le cloître ou dans les palais, dans le désert comme dans les cités, il y germe des âmes magnifiques. Trouvez-moi des exceptions pareilles au sein des pays réformés! Dans le protestantisme, il y a sans doute des exceptions, mais exceptions seulement honorables, quand elles ne sont pas vulgaires. Des exceptions éclatantes, extraordinaires, miraculeuses, comme celles qu'on voit se dresser ainsi que des palmiers gigantesques au sein des peuples catholiques, jamais!

Indépendamment de cela, que voyons-nous dans les pays catholiques comme l'Italie et l'Espagne? Chaque année, il y a des suspensions dans le mal. Tantôt ce sont des conversions et des réformes locales. Une mission se donne, un jubilé se prêche, un sinistre événement éclate dans une ville ou dans une province, et la population tout entière fait pénitence dans la cendre et le cilice. Individuellement bien des âmes abdiquent le désordre sans retour; et si la masse des pécheurs, dans cette portion du pays, n'y renonce pas pour jamais, elle fait au moins une halte temporaire dans la route du vice, ce qui, même tel quel, est encore un immense bienfait. Tantôt ces suspensions, ces intermittences de l'iniquité sont géné-

rales. Il est une époque dans l'année, celle de Pâques, où, d'un bout à l'autre de l'Italie et de l'Espagne, les populations se pressent aux tribunaux sacrés, et, dans un sentiment de repentir universel, brisent un instant la chaîne des faiblesses dont elles peuvent être esclaves. Ce n'est là souvent, je le veux, qu'une amélioration passagère; mais enfin c'est toujours quelque chose de grave que cet hommage rendu par la majorité d'une nation à la sainteté de la loi morale; c'est un précieux réveil imprimé à la conscience publique; c'est une protestation salutaire contre la prescription de la licence. Faites-moi voir un bienfait analogue au sein du protestantisme! Il ne place jamais un seul de ces heureux points d'arrêt sur la pente où le poids de leurs passions précipite les peuples.

Enfin, quand tout serait égal d'ailleurs, il y aura toujours cette énorme différence que dans le protestantisme le désordre est logique et pour ainsi dire sacré, tandis que dans le catholicisme il ne l'est pas. Un ministre protestant n'a pas le droit de censurer la conduite et les écarts de ses coreligionnaires. Individus ou peuples, ils pourront toujours lui répondre : « La Bible m'autorise, » et il ne pourra pas leur dire : « Vous vous trompez. » Ils sont aussi infaillibles que lui; l'Esprit-Saint leur parle aussi bien qu'à lui; et à ce titre, méprisant ses leçons, ils peuvent se livrer sans remords aux débordements qui leur plaisent. Sous le principe

de leur secte, le vice a droit de bourgeoisie; non-seulement on ne doit pas l'accuser, mais, pour être conséquent, il faut qu'on le respecte. Mais dans le catholicisme il n'en est pas ainsi. Avec lui, le vice est toujours vice. Il peut y avoir des illusions qui l'atténuent; il n'y a pas de principes qui l'absolvent, ni de priviléges qui l'autorisent. Il reste ce qu'il est par nature, c'est-à-dire un bouleversement de l'ordre, une infraction plus ou moins solennelle d'une loi plus ou moins importante, une révolte plus ou moins criminelle de l'homme contre Dieu. Et quand nous le condamnons, quand, renouvelant et continuant le ministère des prophètes, nous reprochons aux particuliers et aux nations les hontes et les dépravations où ils se sont plongés, ils ne peuvent s'armer d'aucun élément de nos doctrines, d'aucune prérogative reconnue par notre enseignement, pour se dérober à nos leçons. Aux termes de la foi, nous avons autorité et mission pour les leur faire, et eux seraient inconséquents de ne pas les entendre.

Du reste, pourquoi tant de raisonnements? Une simple question suffit. Si les peuples restés fidèles à l'unité sont corrompus, malgré le catholicisme, malgré les efforts de l'Église pour les conserver sans tache, malgré les éléments dont elle dispose pour déterminer ce résultat, pense-t-on qu'ils seraient meilleurs sous le protestantisme? C'est ici, vous le voyez, une affaire de bonne foi; je m'a-

dresse à votre sincérité. Eh bien! en toute conscience et sincérité, répondez-moi au dedans de vous-mêmes : Catholique, on est mauvais en Espagne, en France, en Italie; protestant, croyez-vous qu'on y fût plus moral? Non. Les passions seraient alors les mêmes; la barrière destinée à les contenir serait moins puissante; et dès lors il est manifeste que, s'ouvrant une plus large issue à travers cette fragile muraille, elles s'en iraient promenant sur le monde des vagues plus orageuses.

Ainsi rien n'est plus injuste que cette assimilation qu'on établit parfois entre les populations catholiques et les populations protestantes, au point de vue des mœurs. Premièrement, les populations catholiques sont généralement plus saines; secondement, elles ont d'une part des contre-poids, d'autre part des moments de trêve et de retour que ne connaissent pas les populations réformées; troisièmement enfin, les populations catholiques, lorsqu'elles s'égarent, sont toujours inconséquentes avec leurs principes, tandis que le désordre, quel qu'il soit, est toujours logique, ou plutôt disparaît et devient légitime avec le principe protestant.

Je m'arrête, Messieurs. L'histoire à la main, nous avons vu le protestantisme dissolvant à la fois et la religion générale et la morale publique : la religion générale, en détruisant les croyances, en desséchant le culte, en réduisant la hiérarchie à n'être qu'une inconséquence et une tyrannie; la

morale publique, en consacrant des priviléges qui l'annulent, en proclamant des dogmes qui la renversent, en supprimant tous les moyens capables de la soutenir ou de la réformer.

Ainsi se vérifient les lugubres pressentiments qu'avait éprouvés, au berceau même du protestantisme, un des hommes qui avaient le plus efficacement concouru à l'établir. C'était Mélanchthon. Sous ses yeux il avait vu le principe de la réforme faire éclater des luttes théologiques tellement violentes, tellement brutales, qu'il les comparait, dans une lettre, aux combats des centaures. Victime lui-même et non pas seulement témoin de ces fureurs, il en gémissait avec une amertume profonde. Ceux qui les déployaient, bien loin d'être pour lui des frères, étaient même plus que des ennemis; c'étaient des bêtes féroces. « Je suis, écrivait-il, comme Daniel parmi les lions. » A côté de ces déchirements qui mettaient l'œuvre de Luther en pièces, et cela jusque dans ses langes, il remarquait avec effroi des monstres de licence. Au lieu de réformer, la réforme ne faisait qu'enchérir par des ignominies révoltantes sur les abus qu'elle prétendait arracher. Et voilà que le spectacle de tant de honte s'unissant à tant de divisions et de brutalité, le plongea dans des agitations immenses. « A chaque instant on lui voyait souhaiter la mort (c'est Bossuet qui parle). Ses larmes ne tarirent point durant trente ans, et l'Elbe, disait-il lui-même, avec tous

ses flots, ne lui aurait pu fournir assez d'eau pour pleurer les malheurs de la réforme divisée. Il ne vit pas seulement les maux du présent, il entrevit ceux même de l'avenir; et au moment de s'éteindre, comme pendant sa vie, il s'écria, d'un accent plein de tristesse : « Bon Dieu ! à quelles tragédies « assistera la postérité! »

Ah ! nous n'avons que trop assisté à ces drames sinistres. Partout la réforme a fait naître les fruits d'erreur et de dissolution dont elle portait le germe. En Allemagne, en Angleterre, en Suisse, en Amérique, on ne saurait dire ce qu'elle a produit d'aberrations et de désordres. Bien loin d'être un progrès, elle n'a été qu'une déchéance pour la conscience humaine. Puissent tous ses enfants en être convaincus! Puissent-ils, dépouillant pour elle une estime qui est peut-être de bonne foi, mais qui est au moins sans fondement, la prendre pour ce qu'elle est, c'est-à-dire pour une branche réprouvée, pour un arbre de mort! Puissent-ils, fuyant son ombre meurtrière, s'abriter sous les vastes et purs rameaux de l'unité catholique ! C'est là vraiment l'arbre de la science et de la vie : c'est là, et seulement là, celui que Jésus-Christ a planté dans le monde pour être le salut de l'homme, individu ou nation. A quiconque se nourrit de sa substance, il communique un principe fécond de sagesse et d'immortalité.

MÊME OBJECTION.

INFLUENCE DU PROTESTANTISME

SUR

LA CIVILISATION.

CONFÉRENCE DONNÉE A PARIS ET A TOULOUSE,

EN 1849 ET 1850.

MONSEIGNEUR,

MESSIEURS,

Dans notre dernière conférence, nous en avons appelé aux suprêmes arrêts de l'histoire, des éloges que le protestantisme se décerne à lui-même, comme de ceux que lui prodiguent une foule d'écrivains modernes ; et nous avons vu qu'au lieu d'avoir été pour le monde un bienfait, il fut, par ses influences, aussi funeste à la religion qu'à la morale publique. Oui, funeste à la religion : funeste du côté des croyances, qu'il a réduites en

poussière ; du côté du culte, qu'il a fait nul, froid, risible ou dépravé; du côté de la hiérarchie, qu'il a retenue forcément, mais qui n'est plus dans son sein que de l'inconséquence, du despotisme ou de l'indignité ; du côté de l'apostolat, qui a cessé d'être le prosélytisme et le porte-voix de la vérité, pour devenir une sinécure religieuse et un instrument politique; enfin du côté de cette sainte passion de Dieu qui constitue l'essence de la religion chrétienne : passion sublime que l'Église avait allumée dans le monde, mais que la réforme a détruite pour y substituer de vagues aspirations vers une Divinité qu'on ne peut aimer ardemment, parce qu'on ne sait comment se la définir.

La morale n'a pas été moins compromise que la religion par le protestantisme : compromise en principes, soit par le libre examen qui renverse du même coup la notion et la sanction du devoir, soit par ces dogmes affreux du fatalisme et de l'inutilité des bonnes œuvres que la réforme a proclamés, et dont les conséquences logiques affranchissent l'homme de toute obligation pratique et le dispensent de toute vertu ; compromise en fait, d'abord dans la personne de ses fondateurs qui épouvantent le monde par les plus monstrueux scandales, puis dans leurs premiers sectateurs qui les imitent et parfois les dépassent ; enfin dans l'ensemble des peuples envahis par la réforme, et qui, bien loin de s'améliorer sous son action, s'abais-

sent par un entraînement d'autant plus inévitable, que le protestantisme ne leur laisse aucun auxiliaire extérieur pour les enchaîner ou les ramener au bien.

A la rigueur, nous pourrions, Messieurs, nous arrêter ici ; la question qui nous reste à débattre est implicitement tranchée par celle que nous venons de résoudre. Il est manifeste que la civilisation ne saurait grandir et se perfectionner sous l'impulsion d'une doctrine qui, par ses principes et ses applications, ne peut produire et n'a produit en effet que des fruits de mort pour la religion et la morale publiques. Mais il nous faut acquérir autrement que par voie d'induction la certitude de cette seconde influence, et nous démontrer, par des faits positifs, que la civilisation moderne est loin d'avoir reçu du protestantisme un branle glorieux et fécond.

Qu'est-ce d'abord que la civilisation, Messieurs ? On peut la définir : l'ensemble des développements dont se forme la vie sociale des peuples ; c'est l'épanouissement extérieur et l'efflorescence visible de leur génie et de leur âme. Ainsi la civilisation, vous le voyez, n'est pas un phénomène simple, mais un phénomène complexe, et se compose de trois éléments réunis. Premier élément : les formes pour ainsi dire organiques et les institutions qui constituent le corps de l'édifice social, et servent de règle et de base aux relations civiles. Second

élément : la place faite au commerce, à l'industrie, aux sciences, aux lettres, aux arts, à la politique, à tous ces faits secondaires, mais glorieux d'intelligence et d'activité, qui sont comme la fleur et la parure des sociétés. Troisième élément : le reflet plus ou moins brillant de justice, de délicatesse, de générosité qui de l'âme des nations rejaillit sur leur mécanisme social et leur vie publique, et détermine en définitive leur mérite réel et leur véritable grandeur. Voilà, Messieurs, l'essence de la civilisation.

Eh bien ! nous verrons aujourd'hui que le protestantisme, non-seulement n'a point développé la civilisation ainsi conçue, mais qu'il fut au contraire pour elle stérile ou fatal, tantôt un point d'arrêt, tantôt un principe de décadence, un signal d'abaissement, et que, si l'humanité n'a pas réalisé tous les progrès qu'elle pouvait accomplir, c'est à lui seul qu'en revient l'humiliante responsabilité.

Pour l'établir, nous le suivrons tour à tour dans ses applications au pouvoir, à la liberté, à la propriété, à la politique,,aux sciences, aux lettres et aux arts, et nous constaterons, l'histoire à la main, que sur ces divers objets son action fut au moins nulle, quand elle ne fut pas meurtrière.

Le premier tort de la réforme est d'avoir rendu le pouvoir tout à la fois impossible et tyrannique.

Rien ne peut être plus funeste à la stabilité des

pouvoirs publics que le droit acquis à chacun de se considérer comme leur juge souverain, non-seulement de les contrôler tout bas, mais de les condamner tout haut, si cela lui plaît; de se soulever contre eux dès qu'il le voudra, dès que ses fantaisies ou ses colères le lui inspireront, et cela sans qu'on soit admis logiquement à condamner sa révolte et à résister à ses armes. Avec de semblables libertés, pas une autorité qui puisse tenir : nous le voyons sous nos yeux et dans notre propre pays. Depuis soixante ans, la fureur de disputer sur les dépositaires de la puissance nationale s'est introduite en France. C'est, à ce qu'on prétend, un des priviléges conquis dans la révolution soi-disant glorieuse qui couronna le dernier siècle : privilége dont on use largement! L'épidémie de la discussion politique est devenue universelle. Au parlement et dans les tavernes, dans les articles de la grande presse et dans les harangues de carrefour; bourgeois et manœuvre, homme de loisir et homme de peine, qui sait parler français et qui ne le sait pas, tout le monde fait passer les pouvoirs par le crible de ses appréciations. On les blâme, on les loue, on s'en moque, on s'en indigne tout à l'aise; et ce n'est pas avec timidité qu'on en juge : rien n'égale la dogmatique assurance qu'on porte dans ses arrêts. En vertu du progrès des lumières et de la liberté de penser, qui donc ne s'estime pas en droit de mépriser tous les

Césars et tous les Colbert de l'histoire? A peine peut-on trouver un enfant de vingt ans qui ne croie s'entendre infiniment mieux que tous les gouvernements passés et futurs à la conduite des choses humaines. Décidément nous sommes tous de petits dieux, et, avec cette modeste infatuation de nous-mêmes, nous avons rendu toute espèce d'autorité radicalement impossible. Déjà de son temps l'illustre vainqueur de Marengo nous appelait un peuple ingouvernable; aujourd'hui nous sommes bien plus ingouvernables encore. Notre fureur de disputer a perdu d'innombrables pouvoirs : si elle persévère, elle engloutira de même tous ceux que fera naître l'avenir.

Eh bien ! cette manie fatale de discussion, de censure, de condamnation, d'outrages envers l'autorité, le protestantisme l'excite et la consacre. Et comment? Du premier pas il jette ses adeptes dans l'illuminisme; par le rayon de l'Esprit-Saint qu'il leur promet, ils deviennent prophètes. Une fois prophètes, ils sont autorisés à faire des leçons impérieuses aux pouvoirs et à en mépriser les décrets; si la leçon de parole ne suffit pas, toujours comme prophètes, qui les empêche de passer à la leçon de fait? La Bible, mal comprise, a des exemples et des textes pour encourager et justifier tous ces emportements. Il n'est pas de sédition si coupable, il n'est point de révolution si criminelle qui ne puisse s'abriter sous un trait ou une maxime des

Écritures, livrées aux caprices meurtriers des interprétations individuelles.

Aussi, qu'a-t-on vu dans les premiers temps de la réforme, dans ces temps où la ferveur de la religion naissante faisait sortir promptement de ses principes les conséquences désastreuses qu'ils contiennent et les droits sanglants qu'ils consacrent? Des paysans, des hommes du peuple étaient réunis autour d'une table dans un cabaret d'Allemagne. A côté d'une pinte de bière, ils avaient une Bible; éclairés par la liqueur dont ils s'abreuvaient, ils trouvaient dans l'Évangile que les princes étaient des tyrans, qu'il fallait en finir avec eux comme avec le pape, et qu'après avoir anéanti l'autorité spirituelle, après s'être affranchis comme chrétiens, ils avaient bien droit de renverser l'autorité temporelle, et de s'affranchir comme citoyens. Cette conclusion formidable, mais logique, se traduisit bientôt en événements horribles. Les paysans se révoltèrent au nombre de quarante mille. Les anabaptistes prirent les armes avec une fureur inouie, et l'on vit éclater en Allemagne ces effroyables combats qui couvrirent son sol des ruines de tant de pouvoirs, et rougirent ses fleuves du sang de tant de victimes. Ce que Munzer fit en Germanie, Cromwell le reproduisit en Angleterre, et y déchaîna ces épouvantables orages qui, à travers tant de catastrophes, amenèrent l'assassinat de Charles Ier. A leur tour, Knox et Buchanam sou-

levèrent les populations en Écosse, et forcèrent plusieurs gouvernements successifs à se courber sous la plus barbare des tutelles. On sait par quels bouleversements séditieux et sanguinaires le calvinisme débuta dans la Suisse et le Châblais. En France également la réforme ouvrit ses conquêtes par des conspirations. Partout enfin sa première démarche fut un assaut aux puissances; partout aussi elle conduisit les rebelles à l'attaque au nom de la Bible; et nous défions qu'avec le principe protestant on puisse logiquement condamner les interprétations révolutionnaires, par où ces fanatiques plaçaient leurs rébellions et leurs fureurs sous la sanction des saintes Écritures.

Honteux, désolés de ces horreurs qui plongeaient la société dans un effroyable chaos, les grands apôtres de la réforme essayèrent de les désavouer et de les contenir; mais la force du principe qu'ils avaient proclamé les emporta. Ou bien ils virent par eux-mêmes, ou bien on les força de voir que le droit d'expliquer personnellement l'Écriture conduisait, par une pente irrésistible, au droit de désobéissance et de rébellion. Ils furent alors contraints de le consacrer à leur tour. Luther en passa par là, au désespoir inconsolable de Mélanchthon; Mélanchthon lui-même, après avoir quelque temps gémi et résisté, finit par enseigner comme son maître. Calvin, Théodore de Bèze, Jurieu, tous les docteurs les plus autorisés ont successivement

professé la même doctrine : tous, au nom de Dieu et de ses Écritures, permettent aux réformés, quand il leur plaira, de prendre le glaive ou le poignard, et non-seulement de se soulever en masse, mais d'assassiner individuellement les rois, princes, électeurs, landgraves, dont ils sont mécontents. C'est, comme vous le voyez, un noble et parfait prélude aux principes de certains réformateurs modernes. La révolte et l'assassinat érigés en droit de conscience, nous nous reconnaissons! Et ce ne sont pas là seulement des maximes individuelles, elles ont été acceptées, reconnues, acclamées, réduites en décrets et en dogmes dans toutes les assemblées, dans tous les synodes tenus en Allemagne, en Suisse, en Angleterre, en France, par les ministres de la réforme. On peut le voir, en traits aussi palpables qu'ils sont effrayants, et dans les actes authentiques de ces conciles schismatiques, et dans les historiens qui en ont analysé et transcrit les principales dispositions.

Avec de tels principes, commentés par de tels faits et de telles autorités, est-il, je le demande, un seul gouvernement possible?

Et qu'on ne dise pas : Mais voyez les gouvernements protestants ; ils sont aussi solides, aussi durables que les autres! L'Angleterre, la Hollande, la Prusse, sont-elles plus agitées que la France?

Ces gouvernements sont solides! Oui, mais c'est grâce à l'indifférence publique qui ne s'inquiète

plus du principe protestant, ou bien grâce au bon sens général qui le rectifie, et ne craint pas d'être inconséquent pour demeurer tranquille. Voilà leur force; elle vient de ce que leur principe est paralysé, annulé par l'apathie ou la raison populaire. Mais leur solidité tient-elle au principe lui-même? Non, mille fois non! Qu'à l'état de mort où sont maintenant les sectes réformées vienne un instant se substituer leur ferveur primitive; qu'elles reprennent, avec le sérieux de leur jeunesse, l'interprétation personnelle de la Bible, et la volonté de réduire en actions les convictions qu'elles y auront puisées, et vous verrez se renouveler les tempêtes formidables sous lesquelles, à l'origine, leur fanatisme soi-disant évangélique fit succomber en Europe tant de gouvernements légitimes. Dès qu'elles redeviendront croyantes, elles redeviendront révolutionnaires : et si jamais elles le font, les pouvoirs, pour se défendre, pourront bien leur opposer la force brutale et le droit constitutionnel, jamais le droit logique. Au sein du catholicisme il n'en est pas de même; lui ne consacre ni directement ni indirectement le droit de rébellion; le respect des puissances est une des obligations les plus sacrées de la morale qu'il enseigne. Ce fut toujours aussi l'une de ses traditions. Autant il révère les pouvoirs, autant il les fait vivre; plus il est enraciné dans les peuples, plus les pouvoirs y sont fermes et durables : sa propre vi-

gueur fait leur solidité. Et ainsi se sépare-t-il par tout un abîme de la réforme, qui, pour être, je ne dirai pas conservatrice, mais simplement inoffensive, a besoin de s'abdiquer, et qui, du moment où elle tentera de se montrer une religion pratique et efficace, allumera dans le monde un foyer permanent de révolutions populaires, et rendra l'autorité temporelle aussi impossible que l'autorité religieuse.

Pouvoir impossible : premier effet social du protestantisme. Mais pourtant, comme il n'y a pas de société sans pouvoir, et sans pouvoir fort, qu'a fait la réforme? En même temps qu'elle a ruiné le pouvoir par en bas, elle l'a exagéré par en haut, et l'a rendu tyrannique pour qu'il ne fût pas totalement impossible.

Trois causes devaient nécessairement amener ce résultat, et mutiler les libertés publiques au sein de la réforme. Première cause : les instincts naturels du schisme et de l'hérésie; ils n'ont jamais fondé que le despotisme. Quoi de plus cruel que les monarques ariens de Constantinople? C'est le besoin de l'erreur; elle ne peut se soutenir qu'en poussant les pouvoirs qu'elle a sacrés à confondre, dans son intérêt, la force avec la violence. Il en devait être ainsi des gouvernements réformés.

Seconde cause : le principe protestant. Avec lui les peuples peuvent, dès qu'ils le voudront, trouver dans l'Écriture le droit de révolte. Qui empêche

les princes à leur tour d'y trouver inscrit le droit de tyrannie? Rien, absolument rien.

Troisième cause : le but et le sens général de la réforme. On s'imagine souvent que cette grande révolution s'est accomplie dans un fanatisme et pour un intérêt de liberté : c'est une erreur ; elle a été provoquée et consommée par la jalouse ambition des pouvoirs. Ils voyaient avec ombrage l'autorité cependant si douce et si peu embarrassante que Rome exerçait dans leurs États, et, pour s'affranchir du pape, ils se firent papes eux-mêmes ; ils réunirent dans leurs mains la double domination des corps et des consciences. Évidemment une réforme inspirée par ce principe et aboutissant à ce résultat ne pouvait tourner au profit de la liberté.

Nulle part, en effet, la liberté ne s'épanouit plus grande et plus universelle au souffle du protestantisme. Ce n'est pas la liberté civile et politique. Le gouvernement constitutionnel, ce gouvernement qu'on est convenu, à tort ou à raison, de regarder comme l'expression la plus haute et la plus solennelle garantie de la liberté sociale, ce gouvernement existait dans certains États d'Europe avant l'apparition de la réforme. Henri VIII, par exemple, le trouva en Angleterre au début de son règne, alors qu'il était encore catholique ; et ce fut par décision de parlement qu'il se fit proclamer patriarche de l'Église anglicane. L'Espagne, au moment où

Luther s'éleva de l'autre côté du Rhin, était en possession depuis plusieurs siècles de tenir des cortès par delà les Pyrénées. Ainsi, ce régime si glorifié n'est pas une création du protestantisme : il a pris naissance et plonge historiquement ses racines dans un passé catholique.

Une autre expression de la liberté, c'est l'égalité de tous devant la générosité du pouvoir ; c'est l'admissibilité de tous aux emplois publics, sans aucune interdiction prononcée en bloc contre une classe sociale ; c'est une répartition proportionnelle des dignités et des priviléges sur la tête des divers éléments dont la nation se compose. Eh bien ! tout cela existait avant le protestantisme, sinon à l'état de réalité parfaite, au moins à l'état de tendance générale. Partout, au seizième siècle, la marche de la civilisation européenne se précipitait dans cette voie ; et le branle qui l'y poussait, le mouvement qui l'y emportait, étaient originellement partis de l'Église catholique.

Le bienfait de la réforme, c'est d'avoir fait rétrograder dans cette route de progrès les gouvernements et les peuples dont elle s'est emparée. Du jour où elle s'est établie, l'ostracisme le plus odieux et le plus inexorable a pénétré dans le monde politique. En Hollande, en Suède, en Danemark, les catholiques, admis encore la veille à jouir, comme tous leurs compatriotes, des droits de citoyens, en sont impitoyablement déshérités

par les gouvernements nouveaux : toutes les carrières leur sont à jamais fermées. L'Angleterre n'est pas moins inique. Est-on papiste, c'est le mot consacré, on n'est plus qu'un maudit; l'État refuse de vous reconnaître tant que vous n'avez point abdiqué ce titre infâme. Parlement, ministère, poste officiel quelconque, fût-ce même de ramasser les balayures dans les rues des cités, vous ne pouvez prétendre, vous ne pouvez parvenir à rien. Catholique? Allons donc! vous ne méritez pas même la destinée d'un ilote. Telle a été, dès le principe, telle est encore la législation écrite de la Grande-Bretagne. Avec son régime parlementaire, elle n'a pas été moins féconde en proscriptions politiques que les peuples du Nord avec leur régime absolu. Sous toutes les formes, les pouvoirs réformés ont révélé le même esprit d'injustice. Ce n'est pas seulement à leur berceau qu'ils se permettent ces révoltantes catégories. Avez-vous vu ce qui s'est fait à notre époque? voyez-vous ce qui se passe encore actuellement en Suisse? Le vieux calvinisme n'y est pas moins intolérant pour les catholiques que le radicalisme moderne. Et de l'autre côté de la Manche, y a-t-il longtemps que le bill d'émancipation a été voté par les chambres? Et pour le leur arracher, est-ce que l'esprit de tolérance, aujourd'hui si général, a pu suffire à lui seul? N'a-t-il pas fallu pour en arriver là, même en plein dix-neuvième siècle, que Dieu suscitât un

orateur à part, une sorte d'agitateur miraculeux, parce qu'en soulevant des flots immenses de populations, il savait encore les tenir enchaînés dans les limites de la paix et de la loi : O'Connell, en un mot, ce prophète nouveau, ce libérateur de tout un peuple esclave et proscrit au sein de sa patrie? Et même, depuis cet affranchissement légal, la part qu'on fait là-bas aux catholiques vrais, sincères, n'est-elle pas dérisoire à force d'être restreinte? et ne voit-on pas s'y perpétuer un reste de ces haines implacables qui poussèrent constamment l'anglicanisme à traiter en anathème les sujets pourtant les plus vertueux, les plus soumis, les plus fidèles de la couronne britannique? Tant l'esprit d'iniquité et d'exclusion appartient à l'essence de l'hérésie!

Après l'admissibilité générale aux fonctions publiques, l'une des plus hautes manifestations, l'une des consécrations les plus éclatantes de la liberté, c'est la perfection plus ou moins élevée des formes et des garanties qui protégent l'individu contre l'arbitraire. Le catholicisme l'a compris dans tous les siècles et sous toutes les latitudes. Dans son sein, tout en commandant et à ses prêtres et à ses fidèles la soumission la plus aveugle, la plus absolue à l'autorité, même quand elle s'égarerait dans ses rigueurs, l'Église a toujours pris soin d'abriter les droits de chacun sous des institutions tutélaires. Officialité diocésaine, tribunal métropolitain, appel

en cour de Rome, concile provincial, concile universel, tout cela forme comme un ensemble de digues destinées à prévenir ou à refouler les abus de pouvoir, et pas un catholique qui ne soit admis à en invoquer le bienfait. Au sein du protestantisme au contraire, une des premières dispositions arrêtées par les princes et les parlements a été de remettre aux gouvernements le droit suprême d'emprisonner, de proscrire, de dépouiller et de tuer quiconque leur semblerait coupable ou suspect. C'est surtout contre les papistes qu'on leur donna cette barbare prérogative; mais ensuite on l'étendit à tous les dissidents, et non-seulement en fait de questions religieuses, mais encore sur des matières purement civiles. L'exercice de leur pouvoir était sans limite et sans contrôle. Plus tard, à vrai dire, il se fit des adoucissements. En Angleterre, par exemple, on établit le fameux *habeas corpus*, acte que Blakstone appelle la seconde grande charte de la liberté anglaise, acte dont le but fut de mettre des bornes aux caprices des souverains. Mais encore cet acte salutaire fut l'ouvrage de Jacques II, c'est-à-dire d'un prince catholique, et jamais sous le monarque qui l'avait fondée cette charte protectrice ne fut suspendue, tandis qu'elle l'a été plusieurs fois par les princes réformés qui, depuis son origine, se sont succédé sur le trône de la Grande-Bretagne.

Voilà pour la liberté civile : elle ne doit rien à

la réforme que d'odieuses restrictions. Et la liberté religieuse?

Elle a suivi le sort de la liberté politique. Toutes les atteintes portées à la liberté politique étaient inspirées au protestantisme par une haine profonde pour la liberté de conscience, et l'entamaient, la mutilaient, l'opprimaient, dans la proportion même de leur sévérité. On ne se borna pas à ces persécutions indirectes : partout, dès leur berceau, les gouvernements éclos de la réforme se prirent à poursuivre avec fureur les catholiques pour leur catholicisme même. Leur cruauté fut extrême comme une frénésie, et froide, inexorable comme la raison d'État. On ne saurait dire tout ce que la Hollande, la Saxe et la Suède provoquèrent de proscriptions et versèrent de sang. C'est l'Angleterre surtout qui fut atroce. Henri VIII fut poussé à une barbarie fabuleuse par l'instinct de l'erreur et la sécheresse de l'immoralité. Faire périr, ou du moins laisser égorger de simples religieux, des prêtres ignorés, de modestes fidèles, qu'était-ce que cela pour sa clémence? Cranmer et le parlement ne lui auraient pas su gré de cette insignifiante hécatombe. Thomas Morus et Fisher, l'un grand chancelier, l'autre évêque de Rochester, les deux plus grands hommes de leur époque et de leur patrie, par leur savoir, leur piété, leur caractère, voilà quelles victimes il fallait à ce réformateur couronné. Ses successeurs luttèrent avec

ce patriarche de l'Église anglicane, et se montrèrent dignes continuateurs de sa férocité. Élisabeth, fruit immonde de ses débordements, se garda bien de démentir cette glorieuse origine, et reproduisit dans son histoire ce honteux mélange de sang et de boue dont elle avait été pétrie. L'adulation de ses courtisans lui décernait le titre de *reine vierge;* elle s'en couronnait elle-même avec un cynisme qui visait à la naïveté, et nous savons dans quelles fanges cette fleur virginale plongea ses racines. Elle aimait encore à se laisser appeler la *bonne reine;* et cette bonne reine, par conscience autant que par douceur, fit assassiner légalement sa sœur Marie Stuart. C'était peu pour sa tendresse et sa religion; elle porta des ordonnances qui décrétaient *peine de mort* pour tout prêtre qui venait du dehors en Angleterre et y exerçait les fonctions de son sacerdoce; *peine de mort* pour quiconque lui donnait l'hospitalité; *peine de mort* pour tous ceux qui se confessaient à lui; *peine de mort* enfin, ou tout au moins *amendes exorbitantes* et presque équivalentes à la confiscation, contre les sujets assez audacieux pour ne pas faire acte d'adhésion à la suprématie spirituelle de la *bonne reine,* et ne pas aller prier dans le temple où elle priait elle-même. Ces lois, dignes des temps païens, furent exécutées avec une fidélité littérale, c'est-à-dire barbare. Malgré tout ce qu'elles ont d'horrible, elles parurent encore insuf-

fisantes à l'Angleterre réformée. Les règnes et les parlements qui suivirent Élisabeth complétèrent le système de persécution qu'elle avait ébauché, et vint un moment où les catholiques d'Irlande et ceux d'Angleterre, fuyant une terre qui les dévorait, s'en allèrent par milliers demander à la France et au Nouveau Monde un asile et des autels, le double droit de vivre et de prier que leur refusait leur patrie.

Différentes causes, je le sais, ont concouru simultanément ou tour à tour à mitiger l'application de ces lois cruelles. Le catholicisme a reconquis en Angleterre une certaine liberté de conscience; mais encore ces pénalités atroces restent inscrites dans le code. Il n'y a pas longtemps que les chambres anglaises, invitées à les effacer, ont refusé de les détruire. On les maintient comme une épée qui sommeille, mais qui d'un jour à l'autre peut sortir du fourreau et recommencer les massacres d'autrefois. L'esprit d'intolérance est assez vivace dans l'anglicanisme; il s'y trahit de temps en temps par d'assez sinistres symptômes aussi bien dans le pouvoir que dans le peuple, pour qu'on puisse redouter, sans être trop chimérique, un retour au moins légal des anciennes persécutions. Il n'est pas de craintes que ne puisse justifier l'indigne accueil fait encore tout récemment là-bas au rétablissement de la hiérarchie ecclésiastique. Rome était dans son droit, non-seulement au point de vue du

catholicisme, mais même au point de vue de la constitution britannique. N'importe : le peuple a protesté par d'ignobles et sauvages manifestations, et le pouvoir a laissé faire ; le clergé, à de rares exceptions près, a réclamé par des lettres et des adresses où le délire de l'exaspération n'était surpassé que par la puérilité du sophisme ; on a vu les notables de Londres et de plusieurs cités importantes rallumer leur fanatisme aux fumées des banquets, et tonner, du milieu de je ne sais quelles saturnales, contre l'audace et les usurpations de la *papauté*. Chose enfin plus grave ! il est des hommes d'État qui, foulant aux pieds la réserve prescrite par leur position, trahissant les nobles inspirations de leur passé, méconnaissant l'esprit de leur temps et la législation de leur pays, n'ont pas rougi d'insulter, en termes grossiers, un culte toléré par la constitution et de faire pressentir des mesures destinées à lui ravir des droits et des libertés dont ils ont eux-mêmes, à d'autres époques, reconnu la justice et provoqué la consécration.

Voilà pour la liberté. Liberté civile : tout ce qui en existe chez les peuples protestants vient du catholicisme. La réforme n'a su qu'y porter atteinte, 1° par une autorité sans contrôle donnée aux pouvoirs ; 2° en prononçant, contre des classes entières et immenses de la société, des interdictions qui les privaient de toute espèce de droits civiques ; 3° en les dépouillant de toute espèce de garanties

judiciaires contre l'arbitraire des gouvernements. Liberté religieuse : restreinte, anéantie par les persécutions les plus sanglantes et la législation la plus atroce.

Maintenant pour la propriété. Permettez-moi cette expression vulgaire : la propriété, c'est le thermomètre de la civilisation. Plus il entre de largeur, d'équité, de sagesse dans les lois qui en règlent l'acquisition, la distribution, la transmission, les charges et la stabilité, plus la société s'élève et prend vis-à-vis de l'histoire une place honorable.

Eh bien! par un tort capital, le protestantisme a débuté par une atteinte à la propriété. Dans les États où furent accomplies ses conquêtes premières, l'Église et les monastères possédaient légalement, et pour le soutien des pauvres, des biens plus ou moins considérables. On les en dépouilla brutalement et sans même se couvrir du masque d'une légalité dérisoire. Les princes s'en emparèrent tout simplement, ou bien pour se les approprier à eux-mêmes, dans l'intérêt de leur avarice ou de leurs débauches, ou bien pour les donner, après en avoir privé les indigents, à de viles prostituées ou à de misérables favoris. On a trouvé, je le sais, des casuistes et des philosophes pour absoudre ces spoliations : nous surtout qui les avons imitées dans nos révolutions sociales, nous sommes très-faciles à leur accorder grâce. Mais elles n'en furent pas moins déplorables : ce fut une iniquité, puis-

que la loi consacrait la possession de ces domaines; ce fut une infamie, puisqu'on ne s'en empara que pour les vouer à d'ignobles destinations; ce fut un fléau, parce qu'en les attaquant, au nom de l'Écriture individuellement expliquée, on donnait au premier fanatique venu le droit divin de pillage. Et ce droit biblique, tout le monde voulut en user. Le peuple à son tour se précipita sur la propriété, comme l'avaient fait les grands et le pouvoir.

Second tort du protestantisme: c'est d'avoir, en fait de propriété, institué légalement des exceptions, des interdictions ou des prérogatives indignes. Ainsi que portait le code qu'il avait rédigé pour l'Irlande ? Aucun catholique irlandais ne pouvait acheter une terre, un fief quelconque, parce qu'il était catholique : voilà pour l'acquisition. Si l'enfant d'un catholique se faisait protestant, on appelait aussitôt le père à comparaître; on le forçait à déclarer sous serment la valeur de tout ce qu'il possédait, et alors la chancellerie distribuait cette propriété comme elle le jugeait à propos. Chose plus étrange encore! Tout protestant qui voyait un catholique en possession d'un cheval de valeur pouvait s'en emparer à sa fantaisie; tout protestant qui voyait un catholique tenir une ferme dont le produit excédait de plus d'un tiers le montant de la rente à payer, pouvait déposséder le catholique et prendre le bail à sa place : voilà pour

l'inviolabilité. La succession d'un mourant dont les héritiers selon la loi étaient catholiques devait passer au plus proche parent protestant, comme si les héritiers catholiques eussent tous été morts : voilà pour la transmission et l'hérédité. Enfin, le catholique devait payer une double taxe pour la milice, double et triple et centuple impôt pour le clergé protestant, sans que ses prêtres à lui pussent rien recevoir que des persécutions et des arrêts de mort : voilà pour la répartition des charges.

Ainsi l'équité outragée, le caprice consacré, les vœux du sang et les besoins les plus augustes de la nature méconnus et insultés, et cela sur ce qui fait la vie, le lien, la stabilité des familles, sur la propriété, tel est le résumé de cette législation cruelle.

Troisième tort du protestantisme : c'est une avare concentration de la propriété et de la fortune. Autrefois, c'est vrai, dans les pays envahis par la réforme, les églises et les monastères possédaient des domaines immenses ; mais les églises et les monastères représentaient alors un personnel considérable : pour ces vastes propriétés il y avait des milliers de propriétaires. A eux se joignaient les pauvres, que la charité associait à la possession ou tout au moins à la jouissance de ces biens, par une solidarité sainte. On ne disait jamais que les *biens de l'Eglise et des pauvres* : ces deux noms étaient inséparablement unis l'un à l'autre, et leur

rapprochement exprimait une vérité touchante. Les trésors de l'Église étaient réellement ceux de l'indigent; il y puisait la vie. En même temps qu'elle pourvoyait à ses besoins, cette ressource relevait sa condition, sauvait sa moralité, l'enchaînait et l'affectionnait à sa patrie. Il ne demandait pas à la désespérante nécessité de l'émigration un abri contre la détresse, et en demeurant sur le sol natal, il y restait calme et soumis, parce qu'y trouvant son pain de chaque jour, la faim n'était pas là pour éveiller ses jalousies et déchaîner ses fureurs contre la propriété.

La réforme éclate, et trois résultats désastreux signalent son établissement en Europe. Premier résultat : le nombre des pauvres augmente dans une proportion colossale. Et certes, je le crois bien; les dispositions spoliatrices décrétées contre les catholiques devaient inévitablement multiplier les malheureux. Second résultat : en devenant plus nombreux, les pauvres ont été moins soulagés. Au sein du catholicisme, la foi, qui n'est pas simplement une idée flottante et sans couleur, mais une conviction précise et forte, imprime à l'indigent une majesté qui le divinise et détermine par là même la charité à faire pour lui des sacrifices magnifiques; elle l'assiste aussi largement dans ses besoins que si elle assistait Jésus-Christ lui-même. Dans les sociétés protestantes au contraire, la foi étant nulle, les pauvres ne lui empruntent plus

aucune dignité; plus de vénération religieuse pour eux, et par là même plus d'ampleur, plus de générosité dans l'assistance dont ils sont l'objet. Que sont les aumônes des évêques anglicans auprès de celles que faisaient autrefois les évêques catholiques? Que signifient les charités des lords protestants, comparées à celles que répandaient autour d'eux ces couvents dont ils occupent les terres? Aux vieilles et immenses libéralités du catholicisme, on a substitué la *taxe des pauvres.* Taxe prudente il faut l'avouer, et qui en définitive jette toujours quelques miettes de pain aux multitudes affamées; mais taxe humiliante d'une part et insuffisante de l'autre : malgré le budget qu'elle assure au malheur, la plaie du paupérisme n'en va pas moins élargissant de jour en jour son dévorant ulcère, et présentant au monde des contrastes de plus en plus monstrueux. D'un côté des fortunes gigantesques dont les possesseurs, après avoir fatigué l'industrie pour acquérir de l'or, s'en vont demander à tous les soleils, à tous les déserts, à tous les océans, à toutes les civilisations, une jouissance pour leur palais, un raffinement pour leur licence, une surprise pour leur curiosité, une distraction pour leur ennui, et qui, lassés, dégoûtés et se moquant de tout, s'en retournent périr au sein d'une satiété dévorante, et pour ainsi dire essayer de la mort comme d'une dernière émotion. D'un autre côté, en Irlande surtout, une misère

tellement profonde que, chaque année, elle contraint près de deux cent mille enfants de ce généreux pays à s'en aller par delà les mers chercher du pain, quand ce n'est pas un tombeau. Ceux qui partent sont encore les plus heureux. A ceux qui demeurent il ne reste trop souvent pour perspective qu'une détresse sans espoir : indigents comme eux, leurs prêtres n'ont rien à leur offrir. Qu'attendre des grands propriétaires qui mangent leurs revenus à l'étranger ? Ils meurent dans les tortures de la faim. Pendant un seul hiver, les états officiels attestent que plus de cent mille victimes ont succombé sous cet horrible fléau.

Enfin troisième résultat : l'Église à l'aumône du pain ajoute le double charme d'une doctrine qui console le pauvre et d'un dévouement qui l'attendrit ; la croix, le ciel, le prêtre, la dame de miséricorde, la sœur de charité, voilà tout autant de compensations et pour ainsi dire d'enchantements prodigués à sa détresse. Mais avec le protestantisme que deviennent ces adoucissements et ces contre-poids ? La foi, l'espérance ? Où les prendra-t-il quand il ne sait pas lire la Bible et que l'Esprit-Saint garde le silence? Le prêtre? Mais vous le savez, avant tout le ministre réformé s'occupe de confortable et songe à doter ses enfants ; il faut qu'il soit bon père avant d'être bon pasteur. Aussi tandis que les évêques catholiques meurent de faim en Irlande, onze prélats anglicans y ont laissé

à leurs fils et filles le modeste héritage de cinquante millions, moissonnés sur une population *papiste*, comme on l'appelle. La dame de miséricorde, la sœur de charité? On a bien essayé de contrefaire cette admirable création du catholicisme, dans je ne sais plus quelle ville d'Angleterre, mais on n'a pu réussir; et le pauvre, dans la Grande-Bretagne comme dans tous les pays protestants, quand il n'est pas emprisonné dans des maisons de force ou envoyé bon gré mal gré, comme un élément dangereux, dans de lointaines colonies, quand on le retire dans quelques hôpitaux ou asiles de secours, le pauvre, au lieu d'y être assisté par des dévouements volontaires et désintéressés, n'y est servi que par des mains mercenaires.

Ainsi la propriété n'a pas plus à se féliciter du protestantisme, et ne lui doit pas plus de progrès que le pouvoir et la liberté. D'abord il a débuté dans le monde par une attaque flagrante à la propriété; ensuite, en ce qui tient à son acquisition, sa transmission, son inviolabilité, il a fondé des lois odieuses, tant elles sont arbitraires ou exclusives et partiales; enfin, au lieu d'en généraliser la distribution et le bienfait, il a multiplié à l'excès le nombre des déshérités, et dans leur misère il ne leur a laissé aucune des ressources qu'offrait à l'indigence de leurs aïeux la société catholique.

Prenons maintenant la politique. Gardons-nous, avant tout, de le nier: il existe parfois dans les

sociétés protestantes une politique éclairée, vigilante et forte : telle est, par exemple, celle du gouvernement britannique. A l'intérieur, elle sait, à part quelques emportements rétrogrades, comprendre les situations, se rendre compte des périls, deviner les besoins publics, et prévenir la funeste explosion de certains orages par d'utiles réformes ou d'intelligentes concessions. Au dehors, on la voit nette et précise dans ses résolutions, vaste et hardie dans ses entreprises, soutenue dans ses plans, positive et organisatrice dans ses fondations, héroïque dans ses sacrifices comme dans ses résistances, fidèle enfin à soutenir, je dirai pres que à glorifier ses agents, alors même que la sagesse et l'intelligence leur auraient fait défaut dans l'accomplissement de leur mission : ce sont là des marques d'un patriotisme honorable et d'une incontestable grandeur.

Voilà ce qui se voit dans le protestantisme; mais on l'a vu avant la réforme, et on le voit encore où la réforme n'est pas. Le catholicisme se prêta toujours et se prête encore à cette politique de suite, de largeur et d'énergie. Ainsi le protestantisme ne peut la présenter comme un progrès, comme une gloire dont nous sommes redevables à son action.

Son effet à lui, c'est, en laissant subsister dans cette politique une patriotique noblesse, d'en avoir abaissé le côté moral. Quel en est le but au dedans

comme au dehors? C'est un but matériel : au dedans, c'est le développement du bien-être; il n'est pas question de principes et de sentiments généreux. Au dehors, il ne s'agit pas même de poésie, de grandeur, d'apostolat; on n'aspire qu'à étendre le commerce. Autant cette politique est peu élevée dans son but, autant elle est peu délicate dans la manière d'y marcher. S'il ne faut qu'une apostasie et des profanations pour l'atteindre, on les affrontera sans balancer : c'est ainsi que la Hollande ne craint pas de fouler la croix pour entrer au Japon. Quand la religion n'est rien, que ferait-on de l'équité? Une station serait bonne à occuper sur les mers, on s'en empare. Une île peut prêter à des exploitations, on s'y installe. Un continent, un empire présente des richesses; il y a de l'or, des diamants, des bois précieux, des fourrures, de grandes forêts; on impute un grief imaginaire aux populations qui les habitent, on les attaque, puis on prend leur défense, même la plus légitime, pour une provocation criminelle, et alors on les dépossède, les chassant aux déserts, quand on ne les condamne pas à une ignoble servitude. On n'en fait pas seulement des esclaves, on en fait parfois des brutes; on tue leur dignité d'homme en les empoisonnant de liqueurs enivrantes, et on se permet ce crime sans remords. Si l'opium dégrade le peuple qui le boit, n'enrichit-il pas le peuple qui le vend? C'est assez pour qu'on n'ait rien à dire.

Si l'on ne va pas toujours jusqu'à cette barbarie morale, on va du moins jusqu'à l'égoïsme. Les nations catholiques civilisent par leurs missionnaires ou leurs colons. Les sociétés protestantes exploitent; elles peuvent avoir des colonies qui rapportent énormément à la métropole; elles ne s'inquiètent pas d'être bienfaisantes pour les indigènes.

Plus d'une fois cet égoïsme ne se contente pas d'être stérile; il est tracassier, brouillon d'une part, superbe et hautain de l'autre. Les peuples faibles, voilà vis-à-vis de qui l'on est hautain et superbe. Les peuples forts et les gouvernements résolus, voilà vis-à-vis de qui l'on sera tracassier, brouillon et au besoin déloyal. On leur suscitera gratuitement des embarras; on fomentera, par des journaux ou des agents soudoyés, les germes de discorde et les éléments de révolution dont ils sont travaillés; avec la paix du dedans, on leur enlève leurs alliés du dehors; on formera contre eux des coalitions; on déchaînera des guerres sans motifs sérieux, souvent au mépris des traités, plus d'une fois même pour le malheur général de l'humanité. Mais on aura, dans cette grande mêlée des nations, satisfait une jalouse haine de nationalité, ravi une colonie, ouvert quelques débouchés nouveaux aux produits de ses manufactures, et pour se procurer ces patriotiques avantages il était bien permis de méconnaître les droits des peuples, d'outrager la

sainteté des contrats internationaux et d'incendier le monde.

Vous savez si s'exagère, ou si je fais de l'imagination. Tous ces traits sont de l'histoire et de l'histoire contemporaine. Cette politique vit au sein d'une grande nation protestante ; et le protestantisme qui la voit ne réclame pas, et il n'a pas le droit de réclamer ; et il doit reconnaître, à l'opprobre éternel de ses principes, que ce système de machiavélisme s'abrite, avec la plus logique inviolabilité, sous la faculté laissée par la réforme aux États comme aux individus d'expliquer l'Écriture au gré de leurs lumières comme de leurs passions.

Pouvoir, liberté, propriété, politique, quatre grandes choses abaissées par le protestantisme. Quelle a encore été son influence sur l'intelligence de l'humanité ? Quelle a été son action sur les arts, sur la science, sur la littérature, sur l'instruction des peuples ? Pour les arts, il leur a causé des douleurs immenses en faisant d'immenses ruines. Que de temples superbes il a renversés ! Que de tableaux et de statues remarquables mis en pièces ! Que de reliquaires précieux anéantis ! Que de vases sacrés profanés d'abord, brisés ensuite et fondus pour en condamner le métal à servir, sous des formes ignobles, à d'ignobles usages ! Les iconoclastes et les Vandales n'ont pas défiguré ou démoli plus de monuments ni accumulé sur le sol de plus effroyables décombres. Si encore, après avoir détruit, il

avait su créer; mais point : son souffle n'a été que dévastateur, il n'a pu être fécond. Mutiler ou tout au plus contrefaire quelques-unes des grandes inspirations catholiques, élever Saint-Paul de Londres comme une mesquine imitation de Saint-Pierre de Rome, c'est ce qu'il a réalisé de plus sublime. Pas une pensée haute et nouvelle qu'il ait traduite en bronze, en pierre ou en couleurs! Pas un ordre inconnu de merveilles qu'il ait fait éclore de l'enthousiasme artistique!

Quant à la science, il a plus fait pour elle que pour les arts. Incontestablement il a eu des hommes d'une érudition profonde; mais on ne l'avait pas attendu pour se livrer aux grandes recherches. Après son établissement, les jésuites et les bénédictins n'eurent rien à démêler avec son influence; et cependant ces deux congrégations n'ont-elles pas produit les Pétau, les Hardoin, les Mabillon, les Montfaucon, les Calmet, c'est-à-dire les plus formidables érudits qu'ait jamais vus le monde et qu'aucun de ceux du protestantisme n'a jamais surpassés? Pour les sciences naturelles et physiques, on ne lui doit pas plus d'élan que pour les investigations archéologiques, et il n'a pas compté plus de gloires que le catholicisme. La philosophie lui doit Bacon. Mais Bacon n'est pas protestant par le côté le plus solide, le plus vrai, le plus élevé de son génie; et puis nous aussi n'avons-nous pas eu Descartes, Malebranche, Pascal et Fénelon?

Dans la controverse il a pu voir avec un certain orgueil Théodore de Bèze, Jurieu et Claude; mais qu'est-ce que ces athlètes, comme sagesse de critique, comme vigueur de raisonnement, comme bonne foi de discussion, comme étendue de savoir, comme magnificence ou gravité de talent, auprès de Duperron, de Nicole et de Bossuet? En histoire je ne nie pas que la réforme n'ait eu des écrivains doués de connaissances variées, de vues larges et d'un certain éclat de style; mais la probité, la philosophie, la moralité de l'histoire, et surtout de l'histoire religieuse, ne se trouvent-elles pas à un plus haut degré dans les écrivains catholiques que dans les écrivains protestants? Et à ne prendre la chose qu'au point de vue intellectuel, devons-nous au protestantisme un seul ouvrage supérieur ou même égal, comme talent, à l'*Histoire des variations* et à l'*Histoire universelle* du grand évêque de Meaux?

Je n'ai pas besoin de vous dire qu'en éloquence et dans tous les genres de littérature, le protestantisme ne pourrait guère se flatter d'avoir effacé les grands siècles catholiques. Sans doute il a eu des orateurs distingués dans ses prêches; mais comparez Saurin à Bourdaloue! Sans doute il a eu ses dramaturges et ses poëtes; mais ces génies ne lui doivent ni leur style, ni leur enthousiasme, ni le sujet sur lequel s'est exercé leur talent. Milton, Klopstock, Gœthe, Schiller sont catholi-

ques dans leurs inspirations les plus nobles et les plus tragiques ; et quand ils y seraient protestants, il resterait encore à décider s'ils l'emportent sur Corneille, Racine, et tant d'imaginations illustres, tant de plumes brillantes, ingénieuses ou puissantes dont s'honore la littérature de l'Europe, ou plutôt du monde catholique.

Il y a, du reste, une littérature que le protestantisme ignore complétement : c'est la littérature mystique. Il en sourit peut-être comme d'un amas de subtilités puériles ou de chimériques visions ; mais, quoi qu'il en pense, il y a dans ces auteurs ascétiques une philosophie plus profonde, des analyses de conscience ou de passions plus délicates, des conseils de vertus plus sublimes, des biographies et des légendes à la fois plus authentiques et plus délicieuses, enfin partout un charme de candeur, de droiture et de simplicité plus suave et plus touchant qu'ordinairement on ne le suppose. Il y a surtout du cœur. Le cœur, le protestantisme l'éteint en supprimant de sa foi tous les dogmes qui commandent et nourrissent l'amour. Il part de l'égoïsme de l'orgueil, et il aboutit à l'égoïsme de l'insensibilité. Tout en lui porte l'empreinte de cette aridité déplorable, aussi bien dans ce qu'il écrit que dans ce qu'il fait ; et comme il est incapable de créer la tendresse et la charité de nos saints, il n'est pas moins incapable de créer l'onction de nos pieux moralistes. C'est en vain que

vous lui demanderiez un ouvrage aussi naïf, d'une poésie aussi fraîche et aussi moelleuse, d'un dramatique aussi patriarcal et aussi attendrissant que la *Vie des Pères du désert* : c'est là une de ces fleurs parfumées et délicates qui ne peuvent éclore de son sol desséché.

Enfin reste l'instruction des peuples. S'agit-il de la haute instruction ? On ne peut attribuer à la réforme l'établissement d'aucune grande université ; les plus importantes d'Europe avaient été fondées et avaient répandu d'immenses lumières avant l'apparition de Luther, de Calvin et d'Henri VIII ; c'était à ces foyers que les patriarches du protestantisme avaient puisé la science dont ils furent en possession pour séduire les peuples. Oxford et Cambridge datent en Angleterre de 1280, près de trois siècles avant la réforme ; celles d'Ingolstadt et de Leipsick remontent, l'une à 1372, l'autre à 1408 ; celle de Bâle, l'une des plus renommées de la Suisse, fut érigée en 1469. Toutes avaient été l'œuvre du catholicisme, et tant qu'il en fut maître, elles ne furent pas moins brillantes et ne comptèrent ni moins de professeurs illustres ni moins d'élèves distingués que depuis qu'elles ont été envahies par les mains usurpatrices de la réforme. A ces écoles antiques la réforme en aurait-elle au moins ajouté d'autres dans une proportion que le catholicisme n'ait pas égalée ? Oui, dans les provinces où le catholicisme déshérité, réduit à l'in-

digence par le protestantisme, a manqué de ressources pour donner de l'essor à l'enseignement public. Non, dans toutes les contrées où il a eu assez de fortune et de liberté pour dresser des chaires et alimenter des maîtres. A Munich, à Vienne, à Bonn, et dans une foule d'autres villes du Nord, il a encore aujourd'hui des facultés florissantes, et pour en multiplier le nombre, pour centupler le chiffre de ces centres scientifiques, il ne lui faudrait qu'une plus grande indépendance accordée à son action par les gouvernements devenus moins jaloux et plus généreux dans leur propre intérêt.

Fait d'ailleurs digne de remarque ! le protestantisme, à son début, a procédé contre les catholiques comme le fit autrefois Julien l'Apostat. Il leur fut défendu non-seulement d'enseigner, mais de s'instruire dans les hautes sciences ; on voulait ainsi anéantir le clergé indigène. Mais que fit-on ? On fonda des colléges catholiques de ce côté-ci de la Manche ; on en ouvrit à Douai, à Reims, à Saint-Omer, à Paris, à Rome, et là le catholicisme, accusé par les novateurs de favoriser l'ignorance, se plut à dispenser aux Irlandais et aux Anglais proscrits des lumières que l'iniquité barbare du protestantisme et la prudence de leur propre foi leur défendaient de puiser aux écoles nationales.

Enfin, dernière considération : c'est que, quand le protestantisme aurait fait plus qu'il n'a fait réelle-

ment au sein des peuples où il règne seul, on ne pourrait dire que le catholicisme a fait moins dans les États où il a jusqu'à ce jour dominé.

Voyez l'Italie; voyez la France et la Savoie; visitez les cantons catholiques de la Suisse! Les sources d'instruction publique à tous les degrés, mais surtout d'instruction populaire, y sont extrêmement multipliées, et c'est au clergé qu'on en doit le bienfait. Bien loin qu'il ait eu peur des écoles, il a mis un zèle immense à les propager. Il a poussé soit le pouvoir, soit les paroisses à en ouvrir: souvent il en a fondé lui-même; il les a dotées; il est même allé mille fois jusqu'à se faire lui-même instituteur de l'enfance. Quand il n'a pas exercé personnellement ce ministère, il a suscité des dévouements pour le remplir. Tantôt il a mis en œuvre dans ce but des congrégations religieuses, et l'on sait combien elles furent innombrables dans le passé, combien encore elles le sont de nos jours pour le bonheur du monde; tantôt il a poussé de vertueux jeunes gens, de pieuses jeunes filles à se consacrer à ces fonctions toujours obscures, toujours ingrates, mais adoucies et relevées par la foi. Grâce à ses efforts, à ses encouragements, à ses sacrifices, à sa sainte industrie, la lumière a pu descendre à flots sur les populations même les plus humbles, les plus pauvres, les plus déshéritées. Si pour leur procurer plus largement cet avantage, quelques emprunts, certaines imitations

ont pu être utiles, il les a faits avec une simplicité généreuse. Que l'idée fût janséniste ou protestante par son origine, que lui importait! Elle était bonne et féconde; elle pouvait se traduire par une institution salutaire et tourner au développement de l'instruction générale : c'était assez. Foulant aux pieds toutes misérables susceptibilités d'amour-propre, il n'écoutait que le zèle et l'intérêt du bien. Il s'appropriait l'heureuse inspiration qu'il avait entrevue sur le sol du schisme et de l'hérésie, la transplantait dans le champ dont il avait la culture, se bornant à introduire dans l'œuvre qui la réalisait un esprit plus pur, une séve nouvelle, et à lui faire produire, au lieu de fruits de mort, des fruits de vie et de salut, sous la bénédiction de l'Église et de l'unité.

Je demande si le protestantisme a fait mieux. Je demande s'il a fait autant. Je demande même s'il n'est pas notoire que généralement il a fait moins. Quand il s'est trouvé simultanément avec l'Église et qu'on a pu le comparer avec elle, il a montré moins d'apathie, ou, si vous le voulez, plus de zèle pour répandre l'instruction dans les masses. Mais dans les pays où il a régné seul, son infériorité vis-à-vis du catholicisme est éclatante. Oui, moins d'ardeur dans ses évêques et ses pasteurs pour provoquer la création, le développement et la multiplication des écoles populaires; moins d'empressement dans les pouvoirs pour en faire éta-

blir. Point de congrégations religieuses pour y exercer le magnifique et laborieux sacerdoce de l'enseignement élémentaire; point même ou presque point de laïques se consacrant à cette rude mais grande tâche par le principe et l'impulsion d'un dévouement surnaturel et désintéressé. On n'en fait pas un apostolat : on n'y voit qu'une carrière.

Ce sont là des faits de statistique. Le protestantisme pourrait, avec les ressources dont il dispose, avec les richesses fabuleuses dont il est parfois en possession, opérer des merveilles. Ainsi, quelles facilités n'aurait pas l'Angleterre avec sa colossale opulence! Et pourtant, que fait-elle pour l'instruction de l'ouvrier, du paysan, du pauvre? Comparez l'état de ses écoles avec les institutions analogues de notre France, bien moins fortunée pourtant que la Grande-Bretagne! Certes, je n'ai pas peine à me rendre compte de cette différence. C'est que le protestantisme, ayant tout à redouter de la lumière, doit craindre de la répandre. C'est ensuite que, l'enseignement étant un labeur, un sacrifice, il suppose la charité, et que le protestantisme éteint la charité dans les peuples dont il est maître. Au contraire, l'Église non-seulement ne craint pas la lumière, mais la désire, parce qu'elle se sent la force de la soutenir et de la moraliser; et, d'autre part, foyer ardent de charité, elle puise dans ce sentiment, avec

l'impérieux besoin de sauver toutes les âmes, celui d'illuminer toutes les intelligences.

Voilà donc tous les éléments dont se compose la civilisation compromis par la réforme. La religion, elle l'a détruite dans ce qui fait son essence; la morale, elle l'a profondément abaissée; le pouvoir, elle l'a rendu tout à la fois impossible et tyrannique; la liberté, elle l'a poussée à la licence ou mutilée, anéantie par des iniquités révoltantes ou d'effroyables servitudes; la propriété, elle lui a porté les plus déplorables atteintes; la politique, elle l'a toute réduite aux vils instincts de l'égoïsme national; les lumières enfin, elle en a beaucoup éteint sous les orages de son premier fanatisme, tandis qu'elle n'a nulle part allumé des foyers nouveaux, inouïs avant elle, d'où la science ait pu s'épancher sur les peuples.

Maintenant, s'il m'est permis de terminer le tableau de ces ravages particuliers par l'indication de quelques ruines générales et profondes, voici ce que je dirai :

1° Le protestantisme a fait baisser la raison publique, en y introduisant le principe du libre examen : équivoque désastreuse, pour ne pas dire meurtrière absurdité, qui, depuis trois siècles, nous a donné, dans l'ordre des doctrines, le droit d'affronter avec aplomb les plus ignobles folies religieuses, morales, philosophiques, politiques, et dans l'ordre des faits, celui de tenter toutes les

révolutions possibles, au nom de tous les délires imaginables.

2° Il a détruit le cœur et la sensibilité dans toutes les civilisations qu'il a envahies ou qu'il a faites. Les lois et les institutions des pays dont il est l'âme peuvent être marquées au coin d'un grand sens pratique, d'une prévoyance pénétrante et forte. On a dressé des barrières contre les mauvaises passions, préparé des ressources contre les périls les plus graves, créé des remèdes puissants contre les plaies sociales les plus profondes ou les plus menaçantes. Mais cette organisation n'est que l'œuvre d'une prudence sans entrailles; rien n'y respire l'estime et l'amour de l'humanité. Les précautions prises contre le danger, le châtiment du crime, le soulagement même de l'infortune, tout cela est impitoyable et sans aucun éclair de tendresse ni d'intérêt pour le malheureux ou le coupable. C'est une machine de fer qui broie des hommes comme elle broierait du granit.

3° Le protestantisme a comprimé l'un des plus sublimes élans qui jamais ait emporté le monde dans la voie du progrès. Vers la fin du quinzième siècle et au commencement du seizième, l'humanité fit éclater une force d'expansion prodigieuse. De nouveaux et immenses horizons venaient de s'ouvrir devant elle par les magnifiques découvertes de Vasco de Gama et de Christophe Colomb. L'invention de l'imprimerie mettait, à la même

époque, dans ses mains une puissance infinie pour la propagation de la science et de la pensée. Une séve, une fécondité, un éclat dignes de ces conquêtes, se manifestaient dans le développement des sciences, des lettres et des arts. Jamais peut-être l'Italie et l'Espagne ne virent éclore à la fois plus de génies et plus de chefs-d'œuvre. Si l'explosion fut moins brillante dans le reste de l'Europe, on y sentit au moins bouillonner profondément le feu de l'esprit créateur; et si les forces que le monde entendait alors gronder en lui-même n'avaient pas été soumises à de fatales déviations, on ne sait à quel degré de hauteur se fût élevée la société moderne. Mais le protestantisme arrive: il déchaîne la fureur des disputes; des discussions théologiques il fait bientôt passer aux luttes sanglantes. Rois et peuples, citoyens et citoyens, nations et nations s'entre-dévorent depuis la Baltique jusqu'au pied des Alpes, des Cévennes et des Pyrénées; et cette activité immense que nos ancêtres avaient consacrée à de nobles et pacifiques progrès, alla se souiller et s'engloutir dans des chicanes stériles ou honteuses et dans des guerres, disons mieux, dans des carnages fratricides.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les peuples, quand ils sont assez aveugles ou assez criminels pour rompre avec l'unité. L'Église, cette auguste épouse de votre Fils, est le centre du monde moral: c'est elle qui, en maintenant la commune

harmonie des éléments dont il se compose, assure l'heureuse application de leurs forces, et leur ménage de paisibles et glorieuses destinées. Quand, au contraire, on se sépare d'elle, c'est le chaos et la mort. O mon Dieu ! que la rude expérience qu'en ont faite nos aïeux ne soit pas perdue pour ceux qui, en héritant de leur sang, ont également hérité des suites de leurs désastres ! Que la vue des abaissements de toute nature et de toute profondeur où les a conduits l'apostasie du passé, les fasse revenir à l'autorité, dont la main tutélaire et libératrice peut seule les retirer de l'abîme et les faire remonter sur les hauteurs d'où ils sont descendus ! Et vous ! ô Jésus ! donnez cette consolation si vivement désirée à votre Église, à votre épouse bien-aimée que vous avez acquise sur la croix au prix même de votre vie ! Rappelez-vous, et surtout accomplissez, pour la réjouir, une grande promesse que vous vous êtes faite à vous-même : « J'ai, di- « siez-vous, j'ai d'autres brebis qui ne sont pas « dans ce bercail ; il faut que je les y ramène, et elles « entendront ma voix, et il n'y aura qu'un seul « troupeau et un seul pasteur : *Fiet unum ovile* « *et unus pastor*[1]. » Oui, vous avez, au sein de ces régions perdues qu'on appelle la *réforme*, bien des brebis égarées. Elles n'ont pas cessé de vous appartenir, mais elles ne sont pas dans l'enceinte de

[1] Joan. x, 16.

votre véritable bercail. Ah! pour les y faire revenir, passez-en, bon Maître, par ce grand *il faut*, *oportet*, que vous avez prononcé. Déjà, sous l'impulsion de votre vérité et de votre grâce, une foule d'esprits d'élite ont déserté le protestantisme, pour se rattacher à l'unité romaine. A la suite de ces hommes éminents, bien des âmes moins éclairées, mais non moins pures, ont également pris le chemin du retour! Ah! faites que ce branle sacré se généralise! Que toutes les brebis errantes d'Israël reconnaissent et regagnent le bercail d'où elles n'auraient jamais dû sortir! Qu'il n'y ait désormais, d'un bout à l'autre du monde, qu'un seul troupeau sous un seul pasteur, afin qu'un jour tous ceux que vous avez réunis dans la pensée du même sacrifice, et pour qui vous avez déposé votre âme, soient tous aussi rassemblés en une même famille, au sein d'une commune gloire!

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

3° Il n'est pas jusqu'à ceux qui prétendent ne pas croire qui sont rattachés à l'Église par divers liens :
   1° Impuissance de nier les droits de l'Église et la vérité de ses doctrines ;
   2° Attachement indélébile au titre de catholique ;
   3° Nécessité de succès et progrès des découvertes ;
   4° Illuminations de l'agonie ;
   5° Réaction des malheurs individuels et publics.

DEUXIÈME OBJECTION. Pag. 43

LONGÉVITÉ DES FAUSSES RELIGIONS ÉGALE A CELLE DE L'ÉGLISE.

On ne peut faire sur ce point aucune assimilation. La stabilité de l'Église présente trois caractères dont nulle autre société religieuse ne partage la gloire.

1° Immutabilité de résistance. — Résistance
   1° Au choc incessant de la polémique ;
   2° A l'épreuve permanente des applications pratiques ;
   3° Aux hostilités mille fois répétées de la force ;
   4° Au mélange et aux déchirements des peuples.
2° Immutabilité d'épuration. Quand des abus se sont introduits sur certains points et à certaines époques, qu'a fait l'Église ?
   1° Ordinairement elle a pris l'initiative des réformes ;
   2° Si c'est la Providence, par des révolutions, elle a toujours recueilli avec générosité le fruit de ces tempêtes salutaires.
3° Immutabilité de progrès. C'est-à-dire que sans rien changer à ce qu'elle a d'essentiel et de divin, soit dans ses doctrines, soit dans son organisation, elle a fait deux choses :
   1° Admis un progrès intelligent sur des objets secondaires ;
   2° Accepté, encouragé, favorisé le progrès des sociétés et des civilisations auxquelles elle était mêlée.

TROISIÈME OBJECTION. Pag. 83

IMPUISSANCE GÉNÉRALE DE L'ÉGLISE CONTRE LES PLAIES SOCIALES.

1° Quelles sont les plaies sociales à notre époque ?
   1° Une excessive infatuation de nos droits ;
   2° L'abaissement du respect pour les pouvoirs ;
   3° Un matérialisme mercenaire;

4° Une extrême impatience de l'inégalité sociale;
5° La contagion de l'utopie.

2° Y a-t-il, en dehors de l'Église et de son action, une puissance capable de guérir ces plaies sociales? — Aucune :

1° Ce n'est pas la force militaire;
2° Ce n'est pas davantage la sagesse des lois et de la magistrature;
3° C'est encore bien moins le journalisme soi-disant honnête et conservateur;
4° Enfin, ce ne sont pas les traités de nos académies morales.

3° L'Église peut-elle guérir ces plaies que nulle autre puissance ne serait capable de faire disparaître? — Elle a tout ce qu'il faut pour produire ce résultat :

1° Puissance intelligente, elle a le sentiment précis de nos maux et des remèdes destinés à les guérir;
2° Puissance courageuse, elle aura la force de les attaquer;
3° Puissance active et organisée, elle a pour elle la triple force de l'étendue, de la discipline et du zèle;
4° Puissance honorable, elle a pour elle la triple recommandation de la sincérité du désintéressement et de la suite.

La seule prérogative qu'elle demande pour sauver le monde, c'est la liberté d'agir.

QUATRIÈME OBJECTION. Pag. 125

IMPUISSANCE PARTICULIÈRE DES ORDRES RELIGIEUX.

Deux idées résument cette conférence : 1° Ce que les ordres religieux ne sont pas; 2° ce qu'ils peuvent être.

1° Ce que les ordres religieux ne sont pas. On les représente quelquefois comme ne se peuplant que d'existences naufragées, et de désespoirs substituant un suicide innocent à un suicide criminel. — Que penser de cela?

1° De temps en temps, il est vrai de dire que les ordres religieux servent d'asile à des âmes souffrantes, et sous ce rapport déjà ils sont une institution éminemment salutaire;
2° Mais on a tort de dire que la vie à laquelle ces naufragés du bonheur se dévouent est un suicide innocent : c'est là une impropriété de langage inadmissible.

3° On a bien plus tort encore d'insinuer que les maisons religieuses ne recueillent que les débris des orages du monde. Il est, au contraire, certain qu'elles ne reçoivent presque que des cœurs sans tempêtes, sans désenchantement et sans désespoir.

2° Ce que les corps religieux peuvent être :

1° Les restaurateurs de la vraie science ;

2° Les auxiliaires, le supplément, et au besoin les conseillers et les inspirateurs de l'économiste ;

3° Un instrument de moralisation aussi honorable qu'efficace.

CINQUIÈME OBJECTION. Pag. 159

INCOMPATIBILITÉ DE L'ÉGLISE AVEC L'ESPRIT ET LES INSTITUTIONS DES TEMPS MODERNES.

1° A cette objection, on peut opposer d'abord trois observations préjudicielles :

1° Si l'Église est incompatible seulement avec ce que l'esprit et les institutions des temps modernes peuvent avoir de défectueux, où est le mal ?

2° Où est l'esprit des temps modernes ? qu'on commence par bien le définir, et l'on verra ensuite s'il est incompatible avec celui de l'Église.

3° S'il est résumé par une formule, c'est surtout par ces trois mots : *Liberté*, *Égalité*, *Fraternité*. Et ces mots, bien compris, qu'ont-ils d'incompatible avec l'esprit de l'Église ?

2° Dans l'esprit du temps actuel, il y a deux éléments : un élément d'appréciation, et un élément de principe.

De savoir si nous sommes mûrs, oui ou non, pour certains régimes politiques, voilà l'élément d'appréciation, et l'Église ne s'en occupe pas.

De savoir si les peuples peuvent avoir le droit de se mêler du gouvernement d'eux-mêmes, voilà l'élément de principe. Et pour celui-ci, pour ce droit, l'Église tolère qu'on y croie dans certaines conditions et certaines limites.

OBJECTIONS

RELATIVES AU PASSÉ.

PREMIÈRE OBJECTION. Pag. 201

LE PAGANISME ÉTAIT MORT QUAND L'ÉGLISE EST ENTRÉE DANS LE MONDE.

On dit que le paganisme était usé quand l'Église apparut dans le monde, et que, pour en triompher, elle n'eut pas besoin d'une force divine. On répond :

1° Et quand le polythéisme romain eût été mort, l'Église eût rencontré d'autres religions assez vivaces pour qu'elle ne pût les vaincre sans une vertu surhumaine.

2° Il est faux que le polythéisme fût mort. Il tenait

1° Au peuple des campagnes par les liens d'un respect héréditaire ;

2° Au peuple des cités par le double nœud de la licence et du patriotisme ;

3° Aux empereurs comme instrument politique et comme moyen, comme garantie d'apothéose ;

4° Aux jurisconsultes et aux grands corps comme loi de l'État ;

5° Aux philosophes qui s'en moquaient à la vérité, mais qui n'y tenaient pas moins, parce qu'il n'imposait ni croyance obligatoire à l'orgueil de l'esprit, ni frein pénible aux convoitises des sens.

3° Quand le polythéisme eût été réellement mort, le monde n'eût pas été pour cela disposé à recevoir le christianisme.

4° Vainement dirait-on que la morale chrétienne, avec la glorification du pauvre et l'émancipation de l'esclave qu'elle venait apporter, suffisait à l'Église pour s'emparer du monde, sans l'appui d'une force surnaturelle.

1° Cette doctrine elle-même eût-elle suffi toute seule, serait encore un moyen surhumain, puisqu'elle est la doctrine d'un Dieu.

2° Malgré sa suavité réelle et intime, cette morale, par la manière dont elle abordait le pauvre et l'esclave, devait être un obstacle aux triomphes de l'Église. C'était comme un défi que Jésus-Christ s'était jeté à lui-même.

DEUXIÈME OBJECTION. Pag. 247

LE MARTYRE DANS L'ÉGLISE FUT PLUTÔT UN ENTHOUSIASME AVEUGLE QU'UN HÉROÏSME DIVIN.

Intégrité sans tache, courage sans fanatisme, prodiges sans nombre, voilà les gloires de nos martyrs.

1° Intégrité sans tache. Ce fait est démontré :

1° Par les décrets des empereurs qui ordonnent de poursuivre les chrétiens ;

2° Par les interrogatoires et les sentences des juges et des proconsuls qui les condamnent ;

3° Par les écrits des apologistes qui les vengent.

2° Courage sans fanatisme. Nulle analogie entre le fanatisme et l'héroïsme des martyrs :

1° Ni du côté des préliminaires qui préparent le sacrifice du martyr ;

2° Ni du côté des convictions qui l'inspirent ;

3° Ni du côté de la liberté qui l'accompagne ;

4° Ni du côté de la force qu'il fait éclater ;

5° Ni du côté de l'universalité qui le caractérise.

3° Prodiges sans nombre et sans exemple dans les martyrs :

1° Prodiges dans la résistance ou le rajeunissement de leurs corps débiles ou meurtris ;

2° Prodiges dans l'ascendant qu'ils exercent sur le monde moral ;

3° Prodiges dans la vertu miraculeuse attachée à leurs reliques ;

4° Prodiges dans la fin tragique de tous leurs persécuteurs.

TROISIÈME OBJECTION. Pag. 283

L'ÉGLISE ACCUSÉE PAR LES DÉMEMBREMENTS QU'ELLE A SUBIS.

Comme fait et comme conséquences, les schismes accusent ceux qui les ont provoqués ou acceptés, et nullement l'Église qu'ils ont divisée.

1° Comme fait. Ils accusent ceux qui les ont provoqués ou acceptés. Soit en exemple le schisme grec :

1° Le premier branle part de l'immoralité impériale.

2° Il est favorisé par les servilités et les révoltes d'une ambition qui se ment à elle-même.

3° Il est enfin consommé par les dépits et les vengeances d'un orgueil inconséquent et blessé.

L'origine de tous les schismes est analogue. Et l'Église, comment se conduit-elle?

1° Elle se montre conséquente et logique;

2° On la trouve également irréprochable comme délicatesse et comme équité;

3° Elle y joint la gloire de la franchise et de la loyauté.

2° Comme conséquences. Conséquences relatives au schisme lui-même :

1° Il asservit les peuples qui s'y attachent;

2° Il les abaisse;

3° Il les morcelle.

Conséquences relatives à l'Église. L'histoire des schismes prouve deux choses :

1° Que l'Église respecte plus la liberté et la dignité de la conscience humaine que tous ces dissidents qui l'accusent d'intolérance;

2° Qu'elle est en possession d'une force divine.

QUATRIÈME OBJECTION. Pag. 315

L'ÉGLISE SPÉCIALEMENT HUMILIÉE PAR LA RUPTURE ET LES INFLUENCES DU PROTESTANTISME.

Au lieu d'avoir été favorable au progrès, le protestantisme a été fatal soit à la religion et à la morale publiques, soit à la civilisation.

1° Religion :

1° Croyances pulvérisées;

2° Culte froid et nul, ou dérisoire et dépravé;

3° Hiérarchie inutile, inconséquente, ridicule ou tyrannique;

4° Amour de Dieu ou religion du cœur éteinte;

5° Apostolat de dévouement anéanti.

2° Morale. Détruite en doctrine :

1° Par le principe du libre examen;

2° Par certains dogmes pervers dont les conséquences la renversent;

3° Par les exemples de ses fondateurs.

Détruite en principes, la morale n'a pas été moins détruite en fait par le protestantisme. L'histoire en dépose.

FIN DE LA TABLE.